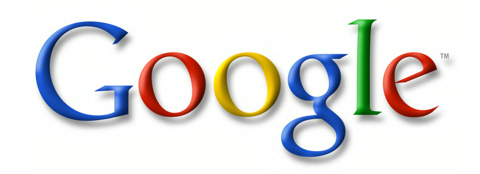


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

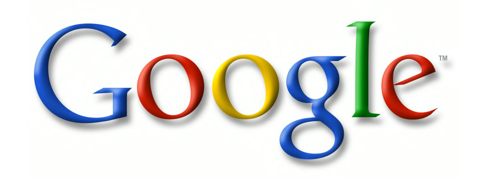
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


S.P.Q.R.
PAUL BORY
MÉMOIRES
D'UN
ROMAIN
ALFRED MAME & FILS

AH. 7825.90.



Harvard College Library

FROM

[redacted]

MÉMOIRES

D'UN ROMAIN

1re SÉRIE IN-4°

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES ARTÈRES DU GLOBE
LES PREMIÈRES CONQUÊTES DE L'HOMME
LE ROI DES MÉTAUX
LE PAIN DE L'INDUSTRIE
LES PAYS NOUVEAUX
NOS ALIMENTS
LES GRANDES ENTREPRISES MODERNES

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



Sortie d'audience chez l'empereur.

MÉMOIRES

D'UN ROMAIN

VIE PRIVÉE DE L'ANCIENNE ROME

PAR

PAUL BORY



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, EDITEURS

M DCCC XC

AH 7828.90
~~H 271.61~~

Harvard College Library
From the Estate of
James M. Ballard,
Mar. 9, 1897.

INTRODUCTION

La catastrophe qui détruisit, le 23 septembre de l'an 79, une partie du littoral du golfe de Naples, non seulement a enseveli sous les cendres du Vésuve un certain nombre de charmantes localités échelonnées sur la côte, mais elle a également plongé dans l'oubli jusqu'au nom de la plupart d'entre elles. A peu près seuls, les noms de Pompéi et de Stabies, d'Herculanum et d'Oplonte survécurent dans les mémoires aux époques de barbarie ; on négligea complètement de rechercher ces villes disparues.

Moins enfouie que ses compagnes d'infortune, Pompéi, vers le xve siècle, laissait encore percer le sommet de quelques monuments à travers son revêtement de cendres et de pierres ponces. Cependant elle ne fut pas fouillée, tant on était persuadé à cette époque qu'il eût été impie de toucher aux ruines de cette cité, qui passait pour avoir été détruite par un châtiment du ciel.

Puis le temps et les éruptions successives vinrent encore augmenter l'épaisseur du manteau de terre et de laves sous lequel dormaient les cités disparues.

Vers la fin du xvie siècle, en construisant un aqueduc pour conduire à Torre dell' Annunziata les eaux du Larno, on re-

connut dans les fouilles les traces de monuments. Ces indices furent alors négligés.

En 1684 seulement, l'attention fut éveillée par diverses trouvailles d'objets d'art dues à des paysans travaillant dans les vignes. Le roi Charles III de Naples, mis au courant des faits, se rendit acquéreur des terrains signalés. C'étaient ceux sous lesquels gisait Pompéi.

Il fit procéder à des fouilles méthodiques qui furent activement poussées, surtout pendant la domination française à Naples. Ce sont elles qui ont donné les merveilleux résultats que tout le monde connaît.

Stabies, dont les ruines ont été explorées à la même époque, n'a fourni que peu de chose. L'entreprise était plus difficile qu'à Pompéi, car on avait bâti Castellamare sur les débris de cette charmante cité; d'ailleurs, l'exiguïté des crédits alloués par l'État pour ces travaux ne permettait de procéder que sur une fort petite échelle.

Des trois villes disparues sous la pluie volcanique du Vésuve, ce fut Herculanum qui resta le plus longtemps ignorée. On la croyait gisante sous les constructions de Torre del Greco, tandis qu'elle se dérobait aux regards sous les petites villes de Resina et de Portici.

Quant à Oplonte, on est porté à croire que son emplacement sert d'assises à Torre del Greco.

Herculanum fut reconnue par l'effet d'un simple hasard, en bâtissant la villa royale de Portici.

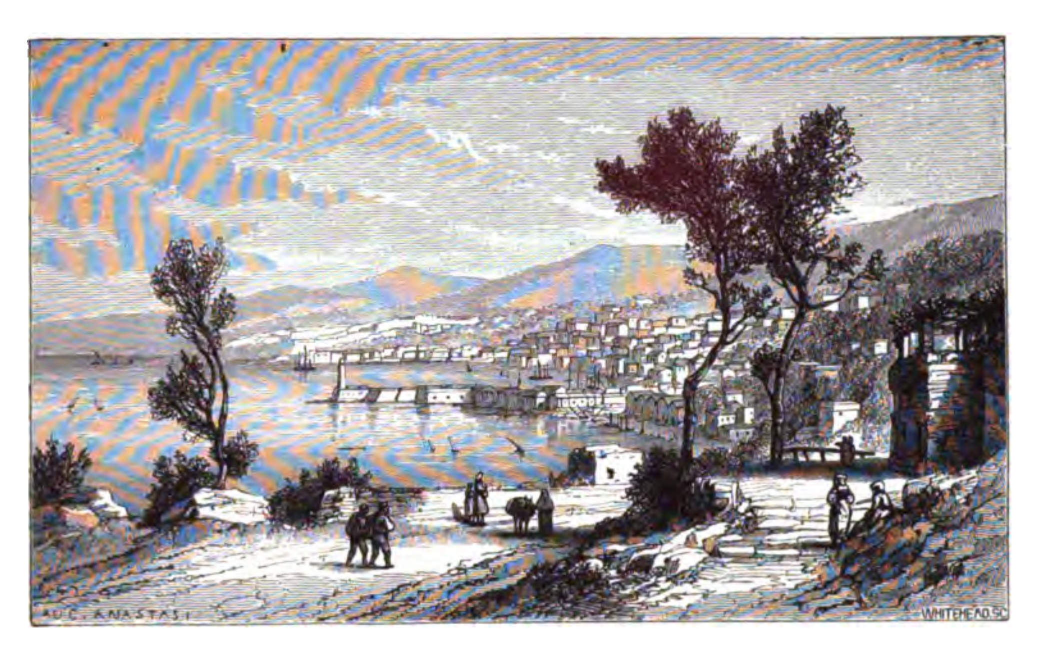
Le prince d'Elbeuf de Lorraine, fixé à Naples par son mariage avec la fille du prince de Salsa, commença, en 1720, la construction de cette villa. Il se plut à l'orner de marbres précieux que lui fournissait en abondance un boulanger de Resina qui les tirait d'un puits creusé dans son champ. Le prince acquit la propriété de ce boulanger, puis il y fit pratiquer des fouilles. Ces recherches produisirent des objets d'art de tout genre, d'une si haute valeur et en telle quantité, que le gouvernement napolitain,



Fresque provenant des fouilles de Stabies.

obligé par l'émotion publique d'intervenir en cette affaire, fit suspendre les fouilles et revendiqua une partie des richesses dont le prince avait fait l'ornement de ses collections.

Plus tard, Charles de Bourbon, devenu roi de Naples, sut quels trésors se cachaient sous le sol de cette villa qui était passée entre ses mains; il en reprit les fouilles avec ardeur. On reconnut alors que toutes ces merveilles, qui avaient enrichi successive-



Castellamare, bâtie sur les ruines de Stabies.

ment plusieurs princes et plusieurs musées royaux, provenaient d'Herculanum.

Dirigées avec un peu plus de méthode et avec une certaine science de l'antiquité, ces recherches ont donné des résultats absolument inattendus. Pourtant, si riches que soient les dépouilles provenant d'Herculanum, elles ne représentent qu'une bien faible partie de l'opulence par laquelle se distinguait cette petite ville. D'autre part, il n'est pas possible d'apprécier exactement, comme à Pompéi, ce que fut cette antique cité.

La raison en est que les ruines de ces deux villes se présentent dans des conditions fort distinctes. Pompéi ne fut recouverte que

d'une couche relativement peu épaisse de cendres et de *lapilli*, tandis qu'Herculanum se trouva prise à la fois entre le soulève-



Objets de toilette et bijoux provenant des fouilles.

ment du rivage et l'énorme apport des torrents boueux qui coulaient de la montagne. Ces deux causes concurrentes jetèrent sur



Table [illegible] provenant d'Herculanum et déposée au musée de Naples.

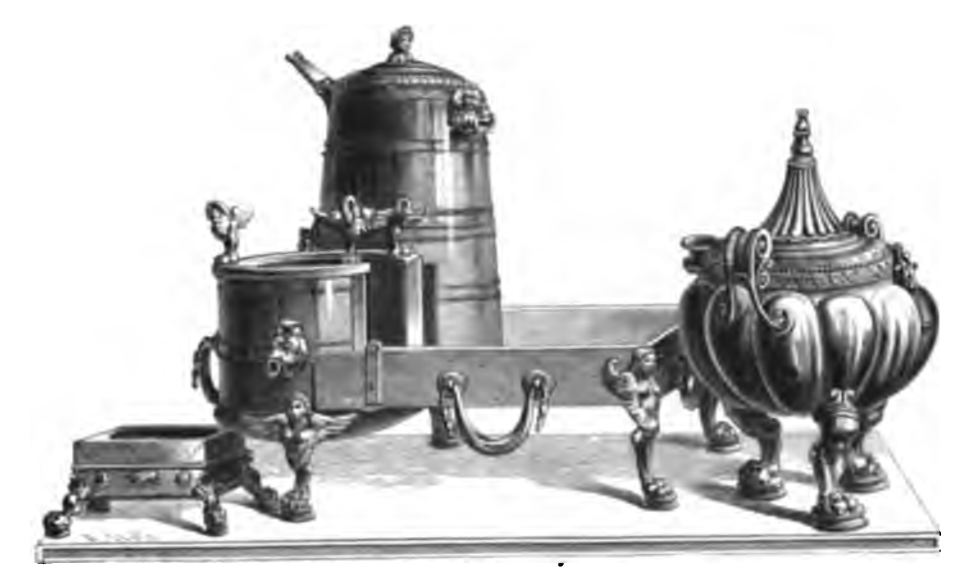
la ville l'immense amas des cendres déposées sur les flancs du Vésuve, lesquelles se transformèrent alors en boueuses alluvions par l'effet combiné des pluies subites, des vapeurs condensées en

masses incommensurables et des eaux refoulées des deux rivières bordant Herculanum. C'est ainsi que s'accumulèrent, pendant la



Rafraichissoir, amphores, vases pour contenir ou pour puiser les boissons, coupe et gobelets.

durée du cataclysme, les soixante-dix à quatre-vingts pieds de matière compacte sous laquelle elle dort depuis 1800 ans. Toutes

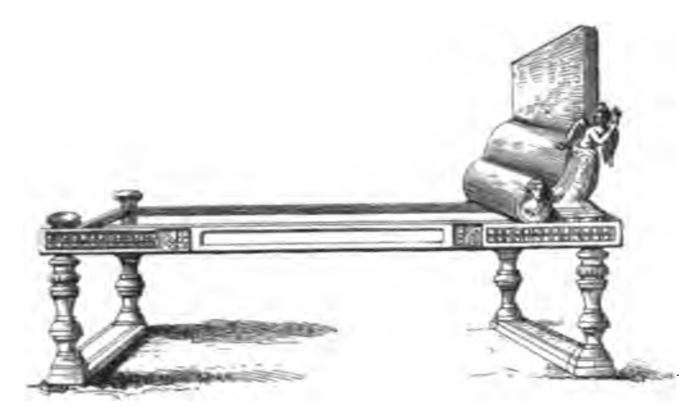


Fourneau, et vases en bronze pour chauffer l'eau.

les maisons, les monuments les plus élevés eux-mêmes disparurent, noyés sous ce déluge de *laves baveuses*.

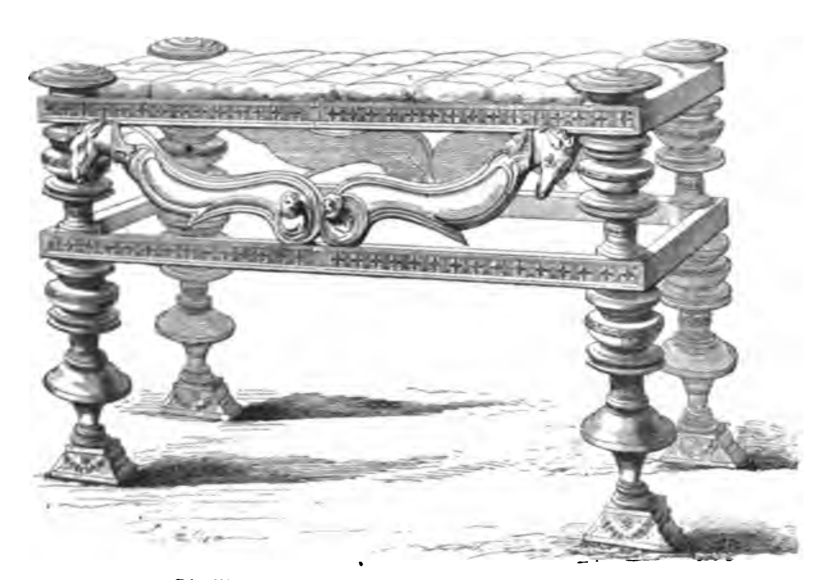
Après la catastrophe, les habitants eurent beau tenter, comme

ceux de Pompéi, d'atteindre leurs demeures, ils durent y renoncer après de courts efforts. Ils ne pouvaient reconnaître même l'emplacement de leurs habitations, qui gisaient à des profondeurs inconnues.



Lit de repos provenant d'Herculanum.

La pénurie relative des objets de valeur à Pompéi et leur abondance extraordinaire à Herculanum s'expliquent également, au moins en partie.



Bisellium, siége romain déposé au musée de Naples.

Les habitants échappés au désastre avaient extrait de la première à peu près tout ce qui était de grand prix; il avait été impossible à ceux d'Herculanum d'en faire autant. Dans cette

dernière localité, toute chose se retrouve à la place où la catastrophe l'a saisie; à Pompéi, on ne retrouve plus guère que les objets qu'il avait été impossible de transporter à raison de leur poids ou de leur valeur infime.

C'est ainsi qu'à Herculanum on a pu faire les plus riches moissons sur un espace assez restreint. En certains endroits, les fouilles ont dépassé toute espérance.

Sans entrer ici dans des détails qui nous entraîneraient trop loin, rappelons toutefois succinctement ce que produisit cette



Ustensiles de cuisine.

fameuse villa, située en dehors de la ville, décrite en partie par Winckelmann.

On y a trouvé de beaux candélabres, des vases et des meubles en bronze, un lit et un *bisellium* (double siège), une bibliothèque dont le bois était pourri, mais dont les manuscrits, — nous en reparlerons, — réduits en pâte par l'eau et rongés aux extrémités, se déroulent sur la machine inventée par le P. Antonio Piaggi. On y a encore recueilli quatre tableaux peints en camaïeu sur marbre; l'un d'eux, qui représente des jeunes filles jouant aux osselets, est signé d'Alexandre l'Athénien.

Les bronzes les plus vantés du musée de Naples, les six actrices qui se costument et qu'on peut prendre pour des baigneuses, les deux nageurs se jetant dans l'eau, le Faune ivre, une Minerve archaïque, les bustes des cinq derniers Ptolémées et ceux de

Bérénice, le Platon et l'Archytas, l'Héraclite et le Démocrite, onze bustes romains, des satyres, des Silène, des animaux, des petits groupes, enfin cet admirable Mercure au repos, dont notre sculpteur Duret s'est si heureusement inspiré dans son *Danseur napolitain*, tout cela provient de la même source. Les statues de



Esclave servant à table, d'après une peinture de Pompéi.

marbre paraissent avoir été rares; une seule a été exhumée, mais elle suffit pour illustrer une collection : c'est le chef-d'œuvre appelé Aristide, qu'on incline toutefois à considérer comme représentant plutôt l'orateur Eschine.

Bien que moins goûtée du public et privée des faveurs budgétaires, Herculanum réserve aux explorateurs futurs les plus étonnantes surprises. Cette ville était comme un faubourg de Naples, la cité de l'élégance, dont le goût était encore plus raffiné que celui de Rome. Dans ce lieu de repos on aimait les plaisirs de l'esprit et

le luxe, tandis qu'à Pompéi l'on s'adonnait uniquement au commerce. La population, race privilégiée d'origine grecque, attirait pendant l'été les Romains les plus riches et les patriciens. Les œuvres d'art et de style supérieur y étaient recherchées et n'ont pu, avons-nous déjà dit, être enlevées, comme à Pompéi, par les



Une esclave, d'après une peinture de Pompéi.

habitants échappés à la catastrophe et fouillant leurs ruines après le désastre.

Dans cette villa, nommée plus tard la Maison du philosophe épicurien en raison de sa bibliothèque et de la nature des manuscrits qu'elle contenait, les fouilles mirent au jour d'abord un petit *tablinum*[1]. Au milieu de la pièce était une table encore

[1] Le *tablinum* était la pièce consacrée dans toute demeure aisée à la conservation des archives de la famille, et servait presque toujours de cabinet de travail au maître de la maison; elle était toujours située près de l'*atrium*.

garnie d'un étui plein de *calami*[1], du couteau destiné à les tailler, de stylets, de compas, de règles, de feuilles de *pergamin*[2] et d'une écritoire. Le long des murs étaient fixées des armoires, hautes de deux mètres, surmontées de bustes en bronze d'orateurs et de philosophes grecs. Des compartiments divisaient les armoires et contenaient une multitude de petits cylindres noirs (environ 3000) qu'on prit tout d'abord pour des morceaux de charbon. On n'eut pas même l'idée de trouver étrange la présence en pareil lieu de ces prétendus charbons, et l'on en détruisit un grand nombre. Mais en les examinant d'un peu plus près on crut y reconnaître des caractères d'écriture, puis on se convainquit qu'on avait sous les yeux une bibliothèque remplie de papyrus.

Les manuscrits intacts furent transportés, au nombre de mille sept cent cinquante-six, au musée royal de Portici, où Charles VII entreprit de les faire déchiffrer.

Tout d'abord les difficultés à vaincre parurent insurmontables, tant ces papyrus, carbonisés par leur long séjour sous terre, étaient friables; le moindre attouchement les réduisait en poussière. Enfin le P. Antonio Piaggi, un Napolitain, lettré plein de science et doué d'une patience incomparable, trouva le moyen de dérouler ces manuscrits et d'en fixer les parcelles de façon à pouvoir en faire la lecture. C'est à lui qu'est due la machine, aussi simple qu'ingénieuse, employée dans cette délicate opération.

Il construisit une sorte de métier assez semblable à ceux dont les coiffeurs se servent pour tresser les cheveux. Dans cet appareil, le cylindre charbonneux est suspendu en l'air au moyen de fils de soie qui correspondent à de petites vis avec lesquelles on peut faire tourner le volume sur lui-même et le dérouler sans le toucher autrement qu'avec de petits stylets ou des pinces extrêmement

[1] Le *calamus* était le roseau employé pour écrire.

[2] Nom courant donné au parchemin, qui fut inventé à Pergame lorsque Ptolémée défendit l'exportation du papyrus.

fines. Ces stylets servent à séparer et à isoler chaque feuillet, en veillant avec un soin minutieux à fixer par derrière avec un peu de gomme une pellicule extrêmement mince, suffisante pour fortifier la partie écrite et l'enlever du rouleau. On continue



Lampes en bronze et en terre cuite.

à dérouler le manuscrit sans le toucher autrement que nous venons de dire; insensiblement on vient à bout d'en séparer toute l'écriture, qu'on dépose avec des précautions et une délicatesse infinies sur des bandes de toile, afin que le fragile



Candélabres romains.

manuscrit ne se réduise pas en cendres. Il faut, pour appliquer ce procédé minutieux, une patience dont peu d'hommes sont capables.

Cet appareil, dont nous empruntons la description au savant abbé Chevalier, qui l'a vu mettre en œuvre, est le seul qu'on ait

pu jusqu'ici appliquer au déroulement et à la consolidation des papyrus d'Herculanum. En vain a-t-on essayé, tant en France qu'en Angleterre, l'application d'autres procédés; il a fallu les abandonner. Des vingt-quatre manuscrits ainsi expérimentés, pas une ligne n'a pu être déchiffrée. Le professeur Sickler et l'illustre Davy lui-même durent reconnaître l'impuissance de leurs tentatives dans ce but. L'invention napolitaine est donc demeurée jusqu'à présent sans rivale.

De tous ces manuscrits, un très petit nombre est écrit en latin; la plupart appartiennent à la littérature et à la philosophie grecques. Sur les cinq cents à peu près qu'on a pu déchiffrer, on a reconnu des traités de philosophie dus à Épicure, Métrodore, Colotès, Polystrate, un traité de musique par Philodème, et des poèmes en hexamètres latins attribués à Rabirius. Aucun des livres jusqu'alors interprétés n'a d'importance véritable; la découverte n'a pas tenu ce qu'on était en droit d'en attendre.

Cette bibliothèque était simplement celle d'un philosophe épicurien, plus épris de bien-être que de belles-lettres.

Cependant, malgré la déconvenue, le travail de reconstitution se poursuit avec persévérance, et, si l'on n'a découvert jusqu'ici aucune des œuvres magistrales qu'on avait espéré voir surgir, du moins quelques-uns de ces papyrus offrent-ils assez d'intérêt pour qu'on en ait publié une quinzaine.

Parmi ceux qui attendent l'occasion de voir le jour, il en est qui méritent mieux que l'oubli dans lequel on les laisse.

L'un d'eux surtout, qu'il nous a été donné de reproduire, nous a semblé sortir des données ordinaires et présenter, par la forme même qu'a choisie son auteur, un ensemble plein d'attrait pour des lecteurs modernes.

C'est une sorte d'autobiographie dont le personnage était incontestablement de bonne naissance. On peut croire qu'il a obéi à un goût particulier plus encore qu'à un usage en rédigeant une sorte de « Journal » assez semblable aux « Actes diurnaux » que l'on mettait, dans les villes romaines, sous les

yeux du public, comme aujourd'hui chez nous l'on fait du « Bulletin des communes » aux portes des mairies.

Mais les « Actes » de notre auteur ne relatent guère que des faits de la vie privée. Précisément à cause de cela, ces pages écrites au jour le jour ont un grand intérêt. L'absence de toute prétention, leur naïveté même leur donnent une saveur particu-



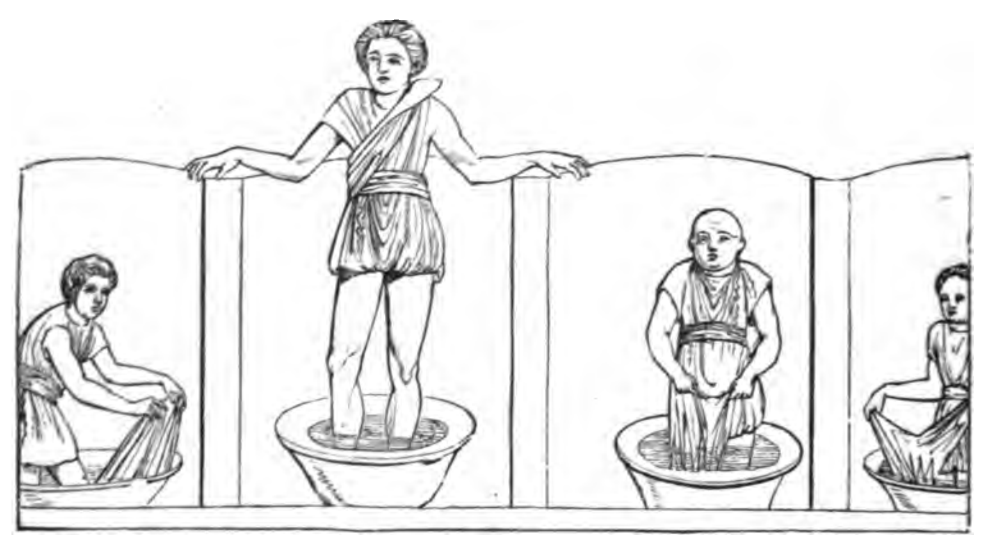
Restitution du tablinum de la maison du philosophe, à Herculanum.

lière. C'est la vie intime de l'époque, saisie en quelque sorte sur le vif, par ses petits côtés seulement, il est vrai, mais avec vérité.

Dans ce papyrus d'Herculanum, on trouve le récit de toutes les scènes qui ont frappé ou séduit l'esprit de notre personnage; mais on remarque bientôt que les événements publics y sont rares, les faits personnels y occupant la place principale. La cause en est révélée au bout de quelques pages, l'écrivain nous apparaissant bientôt comme un homme retiré du milieu bruyant de Rome.

Sans le dire d'une façon précise, Lentulus (ainsi se nomme l'auteur) laisse voir qu'il a occupé des fonctions importantes

dont il a été dépouillé par une disgrâce. Riche, possédant tout au moins un large patrimoine, il paraît s'être résigné à vivre loin



Foulons, d'après une fresque de Pompéi.

de la grande ville et à mener la vie d'un propriétaire faisant valoir lui-même, mais que sa naissance et ses goûts n'ont pu complètement détacher de ses relations distinguées.



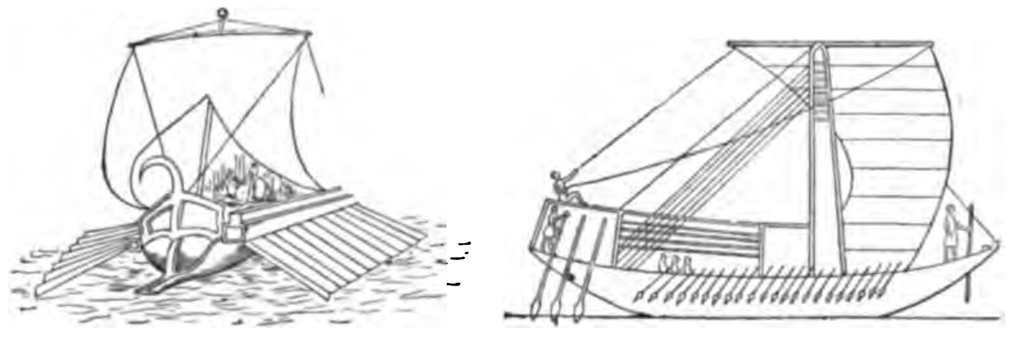
Cardeurs de drap. — Fresque trouvée à Pompéi.

Si les détails certains sur l'origine du personnage font défaut, quelques pages permettent néanmoins de supposer que l'on a

affaire à un membre de la grande famille consulaire des Lentulus, appartenant à la *gens* Cornelia[1].

En acceptant cette hypothèse, nous nous trouverions avoir devant nous le descendant d'un des principaux complices de Catilina.

Les fastes de l'histoire romaine nous disent encore qu'au cours de la période qu'embrasse ce manuscrit, — c'est-à-dire de l'an 47 à l'année 71 de notre ère, — un Cossus Cornelius Lentulus exerçait les fonctions de consul en même temps que Claude.



Navire romain.

Navire égyptien.

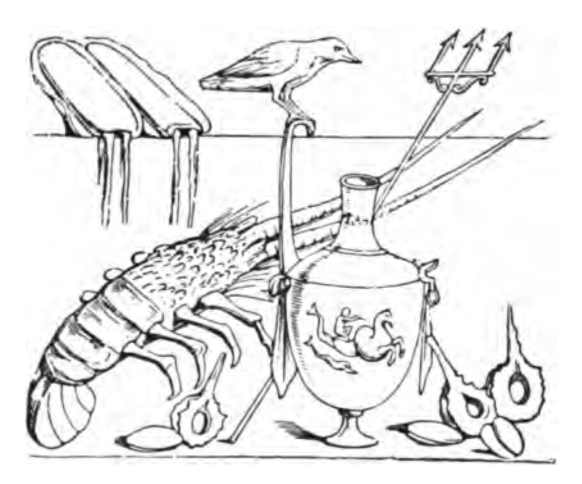
Nous ignorons quels liens de parenté unissaient ces deux Lentulus, mais il est permis de les supposer assez étroits. Le nôtre était peut-être même le grand-père ou l'oncle de ce noble Lentulus que Juvénal fustige si énergiquement dans sa VIII[e] satire, pour avoir abaissé la dignité patricienne au point de s'être mis aux gages d'un entrepreneur de représentations théâtrales, qui le recherchait sans doute à cause de son remarquable talent d'histrion.

Quoi qu'il en soit de cette origine, bien des pages manquent à ce manuscrit et empêchent malheureusement le journal de Lentulus d'offrir un ensemble aussi complet qu'on pourrait le désirer.

[1] Les Romains de grande famille, — les patriciens, — portaient plusieurs noms : le prénom, propre à la personne; le nom de la race (*gens*); celui de la famille ou branche de la race à laquelle ils appartenaient. De plus, un certain nombre y ajoutaient un surnom qui, dans la plupart des cas, était une désignation honorifique. C'était donc un honneur de porter trois et quelquefois quatre noms.

De nombreuses lacunes proviennent de l'état d'altération du manuscrit; mais il en est d'autres dont nous nous déclarons l'auteur.

L'habitude de vivre au milieu d'une société en décadence, aux mœurs plus que relâchées, le spectacle continuel de la dépravation générale, les lectures, les spectacles et les conversations où dominait la licence la plus choquante, ne permettaient guère aux Romains d'alors d'éprouver ce sentiment délicat qui impose la retenue dans le langage et la réserve dans les actes de la vie



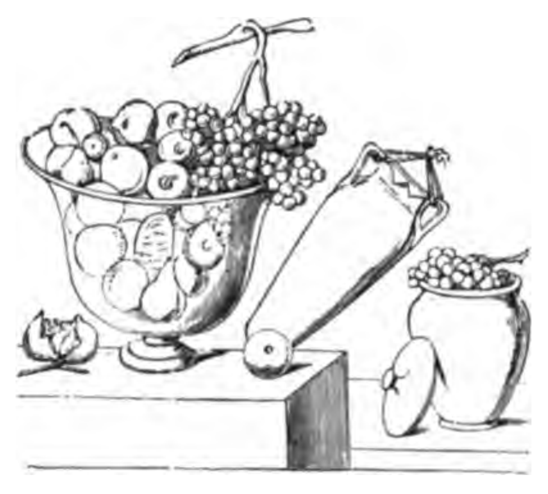
Langouste et coquillages, d'après une fresque romaine.

privée. Les gens le plus naturellement vertueux étaient eux-mêmes dépourvus de cette parure morale, et ne songeaient nullement à écarter de leurs entretiens ou de leurs expressions les tableaux souvent trop crus qui passaient quotidiennement sous leurs yeux.

Mais le respect de nos lecteurs nous imposait une ligne de conduite à laquelle nous ne pouvions nous soustraire, quelle que fût la valeur de certaines pages comme sujet d'étude, quelque vraie que fût la note, quelque fidèle que fût la peinture. Nous avons supprimé ainsi un certain nombre de passages, dont le maintien n'intéresse d'ailleurs que l'enchaînement chronologique des faits.

Tel qu'il est néanmoins, le manuscrit de Lentulus présente un véritable intérêt, non par la vivacité de l'action, — il n'y en a point, à proprement parler, dans les récits qui parsèment ces feuillets, — mais par la simplicité même avec laquelle il nous introduit au sein d'une famille romaine à l'époque des Césars.

L'histoire du document lui-même nous a été transmise en une note curieuse tracée par son dernier possesseur sur la page terminale du volume[1].



Fruits copiés sur une fresque de Pompéi[2].

En voici les termes, dont le laconisme, plus railleur et plus instructif qu'une longue note, nous montre l'exacte tournure d'esprit de ceux que l'antiquité désignait sous le nom d'épicuriens :

« Vers les ides de mars de l'an 827, mon oncle Decius Cornelius Lentulus Ocella étant mort, j'ai recueilli ces volumes en souvenir de lui.

[1] Les livres des anciens étant en forme de rouleaux, on leur donnait le nom de volumes, du latin *volvere*, rouler.

Pour former un volume, on disposait l'écriture en colonnes perpendiculaires sur des feuilles de papyrus ou de parchemin ; on les collait ensuite bout à bout, puis on les roulait autour d'une baguette ou d'un cylindre fixé à la dernière feuille, de sorte que le lecteur les déroulait à mesure qu'il lisait.

[2] L'espèce de petite amphore coiffée d'un couvercle de parchemin maintenu par des liens servait au transport des fraises. C'est, à l'heure présente, le mode encore usité dans la région d'Hyères, en Provence.

« Que les dieux lui soient propices et que ses mânes aient le repos.

« Si je lis entièrement ses tablettes, j'expose mon esprit à perdre plus d'une saine méditation. »

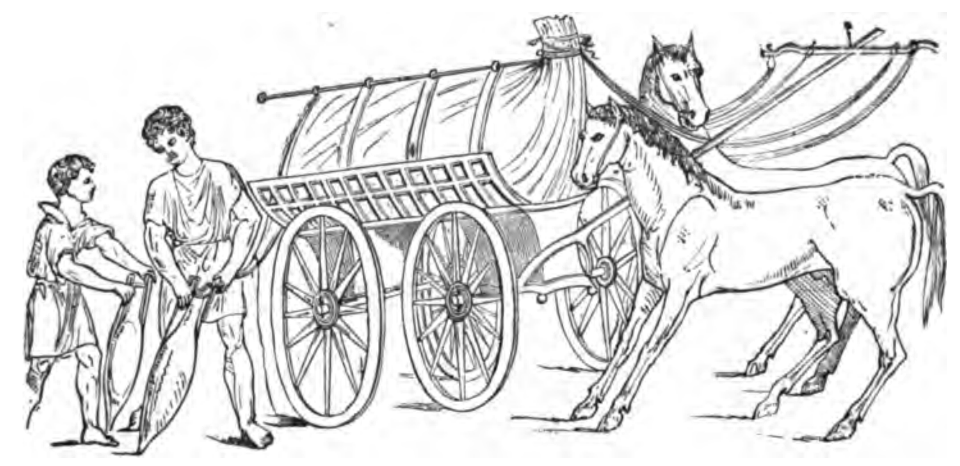
Évidemment l'héritier de Lentulus a parcouru le journal de son oncle, et, n'ayant pas voulu en aborder sérieusement la lecture, il a excusé sa paresse ou voulu exercer sa malice par cette annotation finale.



Amphores portant gravée la provenance du vin qu'elles contenaient.

Ce que l'on a pu reconstituer du papyrus à moitié détruit présente de nombreuses redites, parce que les mêmes faits de la vie journalière se reproduisent fréquemment. Ceci marque la placidité d'existence de notre personnage pendant certaines périodes de sa vie, et nous donne occasion de prévenir nos lecteurs qu'il ne faudrait pas juger la société romaine du temps des Césars uniquement par les crimes et les scandales, les incidents retentissants et le luxe effréné, les aventures ou les excentricités que les historiens nous en ont fait connaître. Pas plus chez les Romains qu'aujourd'hui dans nos sociétés modernes, le fond de la nation ne se composait des personnages qui occupent l'histoire, et qui l'occupent uniquement parce qu'ils attiraient sur eux l'attention

publique. Malgré le relâchement et le dérèglement des mœurs, malgré les infamies, malgré les concussions, malgré la corruption trop répandue, la société patricienne comptait parmi elle en grand nombre, et même en majorité, des familles où florissait la vertu. A Rome, aussi bien que de nos jours, les classes que nous désignons par les mots de bonne noblesse et de bonne bourgeoisie ne manquaient pas; elles étaient le refuge constamment entretenu, pourrait-on dire, de ces qualités nationales et de ces vertus



Transport du vin.

domestiques qui ont retardé si longtemps les effets de la décadence romaine. Ces classes moyennes soutenaient la lutte de la société qui sombrait contre la société corrompue qui prenait peu à peu le dessus et amenait la ruine de la puissance de Rome.

C'est à cette catégorie respectable que Lentulus appartenait. Si quelques passages, où nous reconnaîtrons l'indication de taches autour de lui, semblent en contradiction avec le ton généralement vertueux de ses « Mémoires », rappelons-nous que dans le monde païen, où les sentiments élevés qui dirigent les sociétés chrétiennes étaient inconnus, les écarts personnels ne sauraient étonner; on doit s'attendre à constater de temps à autre, même dans les familles les plus honorables, quelques défaillances lamentables que tant de causes expliquaient, si parfois même elles ne les excusaient pas.

Nous devons dire également que nous avons supprimé certaines longueurs qui nous ont paru pouvoir être une cause de découragement pour plus d'un lecteur. Composé de notes rédigées sous l'empire d'un souvenir ou d'une impression, l'ouvrage montre l'absence d'un plan préconçu; par conséquent les lacunes involontaires ou voulues n'en modifient point le fond, son caractère propre étant précisément l'absence de lien entre les diverses parties.

En abordant la reconstitution de ces pages en partie détruites, nous n'avons point prétendu faire œuvre d'érudit. Le résultat de notre travail n'est point une traduction dans le sens rigoureux du mot, parce que nous nous sommes appliqué beaucoup plus à garder la couleur du récit qu'à rendre, ainsi que le ferait un latiniste fidèle, les locutions et les nuances de langage de l'original. D'ailleurs, Lentulus ne se piquait point de belle littérature; il se contentait d'un latin suffisamment correct, indiquant une éducation soignée; il n'a pas été au delà. Il nous a donc paru que nous ne défigurions point cette œuvre dépourvue de prétention littéraire en adoptant des tournures de phrases plus conformes au génie de notre langue qu'une traduction ne le comporte d'ordinaire.

Afin de ne pas alourdir le récit par des explications ou par des périphrases, nous avons annoté, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les mots sortant des expressions courantes. De cette façon, le curieux a immédiatement sous les yeux la traduction et la raison d'être des termes qui pourraient l'étonner, tandis que le lecteur initié ne rencontre rien qui attarde sa marche.

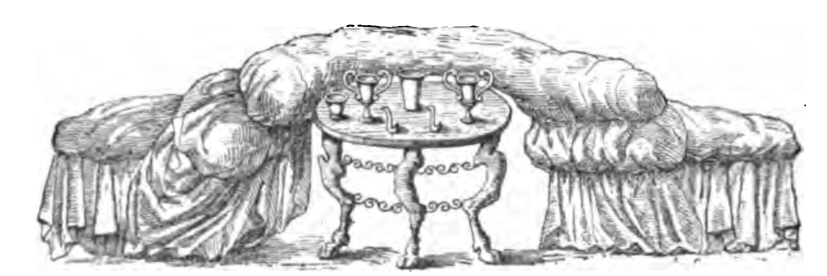


Table dressée pour un repas, d'après une peinture de Pompéi.

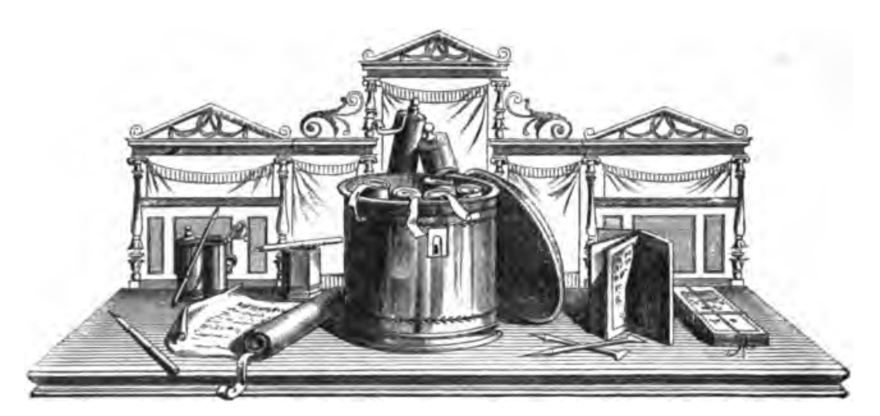
MÉMOIRES

D'UN ROMAIN

Les premières pages du manuscrit de Lentulus nous font défaut par suite de l'état de détérioration dans lequel il nous est parvenu. Des fragments sans lien entre eux ont pu être reconstitués : n'offrant point d'intérêt réel, on les a négligés plutôt que de s'égarer dans une reproduction inexacte ou incompréhensible.

A en juger par la quantité de papyrus altéré, le journal que nous donnons ici ne doit pas commencer beaucoup avant l'année 47 de l'ère chrétienne. Ce que nous en avons pu reconstituer nous mène jusqu'au milieu de l'an 70. Il embrasse donc la période qui comprend une grande partie du règne de Claude, celui de Néron, ceux de Galba, d'Othon, de Vitellius, et le commencement du règne de Vespasien ; c'est dire que Lentulus nous ouvre les portes de la société romaine à l'une des époques les plus intéressantes.

. . . .



Les livres et les instruments usités pour écrire chez les Romains.

Nones d'octobre. An 800 (7 octobre + 47) [1].

Malgré toute la discrétion qu'on y a mise, on sait actuellement dans le public combien il en coûte au Trésor pour se débarrasser des gens qui gênent. Quinze cent mille sesterces [2] à Crispinus, un million [3] à Sosibius; et un mari complaisant, un Claude, s'imagine avoir calmé ainsi les féroces appétits d'une femme telle que Messaline! Pauvre fou, qui commence à peine le parcours d'une voie où nul ne peut lui marquer une halte.

. . . .

6 des calendes de janvier. An 801 (27 décembre + 48).

Je ne vois pas que notre situation *d'exilés* soit si pénible [4].

Nous vivons chez les barbares, il est vrai, mais non au milieu

[1] Nous avons adopté pour compter le temps la même manière que les Romains, qui dataient à partir de la fondation de Rome. Pour plus de clarté, l'année de l'ère chrétienne est indiquée entre parenthèses à la suite de la date romaine.

[2] A peu près 375000 francs.

[3] A peu près 250000 francs.

[4] Les Romains disaient souvent *les exilés* en parlant des fonctionnaires chargés d'administrer les contrées lointaines de l'empire.

d'eux. Malgré la distance, nous retrouvons jusqu'ici l'influence de Rome, de ses mœurs ; nous y respirons presque son air.

Un sort commun réunit en société tous ceux que l'empire charge, à divers titres, d'administrer la province. Les différences de situation disparaissent, la hiérarchie sociale s'efface ; nous sommes tous Romains, depuis le proconsul jusqu'au plus jeune patricien, et ce titre suffit pour nous réunir en un faisceau inséparable. En outre, les soldats, nos esclaves, les marchands imposent par leur contact journalier des habitudes, des idées qui pénètrent peu à peu la population, et facilitent plus qu'on ne croit la tâche de l'administrateur.

On se tient d'ailleurs fort au courant des événements de la Ville. Les journaux[1] sont avidement lus et commentés ; nous connaissons, dès qu'elles paraissent, les œuvres de nos poètes et de nos littérateurs. Quand un exemplaire nous parvient, il est aussitôt retenu par un grand nombre de lecteurs, et l'on doit se faire inscrire pour être sûr de le parcourir à son tour. En un mot, nous nous appliquons à supprimer la distance qui nous sépare de Rome, en nous rapprochant intellectuellement de ce centre du monde.

Le plus agréable compliment que nous puissent faire les voyageurs de marque (et il nous est fréquemment adressé), est de nous exprimer l'étonnement où ils sont de constater autant d'*urbanité*[2] dans un pays si éloigné.

[1] On peut donner ce nom aux *Actes diurnaux*, sorte de compte rendu des séances du sénat qui était affiché chaque jour en public. On y joignait les décrets et les faits principaux de la Ville.

Des copies auxquelles on ajoutait les bruits et les événements intéressants de toute nature en étaient faites et expédiées périodiquement jusque dans les provinces les plus éloignées de l'empire.

[2] L'*urbanité* doit se prendre ici dans le sens des Latins, qui entendaient par là tout ce qui rappelait le ton, les usages, la langue, l'esprit de Rome : *Urbs*, la Ville, la ville par excellence.

3 des ides de mars. An 801 (13 mars + 48).

La cité impériale est plus que jamais inondée par les manières grecques, par les costumes grecs, par la morale et la ruse grecques elles-mêmes [1].

Le langage, comme le reste, a passé sous le joug. Sous prétexte de rythme mélodieux, on s'est engoué de leurs syllabes euphoniques, qu'on déclare supérieures à notre langue sonore; maintenant tout amoureux se croirait indigne de son idole s'il soupirait autrement qu'en grec les tendresses débordant de son cœur.

Il n'y en a plus que pour ces Grecs. Pour les vieux Romains, c'est une affliction de constater que, pour avoir du talent, un peintre, un sculpteur doivent tout d'abord être Grecs. Aussi quelques habiles ont-ils la sage précaution, avant que de montrer leurs œuvres, de les *helléniser*.

Les traitants, les ingénieurs les plus entreprenants ne sont-ils pas de cette nation ?

Peut-on apprendre ailleurs qu'en Grèce la rhétorique, l'éloquence, les mathématiques et les lettres? Ne serai-je pas obligé de céder sur ce point, comme tant d'autres, et ne me faudra-t-il pas donner à Bibulus un maître grec?

Si je jette un coup d'œil sur les hommes de toute condition arrivés à la renommée ou à la fortune, vois-je autre chose que des Grecs? Bouffon, conseiller, médecin, usurier, complaisant, parasite, négociant, astrologue, c'est un Grec, toujours un Grec!

Et, comme il est à la mode du jour de considérer comme bien, comme parfait, tout ce qui a une origine hellénique, nous en sommes arrivés à ne plus posséder ni langue, ni littérature, ni

[1] Lentulus a évidemment quitté son poste en province.

arts, ni industrie, ni commerce qui ait le don de plaire aux raffinés de Rome.



Un magasin de bronzes artistiques, à Rome.

Veille des nones de juin. An 801 (4 juin + 48).

Nous vivons en des temps où il est bon de ne plus s'étonner de rien. Voici maintenant qu'on achètera la questure comme une ferme, à l'encan ! Il suffira désormais de promettre à ses frais

des spectacles de gladiateurs plus beaux que jamais, pour se voir attribuer ces hautes fonctions.

La vénalité devient décidément plus générale que jamais, et il faut avoir une singulière opinion de la moralité des citoyens pour trafiquer ainsi ouvertement d'une dignité jusqu'alors si respectée, la seule peut-être qui fût encore le prix du mérite et de la vertu !

Il est vrai qu'on accorde peu à peu aux barbares des sièges au sénat, sous prétexte qu'il reste trop peu de familles patriciennes de première et de deuxième création[1] !

Le prince va jusqu'à faire patriciens des gens n'ayant d'autre titre que leur longue présence au sénat, des gens enfin dont les grands-pères n'ont eu d'autre mérite que celui de nous avoir combattus quand ils étaient « barbares » ; aussi la flatterie veut-elle aller jusqu'à l'appeler le « père du sénat ».

Veille des ides de septembre. An 801 (12 septembre + 48).

L'autre jour, me trouvant à Néapolis[2], où m'appelait le règlement de quelques affaires, je quittais le forum pour me diriger vers le port, quand je fus apostrophé par un passant que je ne reconnus pas tout d'abord.

C'était Décamon, un échappé des cuisines de Claude, lequel avait eu l'adresse de se faire affranchir à bon compte.

L'effronté personnage avait encore subi une de ces métamorphoses familières à ses semblables. Élégant jusqu'au raffinement, précédé de deux Éthiopiens lui servant de licteurs, surchargé de bijoux, frisé, poncé, puant les parfums les plus pénétrants, il se mit à m'entretenir dans un langage que je ne compris pas tout

[1] On désignait ainsi les citoyens appelés par Romulus, ensuite par Brutus, à la dignité du patriciat.

[2] Naples.

d'abord. Je le crois bien! mon homme baragouinait je ne sais quel jargon gréco-latin devenu fort à la mode, paraît-il, parmi les viveurs élégants.

Lui qui, en fait de science, est à peine capable de tracer sur ses tablettes le chiffre de ses opérations louches, ne se pique rien moins que de parler la langue harmonieuse de Pindare et de Démosthène. Jupiter seul peut dire si son langage barbare a quelque analogie avec celui de ces grands hommes!

D'ailleurs, sous prétexte d'élégante littérature, on abuse vraiment trop de cet idiome, dont l'usage devrait être réservé aux lettrés. Mais depuis que notre patrie se trouve avoir été envahie par des nuées de Grecs, — prétendus érudits qui sont pour la plupart de simples parasites du grand monde, — chacun ne jure que par la Grèce. Ce sont ses modes qui régissent les nôtres; ses mœurs, dont la corruption s'ajoute à notre propre corruption, chassent nos mœurs.

Que mon ami Quersutus, grand admirateur de ces nouveautés, m'accuse de ressentiment s'il le veut, je trouve, quant à moi, l'influence de la Grèce devenue désastreuse. Nous ne sommes plus sur la terre romaine; nous sommes dans Athènes, dans l'Athènes de la décadence.

L'éducation grecque, pour si raffinée qu'elle soit; les arts et les lettres, tant supérieurs qu'on voudra, ne doivent point prendre le pas sur les mœurs, les sentiments, les produits de l'esprit romain. Néanmoins on n'a plus sous les yeux que des œuvres de peintres ou de sculpteurs grecs; on ne lit plus volontiers que Ménandre et Anacréon, que souvent on ne comprend pas, mais qu'on admire de confiance, par bon ton, parce que la mode l'exige.

La Grèce, en un mot, nous envahit. Que dis-je! elle nous a absorbés; elle est installée chez nous par la langue, par les séductions de l'intelligence. Maintenant ce sont les Grecs eux-mêmes qui nous submergent sous les flots pressés de leurs émigrants besoigneux; encore un peu, ils seront les maîtres de Rome.

Qu'on y prenne garde, il y a là une honte et un danger pour l'empire : un danger, parce que tout peuple qui se laisse déborder par les éléments du dehors, ne tarde pas à mourir comme nation; une honte, parce que la dignité romaine me semble outragée par la prédominance des scélérats, des intrigants et des gens méprisables composant la foule de nos envahisseurs.

Au surplus, Décamon est un de ces personnages nuisibles qui attirent l'attention. Tout méprisable qu'il est, ce n'est pas un sujet vulgaire. Il a su se faire une place à part dans le monde des infâmes et mérite qu'on le connaisse, afin de l'éviter.

De succès en succès et d'intrigue en intrigue, il a quitté ses fourneaux et a su s'insinuer dans la familiarité du faible empereur. Quand il l'a eu assez volé, il a voulu, suivant son expression, *travailler* pour son propre compte. Il a choisi comme champ d'exploitation le monde des dissipateurs; il s'y est glissé avec des allures cauteleuses, comme un admirateur de l'élégance, comme un ami prêt à rendre service. Il s'est fait *fénérateur*[1] à la disposition des jeunes élégants nouvellement revêtus de la toge virile, et surtout de ceux qui ont des pères avares dont ils escomptent la fortune.

Car il ne prête qu'aux riches. Pour mieux engager et couvrir ses opérations, il s'est fait élégant avec eux, viveur, et, s'étant ainsi frotté aux gens du monde, il a pris quelque peu de leurs manières.

Il n'a ni la honte, ni les haillons, ni la vermine de ses confrères de bas étage, car il conduit lui-même son *bige*[2] sur l'Appienne, aux heures où la foule élégante l'encombre. Il respire de ses libres poumons, selon les saisons venues, le premier parfum des arbustes dans le printemps des jardins de Salluste, les savoureuses âcretés des algues et du sable dans l'été de la mer, les profondes odeurs de l'éternelle verdure dans l'hiver de la Ligurie.

[1] Fénérateur, *fenerator,* nom sous lequel on désignait les usuriers et les prêteurs à gros intérêts.

[2] Bige, *biga,* char attelé de deux chevaux.

Il est du monde, et il suit le monde en ses dépenses, en ses luxes, en ses capricieux exils. Comme un honnête possesseur de biens, il ne revient que pour ses affaires ou pour celles de ses clients : rapides, mais nécessaires déplacements, qui encore dérangent l'harmonie de ses plaisirs et contrarient la susceptibilité de ses villégiatures.

Il partira pour Baïes une semaine avant les fêtes de Minerve, devançant ses *aurigaires*[1] et ses chevaux. Il arrive d'Aix[2], où *la saison* est dans tout son éclat. Il avait été présenté, dès le débarquement, aux thermes, où il eut l'adresse de gagner gros, et la mystérieuse gracieuseté de tirer d'embarras le fils du proconsul, un jeune étourdi.

Cet homme a, comme *fénérateur,* un système à lui. Il ne prête pas sur gages, ainsi que ses confrères. Il prête sur l'honneur, ce qui coûte bien davantage et flatte considérablement ses victimes. Il est par là joueur aussi, à sa manière, ne dédaignant pas de faire la partie belle; hardi au besoin, téméraire même en apparence, mais ne s'engageant qu'avec des débiteurs solvables.

Il a ainsi dehors huit cent mille aurei[3], qui en valent bien deux millions[4], et qui sommeillent, en attendant qu'un mariage riche ou qu'une mort rebelle les remettent en sa possession.

Fiancés de la veille, héritiers du lendemain, vous pouvez continuer votre train, Décamon y subviendra! Il ferait beau voir que vous n'eussiez pas votre maison, vos chars, vos serviteurs innombrables! que votre femme descendît d'un degré l'échelle des fournisseurs, et que vos liaisons ne fussent pas les plus affichées de Rome!

Vivez seulement, tout est là! Vous avez Décamon!

. . . .

[1] Aurigaire, *auriga*, cocher des chars de luxe et de courses.

[2] Aix en Provence était fort suivie comme station thermale, de même qu'Aix en Savoie.

[3] Étalon de la monnaie d'or. La valeur de l'aureus (*nummus aureus* ou *denarius aureus*) était de 25 *denarii* ou 22 fr. 10; la valeur intrinsèque, comparée à la monnaie d'or moderne, était de 26 fr. 35.

[4] A peu près 5270000 francs actuels.

8 des calendes de septembre. An 801 (25 août + 48).

Quel spectacle pour une âme un peu fière que celui de ces gens qui, pour vivre, n'ont d'autre ressource, parce qu'ils ne veulent ni travailler ni négocier, que d'aller le matin chez les riches solliciter la sportule, ou bien l'après-midi au portique de Minutius pour recevoir le blé et l'huile que l'empereur accorde aux pauvres de Rome! Des particuliers ou de l'État ils reçoivent l'aumône; ce ne sont que des mendiants, et des mendiants indignes des dons qui leur sont faits.

Et Julius compte maintenant parmi ceux-là!

7 des ides de novembre. An 801 (7 novembre + 48).

Ce fils que ma femme se fait gloire d'avoir allaité, le voici grand; il convient de lui trouver un précepteur à la hauteur de sa tâche.

4 des calendes de décembre. An 801 (28 décembre + 48).

L'atroce drame est complet, cette fois. Rien ne peut rendre le bouleversement du palais, le soulagement de la conscience publique, le mépris infligé aux complices, l'horreur des suites entrevues.

De Messaline, personne n'a pitié, malgré l'épouvantable cruauté de sa mort; de Claude, nul n'envie la satisfaction qu'il se décide enfin à montrer.

Les détails de l'horrible fin sont encore mal connus, car chacun, en prétendant apporter la lumière, n'apporte souvent qu'obscurité, par la surabondance même des détails vrais ou faux qu'il fournit. Toutefois il semble bien résulter des témoignages et des faits jusqu'ici recueillis, qu'une trahison de palais dirigée par Narcisse, désireux de rentrer en grâce, avait mis enfin le prince au courant des ignominies qui souillaient sa maison, et qu'il était ou semblait être le seul à ignorer.

Quand il apprit qu'il était répudié[1], sa colère fut terrible. Mais, son caractère hésitant reprenant aussitôt le dessus, il sembla se borner à de douloureuses récriminations. C'est alors que Narcisse, jugeant la situation perdue pour les accusateurs si l'on donnait à l'impératrice le temps de se reconnaître, prit l'énergique résolution d'agir par lui-même, tout en se couvrant de l'empereur. Il sut le décider à retourner tout de suite à Rome; montant dans la même voiture, qui contenait également ses conseillers, Vitellius et Cecina, il déroula durant le trajet d'Ostie à Rome le plan d'accusation qu'il avait dressé.

Lorsque Messaline apparut sur la route dans un char à immondices, — le seul qu'elle fût parvenue à se procurer, — elle put s'exclamer sans succès, solliciter à grands cris d'être entendue. Vainement elle envoya au-devant de leur père ces émissaires charmants qui s'appellent Octavie et Britannicus. L'esprit de Claude, travaillé par son affranchi, se trouvait irrémédiablement fermé à toute compassion.

Narcisse conduisit l'empereur dans la maison même de Silius, afin qu'il ne pût douter des faits avancés. Il fit si bien, que cet homme, si indécis d'abord, se laissa aller à une colère d'autant plus terrible qu'elle avait tardé davantage à éclater; puis, quand on le vit au paroxysme de la fureur, on le transporta au camp, où les soldats avaient été assemblés d'avance. Inspiré par

[1] Messaline, pendant une absence de Claude, avait répudié son époux et s'était mariée solennellement à Silius.

Narcisse, honteux néanmoins de manifester ainsi publiquement son indignation pour des faits tout intimes, il harangua les troupes en peu de mots et leur communiqua sa propre fureur.

Eût-il voulu détruire l'effet de sa harangue, dont les conséquences lui apparurent sans doute dans toute leur horreur, qu'à ce moment Claude eût été impuissant à modérer l'ardeur justicière qui s'était emparée des cohortes.

L'accusation, le jugement, l'exécution, peut-on dire, ne furent qu'un seul et même acte. A peine si l'on put sauver les apparences en entourant la sentence d'un certain appareil judiciaire.

Quand cette tuerie de Silius et de ses complices fut finie, on songea à Messaline. Réfugiée dans les jardins de Lucullus, asile de ses débauches, elle dressait déjà des plans de vengeance contre ses accusateurs, tant son fol orgueil lui faisait croire à la perpétuité de son empire sur son faible époux.

Celui-ci d'ailleurs, déjà épuisé par un premier acte d'énergie, avait laissé entendre qu'il ne refuserait pas d'écouter Messaline se justifier elle-même.

Jugeant qu'il fallait précipiter les événements s'il ne voulait en être la première victime, Narcisse dépêcha Évodus avec ordre émané soi-disant de l'empereur de tuer Messaline sans aucune explication.

Toute la Ville sait maintenant la hâte brutale mise à l'accomplissement de cette aventure, qui, en définitive, n'a guère profité qu'aux auteurs du complot.

6 des nones de mars. An 802 (2 mars + 49).

Il a fallu tout l'ignoble génie de Lucius Vitellius pour présenter au sénat et lui faire décréter, comme un acte nécessaire au salut de la république, l'alliance de l'empereur et d'Agrippine.

Ce mariage incestueux de l'oncle et de la nièce, fruit (productif pour beaucoup) des intrigues les plus basses du palais, est une honte de plus ajoutée à toutes celles qui pèsent déjà sur Claude.

8 des ides de mai. An 802 (8 mai + 49).

Nous sommes pourtant tous deux les fils du même citoyen romain; tous deux nous avons fait les mêmes études, reçu les mêmes leçons, entendu les mêmes philosophes et fréquenté aussi quelque peu les mêmes rhéteurs. Mais combien notre sort a différé! Tandis que, porté par mes goûts vers la vie active, j'ai suivi la voie habituelle à tout jeune patricien, Julius s'est trouvé entraîné par ce qu'il appelle l'amour des belles-lettres. Les harangues du Forum, les récitations [1], n'avaient point d'auditeurs plus assidus.

Bientôt ce qui n'était qu'un penchant est devenu une passion insurmontable; il a voulu goûter à son tour de la célébrité, se griser des applaudissements de la foule. Malheureusement pour lui, son génie n'était pas à la hauteur de son ambition; à l'entendre, ce fut le public qui n'a pas su l'apprécier. A force de courir après la renommée, qui le fuyait, il a négligé ses intérêts; se fiant à son affranchi Nicanor, qui le volait indignement, il est tombé dans la gêne. Pour subvenir à ses dépenses, continuer à réunir les parasites dont il s'était composé une cour d'auditeurs (les seuls qui lui donnaient quelques applaudissements de commande), il a dû mettre en gage une grande partie de ses terres. Cette ressource ne suffisant bientôt plus, on l'a vu alors chercher au dehors les approbations dont il est si avide.

[1] On appelait ainsi des lectures publiques, faites par les auteurs eux-mêmes, des compositions qu'ils n'avaient pas encore publiées. Le but prétexté était la recherche des critiques; le but réel était la recherche des applaudissements et des louanges.

Il courait de l'un à l'autre des tribunaux de la basilique[1], paraissant poursuivre une éloquence qui le fuyait. Le moins mauvais emploi de son temps était encore de passer des heures entières avec les flâneurs des portiques[2], à jouer aux *latrunculi* ou aux *lapilli*.

Les salons que lui ont prêtés ses amis[3] ne lui ont pas amené cette gloire qu'il cherchait; il n'en a tiré que la ruine.

Que de fois il m'a entretenu de son rêve, toujours le même! La renommée s'était attachée à lui; la faveur populaire l'avait désigné pour se faire entendre dans les moments d'émotion publique! Il voyait les artisans abandonner leurs travaux, les marchands fermer leurs boutiques, la foule se presser de toute part et se rendre au Forum pour se délecter de sa puissante éloquence!

Mais ce ne fut jamais qu'un rêve. Sa fierté s'est abaissée jusqu'à imiter ces poètes besoigneux qui vont solliciter les riches, et proposer de porte en porte l'achat de leurs œuvres négligées ou méprisées. On a vu alors le fils du patricien Gracchus Cornelius Lentulus Viator se mêler à la foule des clients qui, sortis chaque matin des Vélabres et de la Suburra[4], assiègent la demeure des patrons opulents.

Transi de froid en hiver, étouffant en été sous le poids de la

[1] La basilique Julienne, placée sur le côté du Forum. Commencée par Jules César, elle fut achevée par Auguste. A peine terminée, un incendie la détruisit. Auguste la fit rebâtir plus grande et plus belle. Dans la salle centrale, consacrée à rendre la justice, siégeaient quatre tribunaux où furent plaidés les plus célèbres procès de l'empire.

[2] Le double portique entourant la basilique Julienne avait son dallage tout sillonné de cercles, de carrés et de lignes droites, constituant des espèces de damiers sur lesquels, tout en suivant les débats de l'audience, les joueurs de l'époque engageaient des parties effrénées de *latrones* (jeu tenant des dames et des échecs), — au diminutif, *latrunculi*, — ou de *lapilli* (variété du jeu de dames). Lieu de rendez-vous des élégants et des oisifs, la basilique était un des centres les plus fréquentés de Rome.

[3] Les grands seigneurs romains qui se donnaient pour protecteurs des lettres permettaient assez volontiers à quelque auteur méconnu de convertir en théâtre une salle abandonnée. En pareil cas, l'auteur la meublait, la décorait à ses frais et conviait ses amis et le public à y entendre la lecture de ses œuvres.

[4] Les Vélabres et la Suburra étaient les quartiers habités par la basse populace.



Les salons que lui ont prêtés ses amis, etc.

toge, supportant les insolences des esclaves de l'entrée, il s'estimait heureux si sa sportule[1], à lui, se composait d'un éloge, d'un mot encourageant, voire même d'un signe d'attention n'indiquant pas trop de mépris.

Tous mes efforts pour lui faire abandonner ce genre de vie ont été infructueux. Il se grisait d'espérance. Rien ne l'a découragé jusqu'au jour où, dans un moment d'aberration véritable, il a voulu obtenir l'appui de l'histrion Vocula. Entraîné par la foule qui, dès le petit jour, se pressait à la porte de cette gloire du moment, persuadé qu'un sourire de cet homme méprisable lui vaudrait l'accueil des élégants, il est parvenu une fois jusque dans le célèbre atrium. Un bâillement d'abord, un regard interrogateur ensuite, puis une injure méprisante furent la réponse à une ode que Julius demandait humblement la permission de dédier à celui qui faisait courir tout Rome. Vocula, encore étourdi par les fumées d'une orgie prolongée, n'avait point voulu se priver du plaisir toujours nouveau pour lui de contempler le nombre et la bassesse des clients accourus à son lever; mais, la fatigue et la mauvaise humeur l'emportant sur la satisfaction, il lui avait fait sentir à sa façon tout le dédain qu'il professe pour cette nuée de mendiants, au nombre desquels était Julius. En choisissant parmi tous ces clients le fils du patricien pour lui adresser son outrage, c'était encore faire sa cour à la plèbe, dont il tient à conserver les applaudissements sur la scène.

Désespéré, ruiné, humilié, il nous a dit adieu hier, se berçant du fol espoir de trouver sur la terre étrangère ce que sa patrie lui a refusé de gloire et de renommée.

J'ai peur qu'il n'aille au-devant de nouvelles déceptions, et peut-être de cruelles misères.

. . . .

[1] La *sportule* était l'aumône que les patrons faisaient remettre à leurs clients.

Calendes de juin. An 802 (1er juin + 49).

Encore que ce soit la coutume, j'ai été choqué de voir Metellus Crucus stationner durant des heures entières au pied de son tableau[1] et accepter, lui, le fougueux soldat, de se laisser interroger par toute la plèbe, d'entendre les lazzis, de répondre, comme un revendeur des viandes de sacrifices, aux réflexions sottes et bêtes du gros public.

. . . .

Du haut de la tribune des Lentulus[2] le spectacle était merveilleux. Couvert d'un voile de soie, qui tempérait la chaleur et tamisait doucement la lumière, le Forum offrait un coup d'œil inénarrable.

7 des ides de juin. An 802 (6 juin + 49).

J'ai toujours professé sur ce point la même opinion : qu'il n'est pas sage de résider trop près de la Ville, malgré la beauté de la campagne, malgré la quantité de villas qui la peuplent, malgré le charme qu'apporte la société d'hôtes aimables.

Les précautions de toute sorte sont vaines et n'empêchent point ces résidences d'être malsaines; elles sont sous l'influence du mauvais air que les chaleurs de l'été développent dans les

[1] Les généraux victorieux imaginaient quelquefois, pour relever l'effet de leurs victoires, de faire peindre les épisodes de leurs batailles et de les exposer sous les portiques avoisinant le Forum. Parfois même ils restaient auprès du tableau représentant leurs hauts faits pour donner des explications à ceux qui en désiraient.

[2] Il s'agit probablement d'une des nombreuses colonnes élevées le long du Forum en mémoire de personnages de marque. A une certaine hauteur, le piédestal portait un balcon où venaient se placer les descendants de ces personnages les jours où l'on offrait des spectacles au peuple.

marais environnants. Ainsi s'explique l'abandon où les laissent les nobles familles; elles préfèrent les voir tomber entre les mains de parvenus de tout genre, et, malgré la distance, demander aux bords de l'Anio, aux incomparables sites de la Sabine, du Latium, de la Campanie, l'air pur que Rome refuse à ses habitants.

Voilà pourquoi j'avais tant pesé sur Dividius pour qu'il fixât son séjour d'été à l'« Umbrosa ». Mais je m'étais montré si hostile à ses projets de restauration, qu'un certain refroidissement de notre amitié en était résulté. Aujourd'hui il me rend justice et regrette amèrement, en cédant aux obsessions des siens, d'avoir défiguré la délicieuse « Umbrosa » d'autrefois.

Est-ce qu'un homme devrait jamais écouter l'avis des femmes et consentir toutes les concessions dont il est sollicité!

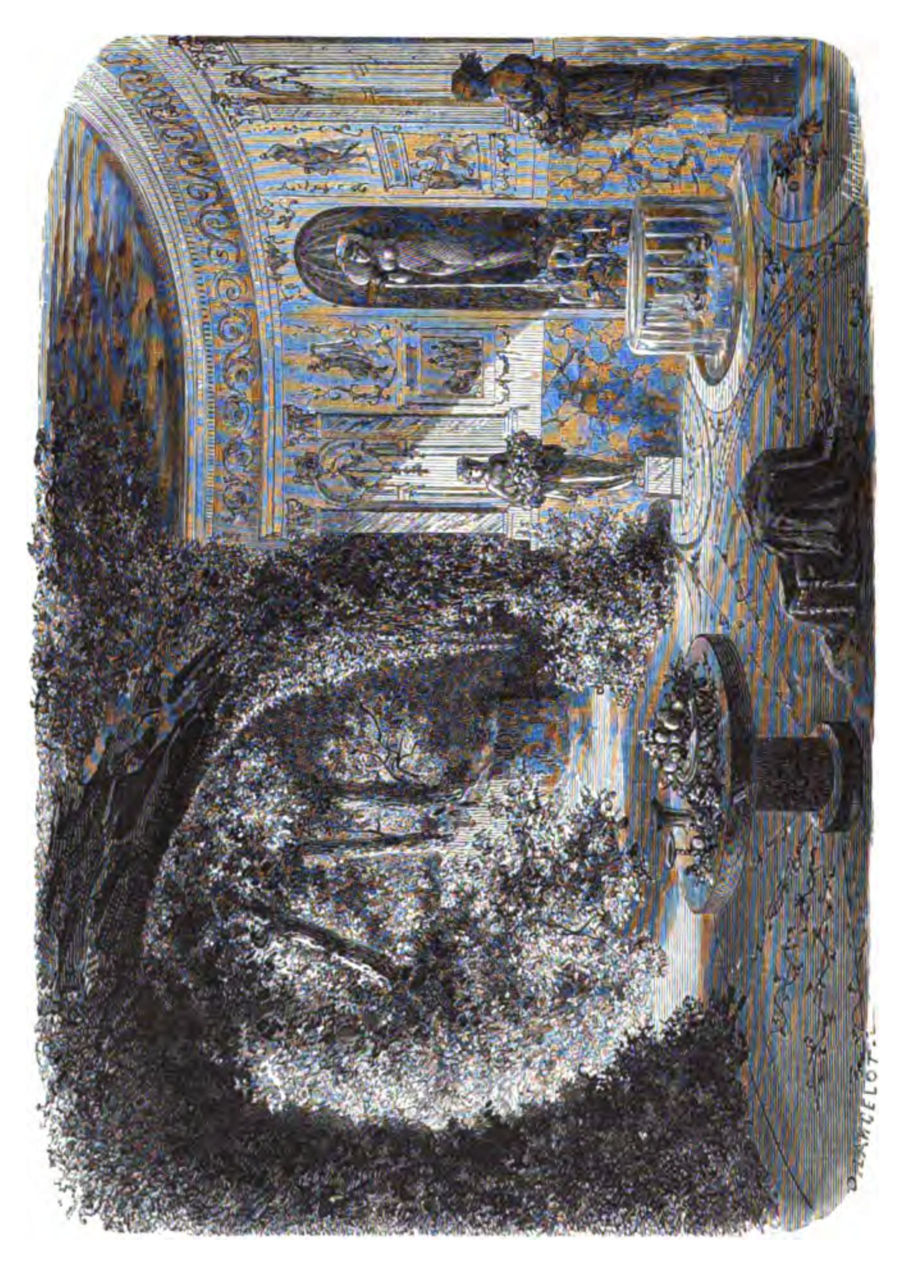
Il a voulu donner satisfaction à tous; personne n'est satisfait, à commencer par lui-même.

Il a eu la faiblesse, la folie, de sacrifier à la mode du jour en détruisant ces superbes bosquets qui faisaient le charme de son parc, et planter à la place ces murailles de verdure qui font ressembler un jardin à une prison. On n'y voit plus que des buis, qu'on a contraints à prendre ces formes ridicules devant lesquelles le goût actuel exige qu'on se pâme d'aise.

Cette déformation de la nature est, selon moi, du plus hideux effet. Cela transporte d'aise l'entourage de Dividius; lui maintenant trouve cela insuffisant. Il n'a même pas eu la sage précaution de réserver quelque chose des anciennes plantations pour se consoler des nouvelles beautés de sa villa. Comme pour accentuer ses regrets, il reçoit plus de visiteurs que jamais, et les lois de l'hospitalité lui imposent le dur sacrifice de les promener au milieu de cette dévastation pour entendre leurs compliments de commande, lesquels aggravent sa douleur.

Ce bois, qui lui déplaît tant, enveloppe si bien la maison, que, de quelque côté qu'il se dirige, il lui faut le traverser et l'avoir sous les yeux.

Il est furieux de se sentir condamné à la vue perpétuelle de ces pyramides, de ces oiseaux, de ces animaux ridicules.



L'Umbrosa de Dividius.

Au risque de se brouiller même avec sa femme et avec ceux qui le blâment de ne point aimer la mode actuelle, il est probable qu'il va faire disparaître toute cette végétation contrefaite. Ce sont de nouveaux frais à ajouter aux précédents, sans pou-

voir rendre, avant bien des années, le charme disparu de la délicieuse villa.

7 des ides de janvier. An 803 (7 janvier + 50).

Ce brave Paulippus pousse jusqu'à ses dernières limites l'amour bien compréhensible de la solitude, de son intérieur. Il n'est pas riche, tant s'en faut; cependant il pourrait aisément mettre ses revenus sur un bon pied en convertissant en tavernes le tour de sa maison. Son île est située dans un quartier des plus fréquentés, et, quoique petite, il pourrait louer à des prix élevés l'emplacement qu'il abandonnerait aux marchands de toute sorte, et surtout aux thermopoles[1]. Mais il a une si profonde horreur de tout contact étranger, qu'il ne se croirait jamais chez lui si une simple muraille le séparait de ses tavernes; il s'imagine que les précautions d'usage seraient insuffisantes pour assurer le secret de sa maison, et il ne peut croire à l'isolement dont jouissent les autres propriétaires placés dans les conditions qu'on lui conseille. Aussi préfère-t-il vivre pauvre, mais retiré à son gré.

Ce n'est certes pas lui qui a jamais sacrifié au goût croissant de luxe et de bien-être. Il suffit de pénétrer chez lui pour s'en convaincre.

Loin de disparaître sous l'amas de tableaux et de statues, c'est à peine si les murs de son péristyle sont dissimulés sous une couche de couleur unie. Les meubles ont la même simplicité; ce sont ceux qu'il a reçus de ses ancêtres. Il ne faudrait pas chercher là ces raffinements de tout genre par lesquels on prétend

[1] Établissements où l'on vendait des boissons chaudes; ils répondaient à peu près à nos cafés actuels.

aujourd'hui se distinguer. Paulippus ne veut se faire remarquer que par la correction de ses mœurs et de sa personne. Il y a



Il est furieux de se sentir condamné à la vue perpétuelle de ces pyramides, de ces oiseaux, de ces animaux ridicules.

réussi; nul, quelque opinion qu'il ait sur sa façon de vivre, n'aurait la pensée de formuler un jugement défavorable sur son caractère.

Il a encore cette fortune si rare aujourd'hui de posséder le bien

paternel tel qu'il fut constitué à son origine : c'est *l'heredium* primitif avec sa modeste maison, consistant en une simple cour entourée des appartements et placée au centre du lot de terrain que cultivait la famille originaire. C'est un piquant contraste avec les maisons multipliées à l'envi sur d'étroits espaces.

Tout a été transformé autour de cet héritage de Paulippus ; lui seul reste debout, immuable, défiant le temps, bravant les perturbations sociales, dernier témoin en quelque sorte d'une époque à jamais disparue.

4 des calendes d'août. An 803 (29 juillet + 50).

— C'est l'usage, me diras-tu, mon cher Quersutus. Soit ; mais ce n'en est pas moins un usage dégradant, et je ne puis me convertir aux doctrines actuelles. J'ai toujours été pénétré de cette idée qu'un lien moral profond attache l'un à l'autre le patron et le client, qu'ils se complètent, parce qu'ils ont besoin l'un de l'autre : celui-ci d'une protection, celui-là d'un intermédiaire avec la foule. Par suite d'un complet abandon des mœurs anciennes, tu considères, — ainsi que tant d'autres, — le client comme devant servir uniquement de cortège; il est devenu un esclave par l'abaissement. Hé! dis-moi ce que tu trouves d'heureux, de bon, de digne à manifester pour eux le mépris que leur témoigne Asprenas parmi d'autres?

— Mais je trouve cela fort divertissant. D'ailleurs, il me semble qu'un patron se relève en montrant le cas infime qu'il fait des gens qui vivent à ses dépens.

Rien, je l'avoue, ne me réjouit davantage que d'entendre Asprenas commander à ses deux clients habituels comme à des animaux bien dressés.

S'il a un invité, il ne manque jamais de les présenter :

« Éloa et Mamer, mes clients, que j'ai fait appeler pour le repas de tantôt. »

Puis, quand arrive le moment de passer au triclinium :

« Allons, toi, Éloa, qui bois l'eau chaude comme du vin; et toi, Mamer, qui sautes comme un éléphant, approchez du triclinium. A qui des deux se gorgera le mieux! »

Il faut voir alors Mamer, gros, barbu, roulant bestialement sa flasque obésité sous une tête dodelinante et des épaules d'hippopotame ; il faut le voir faire un saut sur un pied, prendre l'autre en sa main grasse et filer, en poussant une sorte de gloussement, vers la salle du repas. Éloa le suit de près, exagéré dans sa grande taille, avec une face osseuse coupée d'une plaque de vin, la tête rasée, la lèvre abjecte, de petits yeux aux paupières plissées.

Et quand la parcimonie avec laquelle ils sont servis a bien surexcité leurs désirs, Asprenas fait remettre à Éloa un vaste bol d'eau chaude qu'il est tenu d'avaler d'un trait, en manifestant une grande satisfaction.

Puis, le repas fini, lorsque chacun va pour partir, la grande joie est de chasser à coups de pied ces deux clients mal d'aplomb sur leurs jambes.

C'eût été folie que d'entreprendre de changer l'opinion d'un homme si fortement convaincu. J'ai mieux aimé me renfermer dans ma manière d'apprécier cette vieille institution, l'une de celles qui ont le plus contribué, selon moi, à établir la prépondérance patricienne, tant qu'on en a sagement usé.

17 des calendes de novembre. An 803 (16 octobre + 50).

Pour nous, citoyens romains, il n'est qu'un seul endroit où nos sentiments à tous se trouvent à l'unisson. Quand nous mettons le pied au Forum, sur cette place qui fut et sera toujours le centre,

le cœur de Rome, un sentiment de fierté éveille tout notre être, notre sang bat plus vite. Nul ne s'inquiète de savoir si le Forum actuel est celui de nos pères; tout transformé qu'il est par le luxe des empereurs, il est surtout, avant tout et seulement le « Forum romain ».

Combien peu, parmi les citoyens, pourraient dire exactement ce qu'on doit entendre par la voie Sacrée, dire où elle commence et où elle finit; par contre, il n'en est pas un qui ne soit en état de vous décrire la topographie du Forum et de raconter son histoire depuis le temps où Tarquin convertit l'ancien marécage en lieu de réunion pour son peuple.

Chaque citoyen est fier de son histoire, et puissent les dieux conserver à jamais dans les cœurs ce sentiment, qui a fait et maintiendra la grandeur de notre patrie!

9 des calendes de novembre. An 803 (24 octobre + 50).

La renommée n'épargne guère la nouvelle épouse de l'empereur. Ambitieuse, vindicative, hautaine, hypocrite, intrigante, débauchée : telles sont les moindres épithètes qu'on lui applique. De fait, les événements ont déjà prouvé ses droits à de telles accusations, du moins à quelques-unes. Le pauvre Britannicus, en réalité chassé de la famille impériale malgré les tendresses et les soins dont on l'accable, sait mieux que personne à quoi s'en tenir sur le compte de sa marâtre.

Quelle que soit la valeur de Domitius, la garantie que ses vertus donnent pour l'avenir, il n'en est pas moins, par les intrigues de sa mère, un usurpateur du titre de fils, un gendre de rencontre. Aujourd'hui l'égal de Britannicus, il est entraîné par la fatalité même à l'atténuer, à l'effacer, à se substituer à lui, à en faire son ennemi de demain.

Comment d'ailleurs un jeune homme de son caractère pourrait-il s'affranchir de l'influence d'une telle femme ?

Quand on songe qu'elle a eu assez d'ascendant pour se faire décerner le surnom d'« Augusta » par le sénat, on se demande ce qui peut le plus étonner, de la servilité des hommes ou de l'habileté des intrigues de certains personnages.

N'a-t-elle pas eu récemment l'audace, encore inconnue dans l'histoire du peuple romain, de vouloir, elle, une femme, siéger devant les aigles !

Quand toute Rome, impatiente de célébrer le triomphe d'Ostorius[1], ne cachait point son admiration pour le vaincu, on l'a vue imposer à son époux de figurer sur un tribunal voisin du sien pour y recevoir, de la part de Caractacus, les mêmes hommages et les mêmes actions de grâces que l'empereur. Sous prétexte que ses aïeux avaient conquis l'empire, elle prétendait à une part d'hommages pour ce qu'elle appelle *sa* gloire !

Elle abuse d'ailleurs outre mesure du sentiment tout particulier que le peuple éprouve à son endroit, et qui n'est ni l'affection, ni la crainte, ni la considération. C'est une sorte de respect d'une nature spéciale, né de l'inconsciente admiration pour une fortune sans précédent, qui a fait de cette femme la fille d'un César, la sœur, l'épouse et la mère d'empereurs[2]. C'est ainsi qu'elle peut impunément outrager la conscience publique et braver les édits, par exemple, en pénétrant l'autre jour au Capitole, traînée dans un char suspendu, profanant un privilège exclusivement réservé aux images des dieux et aux prêtres.

[1] Par la capture de Caractacus, Ostorius venait de mettre fin à la guerre de Bretagne, qui durait depuis neuf années.

[2] Agrippine était arrière-petite-fille d'Auguste, sœur de Caligula, femme de Claude, mère de Néron.

3 des nones de février. An 304 (5 février + 51).

— Nous sommes décidément d'une époque étrangère à la nôtre, disais-je l'autre jour à mon vieil ami Lucius Pontius Telesinus en sortant du sénat, où le prince avait exposé le projet d'augmenter le nombre des frumentaires.

Tous deux nous avions combattu la mesure proposée ; nous avions même eu l'audace, impardonnable aux yeux des courtisans, de déclarer que le principe des frumentations était mauvais, et de dénoncer cette coutume comme étant par ses développements actuels un danger pour la république, une menace pour les citoyens, une ruine pour l'agriculture.

Plein de mon sujet, j'avais démontré dans un langage vigoureux que les arrivages de blé qui encombrent Ostie abaissaient le prix des grains et décourageaient nos cultivateurs, incapables de produire aussi économiquement que l'Égypte et que la Sicile. J'ajoutais que ces importations exagérées habituaient les citoyens à ne compter que sur les produits étrangers, qu'ainsi l'alimentation publique était livrée au hasard des flots, des tempêtes et des récoltes plus ou moins favorables du dehors. Je montrais leur danger pour la république, en faisant ressortir qu'il suffisait d'un ambitieux possédant quelque audace pour faire des frumentations un instrument de confiscation du pouvoir, suivant qu'il étendrait ou qu'il réduirait ses immorales distributions, selon que pouvait s'aggraver ou diminuer la difficulté des approvisionnements publics. Je terminais en reconnaissant l'incontestable utilité de l'Annone[1] dans certaines circonstances, mais je m'élevais contre

[1] L'Annone était l'administration chargée de l'approvisionnement de Rome. Temporaire au début, elle devint définitive sous les empereurs. Le préfet spécial qui la dirigeait avait pour charge de faire venir de tous les pays du monde le blé nécessaire à la subsistance de Rome, d'en assurer la distribution gratuite aux frumentaires et la vente aux autres citoyens.

la situation absolument omnipotente qui lui était faite et contre l'inconvénient, supérieur pour le pays, de s'en reposer aveuglément, pour sa subsistance, sur des fonctionnaires souvent concussionnaires et presque toujours insuffisants pour l'énormité de leur charge.

Le gros Rufius, ce valet du pouvoir, avait contredit ma démonstration, ainsi qu'il lui appartenait de le faire.

Pontius Telesinus avait insisté, de son côté, avec une adresse qui semblait devoir nous donner gain de cause; chacun d'ailleurs approuvait nos dires. On allait procéder au vote, qui paraissait devoir nous faire triompher, quand on vit tout à coup Cliton parcourir les rangs des pères conscrits et murmurer vivement quelques mots à l'oreille de deux ou trois de ses amis; ceux-ci se répandirent à leur tour parmi les sénateurs pour transmettre assurément un mystérieux mot d'ordre, et, quand on en vint aux voix, nous nous trouvâmes presque seuls, Pontius et moi, à soutenir notre avis. Tous avaient lâché pied et fait, une fois de plus, leur cour à César.

4 des ides de mai. An 804 (12 mai + 51).

Ce qui vient de se passer tantôt doit être encore une machination de l'impératrice.

Les jeux du cirque [1] étaient commencés lorsque l'empereur fit son entrée, suivi de sa famille et de la cour. Au grand étonnement de ceux qui ont souci des intérêts de la république, on aperçut près de lui Britannicus et Domitius vêtus bien différemment: l'un portait la prétexte, l'autre la robe triomphale. On déclarait ainsi publiquement au peuple que le fils légitime des Césars était

[1] Les jeux Martiaux, qui se donnaient toujours à cette date.



Statue de Claude.

écarté du commandement, et que le fils d'Ænobarbus aurait à conduire ses destinées.

Ce n'était pas assez d'avoir donné ces jeux soi-disant au nom de Néron, de prodiguer en sa faveur les libéralités au peuple et à l'armée ; il fallait que cette femme indigne eût l'orgueilleuse satisfaction de montrer publiquement à Rome entière comment elle traitait les fils du palais.

Au surplus, pourquoi s'en étonner? Au moment du renouvellement du consulat, elle a bien su déterminer son époux imbécile à donner prématurément la robe virile à Néron ; elle est parvenue à trouver dans le sénat un groupe de courtisans qui, par flatterie, ont persuadé à l'empereur que la république serait fort honorée et protégée en donnant à Néron le titre de consul désigné, et en lui assurant par avance, à vingt ans (comme aux plus mauvais jours de notre histoire), l'exercice effectif du pouvoir suprême.

De pareils faits n'ont pu s'accomplir sans froisser plus d'une conscience ; aussi des murmures se sont-ils fait entendre ; la réprobation générale s'est manifestée jusque dans l'entourage de l'empereur. Mais Agrippine était là; il ne lui a pas fallu longtemps pour réprimer une si audacieuse indépendance. Tous ceux qu'elle a su ou vu hostiles à ses projets seront bien vite éloignés; les uns, ceux dont elle n'a rien à redouter, vont partir disgraciés; les autres, ceux qu'il lui faut ménager, elle les fera reléguer, en invoquant l'intérêt suprême de l'empire, dans des postes supérieurs mais éloignés de Rome. Tous vont être remplacés par ses créatures. Actuellement on peut dire qu'elle commande à tout l'empire, car c'est à peine si elle consent parfois à laisser l'empereur parler en son propre nom.

5 des ides de juillet. An 105 (8 juillet + 52).

Ce Cœcilius Jucundus finira par accaparer tous les biens du municipe ; il vient encore de prendre la régie des meilleurs pâturages longeant le Sarnus. Avec les encans et les diverses tavernes exploitées pour son compte, je ne suis plus surpris de son opulence actuelle ; il recueille de tous les côtés à la fois.

Il semble comprendre que sa fortune froisse le sentiment public, car on affirme que s'il décore admirablement l'intérieur de sa maison, il prend grand soin de lui conserver son apparence extérieure plus que modeste.

Peut-être craint-il d'exciter trop violemment la convoitise des misérables qui pullulent dans sa région [1].

8 des ides de novembre. An 805 (6 novembre + 52).

Bien qu'admis aux honneurs du conseil [2], je ne suis rien moins qu'un courtisan de l'empereur. Souvent il m'arrive de déplaire par mon excès de franchise, et de voir les sourcils impériaux se rapprocher d'une façon inquiétante. Par conséquent je ne puis être suspect quand j'accorde un éloge à César : il est alors tout à fait mérité.

S'il m'est arrivé parfois d'exprimer plus d'une critique basée sur la déplorable faiblesse du prince et sur la façon ridicule dont il se laisse gouverner par sa femme, par contre, je me plais à reconnaître qu'un certain nombre de ses actes publics méritent l'ap-

[1] Les anciens Romains nommaient ainsi les quatorze quartiers de Rome.

[2] Faisaient partie de ce conseil les intimes de l'empereur et ceux qu'il y appelait à titre extraordinaire.

probation de tous, et qu'il montre un goût heureux pour les entreprises utiles. Chacun sait qu'il a pris souci de développer et de constituer d'une façon sérieuse et durable l'importante administration des eaux non seulement à Rome, qui lui doit la Claudia et l'Anio neuf[1], mais encore dans diverses parties de l'empire : à Lyon, dans les Gaules; à Vulcie, en Étrurie, et dans d'autres localités.

Il avait formé un projet des plus grandioses, dont l'exécution semblait assurée; malheureusement la mauvaise fortune ayant eu le dessus, ce qui devait être un bienfait public a failli tourner en désastre. Je veux parler de l'entreprise qui consistait à retirer les eaux du lac Fusinus dans le pays des Marses.

Aussi bien l'affaire est trop grave, elle a causé trop d'émotion et mis en mouvement trop de monde dans l'empire pour que je n'en consigne pas le détail.

Donc l'empereur avait compris, sur les rapports de ses conseillers, tout l'intérêt qu'il y aurait à vider le lac Fusinus, tout au moins à lui donner un écoulement qui défendrait les contrées environnantes contre des débordements et des ravages qui stérilisent ses rives et les couvrent de ruines.

Quand des crues subites se manifestent, les eaux vont baigner presque les pieds d'Alba et de son vaste *agger*. Des cités entières ont déjà disparu sous les flots; les habitants finissent par se lasser de les rebâtir après ces désastreuses inondations; les ruines de Marruvium, d'Archippa, de Penna et de tant d'autres villes jadis florissantes disent assez les méfaits du lac.

Ce n'est pas tout encore. Quand le génie malfaisant du Fusinus, las de dévorer le sol, rentre en ses cavernes profondes, il laisse derrière lui des traces persistantes de son passage; les fièvres forment sa suite et demeurent sur les lieux qu'il a visités; la population est décimée après avoir vu ses terres dévorées.

L'intérêt du pays marse sans doute, mais surtout l'intérêt

[1] Aqueducs très importants qui augmentèrent de moitié l'approvisionnement d'eau de Rome.

supérieur de Rome déterminèrent l'empereur à mettre à exécution les projets que Jules César avait formés pour relever l'agriculture de cette fertile région, et conserver à la capitale de l'empire un de ses meilleurs centres d'approvisionnement.

Tout d'abord, la Valérienne fut continuée dans la direction de l'orient, de façon à franchir les défilés de l'Apennin et à déboucher vers l'embouchure de l'Aternus, sur l'Adriatique. De cette façon, les deux mers étaient reliées, et l'on pouvait approvisionner Rome de deux côtés à la fois.

Ensuite on convint de faire écouler le lac Fusinus dans la vallée du fleuve Liris, en traversant le mont Salvianus au moyen d'un canal.

Le travail fut confié à Narcisse. Aux yeux de l'empereur, lui seul était capable de l'accomplir. Je me hâte d'ajouter, tout en reconnaissant le mérite et les difficultés d'une pareille entreprise, que le premier soin de Narcisse fut de s'entendre avec des entrepreneurs, auxquels il en confia l'exécution à des prix lui permettant de retenir une grande partie des sommes que lui remettait le prince. Son second souci fut de revendre par avance à de hauts prix les terres qu'il comptait conquérir sur le lac. Ces préoccupations ne lui permirent point de surveiller autant qu'il aurait dû le faire tous les détails du travail. Sa négligence amena ainsi la catastrophe dont on est à peine remis.

Cependant l'empereur, qui faisait profiter son affranchi d'importants subsides depuis près de onze ans, finit par trouver que les délais s'allongeaient démesurément et mit celui-ci en demeure de terminer enfin ce travail.

Versé plus que personne dans la connaissance du caractère de son maître, comprenant fort bien l'origine de cette injonction, fruit des intrigues de plus en plus nombreuses nouées contre lui, se faisant un point d'honneur de réduire à néant, par un coup d'éclat, les accusations dont il était l'objet, Narcisse manœuvra si bien, qu'il convainquit l'empereur de rehausser par des fêtes splendides et par l'éclat de sa présence l'inauguration de l'ouvrage.

Agrippine, de son côté, entrevoyait dans cette circonstance un succès de plus pour Narcisse, dont elle était depuis longtemps l'adversaire. Elle combattit donc le projet par des procédés indirects; mais elle dut bientôt reconnaître à quel point l'idée avait charmé son époux et l'inutilité d'une opposition déclarée.

On fit connaître dans toutes les contrées voisines l'intention du prince de se rendre sur les bords du Fusinus. Des préparatifs considérables furent faits pour assurer la route et le séjour de la cour.

Au jour dit on se mit en route avec le fracas qui accompagne ordinairement l'empereur dans tous ses déplacements.

C'était un spectacle peu ordinaire que celui de ce long défilé de chars, de cavaliers, de litières, de piétons, voyageant chacun à sa manière, cherchant à se surpasser par le luxe de son train, luttant de préséance afin de se tenir le plus près possible de l'empereur ou de sa suite.

Indépendamment de la cour elle-même, nombre de patriciens et d'oisifs avaient voulu, par courtisanerie ou par curiosité, être aussi du voyage.

Il a fallu prendre des mesures toutes spéciales, afin d'éviter un trop grand encombrement.

Les curieux qui partaient de Rome ont reçu ordre de gagner les bords du Fusinus en suivant la route de la Sabine; ils devaient passer par Prænesta et Sublaquæum, puis traverser le Liris et franchir le mont Salvianus.

Ceux-là seuls que l'empereur avait invités pouvaient prendre avec lui la Tiburtienne[1]. Mais, comme le désir général était de se montrer dans le cortège impérial, ce fut à qui déploierait le plus d'adresse pour éluder les ordres donnés. Les uns, quittant Rome par des voies différentes, s'arrangèrent pour rejoindre la cour après un long détour. En apparence, ils ne venaient point de la Ville.

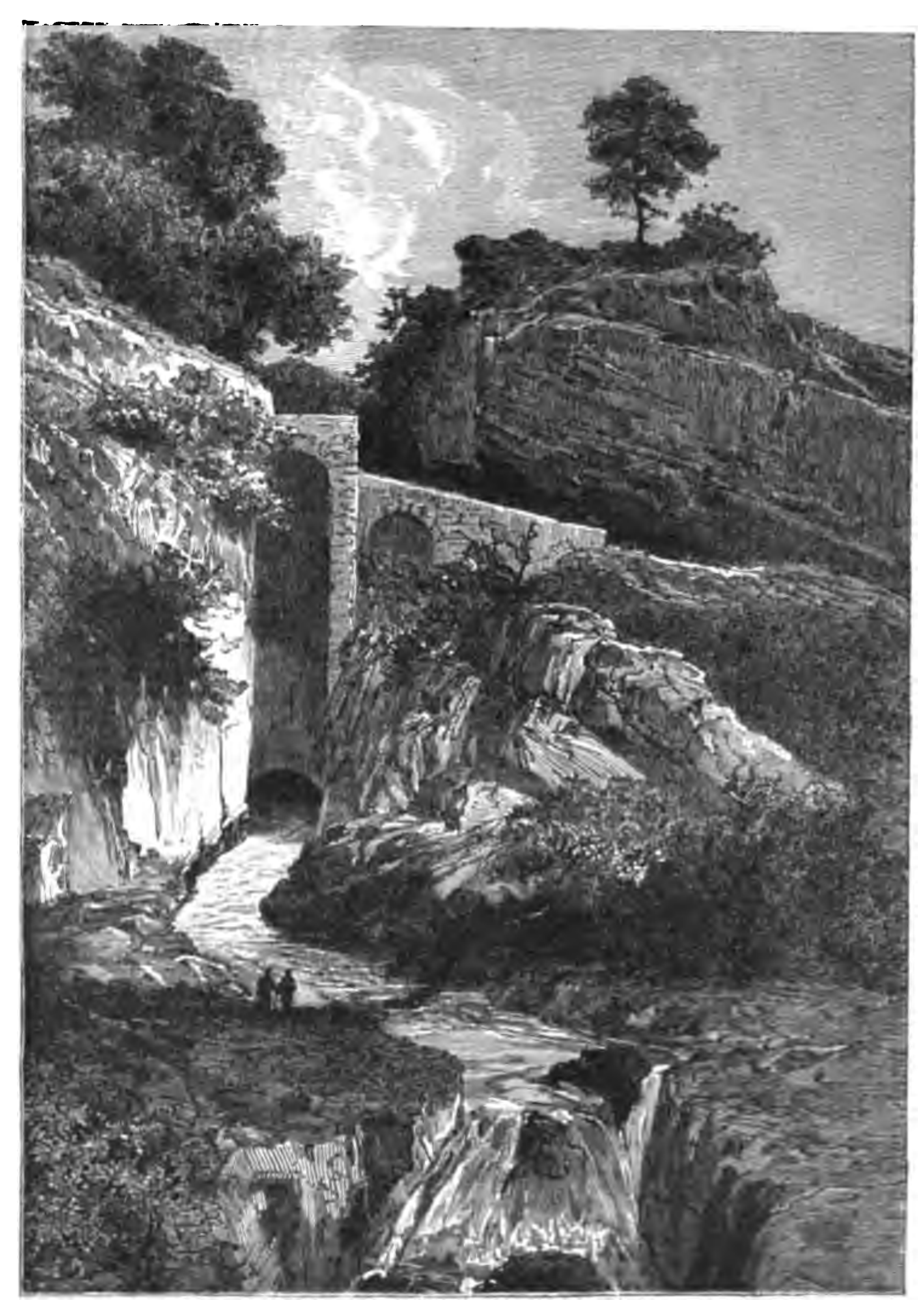
[1] La voie Tiburtienne, qui passait par Tibur.

D'autres, plus avisés, avaient pris les devants et trouvèrent encore assez aisément le gîte et la table ; mais quand les envoyés de l'*annone,* allant de ville en ville, ordonnèrent que toutes les denrées fussent conservées pour les besoins du cortège impérial, il fallut se résoudre à séjourner jusqu'à ce que la cour fût passée, puis on se mettait à sa suite. De là cet accroissement toujours grandissant de la foule à mesure qu'on approchait.

Cependant, de quelques soins qu'on nous entourât, il manquait parfois des choses essentielles aux personnages de la suite impériale. Un jour, les boulangers n'avaient pas pétri assez de pain pour tout le monde; il fallut courir dans toute la contrée chercher le complément, puis envoyer des courriers pour les aviser de laisser à l'étape suivante [1] la quantité nécessaire. Une autre fois, le mulet de charge portant ma vaisselle de table avait été emmené avec ceux du campement de la nuit; grâce à la complaisance de mes compagnons de route, je pus manger ce jour-là autrement que mes muletiers.

La veille de l'arrivée, ce fut plus grave : il n'y avait pas une amphore de Falerne ni d'Albe pour la table de l'empereur ; et chacun sait à quel point il tient à l'irréprochable ordonnance de ses repas. Il avait précisément admis à l'honneur de son souper quelques-uns de ses conseillers. Stiblion, dont nous apprécions tous l'esprit d'organisation, faisait peine à voir, tant il redoutait la colère de son maître. Pour essayer de la détourner, on avait donné à la conversation le plus d'animation possible ; mais, au moment habituel, Claude ne manqua pas de tendre sa coupe pour qu'elle fût remplie de son vin préféré. L'embarras de Stiblion fut si grand, que, perdant complètement la tête, il se précipita aux genoux de l'empereur en pleurant et en sanglotant d'inintelligibles explications. Heureusement que César, dont l'humeur avait été détestable pendant toute cette

[1] Dans les voyages impériaux ou de grands personnages on emmenait des escouades de boulangers et de cuisiniers qui précédaient toujours le cortège à distance suffisante pour que les voyageurs trouvassent prêts, à chaque halte, tous les vivres voulus.



Émissaire de Claude débouchant dans la vallée du Liris.

journée-là, se trouvait en bonne disposition le soir; car, ne comprenant rien à ce spectacle inattendu, il se mit à éclater de rire en interrogeant ses invités du regard. Deux mots d'éclaircissement furent donnés par Furius Papinius avec sa verve habituelle, et la maladresse n'eut point de conséquence fâcheuse pour l'esclave favori de l'empereur.

D'ailleurs, quelque soignée que fût l'organisation du cortège, il était impossible d'éviter complètement des accidents de ce genre. Quand on songe que la suite impériale ne comportait pas moins de huit cents voitures et litières pour le seul transport des personnes, et qu'il fallait assurer à tout ce personnel un abri confortable ainsi que des repas copieux à toute heure du jour et de la nuit, où qu'il plût à l'empereur de s'arrêter, on peut se faire une idée de l'importance du convoi portant les vivres, les campements, les meubles, la vaisselle d'or et d'argent, la chapelle domestique, ainsi que les mille accessoires obligés dans un voyage d'apparat.

C'était donc une sage mesure que d'avoir interdit la route réservée à l'empereur à toute personne ne faisant point partie de son cortège.

Néanmoins notre colonne s'étendait sur une longueur que je n'évalue pas à moins de trois milles [1], car il convenait d'ajouter tous nos serviteurs et ceux de la cour aux quinze cents voyageurs environ que nous étions.

Agrippine avait saisi cette occasion pour faire montre de sa domination sur son faible époux et pour détourner à son profit un peu de l'attention qu'on allait forcément accorder à l'œuvre de Narcisse. Aussi prit-elle soin de paraître avec un éclat plus grand que d'habitude. Pour trancher sur le cortège de Claude, dont la livrée rouge était cependant déjà fort luxueuse, elle avait tenu à faire un groupe à part qu'il était interdit à quiconque d'approcher au moins à une certaine distance.

[1] Le mille romain valait tout près de 1500 mètres.

Des nègres en costumes bariolés, puis des chasseurs numides ouvraient la marche. Sa voiture était traînée par quatre mules blanches choisies parmi une multitude d'animaux parfaits de forme et de tenue ; les voitures contenant ses femmes de compagnie étaient attelées de chevaux gaulois petits et gros, mais lestes, qu'on ne rencontre que chez les Atrébates [1].

Tous ces animaux étaient couverts de housses brodées ou de velours pourpre; leurs traits étaient dorés et surchargés d'ornements ciselés; les mors étaient d'argent, ainsi que les fers qui garantissaient leurs sabots.

Le véhicule, ou mieux les véhicules, — car il y en avait plusieurs, selon l'état de l'atmosphère, — étaient à l'avenant. Ils étaient tout garnis de velours ou d'étoffes de soie brodées, et organisés pour permettre à l'impératrice de rester tantôt couchée ainsi que sur un lit de repos, tantôt de pouvoir jouir dans tous les sens de la vue des merveilleuses campagnes que nous traversions.

On peut juger par ces détails de ce que devait être la suite, composée de la maison intime d'Agrippine et d'une nombreuse domesticité. Dans cette dernière catégorie, on remarquait surtout la troupe des éphèbes dont elle se fait accompagner partout. Afin de maintenir la fraîcheur de leur teint et de ne pas exposer la femme de César à égarer sa vue sur des visages souillés par la poussière ou halés par le soleil, on avait obligé ces jeunes gens à porter pendant le voyage des masques de pâte qu'on renouvelait une fois dans la journée.

Le cortège personnel de l'impératrice se terminait par toute une cohorte de valets d'intérieur qui fermaient la marche.

Enfin il faut encore ajouter à tout ce monde les légions échelonnées sur la route pour faire honneur au prince et les prétoriens qui l'escortaient.

Le voyage lui-même a été presque constamment une marche

[1] Habitants de l'Artois et du Boulonnais.

triomphale, tant Narcisse avait adroitement fait préparer les réceptions.

Jusqu'à Tibur un ordre admirable a régné dans le cortège. L'empereur se montrait satisfait des hommages nombreux qu'il recevait. Il n'y avait pas encore satiété. D'ailleurs, son orgueil pouvait être satisfait d'apercevoir, tout le long de cette magnifique voie, les maîtres des opulentes villas qui la bordent s'empresser pour le saluer. L'impératrice rayonnait également, car une grande partie de ces hommages lui revenait.

Au delà de Tibur, le paysage opulent de la contrée exerça durant quelque temps encore son charme irrésistible; ces dernières croupes sur lesquelles Empulum et Sassulæ sont mollement allongées présentent aux feux du soleil couchant d'incomparables splendeurs.

Varia fut moins appréciée ; la lassitude et la foule produisaient déjà leur effet; si bien que, lorsqu'on eut atteint le carrefour des *Mines de plomb,* l'humeur de César était exécrable.

On avait beau se succéder dans sa voiture pour faire sa partie de dés et charmer ainsi son ennui, se montrer courtisan adroit en sachant faire tourner la chance contre soi, rien ne pouvait dérider son visage.

En vain on avait groupé sur ce point les curateurs des eaux et tous les employés de leur service. On comptait beaucoup sur l'intérêt que Claude avait toujours montré à cette catégorie de fonctionnaires ; on pensait, non sans raison, que cet endroit où viennent aboutir les six dérivations des sources captées par ses soins était heureusement choisi pour une réception de quelque importance. Des ornements superbes surchargeaient un tribunal placé dans une position merveilleuse. Au devant de châtaigniers antiques formant une profonde forêt était tendu un vaste *velum* pouvant abriter toute la cour; de son siège, Claude voyait la vallée merveilleuse qui s'étendait à ses pieds, tandis que la foule, groupée sur une douce pente gazonnée, pouvait circuler librement. L'empereur ne daigna pas seulement s'apercevoir du

spectacle unique qu'on lui offrait. A peine s'il eut un regard pour ses *serviteurs de l'eau;* leurs exclamations ne parurent même point avoir le don de le faire sortir de l'état de torpeur où il était plongé.

Xénophon et Stertinius[1] attribuaient, disait-on, à l'air vif des montagnes l'abattement qu'on remarquait chez l'empereur; ils affirmaient toutefois en même temps que cette crise devait être de courte durée.

Il en fut à peu près de même à Carséoli.

Cependant on arrivait au terme du voyage, et quand, ayant franchi la dernière rampe de la Valérienne, on aperçut au loin la superbe Alba, un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines; car, malgré toutes les précautions prises pour faciliter la route, le voyage ne laissait pas que d'être fatigant.

D'ailleurs, je m'explique assez bien la mauvaise humeur de Claude; malgré l'empressement de l'entourage, peut-être même en raison de cet entourage, il devient insupportable pour un empereur de sentir qu'il n'est libre d'aucun mouvement, d'aucune parole; cent yeux, cent oreilles, avides de nouvelles, sont braqués attendant leur pâture; la foule qui entoure incommode par son obséquiosité même; il ne s'appartient à aucune heure du jour ni de la nuit; tous ses besoins sont devinés et satisfaits avant même d'avoir pu les exprimer; tout imprévu disparaît; rien n'est laissé à l'initiative du maître : l'escorte d'honneur n'accompagne plus qu'une sorte de prisonnier.

Turanius[2] avait eu des agents entendus. A peine le cortège fut-il en vue d'Alba, que le préfet vint lui-même au-devant de son maître et le conduisit immédiatement à la villa de Scarpenus, riche sénateur, qui eut l'honneur d'héberger l'empereur pendant toute la durée de son séjour dans la contrée.

Scarpenus avait fait la toilette de sa maison. Depuis l'entrée

[1] Les deux médecins de Claude, qui le suivaient dans tous ses déplacements.

[2] Était préfet de l'*Annone* et l'un des favoris de Claude.

de la villa jusqu'à la maison, une double haie d'esclaves, vêtus de tuniques neuves, se tenaient respectueusement immobiles sur le passage de l'empereur. Le chemin, entièrement recouvert de sables de teintes diverses alternant avec un étincelant mica, semblait garni de tapisseries. Toutes les haies, soigneusement tondues, étaient littéralement des murailles de verdure. Des musiciens cachés dans les bosquets saluèrent l'arrivée de l'empereur tantôt par de douces harmonies, tantôt par d'éclatantes fanfares.



Ruines de l'aqueduc de Claude.

Quand le prince eut pénétré dans l'atrium, il comprit que nous désirions autant que quiconque prendre aussi du repos, et il nous congédia.

C'est à ce moment que nous pûmes surtout apprécier la bonne administration de Turanius. A peine eûmes-nous quitté l'empereur, que chacun de nous fut accosté par un envoyé spécial chargé de nous conduire au logement retenu à notre intention. Les uns se dirigèrent vers la ville, les autres furent répartis dans les faubourgs ; chacun eut une habitation convenable.

Quant à moi, je devins l'hôte de deux jeunes gens, le frère et la sœur, dont le père, un chevalier resté fidèle aux vieilles traditions de sa classe, était mort aux armées de Germanie. Il leur avait laissé le domaine qu'ils occupaient, et dont les revenus les faisaient vivre assez maigrement.

Le jeune homme, que ses goûts éloignaient du métier des armes, avait entrepris l'étude des lois et comptait obtenir prochainement un poste dans la magistrature de quelque province;

la mort de son père en fit trop tôt le chef de la famille; sa jeune sœur réclamait toute sa sollicitude : il veillait à son éducation, tout en se consacrant à l'exploitation de leur domaine commun.

Autant que j'en ai pu juger par le peu que je l'ai entrevue, la jeune fille semble mériter l'isolement auquel son frère s'est condamné pour elle; il en fait l'éloge constant et trouve en elle une compagne intelligente et dévouée.

Je dois un souvenir à ces deux jeunes exilés, qui ont eu pour moi, pendant mon séjour chez eux, les attentions les plus délicates.

Cependant les préparatifs de l'inauguration des travaux de Narcisse étaient achevés. Les fêtes annoncées pour la circonstance devaient commencer le lendemain même. D'autre part, il fallait se hâter de renvoyer les milliers d'hommes qu'on avait commandés pour y figurer; leur présence affamait le pays, en dépit de toutes les mesures prises pour subvenir aux besoins de tant de monde.

Le plus éblouissant spectacle fut, sans contredit, l'immense naumachie qui fut donnée sur le lac.

Claude s'était juré de dépasser la splendeur de celles qu'Auguste avait jadis offertes au peuple de Rome. Il s'est tenu parole.

On avait construit deux flottes de trirèmes et de quadrirèmes; elles étaient assez nombreuses pour nécessiter dix-neuf mille hommes d'équipage qu'on prit parmi des condamnés de toute catégorie. Néanmoins l'incroyable légèreté du prince faillit tout compromettre. Au moment où, selon l'usage, la foule des combattants passa devant l'empereur en lui adressant l'*Ave Cæsar,* Claude, absorbé dans une pensée étrangère, oubliant à la fois le lieu, la scène et sa propre dignité, leur répondit distraitement :

« Vous aussi, portez-vous bien. »

Aussitôt les misérables s'écrièrent qu'ils avaient reçu leur grâce avec ce salut bienveillant, de la bouche même du prince, et ils se refusèrent à combattre.

A cette nouvelle, qui menaçait de tout empêcher, Claude entra dans une fureur indicible et donna l'ordre de faire égorger les rebelles par les prétoriens.

Ce fut pendant quelques instants un désordre indescriptible que ni les menaces, ni les ordres des chefs de ces cohortes ne parvenaient à dominer.

Alors, se ravisant, Claude, chez qui les impressions ont aussi peu de durée qu'elles ont de violence, descendit de son tribunal, et, tout chancelant, branlant la tête sous l'empire de sa récente émotion, courut au bord du lac en présence de toute l'assistance. A force de conjurer, de menacer et de promettre, il finit par obtenir des condamnés qu'ils combattraient pour faire leur devoir.

Pour enflammer leur courage, il promit des récompenses considérables aux vainqueurs, et, afin d'éviter toute défection nouvelle, il fit entourer l'espace destiné aux manœuvres de radeaux sur lesquels prirent place les prétoriens, infanterie et cavalerie, ainsi que les soldats de la marine. Devant ces troupes furent dressés des parapets d'où l'on pouvait faire jouer les catapultes et les balistes destinées à imposer le courage à ceux qui allaient combattre pour le plaisir de César.

L'enceinte était très vaste et permettait aux rameurs de déployer toute leur force, aux pilotes de montrer tout leur art, de faire valoir la vitesse des bâtiments et de se mouvoir à l'aise pendant le combat.

Les rivages, les collines, le penchant des montagnes formaient un vaste amphithéâtre où se pressait une foule véritablement immense. L'empereur et son cortège se tenaient sur une terrasse de la villa de Scarpenus qui s'avançait jusqu'au bord du lac. Revêtu de la pourpre impériale, il avait à ses côtés le jeune Néron et Agrippine portant une chlamyde tissue d'or. A ses pieds, émergeant du lac, se voyait un triton d'argent qu'un mécanisme secret mettait en mouvement, et dont la conque sonore donnait le signal des exercices et du combat.

On commença par une sorte de parade consistant en manœuvres d'ensemble dans lesquelles les navires des deux flottes, l'une tyrienne et l'autre égyptienne, groupés à l'instar de cohortes, allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec une merveilleuse régularité de mouvements.

Cependant les deux flottes ayant repris leur ordre de bataille aux deux extrémités du lac, on laissa aux hommes quelques instants de repos.

Puis le triton donna le signal du combat.

Plus de trente navires s'avancèrent de chaque côté, suivis et entourés de petites barques destinées à voltiger pendant le combat pour recueillir les hommes tombés à l'eau. En même temps les pavillons de bataille furent hissés, et chaque *magister,* assis sur la poupe, commanda la manœuvre. Soldats et matelots répondirent par une triple acclamation aux trompettes répétant le signal du triton.

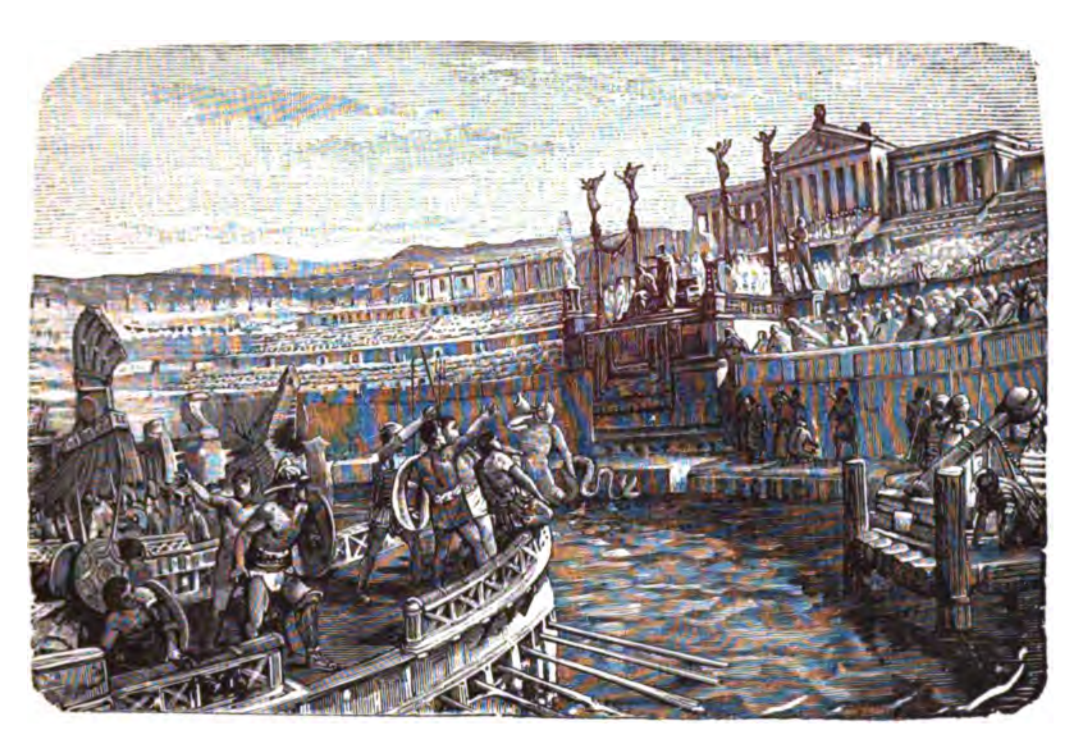
Déployant leurs efforts pour une nage vigoureuse, les rameurs se levaient à moitié, portaient le corps en avant, tiraient à eux la rame en raidissant une jambe sur le transtrum[1] précédent, retombaient assis et se relevaient soudain pour recommencer le même mouvement. Les navires tressaillaient sous la vive impulsion de la rame frappant des coups redoublés.

Quand, d'une flotte à l'autre, il ne resta plus que l'espace ordinairement franchi d'un coup de rame, les combattants et les rameurs poussèrent une formidable clameur qui, couvrant les autres bruits, ébranla les échos de tout le lac. Alors une nuée de traits obscurcit l'air au-dessus des combattants ; le plomb, les pierres, des brandons enflammés garnis d'étoupe, imbibés soit d'huile, soit de bitume, soit de cire, soit de soufre, les flèches et les javelots volèrent de toutes parts lancés du haut des tours et des mâts ou projetés par des machines de guerre.

Cependant, l'espace ayant diminué, les vaisseaux se joignirent,

[1] Banc sur lequel étaient assis les hommes du même aviron.

heurtant violemment leurs proues. Ce premier choc dérangea les lignes de bataille. Quelques vaisseaux de Tyr achevèrent de les rompre en s'engageant au milieu de la flotte égyptienne. Alors commença un combat corps à corps; chaque navire manœuvrait pour prendre son ennemi par le travers et lui enfoncer dans les flancs les redoutables éperons d'airain de sa proue, ou bien pour lui briser son rostre.



Combat naval offert par Claude sur le lac Fucin.

Une superbe quadrirème égyptienne fut ainsi attaquée sous mes yeux par une légère trirème de Tyr; cette dernière se précipita sur son adversaire avec une telle rapidité, au moment même où le roulis découvrait sa carène, qu'elle lui défonça tout un bordage juste à la ligne de flottaison. Le choc fit tomber la tour de poupe, à moitié ruinée déjà par un incendie deux fois éteint; les combattants, les rameurs du pont, effrayés, se jetèrent dehors; le navire, penché du côté défoncé, embarqua des torrents d'eau et sombra au fond du lac peu d'instants après. Presque tous les rameurs

du pont inférieur furent noyés ; quelques-uns seulement, ayant pu rompre le plancher qui les emprisonnait, essayèrent de se sauver en nageant; mais, repoussés à coups d'épée par les gardes montés sur les radeaux de l'enceinte, ils durent reprendre le milieu de l'eau. Des barques accoururent, les recueillirent et les transportèrent sur d'autres vaisseaux pour affronter une mort nouvelle.

Dans ces divers assauts, beaucoup de bâtiments furent non seulement démontés de leurs rostres, mais perdirent des rangées entières de rames. Rien n'était plus terrible que ces avaries, car le contre-coup, réagissant sur les rameurs, les jetait hors du navire ou les tuait sur leur banc.

Plusieurs vaisseaux, sans éprouver de grands dommages, se trouvaient mis hors de combat par un procédé assez ingénieux : des soldats montés sur de petites embarcations se glissaient sous leur poupe, puis, coupant à coups de hache les cordages des gouvernails, les arrêtaient dans leurs manœuvres et s'en emparaient ensuite presque sans difficulté.

Une partie de la flotte égyptienne, conduite avec moins d'habileté que la flotte tyrienne, fut acculée au rivage et tellement resserrée, qu'elle ne pouvait rendre l'assaut dont elle était accablée. Alors les Égyptiens tentèrent de rétablir l'égalité du combat en tentant l'abordage.

Cette opération s'effectuait au moyen de l'harpagon, pièce de bois longue de cinq coudées, ferrée de tous côtés et portant à chacune de ses extrémités un anneau de fer; l'un de ces anneaux est armé d'un harpon à ongles aigus, l'autre est garni de cordages. Une catapulte servait au lancement de l'appareil. Dès qu'il était lancé, les cordages étaient tendus avec la plus grande célérité, afin de fixer les deux vaisseaux l'un contre l'autre; on abattait aussitôt un pont volant au moyen duquel les assaillants se précipitaient avec furie sur leurs adversaires.

L'attaque ne réussissait pas toujours. Les hommes du navire arrêté par l'harpagon s'efforçaient de couper les cordages de

l'appareil au moyen de faux longuement emmanchées, ou bien ils attendaient parfois que le pont s'abattît sur leur vaisseau; montés dans leur mâture et munis de matières incendiaires, ils couvraient alors de feu les assaillants qui s'élançaient à l'abordage. D'autres procédaient différemment : quand l'harpagon était tombé sur leur embarcation, ils ramaient vigoureusement dans le même sens que l'ennemi afin d'empêcher la tension des câbles, et saisissaient le moment favorable pour décrocher le grappin avant d'arriver bord à bord.

Cependant les Égyptiens étaient parvenus à harponner la trirème prétorienne de l'ennemi. Les Tyriens se rapprochèrent pour dégager leur chef; ce ne fut bientôt plus qu'une masse confuse de vaisseaux entre-choqués; on en vint alors à un abordage général qui mit les adversaires face à face, comme à terre; on passait de plain-pied d'un vaisseau à l'autre, et l'on ne se servait plus que de l'épée; ce fut un combat corps à corps qui dégénéra bientôt en tuerie; des torrents de sang inondèrent les ponts des navires.

Le courage déployé de part et d'autre fut très grand. En raison même de leur intrépidité, et bien qu'il ne s'agît que de criminels, l'empereur daigna donner le signal de la fin du combat et dispenser les survivants de s'entr'égorger.

En quelques instants l'indescriptible mêlée cessa; les vaisseaux se dégagèrent et furent se ranger à l'extrémité opposée du lac.

Puis on procéda à l'opération même qui amenait l'empereur.

Au milieu des fanfares éclatant de toutes parts, aux cris de la foule assemblée, on ouvrit les écluses qui devaient permettre aux eaux de se précipiter dans le canal destiné à les jeter, en passant sous le Salvianus, jusque dans le lit du Liris.

L'ouvrage n'apparaît pas au regard avec toute l'importance qu'il a réellement. Comprenant sans doute que cette impression devait être générale, Narcisse, habile en tous les détails, avait eu le soin de faire reproduire par un grand nombre de scribes la

description des travaux accomplis pour cette entreprise et de distribuer ces copies à toute la cour.

C'est avec un de ces exemplaires sous les yeux que j'ai pu apprécier la valeur du travail, qui occupa parfois, dit-on, jusqu'à trente mille ouvriers.

Il y a deux parties à distinguer dans l'ensemble de cette œuvre: l'émissaire proprement dit et l'*incile*.

La première, c'est-à-dire celle qui prend l'eau dans le lac et la conduit jusque dans le fleuve Liris, tout en étant peu visible, est cependant celle qui présente le plus de mérite et a nécessité le plus d'efforts. Ainsi que l'expérience le démontre chaque jour dans la vie, ce qui est le plus caché n'est pas toujours ce qui est le moins digne de nos hommages et de notre admiration.

En effet, le canal qu'il s'agissait d'établir pour donner passage aux eaux du lac devait être creusé à travers les flancs du mont Salvianus, sur une longueur de plus de dix-sept mille pieds et sous une épaisseur de rochers atteignant près de neuf cents pieds.

Cette partie de l'opération n'a pu être accomplie qu'au prix des plus grands efforts et en surmontant des difficultés formidables. Il a fallu traverser la roche sur cette énorme longueur rien qu'avec le ciseau, s'exposer à des éboulements considérables, respirer un air infect et raréfié, se mouvoir presque à tâtons à la lueur indécise des lampes.

Pour assurer aux travailleurs l'air indispensable, on dut creuser sur tout le parcours de la galerie quarante puits partant du sommet de la montagne et plongeant jusqu'au canal souterrain; en outre, la sortie des déblais et la circulation des ouvriers a exigé six *cuniculi* ou galeries inclinées qui, du dehors, rejoignaient sur différents points le travail en cours.

Il paraît qu'on éprouva plus d'un accident dû aux éboulements, aux inondations produites par les eaux souterraines, qu'on ne s'attendait pas à rencontrer; d'autres fois, les terres argileuses écrasaient les troncs d'arbres qu'on leur opposait et les brisaient comme des fétus de paille, malgré leur énorme épais-

seur. A certains endroits, on dut revenir jusqu'à trois et quatre reprises différentes. Les esclaves employés dans cette partie du travail étaient tellement effrayés, qu'aucun châtiment, pas même la mise à mort des plus récalcitrants, ne put, pendant longtemps, les décider à s'exposer dans cette partie de la galerie.

Toutes ces causes et d'autres d'un ordre différent occasionnèrent en partie les retards qui signalèrent l'exécution de ce grand travail.

La seconde partie, l'*incile,* est à peu près la seule accessible aux regards. Elle se compose d'un système de constructions établies en avant de l'émissaire pour y diriger les eaux et en maîtriser l'introduction. Tout d'abord un canal aux berges évasées sert de prise d'eau et conduit les emprunts faits au lac dans un premier bassin hexagonal, dont il est séparé par une vanne solide ; un second bassin, en forme de trapèze, reçoit les apports du premier et les déverse enfin dans l'émissaire proprement dit. Chacun d'eux, placé à un niveau de plus en plus bas, est protégé contre la poussée des eaux par une série de vannes solides.

Cependant une partie considérable des spectateurs semblait trouver étrange le peu de rapidité avec laquelle le lac se vidait dans le canal; plusieurs des familiers de l'empereur, dévoués à Agrippine, ne manquèrent pas de considérer ce fait comme une preuve de l'imperfection, de l'insuffisance du travail de Narcisse.

Le soir venu, pendant le souper de Claude, ils profitèrent d'un instant favorable et firent si bien, qu'ils persuadèrent à l'empereur que son affranchi l'avait indignement trompé.

Narcisse fut mandé le lendemain et violemment admonesté par Claude, furieux d'avoir été le jouet d'un ministre infidèle.

En vain l'affranchi cherchait à lui faire entendre qu'il avait fallu établir une juste mesure entre les dimensions de l'émissaire et le volume des eaux présentées à son orifice ; convaincu d'avoir été la dupe de son ministre, l'empereur ne voulait rien entendre et se répandait en menaces terribles contre Narcisse. Enfin celui-ci parvint à dominer l'orage déchaîné contre lui en payant d'audace

et en affirmant qu'il suffisait d'une opération très courte et très facile pour donner à l'empereur la satisfaction de voir les eaux se précipiter plus rapidement par l'issue qui leur était offerte; on verrait en même temps que l'étendue des terres reprises sur le lac s'accroîtrait dans une proportion bien supérieure à celle qu'on attendait. Il ne demandait pour cela qu'un délai de quelques jours et suppliait l'empereur de rester jusque-là pour être définitivement témoin de l'utilité d'un travail, son œuvre propre, qui devait illustrer son règne.

Vaincu par tant d'instances, curieux du résultat promis, fatigué encore du voyage et des fêtes qui l'avaient suivi, Claude a consenti.

Immédiatement Narcisse a fait venir une nuée d'ouvriers, et, sous le bassin hexagonal placé à la suite du canal de prise, il a fait creuser une galerie au niveau du second bassin, puis approfondir au même plan le canal de dérivation; de cette façon, le débit du lac devenant bien plus considérable, les plus incrédules se trouveraient forcés de reconnaître que l'abaissement des eaux se ferait jusqu'au point fixé et dans des délais beaucoup plus courts.

Afin de montrer l'excellence de son procédé, obligé aussi de distraire l'empereur, qui s'impatientait, ingénieux dans l'art de faire sa cour, Narcisse s'avisa de montrer les eaux disparaissant sous les pieds du maître comme des esclaves obéissant à un signal.

A cet effet, il fit placer dans le bassin supérieur devenu inutile la tribune du haut de laquelle César et la cour devaient assister aux nouvelles fêtes et voir ensuite les eaux s'engouffrer dans le puits pour aller se perdre à travers le nouveau canal vers l'émissaire du Liris.

Un seul mot sur les nouvelles fêtes données en cette circonstance.

On commença par des combats de gladiateurs, qui eurent lieu sur le lac au moyen de grands radeaux construits à cet effet. A la

suite, un grand repas fut servi sur les bords du bassin où se dressait le trône de l'empereur.

Quand le moment convenable fut arrivé, sur le signal donné par le même triton d'argent, les vannes furent ouvertes et les eaux se précipitèrent avec une violence irrésistible. Seulement, par suite d'une mauvaise disposition de la vanne de sûreté placée à l'entrée du puits, au lieu de s'engouffrer par l'orifice qui leur était destiné, les eaux, passant par-dessus tous les obstacles, rompirent cette vanne, et, se ruant à travers le bassin supérieur, refluèrent avec une violence inouïe sur l'estrade impériale. En un clin d'œil les charpentes furent ébranlées, disloquées, dispersées; les assistants furent précipités au milieu des flots tumultueux. On parvint à grand'peine à sauver Claude ainsi que l'impératrice; encore quelques instants, et ils eussent été victimes, eux aussi, de cette catastrophe.

La première émotion une fois calmée, on chercha à se reconnaître, et l'on put constater que plus de dix personnes de la suite impériale avaient été noyées ou emportées dans la galerie souterraine.

La panique s'était emparée de la foule; ce fut une fuite générale. En quelques minutes il ne restait aucun spectateur à portée de ce torrent.

Tandis que Claude, aux trois quarts mort de frayeur, reprenait ses sens grâce aux soins de ses médecins, on se saisissait de Narcisse et on le conduisait devant Salvius Otho [1].

Une immense clameur s'élevait contre lui, l'accusant d'avoir préparé lui-même la mort de Claude et d'Agrippine. L'opinion, longtemps contenue, se donnait enfin libre carrière et voulait que l'affranchi, ne sachant plus comment dissimuler les fraudes immenses qu'on lui reprochait, eût essayé d'en effacer les vestiges dans un grand désastre.

Ceux qui en ont été les témoins disent qu'il se passa devant

[1] Second consul en cette année.

l'empereur une scène d'une violence inouïe quand Narcisse, amené devant son maître, se vit encore accusé furieusement par Agrippine. A son tour, il répondit à de si graves accusations en dénonçant l'impératrice elle-même comme une créature que son ambition démesurée privait parfois de sa raison et poussait dans les entreprises les plus folles. Il la montra ne craignant pas de sacrifier les plus fidèles et les plus dévoués serviteurs de l'empereur à une haine sans cause.

Placé entre ces deux adversaires également intrépides, Claude s'est montré ce qu'il est toujours : hésitant, incapable d'une résolution. Il n'a pu croire à tant de noirceur et d'ingratitude de la part de l'affranchi en qui, jusqu'à présent, il avait placé toute sa confiance ; il n'osa indisposer sa volontaire épouse en renvoyant indemne celui qu'elle accuse. Pour tout concilier, Narcisse a été emprisonné en attendant que son procès s'instruise.

Le voyage de retour n'a guère ressemblé à celui qui avait amené Claude chez les Marses. Chacun s'est retiré sans se préoccuper d'autre chose que d'éviter, en ces circonstances critiques, d'attirer sur soi le regard de César.

Quant à moi, je me suis rendu directement au Cratère pour me remettre de ces dernières émotions et consigner le récit de l'événement du Fucin.

4 des nones de janvier. An 807 (2 janvier + 54).

Le hasard vient d'amener entre Bibulus et moi un entretien qui ne laisse pas que de me donner fort à réfléchir.

Comme je lui reprochais de trop aimer les siestes avec leurs raffinements corrupteurs, et de se livrer à la fréquentation de certaines personnes dont la conduite plus que légère n'avait rien de profitable pour sa réputation :



Joueuse de flûte à l'heure de la sieste.

« Pourquoi t'étonner, mon père, me répondit-il, et pourquoi m'adresser des reproches? Ai-je donc encore la *bulle*[1]? Dois-je douter des droits d'indépendance dont tu m'as revêtu en me passant la toge pure? Tu m'accuses d'actes et de fréquentations qui, me dis-tu, éveillent tes craintes et tes inquiétudes? Mais je ne vois pas que tu songes à reprocher rien de semblable à aucun de mes amis, que tu connais pourtant; néanmoins, notre vie presque commune, tant elle est intime, doit te faire supposer les mêmes occupations, les mêmes relations.

« Tu ne me reproches pas sans doute d'être jeune et de n'avoir pas toute ton expérience de la vie? Mais cette expérience que tu m'opposes si souvent, je l'acquiers en ce moment! Et toi-même, l'as-tu acquise par d'autres moyens?

« Ce que tu blâmes aujourd'hui n'est rien de plus que ce dont je suis le témoin constant; et personne, que je sache, ne pense à reprocher à tes vénérables amis, à tous les hommes entourés aujourd'hui de la considération publique, d'avoir, étant jeunes, aimé les plaisirs et tout ce qui les procure. »

J'ai eu beau lui démontrer que les erreurs des autres ne justifient pas les nôtres; en vain j'ai essayé d'éveiller en lui le sentiment de la considération due à certaines familles et de lui faire comprendre avec quel soin jaloux nous devions éviter de détruire nous-mêmes cette considération que nous réclamons. Je sentais que la conviction n'entrait point dans son esprit, et, — je dois l'avouer, — que la force me manquait pour l'y faire pénétrer.

Nous nous sommes séparés assez mécontents l'un et l'autre; mes remontrances ne sont pour lui qu'une gêne, tandis que je me sens faible et désarmé devant ce jeune homme que je prétends conduire.

[1] Jusqu'au moment de recevoir la toge, les jeunes romains de noble famille portaient au cou une *ampoule* d'or suspendue par un lien de même métal. Ce bijou se composait de deux plaques d'or concaves formant un petit globe qui renfermait une amulette. Les enfants des classes inférieures et des affranchis portaient une *bulle* de cuir.

3 des calendes de mars. An 807 (27 février + 54).

Je voulais trouver un moyen convenable d'enlever Bibulus aux amis qui le perdent; car je trouve bien suffisants les tracas que m'a donnés Julius par la mauvaise gestion de ses affaires et de sa vie.

Selon mon habitude dans tous les cas embarrassants, je résolus d'aller voir Catullus, certain de trouver auprès de lui des avis sages et éclairés.

Après avoir longuement conféré ensemble, il nous a paru à tous deux qu'il y aurait un avantage considérable à faire séjourner Bibulus à Athènes pendant quelques années. Il y achèvera de s'instruire. Depuis longtemps déjà je ne lui enseigne plus rien; le temps me manque, absorbé que je suis par mes fonctions; ma philosophie et ma grammaire ne sont plus ni assez exercées, ni assez souples pour s'adresser à l'esprit alerte d'un jeune homme; d'autre part, Plotiros n'a pas répondu à mon attente dans ses hautes fonctions de professeur.

Ce n'est point sans un long examen que nous avons fixé nos vues sur Athènes. Nous avons examiné tour à tour Neapolis[1] et Massilia[2], ainsi que quelques autres localités, telles que Mediolanum[3] et Augustodunum[4], Apollonia[5] et Cartago[6].

Neapolis me séduisait, parce que la proximité de Rome n'enlevait point complètement Bibulus à ma surveillance; c'était d'ailleurs sur la route si fréquentée par moi du Cratère.

Catullus m'a fait observer avec raison que mon fils rencontrerait dans cette ville les mêmes occasions de perte qu'ici, augmentées

[1] Naples.
[2] Marseille.
[3] Milan.
[4] Autun.
[5] Apollonie.
[6] Carthage.

encore de toute la corruption et de l'élégance funeste de la Grèce, puisque tous les gens sages considèrent Neapolis, avec son entourage de résidences si luxueuses, comme le refuge des vices grecs et latins réunis.

A défaut de Neapolis, il me semblait que Massilia offrait autant de ressources intellectuelles sans tous les inconvénients de la première.

Cependant une objection se présentait à mon esprit :

Jusqu'à quel point l'enseignement des sciences avait-il, à Massilia, une supériorité marquée sur celui d'autres académies?

Assurément de nombreux patriciens dirigeaient leurs fils sur cette localité et se félicitaient de leur séjour. Mais on ne pouvait méconnaître que si le fond de l'enseignement était bien le même qu'en Grèce, il manquait de cette recherche, de cette forme séduisante, de cette délicatesse incomparable, dont le secret semble ne pouvoir franchir les murs d'Athènes.

Il est encore incontestable que, malgré l'absorption des vaincus par les conquérants, il subsiste dans la Gaule narbonnaise un reste de génie national que rien n'étouffera, et qui, malgré nos efforts, laisse toujours sa marque dans la vie intellectuelle et morale de la contrée. Il en résulte une sorte d'esprit composite dont un provincial peut bien s'accommoder, mais qui ne saurait convenir à un Romain de vieille race.

Des inconvénients analogues signalent les autres centres intellectuels dont nous avions prononcé les noms.

Quant à Alexandrie, dont la réputation contre-balance à bon droit celle d'Athènes, des raisons d'ordre matériel seules me l'ont fait écarter. La vie s'y organise moins aisément ; les correspondants y sont plus rares, les communications moins fréquentes; le voyage présente plus de risques. Enfin les souvenirs que j'en ai rapportés dans ma propre jeunesse ne m'engagent point à préférer ses académies.

Toutes considérations pesées, nous nous sommes déterminés pour Athènes. D'ailleurs, les probabilités étant que je ferai faire

à Bibulus une tournée en Asie avant de le présenter aux fonctions publiques, il sera plus voisin du champ de ses observations futures, il aura ainsi plus d'occasions de s'initier aux choses et aux hommes qu'il est appelé à étudier.

Il reste maintenant à faire connaître ces résolutions à mon fils et à voir comment il les accueillera.

Calendes de mars. An 807 (11 mars + 54).

A ma grande surprise, Bibulus n'a fait aucune opposition sérieuse aux projets que je lui ai annoncés. Il n'a même pas paru désagréablement impressionné.

J'appréhendais une certaine résistance ; j'imaginais que la séparation d'avec ses amis lui serait pénible, qu'il regretterait ses occasions de plaisir.

Peut-être son esprit lui a-t-il fait entrevoir, en même temps que l'éloignement dont je lui parlais, la possibilité de nouer de nouvelles relations tout aussi agréables, l'espérance de retrouver là-bas des noms connus ici, enfin la facilité de rencontrer à Athènes comme à Rome les fêtes qui le séduisent. Peut-être aussi la satisfaction du voyage, le sentiment de son indépendance s'exerçant dans un cercle encore agrandi lui ont-ils paru des compensations suffisantes.

Quoi qu'il en soit, c'est une chose arrêtée ; il ne reste plus qu'à la mettre à exécution.

8 des ides d'avril. An 807 (6 avril + 54).

On assure que ces gens, fuyant la lumière et recherchant le mystère, se réfugient sous terre pour l'accomplissement de rites effrayants. Quelques personnes se disant bien informées,

affirment que les Nazaréens (c'est ainsi qu'elles les nomment) se font porter, une fois morts, dans ces anciennes carrières, et que leur nombre, qui croît sans cesse, les oblige à agrandir constamment, au prix d'un labeur énorme, ces lieux de leur sépulture.

J'ai peine à croire sans réserve toutes ces choses. Il ne me semble pas que cette secte puisse recruter de nombreux adhérents, tant ce qu'on dit de sa doctrine me paraît ridicule; d'ailleurs, je n'en ai encore rencontré aucun. Je me plais également à penser que ces hommes ne sont pas assez fous pour se réunir, ainsi qu'on le dit, sous les murs mêmes de la ville et braver les lois de l'empire. Enfin, à qui peut-il venir l'idée de s'enterrer vivant, puis, une fois mort, de vouloir demeurer parmi les vivants?

Veille des ides d'avril. An 807 (12 avril + 54).

Si ce qu'on raconte est vrai, comment les dieux permettent-ils d'aussi épouvantables actions? comment leur colère ne frappe-t-elle point sans pitié d'aussi grands criminels?

Licinia vient de me rapporter de singuliers propos. Quelque invraisemblables qu'ils soient, l'assurance avec laquelle on lui a certifié l'exactitude des faits est de nature à fixer l'attention : la source a beau être suspecte, on se chuchote à l'oreille de bien graves nouvelles.

Comme presque toujours, dans les circonstances importantes, ceux qui semblent le mieux en position de connaître exactement la vérité sont les derniers instruits; elle leur est dévoilée par les voix les plus infimes.

C'est à peu près ce qui est arrivé dans le cas présent.

Parmi les quelques esclaves que Licinia s'était récemment procurées pour remplacer les femmes que l'âge ou la maladie obligeait de vendre s'est rencontrée une Égyptienne appelée Ratouti.

Cette créature n'a pas tardé à se faire remarquer par son adresse

dans le service et sa conversation facile, car, malgré son origine étrangère, elle parle notre langue avec une clarté qui dénote une éducation première réellement soignée.

Ma femme semble lui accorder quelque attention; elle aime à lui faire conter les histoires de son pays. Encouragée sans doute par cette bienveillance de sa maîtresse, Ratouti a demandé l'autre jour si Licinia connaissait les faits singuliers qui se passent au palais impérial.

Grand étonnement de Licinia en entendant une esclave si nouvelle dans sa maison, si récemment arrivée d'un pays éloigné, aborder un tel sujet de conversation.

Sur l'ordre d'avoir à expliquer sa question, Ratouti raconta que, peu après son arrivée à Rome, elle éprouva une grande joie en retrouvant un frère séparé de sa famille depuis plusieurs années. Cet homme, vendu probablement à la suite de quelque opération militaire, est attaché, paraît-il, comme secrétaire à la personne de Masicon, affranchi d'Agrippine.

D'après ce que rapporte sa sœur, les fonctions de Pentaour ne se bornent pas à tracer la correspondance assez suivie que Masicon entretient avec l'Égypte, il est en quelque sorte l'intermédiaire entre son maître et certaines gens dans des relations que Masicon ne semble pas désireux de faire connaître. Ce sont, à tout moment, des rendez-vous mystérieux communiqués dans une sorte de langage conventionnel.

Pendant longtemps il ne put se rendre compte de la nature des missions dont il était chargé. Dernièrement pourtant, quelques mots d'une conversation surprise par lui, alors qu'on le croyait éloigné, le mirent sur la voie des secrets de son maître. Redoublant d'attention, épiant soigneusement, il acquit la certitude que les mystérieux interlocuteurs de Masicon étaient des hommes initiés à l'art de manipuler les plantes dangereuses.

Plus intrigué que jamais, il eut un jour l'audace et l'adresse de se dissimuler sous un lit dans la pièce où avait lieu l'entretien secret. Il apprit, à n'en pouvoir douter, que son maître avait reçu

mission d'Agrippine de trouver un homme assez habile dans l'emploi des poisons pour ne point laisser de traces de son concours.

Restait à savoir ce que l'impératrice avait affaire avec de tels personnages. Or différents faits se passant dans l'intimité du palais ont permis, paraît-il, de constater des projets dont le seul énoncé fait frémir.

Depuis quelque temps on entendait parfois, le soir, des hurlements de douleur s'élever de la partie du palais occupée par l'impératrice. Tantôt, mais rarement, ces cris se prolongeaient outre mesure; tantôt ils semblaient cesser brusquement, comme si celui qui les poussait était violemment interrompu. Coïncidence étrange : on remarquait aussi que personne, en dehors du service le plus intime d'Agrippine, n'avait eu accès vers ses appartements les jours où l'on avait entendu ces cris.

Enfin, depuis quelques semaines, on ne signalait rien de particulier dans cette partie du palais, sinon que le nombre habituel des esclaves paraissait diminuer; mais on avait constaté chez l'impératrice des allures singulières : on la voyait inquiète, farouche; elle semblait rechercher la solitude. Pour tout dire, on avait surpris la présence chez elle d'une femme singulièrement fatale, amenée secrètement par les soins de Masicon sans doute.

Cette femme n'était autre que Locusta, l'empoisonneuse émérite, condamnée à périr pour avoir abusé de ses terribles talents.

Malgré tout ce que ces diverses circonstances réunies pouvaient présenter d'étrange, des conjectures seules pouvaient se produire, lorsque l'inattention d'un portier permit de se rendre compte de l'horrible vérité. Pentaour, qui épiait le moment favorable, put se glisser inaperçu vers les appartements impériaux, où sa présence n'avait rien d'insolite, puisqu'on le connaissait pour appartenir à Masicon.

Il s'était juré d'approfondir cette suite d'étranges manœuvres. Le hasard le servit à souhait. Dissimulé dans un épais bosquet, il put entrevoir Agrippine qui, le front soucieux, plissé cruelle-

ment, venait de se jeter sur un lit de repos placé sous le péristyle. A côté d'elle, ses esclaves de confiance semblaient se livrer à de bizarres préparations qu'elle suivait attentivement. Sur un foyer improvisé se voyaient quelques vases dont une femme au costume singulier surveillait le contenu tout en paraissant diriger les mouvements du personnel présent.

Au bout de quelques instants, sur un signe de l'étrangère, un ordre fut donné et un homme parut. On reconnaissait aisément en lui un vulgaire esclave.

« Tiens, lui dit Agrippine, prends cette coupe, et dis-moi le goût de ce vieux vin d'Albe. »

En même temps, une des femmes remit à l'homme étonné une coupe dans laquelle on venait de verser le contenu d'un des vases.

« Bois, te dis-je, » reprit l'impératrice à l'esclave hésitant.

A peine celui-ci eut-il avalé la boisson, qu'on le vit sursauter brusquement et renverser la tête en arrière comme un homme subitement envahi par une douleur atroce; ses mains lâchèrent la coupe, qui alla rouler sur les dalles du péristyle en résonnant lugubrement, ses bras battirent l'air un moment, puis il s'affaissa lourdement sur le sol, comme le taureau frappé par la massue du boucher.

Aussitôt toutes ces femmes, Agrippine la première, se serrèrent curieusement autour du malheureux, semblant épier quelque chose, avides de constater les effets du mortel breuvage. L'examen fut sans doute favorable, car un instant après la femme étrange et l'impératrice s'entretinrent vivement, d'un air satisfait, paraissant indiquer la solution heureuse de quelque grave problème.

L'horreur clouait Pentaour dans sa cachette. Quand il eut repris ses sens troublés, il voulut fuir, mais la prudence et une invincible curiosité le retinrent malgré lui. Il se doutait que quelque chose d'épouvantable se préparait.

Cependant Agrippine et sa compagne rejoignirent bientôt les esclaves. L'une d'elles se détacha et revint bientôt suivie de Masicon.

Tout en allant saluer la souveraine, l'affranchi jeta sur le cadavre étendu là un regard attentif où ne perçait aucune surprise et qui semblait, au contraire, réclamer les détails du fait accompli.

Le groupe se reforma aussitôt et parut discuter, mais à voix assez basse pour que rien n'arrivât jusqu'à Pentaour. Néanmoins il crut s'apercevoir qu'une certaine hésitation s'emparait d'une partie de l'assistance. Cela dura peu, car l'impératrice releva vivement la tête, en personne décidée à mener jusqu'au bout quelque entreprise hasardeuse. D'un geste qui fut compris, elle ordonna la continuation de l'œuvre.

Pendant que les préparatifs se poursuivaient sous le péristyle, Masicon s'était avancé vers un des angles en modulant un sifflement particulier.

C'était un signal connu, car deux esclaves apparurent aussitôt, vinrent sans la moindre hésitation à l'endroit où gisait le cadavre de leur camarade et disparurent en l'emportant.

Au bout d'une demi-heure, qui lui sembla longue d'un siècle, Pentaour vit entrer un nouvel esclave. Celui-ci ne devait pas avoir souvent aperçu son impériale maîtresse, car il parut tout surpris de se voir en présence de ce monde, en un lieu qu'il semblait ne point connaître.

A celui-là une coupe fut présentée sans qu'on daignàt même lui parler. Et, comme il regardait successivement la coupe et l'assistance en homme qui ignore ce dont il s'agit, Masicon fit le geste d'un homme qui ordonne impérieusement de boire.

L'homme obéit; mais le goût du breuvage était sans doute insolite, car, arrivé à la moitié, il fit une grimace indiquant la répugnance. D'un nouveau geste, Masicon le força à obéir.

Celui-ci rendit la coupe vide, en regardant l'assistance comme pour demander à se retirer.

« Tu peux retourner d'où tu viens, » lui dit Masicon après un instant d'hésitation.

L'homme avait déjà fait quelques pas sans que rien d'étrange apparût dans sa démarche, quand il parut tout à coup frappé de

stupeur. Il regarda anxieusement autour de lui, sembla faire d'inutiles efforts pour parler, puis il se mit à chanceler comme un homme atteint d'un malaise subit; en même temps il s'arrêta en s'appuyant dans un angle de muraille; puis sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il glissa sur la terre. On eût dit un homme succombant sous l'atteinte subite de quelque affection des organes essentiels.

A cette vue, une vive satisfaction éclaira tous les visages. La solution cherchée semblait enfin trouvée. Pentaour le crut, car, au bout de quelques instants, tout l'attirail des poisons ayant été emporté, l'impératrice rentra dans ses appartements.

Quand le silence et l'obscurité furent complets, l'esclave de Masicon put quitter sa cachette sans être aperçu et disparaître en emportant un secret dont le poids lui paraissait bien lourd.

D'après lui, — et il semble avoir raison si son récit est vrai, — il aurait l'explication de tout ce que ce coin du palais impérial offrait d'étrange. Il est persuadé d'avoir été le témoin d'infernales expériences dont le but serait l'emploi d'un poison subtil d'un effet certain, ne trahissant point sa présence par les souffrances de la victime.

Et alors se pose une question redoutable : Contre qui sont dirigés ces épouvantables essais? Qui donc s'agit-il de faire disparaître ?

4 des nones de juillet. An 807 (4 juillet + 54).

J'ai été fort occupé dernièrement pour préparer le départ de Bibulus. Malgré l'habitude assez répandue à Athènes d'accepter ce rôle, ce n'était pas une mince affaire que de trouver, parmi les gens de distinction, un correspondant convenable pour mon fils.

Le jeune homme partait dans une situation d'esprit qui m'im-

posait un choix des plus sévères. Je ne pouvais me résigner à lui donner un rhéteur, qui probablement eût été en même temps son compagnon et son professeur de débauches.

Catullus, dont l'amitié m'a servi d'une façon si utile en cette circonstance, m'a indirectement mis en rapport avec Naulisias, professeur et philosophe de grande science, dont le mérite principal est une modestie inconnue à ses collègues.

Naulisias détient une grande fortune qui lui permet d'agir avec un certain désintéressement. Il assure à Bibulus la jouissance d'une partie de sa maison, de façon à pouvoir exercer sur lui une surveillance suffisante, tout en lui permettant de vivre à sa guise et de tenir un rang convenable dans la société athénienne.

Je crois avoir trouvé parmi les mille exploiteurs des deux Janus[1] celui qui me donnera le plus facilement les lettres de change dont Bibulus touchera le montant.

N'ayant jamais été un fervent des Janus, je m'imagine peut-être à tort qu'il est difficile d'y rencontrer un honnête homme ; en tout cas, je ne saurais me résigner, ainsi que plusieurs dont je pourrais dire les noms, et qui s'en repentent amèrement, à remettre de fortes sommes à mon changeur. Je préfère répéter mes envois.

12 des calendes d'août. An 807 (21 juillet + 54).

Vers les ides de ce mois, nous pourrons avoir des nouvelles de notre passager.

Il est parti depuis dix jours déjà, et je l'ai accompagné jusqu'à Brundusium[2].

[1] Les deux Janus étaient de petits arcs quadrangulaires, percés de portes sur chaque face et décorés de statues dans des niches. Ils s'élevaient sur le Forum, à gauche de la Voie Sacrée. C'était là que se réunissaient les usuriers et les manieurs d'argent.

[2] Brindisi.

Ce port est très animé, car il est le lieu de départ le plus fréquenté par les voyageurs allant d'Italie en Grèce. Le mouvement y est très accentué ; les voies publiques y sont remplies d'une



Vue de Brundusium.

foule de tous les pays; les allées et venues des soldats contribuent beaucoup à l'encombrement, puisque Brundusium est le port d'embarquement et d'arrivée de nos troupes d'Asie.

15 des calendes de septembre. An 807 (18 août + 54).

Bibulus s'est montré fidèle à sa promesse. Il nous a envoyé de ses nouvelles en touchant terre. Ses lettres m'arrivent de Corinthe, où il a séjourné quelques heures, et je remarque avec satisfaction qu'il semble disposé à observer.

Il entre dans de nombreux détails présentant parfois de l'intérêt ; aussi ai-je pris la résolution, chaque fois que j'en aurai le loisir, de résumer ce qu'il m'écrira désormais et de le consigner sur mes tablettes. Je suivrai ainsi ses progrès, et je verrai de plus près les modifications subies par les pays que j'ai également parcourus autrefois.

Cette première lettre m'apprend que sa navigation s'est effectuée sans incident autre qu'une fausse manœuvre du pilote, au moment où le navire s'engageait dans le détroit qui sépare Corcyra [1] de la côte d'Épire.

Sous prétexte d'abréger un peu la route, cet homme pressé avait rasé la terre de trop près ; ignorant les dangers de ces côtes, il était sur le point de donner sur une roche à fleur d'eau, quand des pêcheurs se trouvant là fort à propos lui firent des signaux qui le mirent sur ses gardes. Dans son empressement à regagner le large, il fit une manœuvre précipitée qui jeta le navire précisément contre un des bateaux auxquels les navigateurs devaient leur salut.

L'embarcation fut chavirée, les hommes tombèrent à l'eau et risquèrent de se noyer. A force de rames, on put revenir sur ses pas à temps pour les sauver, aidés par leurs compagnons accourus aussitôt.

[1] L'île de Corfou.

Il y eut un moment difficile à passer; ces gens, à moitié pirates, persuadés qu'on avait agi dans une intention hostile, s'étaient immédiatement précipités à l'abordage du navire afin de venger ce qu'ils prenaient pour une injure. On eut grand mal à les calmer et à leur faire comprendre que l'accident n'était dû qu'à une maladresse. Ils ne furent réellement convaincus que quand Bibulus, ayant eu l'heureuse pensée de s'entendre avec les autres passagers, leur eut offert le prix de l'embarcation endommagée accru d'une certaine somme en guise de dédommagement.

Le sixième jour on aborda à Leschea[1], heureux de sortir de la prison flottante où manquaient toutes les aises habituelles de la vie.

Bibulus se montre tout à fait émerveillé de Corinthe. C'est une ville toute moderne, où la vie se manifeste luxueuse, bruyante, agitée; on n'y songe qu'à jouir du présent. Le site est magnifique et la cité pleine de magnificence. De tous côtés le regard se repose sur des fontaines jaillissantes et des bassins splendides. La vue dont on jouit du haut de l'Acrocorinthe dépasse toute description.

La reconstruction, commencée par César, se poursuit sans relâche et en fait une ville plus romaine que grecque, tant par le genre de son architecture que par le nombre de nos compatriotes.

Grâce à son cousin Cassius, qui y séjourne en ce moment comme lieutenant du gouverneur, Bibulus a dû prendre la route de terre pour gagner Athènes par la Mégaride et l'Attique.

Il paraît que, bien escorté comme Bibulus m'annonce qu'il va l'être, cet itinéraire offre de grandes séductions.

Autrefois je me suis borné à me rembarquer à Cenchrea[2], pour traverser le Saronique, et à voir de loin Salamine, où les Athéniens battirent si glorieusement les Perses.

[1] Leschée, port de Corinthe sur le golfe de Lépante.

[2] Cenchrée, port de Corinthe sur le golfe d'Égine (ancien golfe Saronique).

Veille des nones d'octobre. An 807 (6 octobre + 54).

Nous ne pouvons admettre sans réserve de voir la toute-puissance d'un homme.

Qui, en effet, a jamais su échapper aux enivrements de l'autorité, au vertige produit à la fois par son propre orgueil et par la peur qui domine les intelligences les mieux pondérées en apparence ?

Résister aux caprices de César est donc non seulement notre droit de citoyens romains, c'est aussi notre devoir.

N'aurait-il jamais eu d'autre mérite, que cela seul suffirait à faire dire du sénat qu'il a bien mérité de la république ce jour-là.

5 des calendes de janvier. An 807 (28 décembre + 54).

Il ne paraît pas satisfait autant qu'il l'espérait de son voyage en Mégaride et en Attique.

La fatigue aura eu raison de son enthousiasme, car il mentionne seulement les travaux des gens de la côte, qu'il a vus en train de préparer le sel. Les beautés pittoresques du pays, dont on lui avait dit merveille, ne semblent point l'avoir frappé. Éleusis, malgré tous ses splendides édifices et l'attrait des mystères de Cérès, n'a pas eu le don de l'arrêter.

« J'ai hâte, m'écrit-il, d'aboutir à Athènes. »

5 des ides de mars. An 808 (11 mars + 55).

Naulisias a fait honneur à la recommandation de notre Catullus. Il a reçu Bibulus non en maître, mais en père, en ami. Je n'ai pas tardé à apercevoir tous les bons effets d'une pareille protection pour mon fils.

Depuis son arrivée, le ton de ses lettres est celui d'un jeune homme qui s'applique aux choses sérieuses et comprend ses premières erreurs.

Ce retour à la vertu lui est singulièrement facilité par les conditions mêmes où il se trouve placé. Il paraît que Naulisias n'est point du tout l'homme grave et constamment majestueux que je m'imaginais. Il sait admirablement déposer à propos le masque du philosophe et se montrer homme du monde tout à fait accompli. La société la plus distinguée d'Athènes prend un plaisir extrême à se rencontrer chez lui. C'est un amphitryon enjoué, généreux, sachant allier un aimable laisser aller aux exigences de la plus saine philosophie.

Bibulus me dit qu'il éprouve un très grand charme à vivre auprès de lui. Il a, paraît-il, un talent inimitable pour plaire aux jeunes gens et se mêler à eux sans jamais condescendre à prendre part à leurs folies.

Il offre de superbes soupers à ses invités; or, malgré toute la licence admise en ces occasions, Bibulus m'écrit qu'il n'y a jamais vu un convive tombé dans l'ivresse, ni jamais rien entendu sous la rose [1] qui ne puisse être répété au dehors.

Cette attitude exemplaire ne se dément jamais, même dans la plus complète intimité. Ainsi il accepte fort bien de paraître aux

[1] Expression familière aux Latins, qui, se couronnant de roses pour les festins, se laissaient aller, vers la fin du repas, à toutes les intempérances de langage.



Jardins de la villa de Naulisias à Thymœta.

réunions que ses élèves organisent en compagnie d'autres jeunes gens de leur âge; mais il a su leur imposer un tel respect, que, tout en se montrant d'une gaieté très communicative et affable au dernier degré, il ne vient jamais à aucun d'eux la pensée de dépasser les limites de la plus stricte bienséance. Chacun sent, paraît-il, qu'il a dans son voisin un critique tout prêt à lui rappeler la réserve qu'il convient de garder.

Aussi les leçons de Naulisias sont-elles fort recherchées; ses auditeurs le suivent jusqu'à sa villa de Thymœta.

Il paraît toutefois que l'amour de la science n'est pas la seule cause d'une telle fidélité. Sa fortune, très considérable, a permis à Naulisias d'organiser au fond de cette petite baie une résidence charmante et luxueuse à la fois où l'on est facilement admis.

Bibulus en compare la situation à celle du Cratère. En arrière, le mont Corydallus, et un peu plus loin, vers la droite, l'Ægaleos le protègent contre les émanations marécageuses du Céphise. Au loin, Salamine, le cap Cynosura, les îles Atalante et Psytalea forment un horizon magnifique, tandis que la vue s'étend à l'infini sur le Saronique, et que l'on peut compter, pour ainsi dire, les navires qui entrent au Pirée ou qui en sortent.

Thymœta est un séjour enchanteur, non seulement par sa position, mais aussi par les agréments que l'art a joints à ceux de la nature. Ce ne sont que portiques placés parmi des bois touffus, que la brise de mer rafraîchit délicieusement, ou bien de longues allées verdoyantes formant des arcades pleines d'ombre; çà et là on rencontre des bassins propres au bain et des eaux jaillissantes dont le murmure met le calme dans l'âme. Tout cela constitue un ensemble splendide où l'hospitalité du maître aime à se manifester. Les hôtes ne manquent point, et les leçons de Naulisias sont, paraît-il, plus appréciées encore à Thymœta qu'à l'Académie!

10 des calendes de novembre. An 808 (23 octobre + 55).

Perdus ensemble dans une douce rêverie, nous nous laissions aller, Nautius, Fidenas et moi, au charme que nous procurait la prochaine arrivée au port.

A ce moment le *navigium*[1] s'avançait allègrement. Les rames cadencées égratignaient à peine la mer, qui, sous l'incomparable lueur de l'aube, semblait une vapeur opaline. Le calme n'était troublé que par les appels de l'équipage et le *celeusma*[2] balancé des rameurs assis sur les *transtra,* ou par le bruit du bâton du *hortator*[3].

Ces bruits divers en faisaient ressortir davantage la puissante majesté, qui plongeait malgré eux les passagers dans une profonde rêverie.

Bien que la terre n'apparût pas encore, on sentait son approche; leur instinct la signalait à nos marins comme située à une courte distance. On la devinait à l'animation qui régnait sur le pont. A l'avant, le *proreta*[4] surveillait l'horizon et répondait au *gubernator,*[5] qui le hélait de sa poupe.

Le *magister*[6] commandait déjà certaines manœuvres préparatoires de débarquement.

Bientôt la côte ombrée d'arbrisseaux se dressa dans une lumière déjà vibrante, et la ville entière apparut avec ses temples, ses arcs, ses maisons jaunes entourées parfois de massifs verts, et,

[1] Navire pris dans un sens général.

[2] Chœur rythmique des rameurs dont le but était de donner de l'ensemble à leurs mouvements.

[3] Chef des rameurs ordinairement assis à l'arrière, d'où il dirigeait les mouvements et marquait la mesure à l'aide d'un bâton qu'il frappait sur le bois.

[4] Vigie se tenant à l'avant du navire.

[5] Le pilote.

[6] Le maître d'équipage.

à son seuil, une rade remplie de barques dont les voiles de couleur reposaient leur ombre sur le rostre renflé.

Quelques instants après, quelques-unes de ces barques accoururent, et, s'accrochant à notre navire, le remorquèrent dans la corne de Brundusium, évitant avec soin l'obstruction toujours subsistante des pierres et des navires que César avait jadis coulés.

Avec ses voies étroites bordées de maisons en briques rouges et jaunes, Brundusium, que je n'avais pas vu depuis tant d'années, m'a produit l'effet d'une ville inconnue; car je ne compte point ma visite de l'an dernier, n'ayant passé là que quelques heures pour embarquer Bibulus. Elle ressemble à un filet percé par des carrés de jardins, de palais à colonnades, d'arcs aux bas-reliefs de bronze, de thermes, de temples, de portiques, d'hôtelleries et de boutiques où règne une certaine animation.

A ce moment elle fourmillait d'Italiques affairés, dont un grand nombre, sur le port, soupesaient des échantillons de blé dans le creux de leurs mains.

J'étais ravi du spectacle de cette activité, qui a valu à Brundusium tant de prospérité. Nous ne pouvions détacher nos yeux des scènes diverses qui les charmaient par leur contraste avec la nonchalance asiatique, dont nous avions encore le sentiment tout récent.

Tantôt c'était un carrefour au pavé pointu qui apparaissait tout obstrué de citrons et de pastèques s'étageant en monceaux, accompagnés de piments rouge sang. Puis c'étaient les boutiques de tout genre décorées de mosaïques et de fresques, avec les noms de leurs propriétaires peints en grandes lettres rouges au-dessus de l'imposte. Plus loin, une boulangerie montrait son four encore fumant dans un angle, et, dans le coin opposé, deux ânes qui y tournaient les meules dans un effet alternatif d'ombre et de lumière. Des teinturiers, avec leurs vapeurs étouffantes et leurs cuves pleines de colorants variés; des boutiques de statuaires toutes garnies de tablettes supportant des terres cuites et des

plâtres; des fripiers avec leurs nippes, des marchands de meubles, des vendeurs de victuailles, des *thermopoles*[1] presque toutes pleines.



Une ancienne boulangerie à Brindisi.

A l'encoignure d'une petite place, un maître d'école, — assurément famélique, à en juger par sa mine desséchée, — morigénait des élèves auxquels il distribuait généreusement, avec sa science, les horions et les réprimandes.

[1] Tavernes équivalant à nos cafés modernes. On n'y vendait que des boissons chaudes fermentées.

Tout cela jetait une note d'une singulière gaieté. Nous avions d'ailleurs une tendance à voir les choses en bien, tant était grande notre satisfaction d'avoir fait une bonne traversée.

Ayant fait prévenir notre correspondant Potitus, nous nous dirigeâmes directement vers sa demeure, à l'extrémité de la ville, dans une heureuse situation.



Un carrefour à Brundusium.

Traînant la chaîne qui le retenait à sa loge, le portier appela un nomenclateur, et celui-ci prévint Potitus.

Notre hôte n'avait point reçu le message que je lui avais adressé; aussi fut-il très surpris de notre arrivée. Il en parut charmé, et pour nous le manifester tint à nous embrasser, à la mode asiatique, sur les lèvres et aux mains.

Nous nous serions d'autant plus volontiers privés de cette politesse, que, surpris inopinément, Potitus arrivait en négligé de sieste, avec sa robe lâche, des sandales plates et un crâne chauve qui odorait bien mal.

Mais il racheta cette impression désagréable par l'offre d'un bain, qui nous parut la chose du monde la plus délicieuse après une si longue traversée.

Le lendemain, à la suite d'un souper donné en notre honneur, nous reprîmes par l'Appienne le chemin du retour définitif.

Veille des calendes de novembre. An 808 (31 octobre + 55).

Sans avoir éprouvé d'autres inconvénients qu'une fatigue réelle, je suis de retour de mon voyage en Grèce.

Je suis fort aise d'avoir revu cette terre historique, si pleine de souvenirs, et d'avoir pu juger par moi-même des progrès de Bibulus.

Depuis plus d'une année qu'il y vivait, son jugement devait avoir acquis de la maturité, ses connaissances devaient s'être développées d'une façon heureuse.

Mon fils n'avait en rien exagéré les mérites de Naulisias. Dès mon arrivée, je fus accueilli par cet homme distingué comme si j'eusse été un ami de vieille date. J'ai tout de suite compris, pour l'avoir subie moi-même, l'influence exercée par ce maître sur ses disciples.

C'est par un effet direct de cet empire que, parti de Rome avec la pensée de rester absent durant quelques semaines, j'en suis arrivé à prolonger mon séjour en Grèce pendant trois mois. Naulisias ayant jugé utile à Bibulus de parcourir en ma compagnie le Péloponèse, je n'ai pas cru pouvoir mieux lui prouver ma reconnaissance qu'en suivant son avis.

Nous sommes donc partis en touristes, nous deux Bibulus, n'emportant qu'un mince bagage et voyageant à cheval. C'était le meilleur mode à employer dans ces contrées, aujourd'hui si désertes.

A chaque pas, peut-on dire, on est arrêté par d'innombrables monuments provenant d'un passé incomparable. Les temples, en leurs ruines, sont aussi riches de beauté, d'éclat, de magnificence que d'ancienneté et de gloire.

Cependant on ne peut méconnaître que, malgré toutes les splendeurs encore debout, la sollicitude des empereurs est impuissante à empêcher les progrès de la ruine et de la désolation sur cette terre aux souvenirs si glorieux.

L'image de ce passé n'en ressort que plus imposante et frappe davantage l'esprit dans le calme profond de la solitude qui gagne de plus en plus la campagne et les villes.

Ces dernières sont nombreuses encore, mais elles ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Que nous en avons rencontré, avec Bibulus, de ces cités réduites à une agglomération de huttes parmi lesquelles sont épars de superbes restes de palais, de théâtres et de temples! Nous avons aperçu plus d'une fois les moutons broutant à l'endroit qui fut l'*agora*[1]; ailleurs, l'emplacement du gymnase était devenu un champ de blé, dont les épis onduleux laissaient à peine entrevoir les têtes des anciennes statues de marbre. Partout le pays est dépeuplé; de vastes espaces restent en friche; pour peu qu'on s'écarte des routes principales, maintenant effondrées, on rencontre aisément une quantité de gens qui ignorent jusqu'à l'existence des villes, et ne soupçonnent point qu'il peut y avoir d'autre façon de vivre que la leur avec toute sa simplicité, avec toute sa sauvagerie.

Aussi quel admirable et charmant contraste de se retrouver à Athènes, incomparablement belle encore, malgré sa ruine matérielle, malgré la morne solitude qui l'entoure!

Le visiteur le moins sensible ne peut se soustraire au charme des chefs-d'œuvre dont l'âge de Périclès a orné Athènes. Après bientôt cinq siècles, ils apparaissent encore comme neufs et fraîchement sortis des mains de l'artiste. Le temps ne les a pas

[1] C'était chez les Grecs la place où se tenaient les assemblées publiques.

entamés; ils semblent animés d'une éternelle jeunesse, inépuisable dans sa fleur.

Toutes ces belles choses ne sont ni écrasées ni rapetissées par l'éclat et la majesté du profil des montagnes; il n'est pas jusqu'à l'air si pur et si transparent, jusqu'au jour si vif et si lumineux de ce beau pays qui ne contribue à leur effet magique.

Pour mieux résumer en un mot l'impression produite sur moi par ce second séjour en Grèce, je ne puis mieux dire que de regretter de n'être plus un jeune homme, afin d'avoir la force et l'enthousiasme nécessaires pour visiter en détail l'admirable pays qui fut le berceau de notre civilisation actuelle.

4 des nones de mars. An 809 (4 mars + 56).

Oui, j'ai eu cette douleur d'avoir à venir sur le Forum défendre mon honneur outragé, ma fortune menacée. Entouré de ma famille en larmes, de mes clients, de mes amis, je me suis vu contraint à cette cruelle nécessité de prouver au peuple romain que, loin d'avoir abaissé le nom des Lentulus, je me considérais comme y ayant, au contraire, ajouté quelque éclat.

Cette fortune qui semblait si grosse à mes accusateurs, j'ai dû en établir le bilan et démontrer (chose facile d'ailleurs) que je n'avais vendu ni mon épée étant soldat, ni mes sentences étant magistrat, ni ma voix étant sénateur. Il m'a fallu énumérer les origines diverses de mon modeste patrimoine, et faire, presque année par année, le compte de mes revenus pour montrer que même mon cher Cratère n'est que le produit de sages économies lentement accumulées.

Grâce aux dieux la honte, le chagrin, l'indignation, m'ont fourni des accents que leur sincérité ont fait plus éloquents qu'un long plaidoyer. La longue série de mes aïeux et leur gloire n'ont

pu laisser le peuple indifférent. Il lui a paru impossible que Cornelius Lentulus fût un indigne. Les citoyens m'ont absous.

La sentence m'a été favorable ; mais il est un jugement qui, je le vois, ne sera jamais revisé : c'est celui que Pâris[1] avait porté d'avance, et par lequel il me condamne.



J'ai eu cette douleur d'avoir à venir sur le Forum défendre en public mon honneur, etc.

C'est celui qui m'affecte le moins, mais ce n'en est pas moins celui qui m'atteint le plus.

6 des ides de mars. An 809 (10 mars + 56).

Après l'horrible épreuve que je viens de subir, je ne vois plus qu'une attitude digne de ma situation : me retirer de la vie pu-

[1] Comédien de talent devenu le familier et le confident de Néron.

blique, où je n'ai rencontré que déceptions et périls, où je n'ai plus à attendre qu'embûches et hostilité.

Estimant que j'ai cessé d'exister et qu'il est bon de pouvoir mettre quelque intervalle entre sa vie et sa mort, je me retire dans ma villa du Cratère.

14 des calendes d'avril. An 809 (19 mars + 56).

On voudrait se cacher ces choses à soi-même. Nous perdons de proche en proche le sens de l'honneur. Dans l'affolement de parvenir, de briller, de dominer, l'ambitieux n'a qu'un but. Tous les moyens lui sont bons. Les plus vils sont les meilleurs s'ils permettent de réussir. La fortune est le prix du plus habile ; le niais seul s'entête à rester honnête.

Du train dont on marche, cela sera bientôt se dégrader que d'être probe, que d'agir guidé par un mobile élevé. L'honneur sera d'être un voleur heureux, d'écraser ses rivaux, d'entendre son nom sur toutes les lèvres. Le vol et l'infamie sont partout à ce point que la loi, impuissante à rendre à l'honnêteté son lustre perdu, reste entre les mains de Thémis comme une arme inutile dont on ne cherche même plus à faire usage.

4 des nones de juillet. An 809 (4 juillet + 56).

C'était hier. La cour de Néron, joyeuse et bruyante, fêtait avec éclat la naissance du prince et le complimentait avec emphase, chacun essayant de lui tenir ce langage assaisonné de poésie qu'il goûte si fort. Néanmoins une certaine gêne dominait la jeune assis-

tance; la pensée de Néron semblait être ailleurs; son regard se dirigeait sur Pallas avec une persistance remarquable.

En vain Petronius[1] déployait les ressources de son esprit; ses saillies les plus fines, ses allusions les plus mordantes ne parvenaient pas à détourner César du sujet qui le préoccupait.

Tout à coup l'empereur, prenant la parole :

« Que penses-tu, Pallas, d'un homme réputé pour servir son maître avec fidélité, gardant vis-à-vis de lui les formes du plus sincère respect, comblé ainsi que sa famille des richesses les plus grandes, pourvu des postes les plus considérables, et qui serait ensuite reconnu pour un concussionnaire éhonté, un traître et un infâme apportant le déshonneur dans la maison de celui dont il n'a reçu que des bienfaits? Dis-nous ton opinion.

— L'empereur demande ce que j'en pense? répondit Pallas.

— Oui, et sur l'heure.

— Il me semble qu'un tel homme, à supposer qu'il existât, serait le pire des criminels, et qu'aucun châtiment ne serait suffisant pour lui.

— C'est aussi mon avis, reprit l'empereur; et, pour te montrer à quel point mes sentiments répondent aux tiens, apprends, ajouta-t-il en se laissant aller à une fureur croissante, que j'ai trouvé cet infâme, ce traître, ce voleur dans ma propre maison! Ce criminel, tu le connais! En me dévoilant ta pensée, tu m'as dicté ma conduite, tu as prononcé ta propre condamnation! car ta conscience a dû te crier déjà que tu es ce criminel indigne de vivre!

« Je pourrais t'ôter la vie, mais cela ne me rendrait pas mon honneur, que tu as souillé. Il me serait facile de t'enlever ces richesses que tu as prises à ton maître et au peuple, mais tu semblerais avoir restitué le produit de tes vols.

« Je ferai mieux : je te condamne à vivre et à garder ton luxe, qui sera un opprobre constant devant les citoyens! »

[1] Le poète Pétrone, intime de Néron et compagnon assidu de ses débauches.

On se figure sans peine l'effet produit par cette foudroyante apostrophe, le désarroi de la fête, la stupeur des assistants, l'anéantissement de Pallas, dont la fortune s'écroulait ainsi tout à coup après une si longue prospérité.

L'écho des paroles impériales résonnait encore que la salle du festin s'était vidée comme par enchantement. Sans aucun doute, cette scène n'était que le prélude d'une autre plus terrible, dont chacun redoutait d'être le témoin.

Cependant, satisfait d'avoir ainsi jeté à la face de Pallas l'accusation qui lui brûlait les lèvres, plus satisfait encore d'être déchargé par le coupable lui-même du poids de la reconnaissance[1], Néron n'a point voulu pousser au delà, pour le moment, l'exercice de sa vengeance; il s'est retiré dans ses appartements, sans paraître se soucier autrement de l'interruption subite de la fête.

5 des ides de juillet. An 809 (11 juillet + 56).

Licinia sera satisfaite; notre fils va bientôt rentrer dans la famille. Encore quelques mois, et il abordera les fonctions publiques. Toutefois sa mère se forge de fausses espérances en croyant que je pourrai lui assurer ici même une situation digne d'un Lentulus.

Qu'elle est bien tombée dans les mêmes erreurs que toutes les femmes! Il leur suffit d'avoir formé un projet pour s'imaginer qu'il réussira. Et si, comme c'est le cas, le but est respectable, le vœu légitime, si le cœur y est intéressé, elles ne veulent reconnaître aucune difficulté. Elles prétendent que tout doit contribuer à la réalisation de leur projet.

[1] C'était sur le conseil de Pallas, qui possédait sur lui une grande influence, que Claude avait épousé Agrippine et que Néron avait été adopté par l'empereur.

Je m'épuise en explications pour faire comprendre à Licinia les raisons qui s'opposent à ce que Bibulus, jeune comme il l'est, soit porté immédiatement à un poste en vue, à Rome même, surtout après une disgrâce aussi récente que la mienne. Elle m'objecte la noblesse des Lentulus et celle des Arruntius; elle y voit un titre suffisant pour que le rejeton de ces deux races entre de plain-pied dans les hautes fonctions de l'État.

J'ai beau lui citer les noms de tous nos amis, tous les grands dignitaires de la république, lui montrer leurs débuts modestes dans les emplois publics, lui expliquer la nécessité et l'usage constant de faire acquérir dans des postes éloignés l'expérience nécessaire aux charges réservées plus tard aux fils des grandes familles, elle ne veut rien entendre.

Elle prétend voir Bibulus préteur [1] à Rome et non ailleurs. Elle ne peut admettre comme digne de lui de le voir, ainsi que tout le monde, être d'abord contubernale [2], puis lieutenant, enfin préteur de province avant de l'être à Rome.

Elle est prise d'un retour de tendresse folle pour son fils. Elle en est séparée depuis près de deux années et ne peut, dit-elle, s'en séparer de nouveau ; par conséquent il ne peut quitter Rome.

J'espère que cette exagération d'amour maternel sera de courte durée et que le temps en aura raison.

En attendant, Bibulus a quitté ses amis d'Athènes et parcourt depuis deux mois les points les plus intéressants de l'Asie Mineure.

[1] Il ne peut s'agir ici que d'un des emplois pour lesquels les préteurs titulaires avaient des délégués; ceux-ci appartenant, pour la plupart, aux familles patriciennes, pouvaient entrer en fonctions dès l'âge de vingt-cinq ans.

[2] On appelait de ce nom les jeunes gens de bonne famille qui débutaient auprès des gouverneurs de province et étaient attachés sans fonction fixe à leur état-major.

3 des calendes d'août. An 809 (30 juillet + 56).

Afin de jouir d'un contraste qui lui plaisait singulièrement, notre voyageur a attendu d'être sur les ruines d'Ilion pour écrire et se reposer dans ce désert des bruits dont il sort à peine en quittant Edepsus.

Cette île d'Eubée [1] est devenue depuis longtemps un rendez-vous de plaisir, où les stations se multiplient infiniment plus pour les amateurs de jouissances que pour les malades.

Cependant, les sources d'Edepsus procurant un réel soulagement à bien des maux, il est devenu de mode d'y aller même sans nécessité. De là une foule d'oisifs, avides de plaisirs peu recherchés, paraît-il, des gens venus pour leur santé, mais qui ont donné à ce pays une physionomie toute particulière. Au printemps, l'animation y est extrême; la foule s'y porte, certaine d'y trouver des hôtelleries bien aménagées, les mets les plus friands fournis par un sol et par une mer prodigues de leurs trésors.

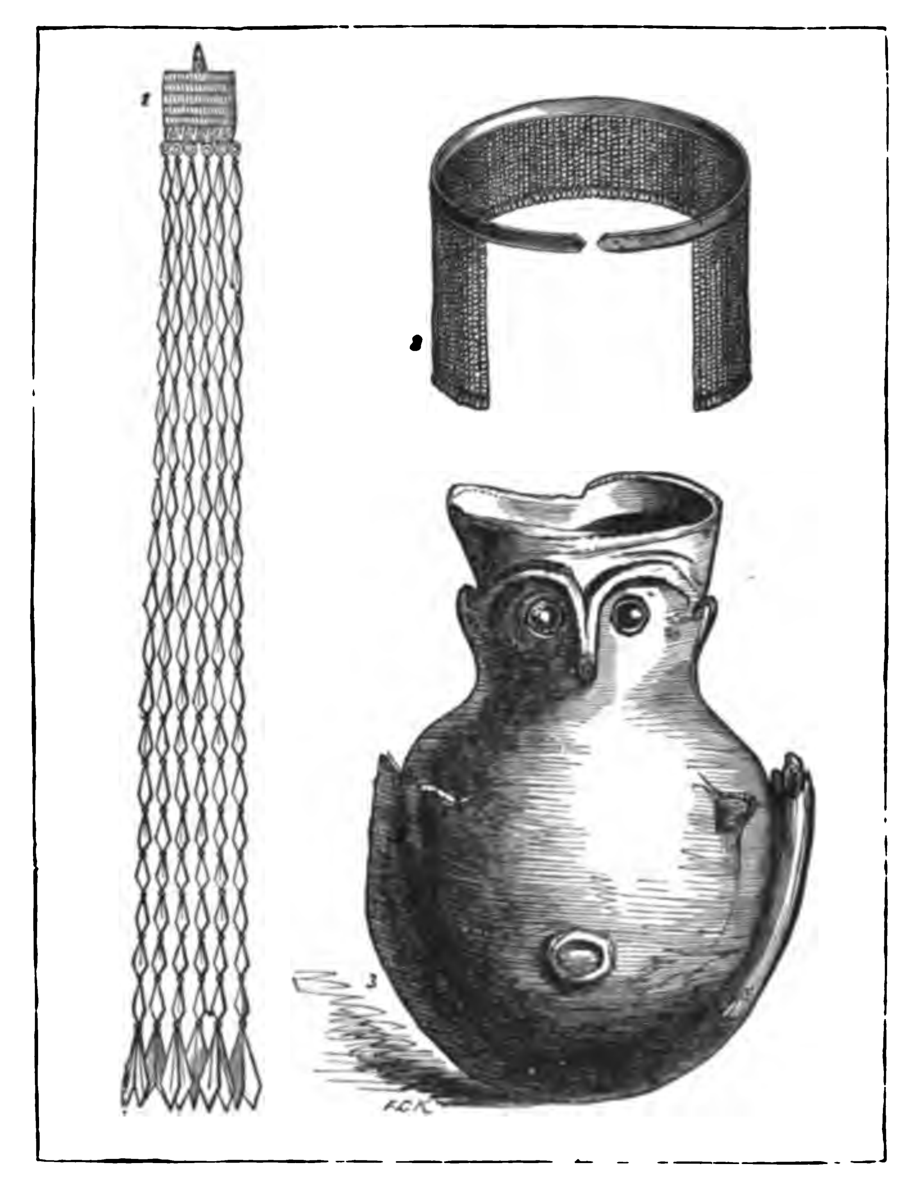
La société, sans être aussi adonnée aux plaisirs licencieux qu'on peut l'être à Baïa, offre de fréquentes occasions de fêtes et de réunions fort agréables qui paraissent néanmoins n'avoir pas eu sur Bibulus d'influence malheureuse.

Grâce à ses études récentes, cette visite des restes d'Ilion semble avoir fortement frappé son esprit. Il s'étend sur chacun des détails de son excursion.

On lui a montré la grotte où le berger Pâris rendit son fameux jugement; mais le spectacle de Troie elle-même est navrant: tout y est couvert de broussailles sous lesquelles les ruines ont disparu. C'est en vain qu'en ces lieux chaque pierre porte un nom, est un souvenir; ce souvenir n'a plus de forme et ne dit

[1] L'île de Négrepont.

rien à l'âme. Le rocher où fut attachée la fille de Laomédon, celui où jouait la nymphe Ænone, la place d'où Ganymède fut enlevé au ciel, tout cela n'est plus rien qu'un cadre sans tableau.



Objets trouvés sur l'emplacement de Troie par le docteur Schlieman.

Un bois épais recouvre l'ancien palais d'Anchise; la tombe d'Hector n'est marquée que par de hautes herbes; l'autel élevé au lieu où tomba Priam n'est plus qu'un mince amas de pierres dispersées. Le sol poudreux a bu le Xanthe lui-même, et le voyageur

ne peut croire que le ruisseau étroit et desséché qu'il a franchi tout à l'heure, sans presque le voir, fût ce fleuve célèbre.

Smyrne devait le dédommager de toutes les désillusions de Troie. C'était bien revenir de chez les morts pour entrer chez les vivants.

Outre la beauté du climat, beauté commune à la majeure partie de l'Asie, principalement dans le voisinage des côtes, Smyrne lui parut une ville favorisée sous tous les rapports par la nature et l'art. Sa grande réputation comme centre d'études n'est égalée que par celle de ses constructions. L'étendue de son commerce, le développement de son enceinte en font une métropole de grande importance. Elle se présente avec un tel air de prospérité, d'aisance et de grâce, qu'on dirait une ville, non point construite peu à peu, mais ayant poussé d'un seul jet hors de terre. Elle semble ne devoir, ne pouvoir renfermer que des merveilles.

Ses gymnases, ses places publiques, ses théâtres, ses temples et leurs sanctuaires adjacents n'ont point d'égaux en splendeur, à ce que prétend Bibulus. Je suppose qu'il en excepte Rome.

Les bains surtout excitent son admiration ; il y en a à profusion, offrant pour la promenade, au choix des oisifs, des allées couvertes ou découvertes plus belles les unes que les autres.

Chaque maison possède sa source ou sa fontaine, et quelquefois plusieurs. Les rues, larges comme de vraies places, se coupent à angle droit et sont pavées de marbre ; des arcades à un ou à deux étages les bordent de chaque côté.

C'est, pour les études et pour les plaisirs, le lieu le plus fréquenté que l'on puisse imaginer, les spectacles et les réjouissances n'y étant pas moins nombreux que les ressources et les récompenses offertes aux efforts de l'esprit.

6 des nones d'octobre. An 809 (2 octobre + 56).

Je ne dirai pas que Bibulus s'enthousiasme trop facilement, bien que ce soit de son âge. Si je n'avais comme terme de comparaison mes propres impressions d'autrefois, si je ne trouvais une confirmation de ses lettres dans les récits de bien des voyageurs, il me serait permis de penser que mon fils exagère, car il passe réellement d'admiration en admiration.

Je comprends même assez difficilement que son intérêt ne soit point lassé par tant de beautés entrevues, que son esprit ait encore assez de curiosité pour n'être pas rassasié jusqu'à la satiété.

Quoi qu'il en soit, je ne puis que le féliciter d'avoir gardé, comme couronnement de son voyage d'études, son excursion à l'incomparable ville de Phœbus.

Nous entendrons de sa bouche même les détails qui nous intéressent, puisque, si les vents lui sont favorables, il touchera terre à Puteoles[1] dans douze ou quinze jours.

Tandis que j'exprime ma satisfaction de cette heureuse fin de voyage, Licinia manifeste aussi sa joie, mais pour d'autres motifs. Outre les raisons maternelles qui la font se réjouir de ce retour, elle est charmée que la traversée se fasse de Rhodes et non d'ailleurs, à cause des conditions bien meilleures que Bibulus rencontrera pour sa navigation.

Licinia n'a pas encore oublié l'espace insuffisant que les navires de Brundusium offrent à leurs passagers, et la gêne que son fils a dû supporter pour se rendre à Leschea[2]. Elle espère que son cher voyageur pourra trouver sous la poupe un lit pour dormir, une table pour manger.

[1] Pouzzoles.

[2] Leschée était le port de Corinthe situé sur le golfe de ce nom, comme Cenchrée, sur le golfe de Saronique, en était le second port.

Sa sollicitude s'éveille encore en songeant que nous approchons de novembre, et que le moindre retard apporté à l'embarquement pourrait remettre à la fin de mars[1] la satisfaction de se trouver réunis.

Elle redoute encore plus au retour qu'au départ les hasards de la traversée. Tant d'accidents arrivent avec une navigation aussi active ! Car on ne peut méconnaître qu'aujourd'hui la circulation sur la mer Ionienne est devenue dangereuse autant que sur une voie continuellement sillonnée de chars.

11 des calendes de novembre. An 809 (22 octobre + 56).

Il serait bon vraiment qu'on mît à la raison les coquins tenant hôtellerie sur les routes, car plus on va, plus on est la victime de ces détrousseurs de grands chemins.

Je ne me suis pas plaint trop hautement sur l'heure, parce que la joie d'aller au-devant de Bibulus me faisait prendre mon mal en patience et que le retour de Puteoles ne s'est point effectué dans les mêmes conditions, grâce à mes vives réclamations. J'en parle maintenant dans la pensée seulement que mon expérience pourra servir à d'autres.

Dans mon empressement à partir de Rome, je n'avais point fait de conditions spéciales avec le *perpetuarius*[2] qui me fournit habituellement mes moyens de transport d'ici au Cratère. Je pensais que les choses iraient comme d'habitude, c'est-à-dire convenablement, et je ne fis aucune remarque à propos de l'*agitator*[3] qui vint me prendre pour me conduire durant le voyage.

[1] Les anciens suspendaient leur navigation sur la Méditerranée depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars.

[2] On appelait ainsi un loueur de voitures qui s'engageait à vous conduire dans le même véhicule jusqu'au point fixé par le voyageur.

[3] C'était le nom donné habituellement aux conducteurs de chevaux et aux cochers.

Cependant, lorsque je le vis s'engager sur la Latine, au lieu de prendre comme d'ordinaire l'Appienne, je lui fis observer qu'il se trompait.

« Nullement, me répondit-il; c'est la route. »

Je n'insistai pas; ma pensée était toute vers Bibulus à ce moment; d'ailleurs, je n'attachais aucune importance à passer par la vallée du Liris ou par la côte, les deux routes ne différant pas sensiblement de longueur.

Cependant, au moment de quitter Labicum, je questionnai de nouveau mon homme, et j'appris que je n'avais point eu affaire à mon entrepreneur habituel. Obligé de se rendre dans sa province pour y régler des affaires personnelles, Lucanor avait chargé un de ses compatriotes, entrepreneur comme lui, de servir sa clientèle pendant la durée de son absence; de là le changement de personnel et de route, Metullo ayant son organisation sur la Latine et non sur l'Appienne.

N'ayant point prévu ce changement et sachant que Lucanor et ses gens s'inquiétaient des goûts de leurs voyageurs et qu'ils les respectaient, je n'avais pu envoyer devant faire préparer le gîte et les repas. Ma déception a été grande dès le milieu de la première journée de route; nous arrivions à Anagnia, et, avisant une *diversoria*[1] dont l'enseigne: *A la Louve,* me convenait, je dis à l'*agitator* de s'y arrêter. Ce n'était point sa volonté, car il poursuivit et me fit descendre plus loin, *au Grand Aigle,* où je devais, suivant lui, trouver meilleure table.

J'y trouvai toute une réunion de gens grossiers, qui se prirent de querelle pendant que j'absorbais un dîner détestable que l'hôtelier me fit payer dix fois sa valeur.

Le soir je dus coucher à Aquinum, faute d'avoir pu trouver des mules de rechange pour aller plus loin. Il n'y avait point de choix; l'unique hôtellerie, placée sous le vocable de Mercure,

[1] Hôtellerie située sur le bord d'une route, et dans laquelle on trouvait à la fois le vivre, le couvert, et quelquefois des relais.

n'avait point de bêtes ; en revanche elle était d'une richesse désespérante en parasites. Pour souper, je dus me contenter d'une horrible préparation où l'ail et le piment se disputaient la palme.

Pour me donner sans doute une idée avantageuse de leur cité, les publicains [1] d'Aquinum s'étaient montrés d'une grossièreté dépassant tout ce que je connaissais déjà de la part de ces désagréables fonctionnaires.

En route, je dus me fâcher pour que l'homme de Metullo se mît en mesure de trouver des mules de rechange. N'avait-il pas la prétention de me conduire jusqu'à Capoue avec les mêmes animaux. A quelques mots échangés avec un *jumentarius* [2], je compris vite que ses moyens ne permettaient pas à son maître de fournir des relais suffisants ; bref, il me fallut payer le double de leur valeur deux mules que des villageois de rencontre consentirent à me céder pour quelques heures. Sans ce moyen, j'étais menacé de demeurer sur la route avec des bêtes épuisées.

Je pus repartir le lendemain de bonne heure et je comptais bien atteindre Neapolis vers la cinquième heure. J'avais compté sans la maladresse de mon *agitator*. Sommeillant à moitié, par suite des libations prolongées de la veille, il laissait ses bêtes courir grand train en descendant une côte, lorsqu'un char pesamment chargé de gerbes vint à déboucher d'un sentier caché par les arbres. Les bœufs qui le traînaient n'avaient pas seulement eu le temps d'être détournés, que notre voiture vint donner violemment contre la lourde masse. Les mules s'abattirent, et le timon se brisa net. Mon *agitator* se trouva subitement réveillé; mais, au lieu de tirer son attelage de peine, il se mit à entamer avec le bouvier une dispute interminable, dans le but de se renvoyer réciproquement la responsabilité de l'accident. Quand la provision d'injures fut épuisée de part et d'autre, on

[1] Les publicains étaient les préposés à l'octroi des villes.
[2] Loueur de véhicules et de chevaux ou de mules pour les voyages.

voulut bien s'occuper à remettre sur pied mes bêtes, à moitié assommées par le choc.

Il était impossible de les atteler sans une réparation au moins sommaire. Il fallut laisser au milieu de la route l'équipage, où je me réfugiai pour me garantir des ardeurs d'un soleil brûlant, et j'attendis dans un état d'exaspération bien compréhensible que mon butor revînt avec un charron qu'il dut aller requérir à trois milles en arrière.

Quand j'arrivai à Neapolis, la nuit était tombée, et je n'avais rien mangé depuis la veille.

De là à Puteoles il n'y avait qu'une simple course.

Une fois Bibulus débarqué, je me suis bien donné garde de revenir par le même chemin, et il se passera longtemps avant que je m'aventure de nouveau dans les hôtelleries dont j'ai fait connaissance à ce voyage.

Et cependant, si je me reporte aux récits que mon père me faisait des conditions dans lesquelles on voyageait jadis, je n'avais pas eu à me plaindre.

Il est convenable aussi d'ajouter que j'avais fait mes préparatifs avec une légèreté impardonnable, alors qu'il est si facile aujourd'hui de voyager avec toutes les commodités désirables. Pour les moindres voyages on a maintenant à sa disposition des tablettes spéciales qui vous donnent tous les renseignements imaginables sur la route à suivre, sur les curiosités que vous rencontrez, sur les ressources des localités comme nourriture et comme gîte.

Je ne comprends pas, en vérité, comment la pensée de Bibulus m'avait envahi au point de n'avoir nullement songé à ce moyen aisé d'éviter tous les ennuis que j'ai dû subir.

. . . .

Nones de mai. An 810 (7 mai + 57).

Ne regarde pas trop autour de toi, mon fils, car tu risquerais fort d'éprouver de douloureuses surprises ; mais va droit ton chemin, en t'inspirant seulement de l'honneur du nom que tu portes, en obéissant aux lois et aux dieux.

C'est précisément pour t'aider dans les difficultés qui t'attendent que je te les signale et que je te mets d'avance en garde contre la corruption au milieu de laquelle tu vas probablement te trouver.

Comme toute chose humaine, la guerre présente des laideurs qui la rabaissent selon l'aspect sous lequel on l'envisage. A côté de la gloire qui rejaillit sur le soldat et sur le général, il y a l'appât plus puissant du gain qui, pour le soldat, se traduit en pillage, et, pour les chefs, en exactions quand ils sont peu scrupuleux.

Que ton esprit, neuf encore dans ce milieu, ne soit pas très surpris d'entendre annoncer dans le camp, la veille de la bataille, dans quelles proportions le général permettra le butin, si l'assaut est donné, et combien chacun devra lui abandonner sur sa part.

Il faut bien l'avouer, puisque telle est la vérité, nos conquêtes furent d'autant plus rapides que les troupes ont espéré y trouver davantage la satisfaction de leurs grossières passions et un riche butin. L'espérance de grands profits, — peut-être un peu l'amour de la gloire, — est nécessaire pour déterminer nos meilleurs généraux à s'enfoncer dans les contrées inconnues et barbares où Rome les envoie conduire ses aigles. En tout cas, l'omnipotence qu'ils exercent, l'absence de tout contrôle, l'impossibilité de juger tout ce qui n'est point un succès, aussi ces causes réunies leur donnent une indépendance d'allures où la république trouve

peut-être son compte, mais à la condition de ne pas regarder de trop près aux moyens employés.

Comment prouver à des chefs de légions, comme tu es exposé à en rencontrer, qu'ils se sont entendus avec les fournisseurs de l'armée pour se faire rembourser à des prix excessifs les vivres, les approvisionnements nécessaires aux soldats? Il est si aisé d'invoquer les difficultés locales, les circonstances, de s'abriter derrière l'impérieuse nécessité d'assurer aux troupes ce dont elles ont besoin! Aussi personne ne songe-t-il à réclamer des comptes à un général vainqueur.

Ne t'étonne donc point si tu vois les chefs militaires conférer avec des négociants de tout genre non moins fréquemment qu'avec leurs compagnons de guerre. Il faut ne point manifester de surprise si tu entends dire qu'un proconsul, recevant du bétail pour les troupes, déclare avoir reçu cent bœufs quand il en est entré seulement soixante-dix dans le camp; déplore le fait, ne t'en choque pas démesurément, mais retiens-le pour ne jamais l'imiter.

Il faut également te faire à certaines promiscuités qui te paraîtront tout d'abord compromettantes pour ta dignité. Elles sont une des nécessités de la guerre. Le service des espions a une grande importance; il apprend à surmonter plus d'une répugnance excusable.

Tu rencontreras également à l'armée grand nombre de jeunes désœuvrés qui mèneront grand train et feront grand tapage de leur présence sous les armes. Examine-les : sous les fonctions apparentes de *contubernales*, peut-être de tribuns laticlaves, la plupart viennent simplement se faire oublier de créanciers trop pressants; ils cherchent avant tout, grâce au relâchement inévitable des lois, les occasions faciles de continuer une vie de désordre et souvent de refaire une fortune dont on n'examinera certes pas l'origine.

Observe soigneusement, et tu verras combien il en est peu qui, dans cette position subalterne devenue la tienne, se préoccupent

réellement de s'initier à la guerre, aux affaires administratives, et de préparer, comme il convient, de dignes serviteurs à la patrie.

Sois de ces derniers.

Oublie, quand tu en verras le trop fréquent exemple, les fortunes scandaleusement rapides de certains de tes chefs. . . .

. . . .

Lorsqu'il s'agit d'édifier un palais là où se trouvaient de misérables demeures, les scories sont poussées en dehors. De même les scories de la société sont, par la force des choses, entraînées aux extrémités de notre monde respectable et s'épandent à leur aise dans les contrées nouvelles.

Alors que les détritus matériels s'évaporent et perdent leurs effluves malsaines au souffle des vents qui les balayent librement, par un effet heureux de notre organisation morale, les êtres empoisonnés que l'on a repoussés s'épurent aussi au grand air de la liberté; ils s'améliorent dans un milieu nouveau et tendent à se faire une place prépondérante dans ces pays qui ne les connaissent pas.

4 des calendes d'octobre. An 810 (28 septembre + 57).

J'en suis arrivé à presque me féliciter de ma disgrâce, tant il est difficile d'occuper au palais un poste de quelque importance, et je bénis les dieux de voir Bibulus encore tenu, par son âge, aux postes subalternes.

Il était périlleux au dernier point d'être honoré de l'attention de César quand Caligula, quand Tibère étaient les maîtres de l'empire ; avec quelque prudence on pouvait encore garder, sous Claude, un rang honorable, et je ne puis guère me plaindre d'avoir déplu à Pâris, puisqu'il m'a rendu à mon cher Cratère.

Mais aujourd'hui tout l'art du courtisan devient impuissant à rassurer les fonctionnaires. La cour est maintenant partagée en deux camps, — j'ajoute en deux camps implacablement hostiles. Il faut, de toute nécessité, être du parti du fils ou se lancer dans la lutte entreprise par sa mère contre Néron.

Agrippine a eu l'imprudence de vouloir s'opposer au caprice de César pour Acté. Rien ne pouvait blesser davantage ce jeune empereur, habitué, dressé, poussé à considérer ses moindres actes comme œuvre parfaite. Les froissements se sont vite convertis en irritation profonde ; tandis que Néron saisit chaque occasion de faire sentir à sa mère qu'il entend être désormais le maître, Agrippine s'arme d'intrigues, enrôle tous ceux qu'elle peut compromettre et annonce ouvertement qu'elle luttera contre l'empereur.

Veille des nones d'octobre. An 810 (5 octobre + 57).

Je préfère pour lui cent fois la vie obscure des camps que sa nomination à quelque poste de la cour. Je me considère donc comme conséquent avec moi-même en ayant accepté de le voir à l'armée de Liburnie.

La rencontre inopinée de Valerianus Cotta était trop favorable à mes projets pour ne l'avoir pas mise à profit. Il était venu rendre compte de sa mission aux confins du pays des Daces, et Catullus, toujours aux aguets pour me rendre service, avait pensé que Cotta recevrait volontiers Bibulus parmi ses lieutenants. Il m'a donc ménagé une entrevue au cours de laquelle j'ai pu traiter cette affaire.

Cotta part dans quelques jours, et Bibulus l'accompagne.

Valerianus Cotta est un officier d'avenir, loyal, d'un caractère élevé, bien propre à corriger dans l'esprit de mon fils l'opinion défavorable que ses premiers chefs ont dû lui donner.

Prévoyant toutes les objections de Licinia, m'attendant à une vive opposition de sa part, je ne lui annoncerai le départ de son fils qu'à la veille de se mettre en route.

Ides de février. An 810 (13 février + 58).

Valerianus Cotta était parti en Liburnie reprendre son poste sans avoir reçu la récompense qu'on lui avait fait entrevoir au retour de son expédition en Dacie. On s'en étonnait autour de lui; mais il laissait dire sans exprimer en aucune façon ses sentiments à ce sujet. Esclave de la discipline militaire, il prétend que le premier devoir d'un soldat est l'accomplissement silencieux des ordres qu'il reçoit, et qu'aucune récompense n'est due à celui qui en réclame.

Et voici qu'aux calendes dernières, comme l'on renvoyait dans leurs foyers ou dans les colonies un certain nombre de prétoriens, — officiers et soldats, — le choix de leurs remplaçants fut soumis à Valerius Messala [1].

Un homme aussi intègre ne pouvait manquer d'apprécier un soldat tel que Valerianus Cotta. Il l'a donc désigné entre tous pour venir dans la garde prétorienne avec le titre de tribun; et, pour marquer le cas qu'il faisait de son caractère et de sa personne, il lui a donné le choix de deux de ses officiers.

De son côté, Valerianus, sachant faire plaisir à Catullus, a décidé de ramener avec lui Bibulus et un autre lieutenant qu'il aura comme centurions sous ses ordres.

Cet avancement de Bibulus est fait pour réjouir mon cœur de père et sera une cause d'orgueil et de bonheur maternels pour Licinia, mais il ne me satisfait nullement pour le bien de mon fils.

[1] Consul en 58, en même temps que Néron.

J'ai vu et je vois tant de misères morales autour d'un César, j'en ai tant souffert moi-même, que je ne puis m'empêcher de redouter pour un homme jeune comme l'est Bibulus les dangers de contacts aussi effroyablement pernicieux.

4 des nones d'avril. An 811 (2 avril + 58).

Il paraît, suivant le récit de Bibulus, que la tranquillité n'a pas reparu au Palatin avec le départ de l'impératrice. Cela s'accorde assez avec ce que l'on dit dans la Ville.

Loin d'avoir dompté Agrippine, son éloignement n'a fait qu'exciter sa fureur; elle ne peut admettre que son fils s'affranchisse de son joug; elle dissimule fort peu, ou mieux elle ne dissimule nullement son intention de reprendre violemment l'autorité qui lui a été arrachée.

D'autre part, Néron ne cache point sa ferme résolution de ne plus subir une domination qui lui était devenue odieuse et que nombre de gens, il faut bien le dire, s'appliquent à faire ressortir en montrant au prince leur tardif dévouement, désormais sans danger.

C'est ainsi qu'une scène pénible se serait passée l'autre soir au palais. César prolongeait encore plus que de coutume son souper; il était entouré de la nombreuse assistance qu'il admet aux orgies mpériales quand Pâris, jugeant le moment favorable, se présenta. Au lieu du joyeux mime et du danseur alerte qu'il est habituellement, il montra un maintien si composé, un visage si abattu et si plein de tristesse, qu'une vive curiosité saisit les assistants.

Pressé de questions, il déclara qu'un hasard lui avait livré des secrets terribles qu'il n'osait dévoiler. Poussé jusque dans ses derniers retranchements, il avoua enfin qu'il possédait les preuves les plus certaines des menées coupables d'Agrippine et des dangers

que courait l'empereur. Forcé de parler, — du moins feignant de céder à un ordre, — il dut nommer les complices d'Agrippine.

A cette révélation, une épouvantable colère s'empara de Néron; il manda Burrhus et lui retira sur l'heure le commandement des prétoriens, estimant qu'une créature de sa mère ne pouvait qu'être l'alliée de ses ennemis.

Déjà même il avait fait venir Cecina Nescus pour le mettre à la tête de ses fidèles légions, lorsque Sénèque parvint à modérer son emportement et à lui faire comprendre que sa vengeance risquait de lui échapper par tant de précipitation.

Et alors on put voir ce spectacle révoltant: Néron, furieux, écumant de rage à l'idée des périls dont il se croit menacé, se débattant contre tout raisonnement, ordonnant à son vieux conseiller, à un loyal guerrier, d'aller tuer une femme qui, si coupable qu'elle soit, n'en est pas moins sa mère! Tous les efforts de ces deux hommes se heurtaient à cette idée fixe, immuable, qu'il devait faire périr s'il ne voulait périr lui-même.

Après une résistance prolongée, tout ce qu'ils purent obtenir fut de permettre à l'accusée de présenter sa défense. Mais ils durent prendre l'engagement formel de procéder eux-mêmes, sur l'heure, à une enquête minutieuse et de la faire suivre d'une exécution immédiate, s'ils jugeaient qu'Agrippine eût donné prise aux soupçons pesant sur elle.

Le lendemain, dès la première heure, on se rendit à l'ancien palais d'Antonia[1] : Burrhus avec son escorte, Sénèque avec sa suite d'affranchis dévoués à César. Tous deux, liés par le serment, étaient résolus à juger Agrippine et à la punir s'ils la jugeaient coupables.

D'ailleurs, il n'en pouvait être autrement; leurs compagnons étaient pour eux bien moins des auxiliaires que des espions résolus à surveiller attentivement leur conduite, des accusateurs prêts à juger les ministres s'ils ne les trouvaient pas assez sévères.

[1] Habitation dans laquelle Néron avait relégué sa mère après le meurtre de Britannicus.

La maison d'Agrippine fut ainsi envahie ; elle-même se trouva tout à coup entourée de personnages dont le nombre, l'importance, l'apparition subite devaient la pénétrer de terreur. Burrhus l'interrogea d'un ton menaçant avant qu'elle pût se reconnaître.

Elle ignorait la terrible promesse arrachée par son fils au préfet du prétoire, mais sa pénétrante perspicacité lui fit comprendre



Agrippine se justifiant en présence de Burrhus et de Sénèque.

que ce n'était plus seulement sa puissance ou son crédit, mais sa vie même qui était menacée.

Toute autre, quoique innocente, se voyant entourée d'ennemis, se fût embarrassée dans sa justification. Cette femme étonnante, au contraire, comprit tout de suite qu'il fallait, par l'attitude de sa personne, par la hauteur de sa réplique, dominer ses ennemis et les périls de sa situation.

Bibulus, qu'un ordre de service mettait aux côtés de Burrhus,

se sentit saisi d'admiration pour cette femme, dont on ne pouvait cependant oublier les crimes et les projets véritables. Mais sa vive intelligence, à qui son courage laissait tout son jeu, apparut avec une telle supériorité, que nul des acteurs de cette scène ne put résister au charme.

Son coup d'œil magistral lui fit voir que les délateurs s'étaient trop hâtés, que les procédés ordinaires de la justice n'étaient pas faits pour des criminels de son espèce, parce qu'il est plus facile de les punir que de les juger, que dès lors elle n'avait rien à craindre, puisqu'on la sommait de se justifier.

Burrhus n'avait pas fini de parler que, soulevée tout à coup par un mouvement de fierté féroce, Agrippine se déchaîna contre ses ennemis avec l'indignation d'une accusée dédaignant de se défendre. Elle montra une colère dont la violence étonna ceux qui se présentaient en juges. La hauteur de son mépris parut la meilleure preuve de son innocence.

Rien, dans tout ce qu'elle répondit, n'eut l'air d'une justification ; mais elle invectiva contre ses accusateurs avec une ironie remarquablement amère, stigmatisant l'inconduite de son amie Silana, traitant d'œuvre d'imagination sortie du cerveau maladif d'Antonia le complot dont on l'accusait, montrant la complicité de Pâris dans cette trame ourdie contre elle ; elle conclut en demandant fièrement lequel valait mieux, d'avoir passé sa jeunesse à édifier la fortune de Néron, ainsi que l'avait fait Agrippine, ou d'avoir bâti des piscines comme Antonia l'avait fait à Baïa [1].

Enfin, avec une audace qui exigeait autant de génie que de scélératesse, elle se couvrit de toutes ses iniquités comme d'une égide pour démontrer victorieusement qu'il n'y avait de sécurité pour elle que sous le règne d'un prince dont l'élévation lui avait coûté des crimes que lui seul pouvait pardonner.

Pendant qu'elle parlait, tous les assistants, soumis à son irré-

[1] Baïes, localité voisine de Naples, où les anciens prenaient les bains, et dont ils avaient fait un lieu rempli de splendides demeures, mais surtout un séjour de plaisirs et de débauches.

sistible ascendant, écoutaient saisis d'une respectueuse stupeur, silencieux, dominés par un tel caractère.

Elle parla si haut et si juste, que, quand ils purent retrouver la parole, ses juges, malgré leur habituelle possession d'eux-mêmes,



Baia.

n'avaient plus d'autre pensée, paraît-il, que de calmer, d'apaiser cette Agrippine qu'on menaçait la veille. Il durent se retirer forcés de rapporter au prince ce qu'ils avaient entendu, l'accueil qui leur avait été fait.

Veille des nones d'avril. An 811 (4 avril + 58).

C'eût été mal connaître la mère de Néron que de penser qu'elle se contenterait d'avoir repoussé l'accusation portée contre elle, d'en avoir écarté les dangereuses conséquences.

Comprenant à merveille l'avantage obtenu dans cette première rencontre, connaissant ce que la dureté des procédés de son fils

cachait au fond d'hésitation réelle, Agrippine résolut de tirer de la situation tout le profit qu'elle comportait.

A peine Burrhus et Sénèque étaient-ils de retour au palais, à peine avaient-ils eu le temps de rendre compte de leur mission, qu'Agrippine se présentait au Palatin, dont elle n'avait pas franchi les portes depuis longtemps, et se fit annoncer à l'empereur. Ébranlé par le rapport de ses ministres, celui-ci n'osa refuser à sa mère l'entrevue qu'elle exigeait. Elle entra, non en accusée, mais plutôt en vengeresse, et sans même daigner se défendre, sans prononcer un mot pour démontrer son innocence, sans faire ressortir ses bienfaits de crainte de froisser, elle réclama le châtiment de ses ennemis, des coupables qui avaient osé la calomnier !

Elle voulut qu'on exilât Silana, que les délateurs fussent déportés, qu'Atimetus et Pâris fussent mis à mort. Par compensation, elle entendit qu'on gratifiât ses amis : à Fœnius serait donnée l'intendance des vivres; Aruntius Stella dirigerait les jeux que prépare le prince; Babilus aurait la préfecture d'Égypte et Anteius celle de Syrie.

Demander était chose déjà invraisemblable; chose plus inouïe encore ! elle a obtenu de Néron tout ce qu'elle a exigé, tout, si ce n'est la mort de Pâris, dont l'empereur ne peut ni ne veut se passer.

Et, fière à bon droit d'un tel succès, elle a quitté son fils avec un tact parfait, sans triompher orgueilleusement, sans montrer toute sa joie, gardant l'attitude d'une vertu faussement accusée à laquelle justice vient d'être enfin rendue, et qui se contente d'un retour de l'estime publique.

6 des ides de juillet. An 811 (10 juillet + 58).

J'avais besoin de quelques explications pour comprendre ce que les journaux racontent de l'aventure et de l'exil de Sylla. Elles viennent de me parvenir par le canal de mon fils, qui, connaissant mon attachement pour Antonia[1], supposait avec raison que je voudrais des renseignements plus précis que ceux répandus par la voix publique.

Il paraît que, récemment, cédant à son goût malheureux pour les expéditions nocturnes, l'empereur était allé incognito, avec ses compagnons habituels, chercher quelque aventure dans les tavernes du pont Milvius.

Comment l'affaire prit-elle naissance? En réalité, on l'ignore. Toujours est-il qu'une querelle surgit entre ses gens et des esclaves qu'on affirma appartenir à Cornelius Sylla. On en vint aux mains assez sérieusement pour craindre d'être reconnu. Afin d'éviter ce désagrément, Néron, quittant la bagarre, rentra au Palatin en suivant les bords du Tibre tandis que les autres passèrent par le champ de Mars.

Cette affaire, qui semblait ne comporter aucune suite, fut cependant le point de départ de la décision qui vient d'envoyer Sylla en exil.

Pour des motifs que j'évite de rechercher, le vieux Graptus[2] a su en tirer un parti considérable pour amener l'empereur à croire à des embûches dressées contre lui.

Il imagina qu'un complot avait été ourdi contre Néron, et que l'exécution en avait été confiée à Sylla. Instruit du projet que l'empereur avait fait de courir nuitamment au pont Milvius, Sylla

[1] Antonia, fille de Claude, avait épousé Cornelius Sylla, dont il est question ici.

[2] Ancien affranchi de Tibère et très versé dans les intrigues de la cour impériale.

aurait aposté sur la Flaminienne des gens chargés de le surprendre au retour. Une providentielle inspiration des dieux ayant poussé César à suivre un autre chemin pour rentrer chez lui, ses compagnons se seraient heurtés aux assassins. De là cette mêlée dans laquelle, — on l'a reconnu plus tard, — ne se trouvait pas un seul individu touchant à Sylla.

Il est fort permis de penser que personne ne croit à sa culpabilité, — sa mollesse s'opposant à un acte qui eût nécessité quelque énergie ; — mais comme cette fable servait des projets secrets, on l'a exploitée dans le but, selon moi, de montrer à Agrippine qu'on surveillait tous ses actes directs ou indirects.

En effet, au moment où personne ne pensait plus à cette aventure, on l'a remise en lumière. Par une décision solennellement prise, formulée de façon à sembler dictée par une pensée pleine d'indulgence, Sylla a reçu l'ordre de quitter sa patrie au lieu d'être condamné à périr. Il a dû, sans le moindre délai, s'embarquer à Ostie et se renfermer dans Marseille.

11 des calendes de septembre. An 811 (22 août + 58).

Fidèle à mes avis, Bibulus, se sentant embarrassé, est venu me demander quelques conseils pour remplir une mission inattendue.

Escanius[1] vient, d'après les ordres de l'empereur, de lui prescrire de se mettre à la disposition des deux grands chefs Frisons envoyés ici par Dubius Avitus. Il est chargé de leur faire connaître la Ville, de les distraire, de les promener, de leur faire parcourir les sites les plus agréables de toute la côte et des Apennins. Des instructions données en particulier lui ordonnent de faire tout pour prolonger ici le séjour de ces deux personnages et retarder

[1] Proconsul dirigeant la maison impériale de Néron.

le plus possible le moment où ils se présenteront devant le César. Il convient à l'empereur de ne pas répondre par un refus aux réclamations des Frisons ; d'autre part, il ne veut point les accueillir trop promptement, afin de ne point souligner la situation difficile de nos troupes chargées, sur les bords du Rhin, de maintenir l'intégralité de notre territoire.

Tarder le plus possible à les entendre est le premier gain de ces négociations futures.

Personne ne s'explique pour quelles raisons l'empereur, dont c'est loin d'être l'habitude, apporte tant de circonspection dans le règlement d'un différend avec des barbares. Mais si personne ne devine le mobile d'une pareille conduite, personne non plus ne s'en étonne. Les changements brusques d'humeur, les incohérences de conduite du maître sont des choses familières à l'entourage impérial.

Mais comme Bibulus est tout récemment entré dans le service du palais, il craint de faire naître, par une involontaire méprise, quelques-uns de ces épouvantables accès de colère si fréquents chez Néron; il ne voudrait pas s'exposer aux conséquences d'une inadvertance.

Nous avons examiné ensemble toutes les ressources à employer; nous avons dressé notre plan; si rien ne vient le déranger, je pense pouvoir assurer à Bibulus l'emploi de deux mois au moins, rien que dans Rome. On mènera ensuite nos Germains dans toute la Campanie; pour peu qu'ils se laissent séduire par le séjour de Baïa ou de quelque autre sanctuaire du plaisir, on atteindra aisément la fin de l'hiver. L'empereur se déplaçant vers cette époque, les Frisons ne peuvent moins faire que de le suivre; de là un nouveau répit.

S'ils s'impatientent, nous les endormirons par de belles promesses et par les ressources que notre imagination nous suggérera. D'ailleurs, ils auront déjà suffisamment goûté de la vie civilisée et subi les charmes de notre société raffinée pour manifester moins de hâte.

Il ne faudra pas trop s'étonner si, pendant tous ces délais, l'empereur vient à les oublier, et si, par un de ces revirements d'humeur qui lui sont familiers, il ne veut plus en entendre parler quand on les lui présentera.

4 des nones de septembre. An 811 (2 septembre + 58).

On a poussé le désir de leur plaire jusqu'au point d'ordonner en leur honneur des exercices d'armée, et de leur montrer jusque dans leurs moindres détails nos secrets d'organisation militaire.

Cela leur faisait l'effet d'une révélation, surtout en ce qui concerne les soins donnés aux soldats blessés ou malades.

Ils n'en revenaient pas en considérant tous les groupes de *deputati*[1] se disperser sur tous les points où avaient eu lieu les engagements figurés, et revenir portant les blessés ou les hissant sur des chars pour les faire conduire à l'infirmerie du camp.

Il fallut leur expliquer le fonctionnement de ce service de santé militaire, absolument inconnu chez eux.

Ainsi qu'on l'a toujours constaté chez les barbares combattus par Rome, nul ne s'occupe des blessés quand le combat est fini, si ce n'est pour dépouiller ceux qui gisent sur le champ de bataille. Chacun devient ce qu'il peut. S'il compte quelque parent, quelque ami soucieux de son sort, ou s'il a la force de s'éloigner du lieu du carnage, il peut se donner ou recevoir des soins utiles. S'il est livré à lui-même, il a mille chances de succomber épuisé par la perte de son sang ou achevé par le froid et la faim.

Cet état de choses, qui fut autrefois le nôtre, n'a cessé qu'à partir du moment où il fut bien constaté par nos généraux qu'il

[1] On désignait ainsi les aides-médecins qui étaient attachés à chaque légion.

était ruineux pour leurs armées. Entretenir des soldats en bon état de santé est devenu l'une des qualités d'un habile capitaine, car l'expérience a montré qu'il était préférable de maintenir les hommes en bonne condition et de remettre sur pied les blessés et les malades plutôt que d'avoir à combler constamment des vides, même quand on le pouvait aisément.

La surprise des deux Frisons s'est manifestée malgré eux quand on les a conduits dans la partie du camp où, sous la direction du préfet, les médecins, les aides-intendants et les infirmiers assurent le service médical. Ils ont pu voir les blessés d'un côté, les malades d'un autre, abrités sous des tentes plus spacieuses que les autres. Ils ont reconnu la bonne organisation de ce service.

Aucune explication n'a pu toutefois leur faire saisir l'intérêt supérieur qui existe à ce que chaque cohorte ait ses médecins. Le nombre surtout leur semblait considérable : quatre par cohorte, vingt et un par légion. Et la même organisation se rencontrait dans les troupes détachées, qu'il s'agît de cavalerie ou d'infanterie! Ils ne pouvaient le croire, non plus qu'à la considération s'attachant à ceux qui remplissent des fonctions médicales militaires. Ceux même qu'ils regardaient comme chargés d'un emploi purement servile, sont cependant mis au rang des *principales*[1], et leurs services sont grandement appréciés, avec la plus juste raison.

6 des calendes d'octobre. An 811 (26 septembre + 58).

Tout allait bien pour Bibulus; depuis plus d'un mois, il avait su se conduire convenablement vis-à-vis des hôtes de l'empereur, lorsqu'une circonstance fortuite est venue compromettre les résultats acquis.

[1] Grade répondant à celui de sous-officier.

Bibulus accompagnait les chefs Frisons au théâtre de Pompée, où l'on donnait, ces jours derniers, une série de représentations de genres divers. Le programme[1], publié selon l'usage, n'indiquait rien de nature à présenter aucun inconvénient. Les deux premières parties du spectacle avaient été, sinon comprises, du moins suivies avec attention par les étrangers. La représentation devait être terminée par une *mimique,* et Bibulus pensait avec raison que ce genre de spectacle offrirait plus d'intérêt que la tragédie et la comédie pour ces gens ignorant notre langue. Le programme annonçait *les Infortunes de Crassus,* pièce bouffonne fort goûtée de la populace. Au moment de paraître, l'acteur principal fit défaut. Les spectateurs s'impatientant, l'entrepreneur des jeux ne put ramener le calme qu'en annonçant une autre pièce prise dans son répertoire habituel. Elle avait pour titre : *César et Arioviste,* et reproduisait sous une forme comique la campagne de César contre les Germains, dans les Gaules.

On voyait les deux chefs se rencontrer nez à nez dans une maison du pays des Séquanes, dont la maîtresse, pâle, maigre, épuisée par un long jeûne, représentait ce pauvre pays des Séquanes ruiné pendant vingt ans par la présence des Germains.

Les deux rivaux en venaient aux mains autour d'une table chargée de victuailles.

Arioviste était vaincu et couché à terre ; César lui retirait alors du gosier, par un jeu de prestidigation, tout ce qu'il avait avalé de jambons; puis, quand il était vidé et aplati comme une outre percée, on le lançait dehors par la fenêtre.

Bibulus, contrarié du sujet traité, ne voulant point attirer l'attention sur lui et ses compagnons en se retirant au cours de la représentation, suivait attentivement l'effet produit sur les Frisons. Ils ne virent d'abord qu'une chose : un Germain ou soi-disant tel se démenant, ainsi qu'un autre personnage. Rien de l'allusion ne pénétrait jusqu'à leur esprit. Quand ils aperçurent le

[1] On affichait la composition du spectacle sur les parties de murs réservées à cet usage.

Germain terrassé par son adversaire, ils fixèrent leur attention; puis, comprenant peu à peu qu'une humiliation les atteignait indirectement, ils quittèrent leurs places en protestant à haute voix dans un langage incompris des spectateurs. Mais quand ils aperçurent la foule mise en délire par la façon dont le faux cadavre germain quitte la scène, ils ne purent contenir leur fureur; ils invectivèrent les acteurs, les spectateurs et même les autorités consulaires. On eut grand'peine à les soustraire à la fureur du public, outré de ce qu'on se permît de blâmer le spectacle qui le réjouissait.

Bibulus dut, à force d'adresse et de sang-froid, les faire patienter en les retenant pendant près de deux heures dans les derrières de la scène, jusqu'à ce que la foule fût écoulée.

Enfin il put les faire sortir par une issue de service et les ramener sains et saufs, mais non calmés, à l'habitation qu'ils occupaient.

Dans une ville comme l'est Rome, où tout se sait, se répète, se raconte et se commente souvent en le dénaturant, le fait ne tarda pas à être connu. On en parla dans le palais.

L'important était de savoir comment le récit serait accueilli par l'empereur, puisqu'il ne pouvait manquer de le connaître. Heureusement pour Bibulus, Néron était de bonne humeur le lendemain de ce jour; il avait composé une ode qui lui plaisait fort, dont chaque vers lui avait été dicté, sans qu'il s'en aperçût ou qu'il voulût s'en apercevoir, par Pâris[1] l'infâme. L'empereur, loin d'en être irrité, trouva l'aventure fort divertissante.

Bibulus n'était pas en faute; mais, pendant plusieurs jours, il craignit bien que ce contretemps ne rendît difficiles ses relations avec les hôtes impériaux.

Pour faire diversion et dissiper la mauvaise impression produite, il a eu l'idée heureuse de conduire les Frisons à la *Navalia des prés Quintiens*[2].

[1] Un de ses affranchis qui avait sur lui la plus désastreuse influence.

[2] Port sur le Tibre, situé au pied du Vatican et remarquable par ses belles dispositions.

5 des ides de février. An 812 (9 février + 59).

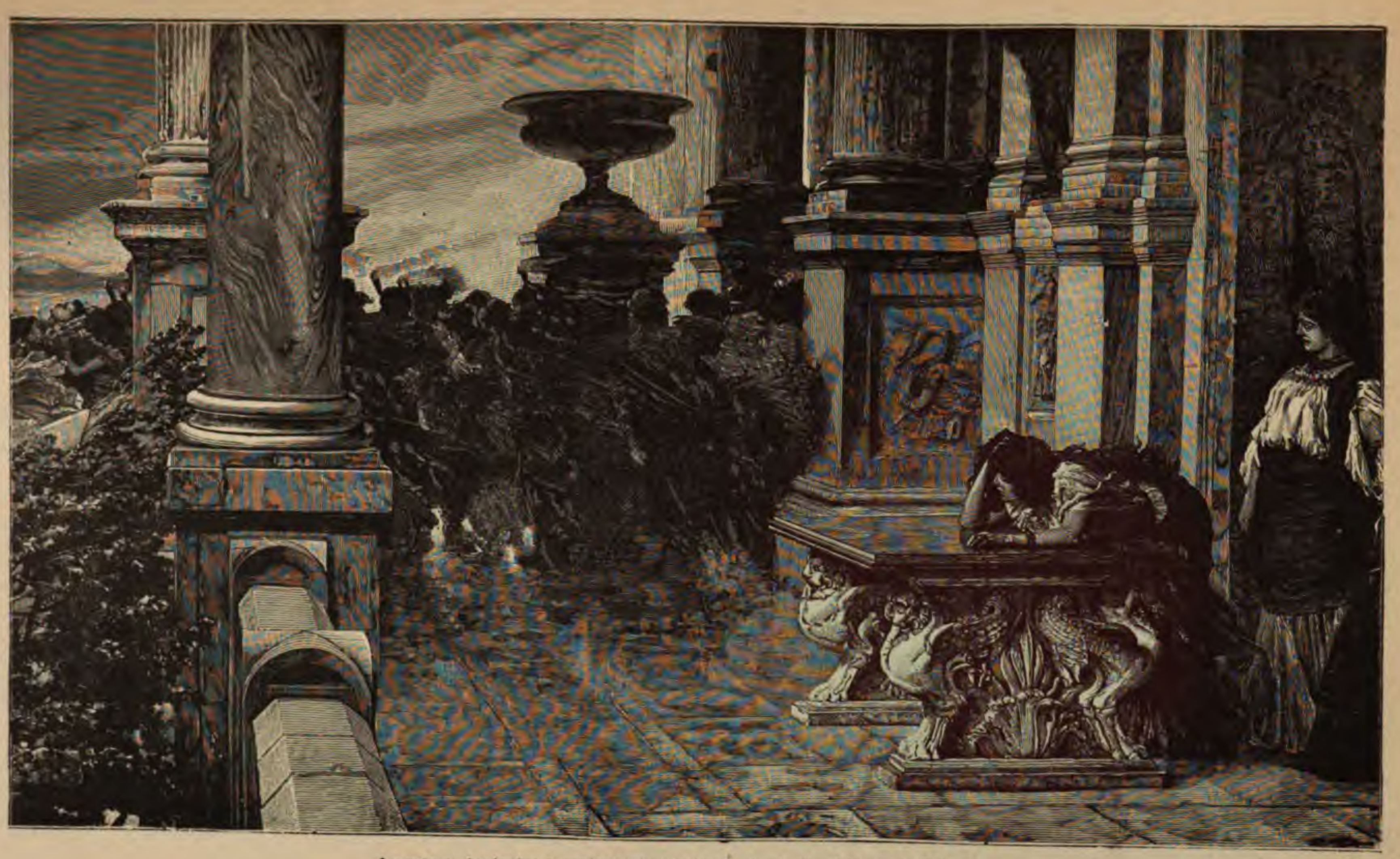
On murmure d'étranges choses. S'il faut en croire certaines confidences qu'on se transmet mystérieusement, de graves événements ont été bien près de s'accomplir au palais d'Antonia. On prétend que l'empereur, poussé à bout par les intrigues de sa mère, aurait tenté de la faire empoisonner. On ajoute que la tentative n'aurait échoué que grâce à la précaution prise depuis longtemps par Agrippine de porter toujours avec elle un puissant antidote.

Ces bruits encore vagues me paraissent bien voisins de la vraisemblance. N'ayant pas reculé devant le meurtre du jeune Britannicus, je ne vois pas de raison suffisante pour Néron de reculer devant la mort d'Agrippine. Depuis qu'il l'a éloignée, ses actes d'hostilité haineuse ont effacé aux yeux du jeune empereur sa qualité de mère. Il a oublié maintenant tous les crimes qu'elle a commis à son profit, pour ne plus voir en elle que l'être capable d'en commettre de nouveaux afin d'assouvir son ambition et sa vengeance. Il a voulu sans doute la prévenir, et il se sera heurté à quelque philtre puissant de Locuste, passée complètement au service d'Agrippine.

De son côté, Bibulus m'apprend qu'il vient de recevoir l'ordre, assez inexplicable jusqu'ici, d'aller à Micène se mettre, avec son manipule[1], à la disposition d'Anicetus. Il doit y surveiller certains préparatifs secrets, à propos d'un prochain voyage impérial à l'occasion des fêtes de Minerve aux bains de Baïa.

D'autre part, on affirme que, loin d'entreprendre quoi que ce soit contre Agrippine, Néron veut, au contraire, profiter de la présence de sa mère en même temps que lui sur ces rivages

[1] Le manipule représentait à peu près le tiers de la cohorte, soit 120 hommes.



Locuste et Agrippine regardent à la dérobée les funérailles hâtives de Britannicus.

enchanteurs pour tenter un rapprochement et mettre fin à leurs discordes.

8 des calendes de mars. An 812 (22 février + 59).

Dans l'état d'épouvantable émotion qui agite le peuple de Rome, je ne puis que retarder indéfiniment le séjour que je projetais de faire à Rome.

Les événements de *Baule*[1] ont tellement renversé toutes les prévisions pacifiques du public, qu'il devient de la plus ordinaire sagesse d'en surveiller les conséquences.

Déjà l'on affirme que le peuple se réjouit hautement de voir *son* César hors des atteintes de cette puissante Agrippine. On dit encore que Néron est dans un état de prostration tout à fait inattendu; que, pendant ses nuits sans sommeil, il se promène à grands pas dans ses appartements, se croyant poursuivi par le fantôme de sa mère.

Ses fidèles épuisent sans succès tous les moyens pour chasser de son esprit les pensées lugubres qui l'obsèdent et pour le rassurer contre son crime.

Burrhus aurait organisé une réunion de tous les tribuns des cohortes et des prétoriens, qui vont tour à tour le complimenter d'avoir échappé aux embûches de sa mère et le remercier d'avoir débarrassé le pouvoir impérial de son plus cruel ennemi.

Les amis de Néron se répandent dans les temples pour rendre grâces aux dieux d'avoir protégé César. Le mouvement s'étend et gagne de proche en proche, prenant chaque jour une physionomie de plus en plus favorable à l'empereur.

[1] Lentulus fait évidemment allusion à l'assassinat d'Agrippine, qui habitait Baule, la villa d'Hortensius, pendant que Néron se tenait à Baïa, dans le voisinage.

4 des calendes de mars. An 812 (26 février + 59).

Les esprits sont loin d'être calmés et continuent à s'occuper plus que jamais de la catastrophe et des circonstances qui l'ont accompagnée.

Dividius et Catullus me dépeignent la Ville comme extrêmement divisée sur le sens à donner à la conduite de l'empereur.

Tandis que le peuple fait éclater sa joie, — il détestait Agrippine, et il idolâtre César, — les patriciens et une partie du sénat ne voient pas les choses de la même façon. Il paraît même que l'événement y est jugé assez sévèrement pour qu'on ait cru nécessaire, dans les conseils impériaux, de présenter aux pères conscrits un récit justificatif de la lugubre tragédie.

Sénèque s'est chargé de cette besogne peu digne d'un homme de son rang et de son caractère. Il s'est montré à la hauteur de son talent dans la lettre qu'il vient d'écrire sur l'ordre de son maître, mais les divergences n'en subsistent pas moins dans les esprits de la haute assemblée.

Après une série de délibérations très animées, me dit Catullus, le sénat, n'osant se mettre en lutte ouverte avec le sentiment de la foule, a jugé qu'il valait mieux paraître avoir la même opinion qu'elle sur les faits.

En conséquence, on a décrété des prières et des actions de grâces dans tous les temples, des jeux annuels en l'honneur de Minerve, dont la protection venait de sauver César. En outre, une statue de la déesse sera placée dans la curie, et le jour de naissance d'Agrippine sera désormais néfaste[1].

[1] Dans les circonstances importantes on décrétait certains jours *néfastes*. Ces jours-là le travail était interdit, les affaires arrêtées, le cours et l'action de la justice suspendus. Par contre, en souvenir de quelque événement heureux, on décidait des jours *fastes*, c'est-à-dire sur lesquels ne pouvait peser aucune des interdictions indiquées.

Mon pauvre Catullus n'a pas eu assez de fermeté pour s'opposer à ce qu'il reconnaît tout bas être un acte de réelle lâcheté. Lui et quelques amis ont mis leur conscience à l'abri en s'abstenant de prendre part à la décision ; quelques-uns ont été assez heureux pour être empêchés de paraître à la curie ce jour-là ; les autres ont eu le courage relatif de ne point se prononcer. Avant de blâmer les uns et les autres, je dois me demander à moi-même si j'aurais été plus brave qu'eux. Aucun n'a eu la noblesse d'imiter le grand Thraséas.

Seul de toute l'assemblée, cet homme éminent a osé protester contre l'acte de basse flatterie auquel consentait le sénat ; et, pour bien marquer son sentiment sur la décision à intervenir, après avoir parlé, il est sorti ostensiblement, jetant ainsi son blâme à la face de César et des sénateurs.

Néanmoins on affirme que Néron ne peut se faire à sa délivrance, et qu'il hésite beaucoup à quitter les parages de Baïa, où le retient une irrésistible puissance.

5 des nones de mars. An 812 (3 mars + 59).

Les courriers de tout l'empire continuent d'apporter à Néron les marques les moins contestables de l'enthousiasme populaire, les assurances les plus capables d'endormir la conscience de ce parricide couronné.

Devant cette manifestation d'un peuple en délire, Néron, me fait-on savoir, se décide enfin à rentrer dans Rome, où il n'osait se montrer. Sentant bien que son crime est inexcusable, il ne pouvait s'imaginer que l'opinion publique le lui pardonnerait plus aisément que sa propre conscience.

Quant à moi, je jure bien de ne jamais me présenter à la cour d'un pareil monstre. Pourquoi faut-il que la destinée de Bibulus

l'oblige à vivre au milieu d'une telle réunion de flatteurs, de criminels et de gens tarés !

Nones de mars. An 812 (7 mars + 59).

D'après les nouvelles que nous apportent ici les journaux de Rome, un grand mouvement d'opinion se manifeste en faveur du retour immédiat de César, à qui les citoyens ménagent un accueil enthousiaste.

De grands préparatifs se font dans le but de donner à sa rentrée une signification toute particulière d'affection et le caractère d'un triomphe.

Si j'avais une opinion à émettre sur cet étrange état des esprits, je dirais que la faveur populaire fait retour à Néron parce qu'en sacrifiant Agrippine il a sauvé le prestige de la dignité impériale mis en péril par cette femme. Peut-être serait-il juste de dire aussi que l'antipathie de plus en plus marquée des plébéiens se réjouit du coup qui atteint indirectement les patriciens et les affranchis, parmi lesquels Agrippine comptait ses meilleurs alliés. Enfin l'instinct de la foule lui fait comprendre qu'ayant à se faire pardonner beaucoup, Néron va se trouver conduit à multiplier les jeux, à augmenter ses largesses et à user ainsi largement du moyen le plus efficace de dominer la turbulente plèbe de Rome.

La province est entrée, elle aussi, dans ce mouvement, qui a gagné même les Gaules. Notre Campanie, du moins notre petit coin de Stâbies, est plus calme; l'engouement pour César y est beaucoup plus restreint qu'ailleurs.

8 des ides de mai. An 812 (8 mai + 59).

Avant de partir accomplir la mission qui lui est confiée, Bibulus me donne, selon sa promesse, des détails nombreux



Les prêtres d'Isis faisant cortège à Néron.

sur les circonstances qui ont accompagné le voyage de Baïa à Rome.

L'empereur était désormais rassuré sur l'accueil que lui ména-

geait la population; toutefois, paraît-il, la réalité a dépassé de beaucoup les suppositions même les plus favorables.

Si je m'en rapporte à la lettre de Bibulus, ce voyage, relativement si court par la distance, a été considérablement allongé, grâce aux délais imposés par l'indescriptible enthousiasme du peuple.

M'ayant souvent entendu parler du voyage triomphal de Claude au pays des Marses, Bibulus possède un point de comparaison, et il m'affirme qu'il a été bien effacé par celui que César vient de faire pour rentrer à Rome.

A vrai dire, je croyais exagérées les splendeurs racontées par nos journaux, enclins par nature et tenus par profession à beaucoup amplifier. Mais Vesperianus, invité à faire partie du cortège impérial, m'écrit également en me disant :

« Je suis encore ébloui de tout ce que j'ai vu, assourdi par les « cris de triomphe, fatigué par la lenteur imposée à la marche « de César, fasciné par la vue de tout un peuple poussant vers le « ciel de formidables acclamations, grisé par le parfum de l'en- « cens brûlé sur le passage de l'empereur.

« Je vois encore toutes ces victimes égorgées en signe d'allé- « gresse à l'angle de chaque voie, ces autels, ces arcs de fleurs « et de verdure, le sénat venant au-devant du prince, les « tribuns s'inclinant en signe de joyeuse protestation, et ces « longues files de femmes et de jeunes filles rangées sur son « passage. »

Je dois donc croire que Bibulus ne m'a pas fait une description inexacte.

6 des calendes de janvier. An 812 (25 décembre + 59).

Pourquoi les maltraiter ainsi? Les coups de fouet ne procurent pas une si agréable musique. Et puis, quel service espérer d'un

esclave dont le froid raidit les membres, faute de vêtements suffisants? D'ailleurs, le savoir-vivre le plus ordinaire ne fait-il pas une obligation de ne point s'emporter plus que de raison contre ses serviteurs? Est-il donc de si bon ton de s'exposer à être surpris en proie à une ridicule colère? Peut-on même attacher quelque importance aux actes de créatures si infimes?

En agissant ainsi, on a l'avantage de ne choquer personne ; on paraît se conduire comme ceux qui méprisent l'esclave, et l'on semble penser comme ces exagérés qui voient en eux des hommes, qui les prétendent doués d'une âme et réclament pour eux le respect.

Au surplus, quels que soient mes sentiments personnels sur ce point, je constate que des hommes considérables ont mis à la mode de ne pas les maltraiter; on va maintenant jusqu'à revenir aux antiques usages disparus et à les considérer comme faisant partie de la famille; on les soigne s'ils sont malades, et, que les dieux me soient propices! certains maîtres se font même une obligation d'être leurs exécuteurs testamentaires.

Cependant on ne peut nier qu'il y ait intérêt à les bien traiter. C'est une valeur productive qu'il importe de faire durer le plus possible; par conséquent, un régime convenable pour les maintenir en bonne santé, l'intervention du médecin quand ils deviennent malades, s'imposent à tout maître soucieux de la conservation de son bien.

Quand ils ont donné ce qu'ils possèdent de forces et que l'âge ou les infirmités les rendent impropres au travail, on conçoit qu'on les revende avec une certaine perte. La dépréciation qu'ils subissent doit entrer dans les calculs d'un bon administrateur.

Pour ma part, je préfère ce système à celui de bien des gens qui les gardent et voient leurs maisons et leurs métairies encombrées d'impotents ou de misérables. D'autres les relèguent dans les îles, où la misère et les souffrances les achèvent après en avoir fait plus ou moins longtemps la plaie hideuse des voies publiques. Mais la loi maintenant les protège ; adieu les profits

qu'apportaient les *vicaires*[1], lorsqu'on avait à soi quelques bons et vigoureux travailleurs.

Au surplus, je ne les plains guère; ces gens-là savent voler leurs maîtres sous mille formes diverses et faire de grosses fortunes.

Il en est plus d'un que la crainte seule d'être dépouillé de ses bénéfices illicites retient dans l'esclavage et empêche de se faire affranchir aussitôt qu'il le pourrait. D'autres, ne pouvant se racheter avant un long délai[2], se donnent comme compensation de meubler luxueusement les bouges qui leur sont assignés pour leur logement en ville; c'est ce qui explique le singulier mélange de misère et d'opulence que présentent parfois les vieux quartiers de Rome[3].

4 des nones de février. An 813 (2 février + 60).

Je sais maintenant la cause de l'absence que vient de faire mon fils, et dont il refusait de m'instruire.

J'en suis humilié pour lui, et je rougis de voir un descendant des Lentulus contraint par ses fonctions à exécuter de semblables ordres.

Depuis que la faveur populaire a exalté Néron au delà de toute expression, les spectacles et les jeux ont pris, par nécessité politique, une place de plus en plus grande dans les occupations

[1] Les *vicarii* étaient des suppléants que les esclaves achetaient avec leur pécule. Ils avaient donc eux-mêmes des esclaves; mais la loi romaine considérant comme appartenant au maître tout ce qui était acquis par l'esclave, celui-ci n'était en quelque sorte que l'usufruitier, à titre précaire, de son pécule et de tout ce qui en était le fruit.

[2] Il arrivait fréquemment qu'en abandonnant les prisonniers de guerre à leurs soldats, les généraux vainqueurs imposaient la condition de ne pouvoir affranchir avant dix, vingt, ou même trente années, l'esclave vendu pour leur part de butin.

[3] Le bas du Palatin, où fut bâtie la première Rome, était coupé par une quantité de ruelles infectes, bordées de maisons très élevées comportant de nombreux étages où demeuraient en foule les esclaves de ville. Ces quartiers leur étaient principalement affectés.

de Rome. Ce sont chaque jour des produits toujours plus étonnants de l'imagination impériale, dont l'unique occupation désormais consiste à fournir à la partie turbulente des citoyens le pain et les jeux qui constituent les bases de l'existence.

Retiré maintenant de toute cette agitation, je n'en parle que d'après les témoignages et les récits qui m'en sont faits ; mais il paraît que jamais les jeux n'ont atteint un tel degré de splendeur.

Afin d'alimenter cette effroyable consommation d'hommes, d'animaux extraordinaires et d'objets de prix que vont désormais exiger les nouveaux règlements, l'empereur a envoyé sur tous les points de l'univers des officiers de sa maison chargés d'organiser des battues, des marchés, des services de tout genre. C'est une mission de cette nature qu'a reçue à Bibulus.

Tandis que certains partaient en Mauritanie pour y établir des cohortes de chasseurs de fauves ou que d'autres allaient en Egypte, en Perse et même aux Indes choisir des objets rares destinés aux collections du prince et aux cadeaux du cirque[1], Bibulus était tout simplement chargé de parcourir l'Hispanie et l'Aquitaine pour installer dans chaque province les colombiers impériaux[2].

[1] A la fin de certaines fêtes, l'édile des jeux parcourait les rangs des spectateurs en jetant autour de lui, par grandes poignées, de petites boules portant chacune un numéro. Ceux qui avaient pu en saisir allaient chez les intendants du prince, et le lot correspondant à leur numéro leur était délivré. C'étaient des meubles, des objets d'art, des vases, des statues, des tableaux; c'était une somme d'argent, un esclave, des armes de prix, quelquefois même des maisons et des villas.

[2] La passion du jeu et des paris était développée à un point extrême sous les Césars. Les courses du cirque, les combats de gladiateurs étaient l'objet de gageures importantes de la part même de ceux que l'éloignement empêchait d'y assister. Les paris y étaient tenus avec énergie. Comme de nos jours, des intermédiaires se chargeaient de grouper les enjeux des petits joueurs. Les riches amateurs des provinces entretenaient des colombiers uniquement destinés à leur fournir des messagers rapides qui les renseignaient sur les diverses péripéties des courses et leur annonçaient la victoire de leur esclave ou de leur cheval favori.

Afin de procurer aux grands fonctionnaires des provinces les émotions recherchées du pari, les Césars, et en particulier Néron, avaient organisé à leur usage des services de pigeons messagers qui, à tout moment, étaient lâchés du milieu du cirque et partaient comme un trait vers chaque point de l'horizon.

Il m'a avoué que son premier sentiment avait été celui de l'humiliation et de la peine que je pourrais éprouver en apprenant quel rôle on avait imposé au descendant d'un de nos grands consuls.

Tout son soin fut dès lors de me cacher le véritable but de son absence. Il espérait que, manquant de renseignements, je prendrais pour une mission de haute importance celle dont il me cachait le secret. Son affection filiale ne l'a pas égaré. Maintenant qu'il est revenu, je lui ai un gré infini d'avoir noblement rempli son poste en épargnant à ma fierté une blessure que j'aurais, je le sens, supporté bien difficilement.

3 des ides d'avril. An 813 (11 avril + 60).

Le sénat vient de cruellement punir les Campaniens. Un sénatus-consulte interdit à Pompéi, pour dix années entières, tout combat de gladiateurs.

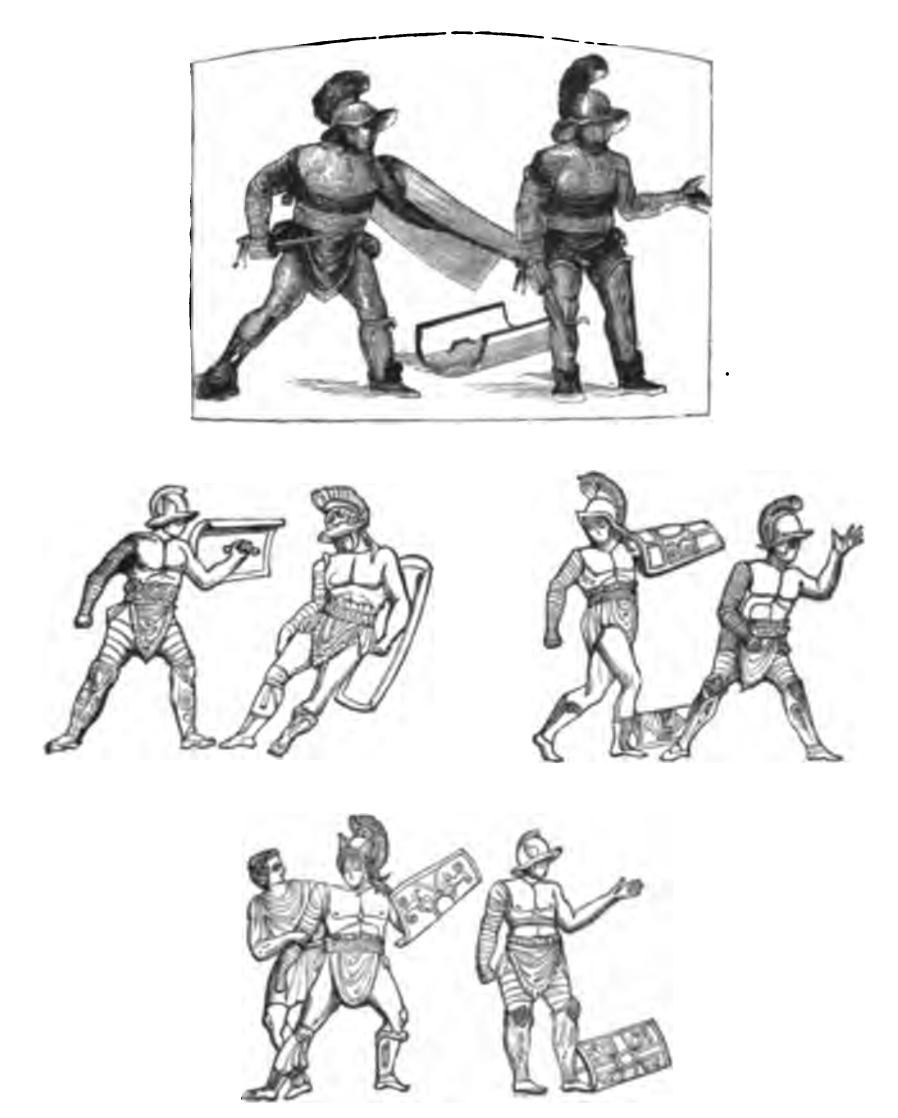
Cette sévère décision a grandement lieu de surprendre, et l'on ne se fait pas faute de murmurer. Il semble que les pères conscrits n'ont tenu suffisamment compte ni des origines de l'affaire, ni des sentiments de légitime fierté si violemment froissés chez les condamnés.

En somme, les faits se réduisent à ceci :

Livineius Regulus, réfugié en Campanie après son exclusion du sénat, briguait le duumvirat. Afin d'obtenir le suffrage des Campaniens, et comme il est fort riche, il voulut offrir dans l'amphithéâtre de Pompéi un présent de gladiateurs dépassant en splendeur tout que ce la petite ville avait vu jusque-là. L'annonce d'un pareil spectacle, fixé à la veille des calendes d'octobre dernier, avait amené de toute la province une affluence extraordinaire d'étrangers. Nuceria surtout, que son peu d'importance prive de

tous ces jeux, comptait parmi les spectateurs un grand nombre de ses habitants.

Les abords de l'amphithéâtre étaient encombrés à la fois par la foule et par une multitude de baraques dressées à l'occasion des

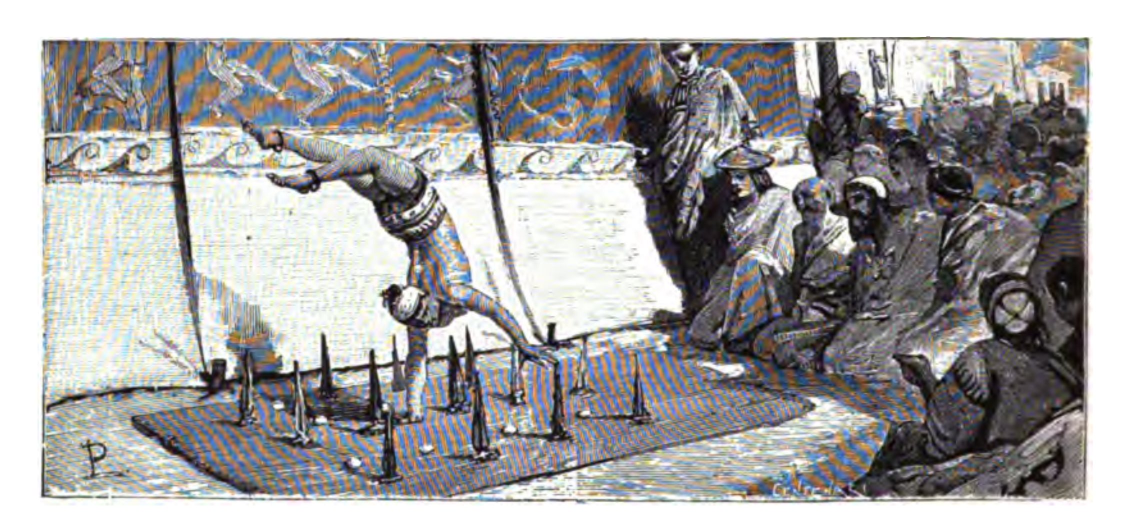


Gladiateurs. — D'après des fresques de Pompei.

jeux par les marchands ambulants. Les Nucériens, gens rustiques, ont gardé toute la rudesse des vieux Osques. Ils réclamèrent vivement contre les difficultés d'accès à l'amphithéâtre et ne tardèrent pas à prendre à partie les forains, dont quelques-uns virent leur

établissement bouleversé. Ceux-ci arguèrent de leurs droits et se révoltèrent contre les molestations de la foule. Tout se borna d'abord à des invectives et à quelques horions, et le spectacle suivait son cours, lorsqu'un incident vint réveiller les susceptibilités à peine calmées. Un certain dimachère[1], nommé Rutuba, originaire, paraît-il, de Nuceria, et cher à ses concitoyens, venait d'être abattu par son adversaire.

« Habet! habet![2] » criait une partie de la foule en renversant



Aux abords du cirque, de nombreux spectacles forains occupaient la foule qui n'avait pu toute prendre place.

le pouce, tandis que ses partisans répliquaient furieusement : « Il en tient! il en tient! »

Le gladiateur était évidemment vaincu, mais les Nucériens, froissés dans leur amour-propre par cet échec imprévu, n'admettant pas les droits de leur champion au *spoliaire*[3], réclamèrent si bruyamment contre le jugement de l'édile, que les jeux furent un moment suspendus. Irritée de voir son plaisir entravé, la popu-

[1] Sorte de gladiateur dépourvu d'armes défensives et combattant avec une épée à chaque main.

[2] C'est-à-dire, selon l'expression populaire actuelle : Il a son compte!

[3] Lorsque la majorité de l'assistance, en abaissant le pouce, avait donné ordre de mettre à mort le gladiateur vaincu, son cadavre était traîné au moyen de crocs dans un local appelé spoliaire, où il était complètement dépouillé.

lace prétendit imposer silence aux réclamants. Ceux-ci ripostèrent par des injures. Des injures on passa aux pierres, des pierres aux coups, puis on fit usage des armes. Les jeux ne purent continuer. Un combat en règle s'était engagé dans l'amphithéâtre même ; les gens se poursuivaient et s'assommaient ; bientôt la mêlée devint générale ; les morts jonchaient déjà les gradins de l'amphithéâtre. En se poursuivant, les combattants transportèrent la lutte jusque dans les rues de la ville ; la bataille devint presque générale parmi la foule.

A dire vrai, un grand nombre des acteurs de cette incroyable aventure ne savaient pas très exactement l'origine et le but de cette querelle ; la plupart se mêlaient au combat, entraînés par l'exemple ou trouvant là un excellent prétexte pour satisfaire leurs rancunes contre plus d'un concitoyen. C'est ainsi que, dans l'emportement aveugle de cette échauffourée, on se livra au pillage de quelques demeures.

Quoi qu'il en soit, les Pompéiens restèrent maîtres du terrain, après avoir fait payer chèrement aux Nucériens leur brutale agression.

Cependant ceux-ci, qui avaient laissé dans la bagarre bon nombre des leurs, parmi lesquels un édile plébéien, allèrent se plaindre à l'empereur, qui était alors à Rome ; les blessés eux-mêmes se rendirent en litière jusqu'auprès de Néron et l'assourdirent de leurs doléances.

L'affaire fut renvoyée au sénat, qui vit là une facile occasion de poursuivre Livineius de sa haine, bien que ne faisant plus partie de ses rangs.

La sentence a beau s'appuyer sur cette considération, longuement développée, que les Pompéiens, en recevant des étrangers, étaient tenus à une plus grande patience envers leurs hôtes, personne ne s'est trompé sur les vrais sentiments des sénateurs. Ils paraissent surtout avoir tenté, par ce moyen, de faire échouer les projets du candidat qui leur déplaisait.

Le but pourrait bien avoir été atteint ; car il est douteux que

le peuple garde quelque penchant pour un homme devenu la cause indirecte de la plus grande privation qu'on puisse lui imposer.

6 des calendes de mai. An 814 (26 avril + 62).

Ah ! je sais à quel point de tels goûts me mettent en opposition avec la plupart des gens qui m'entourent. Je ne comprends pas de la même façon qu'eux le séjour aux champs. Il leur faut retrouver dans un site choisi et dans une atmosphère assainie les enchantements de la Ville : les portiques, les thermes, la basilique, le stade, la bibliothèque, le théâtre, etc. Ma manière de comprendre la nature est autre. Je recherche l'espace ; je veux la nature se développant avec toutes ses séductions variées et me prodiguant ses biens aidée par le travail de l'homme.

Mon unique ambition est qu'on puisse dire de mon domaine : « Ici repose Lentulus. »

Ce n'est donc plus ni au pays sabin ni même au Latium que je trouverai ce spectacle qui m'attire. La dépopulation les transforme chaque jour en désert ; on n'y rencontre plus que les esclaves attachés aux villas ou les paysans que la rudesse de leur nature retient encore à leur ingrat travail ; les autres ont préféré se glisser peu à peu dans les îles[1] qu'ils encombrent, vivre de la sportule privée ou de la tessère publique, et ne rien faire que rendre difficile le gouvernement de l'empire quand par hasard les spectacles et les jeux viennent à chômer.

J'ai donc eu grandement raison à mes yeux, — non à ceux de mes amis, — de préférer l'éloignement et de chercher vers la Campanie, où les mœurs plus rudes me garantissaient le

[1] On nommait îles les groupes de maisons à plusieurs étages, divisées en petits logements, où s'entassait la plèbe romaine.



Néron luttant contre les cochers du cirque.

succès, un domaine à mon goût, de l'espace, des champs et des paysans.

3 des nones de mai. An 815 (5 mai + 62).

Servinius, que sa position introduit dans l'intimité de tant de gens, m'écrit qu'il voit avec peine s'effacer chaque jour davantage les bonnes dispositions que Néron montrait au début de son règne ; son entourage le perd et ruine toute espérance de sage gouvernement. On ne le voit plus qu'en compagnie des individus dont se compose le personnel du cirque. Sa passion pour les courses et les cochers le dégrade absolument.

Il me signale aussi un autre effet malheureux de cette situation. Est-ce dégoût? est-ce impuissance à le ramener à des idées plus sages? N'est-ce pas plutôt un signe de cette prudence singulière qui a, suivant les circonstances, transformé le philosophe en courtisan ou en conspirateur? Toujours est-il qu'on remarque le soin avec lequel Sénèque se détache maintenant de son ancien élève. Compensation attristante pour les esprits clairvoyants, à mesure que décroît l'influence du philosophe, on voit grandir celle du savetier Vatinius. Il est devenu le compagnon habituel de César, son familier, son conseil. Sa science des chevaux a plus fait pour sa fortune que les victoires de Corbulon pour la sienne propre.

Servinius termine en exprimant sa crainte d'apercevoir bientôt en cet homme méprisable le véritable maître de l'empire; et, pour justifier ce que cette crainte peut avoir d'excessif à mes yeux, il m'affirme être à l'unisson de beaucoup de gens dont l'opinion ne se forme pas ordinairement sans de sérieux motifs.

Ides de mai. An 815 (15 mai + 62).

Ma pensée semble sombrer en des abîmes profonds. Coup sur coup les plus tristes nouvelles m'arrivent. Sylla, le mari de l'infortunée Antonia, vient de périr ignominieusement, d'après les ordres de Tigellinus!

Décidément Servinius voyait juste. Cet homme nous devient fatal! Sous le prétexte absolument controuvé d'assurer la sécurité de l'empereur, Burrhus était déjà tombé sous ses coups; aujourd'hui c'est Plautus, dont la mort accompagne celle de Sylla! De qui donc sera-ce le tour demain? Quelles intrigues ne vont pas désormais couvrir toutes les basses vengeances de cet ignominieux conseiller?

6 des calendes de juillet. An 815 (26 juin + 62).

Anicetus a reparu. Il eût manqué à ce qu'il se devait à lui-même en faisant sa rentrée au Palatin pour autre chose que la préparation d'un nouveau crime.

Puisqu'il était résolu à se débarrasser d'Octavie, Néron ne pouvait choisir de meilleur auxiliaire que le misérable auquel il avait déjà confié le soin d'égorger sa mère.

La surprise a été légère quand on a su qu'un édit de l'empereur, rendu après la déposition d'Anicetus, décrétait Octavie coupable d'adultère et de trahison envers l'État. La sentence, rédigée d'avance, n'était que le second acte de cette odieuse comédie. Mais la conclusion de ce drame conjugal a fait bondir d'indignation tous ceux qui ont encore le cœur honnête.

On ne s'était pas étonné de l'exil à Pandataria; ces prétoriens donnés comme garde d'honneur apparaissaient bien comme une suprême injure; néanmoins on ne supposait pas que l'on voulait aller jusqu'au crime. Mais quand on a su récemment les outrages qui ont accompagné le meurtre d'Octavie, il a bien fallu reconnaître la main de Poppée dans la préparation de ces événements.



Anicetus fait connaître à Octavie l'édit par lequel Néron la répudie.

D'après des rumeurs encore discrètes, les prétoriens commis à la garde d'Octavie auraient fait demander si l'empereur comptait leur imposer longtemps un exil qui leur pesait plus qu'à leur prisonnière. Ils donnaient à entendre que, faute d'ordres précis, ils sauraient bien provoquer des circonstances qui mettraient fin à leur mission.

Des détails plus précis n'ont point tardé à parvenir; on sait maintenant la part de l'infâme Poppée dans la fin d'Octavie.

Désireuse d'essayer son pouvoir sur son nouvel époux, Poppée a exigé que satisfaction fût accordée aux désirs des prétoriens.

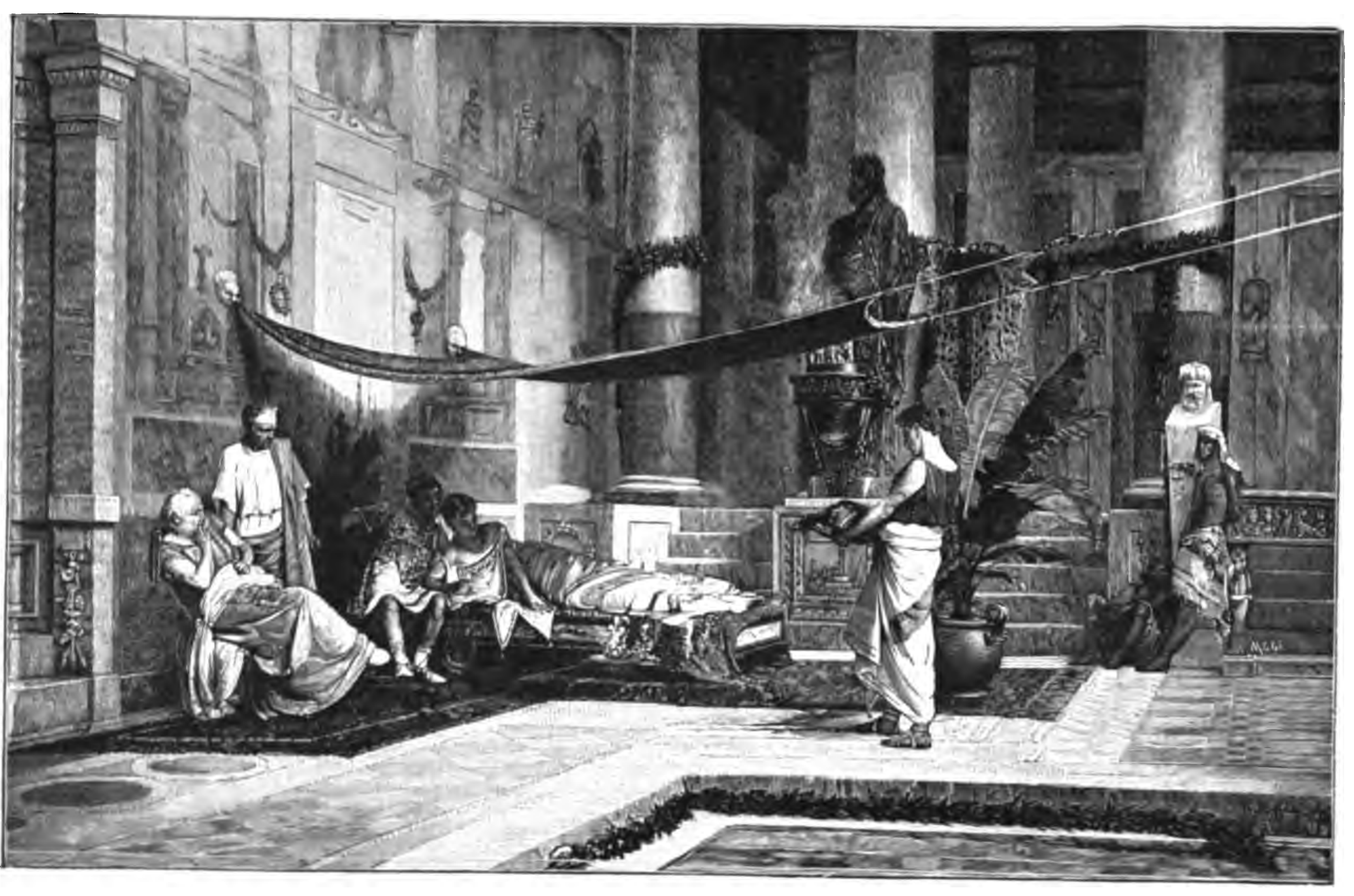
Comme l'empereur semblait hésiter à donner l'ordre inique, elle lui fit promettre de ne point s'opposer du moins aux conséquences résultant de l'impatience excusable de ces fidèles soldats. Munie de ce consentement détourné à ses projets, elle a immédiatement expédié à Pandataria un de ses officiers avec des instructions complètes.

Dès le lendemain, sans même invoquer de prétexte, les prétoriens ont envahi la demeure d'Octavie, et, lui ayant lié les membres, ils lui ont ouvert les veines; puis, trouvant la mort trop lente à venir, ils l'ont plongée dans un bain bouillant où elle a étouffé.

Ceci n'était encore qu'un épisode de la vengeance d'une femme jalouse, craignant, de la part de sa rivale vaincue, un retour possible d'influence. Afin d'être assurée de l'exécution parfaite de ses ordres, l'officier dut revenir de Pandataria présenter à Poppée la tête de sa victime, et, par un raffinement de cruauté doublé d'un infernal calcul, cette tête livide fut mise sous les yeux de Néron par Poppée elle-même, soucieuse de prouver à l'empereur qu'elle ne reculerait devant aucun moyen de maintenir sa domination conjugale.

Ce nouveau crime est une preuve de plus de l'incroyable faiblesse qui domine dans les actes d'un prince en apparence si énergique et si despote. Presque jamais il n'a l'initiative de ses crimes; ceux qui le dominent, le connaissant bien, lui préparent soigneusement les infamies à commettre, disposent tout avec assez d'adresse pour toujours pouvoir invoquer la raison d'État; puis, quand le terrain est bien préparé, on provoque un mouvement de passion, — chose si aisée chez lui, — on sollicite un ordre, puis, l'ordre obtenu, on agit.

A l'égard d'Octavie, l'infamie a été si manifeste, que le peuple, facile aux émotions généreuses comme aux pires sensations, a vu avec indignation la fille de Claude chassée de la cour. La douceur et la résignation de la victime faisaient ressortir l'ingratitude de Néron, qui, après tout, lui devait l'empire.



Par un raffinement doublé d'un infernal calcul, cette tête fut mise sous les yeux de Néron.

Qu'avait-il donc à lui reprocher, à cette fille des Césars, restée modeste dans les grandeurs, innocente au milieu des crimes? Son malheur même est un outrage pour l'honnêteté publique.

La seule explication possible de son meurtre est la crainte qu'un retour au juste sentiment des choses ne soulevât le peuple, et ne lui fît exiger une seconde fois le rappel de celle qu'on avait chassée d'un palais où trois empereurs, pris dans sa famille, avaient successivement régné.

16 des calendes de mars. An 816 (14 février + 63).

Une indicible catastrophe vient de bouleverser la Campanie. Aux nones de février, la terre, secouée, agitée de toutes parts, s'est entr'ouverte et a renversé les villes les plus importantes, les hameaux les plus humbles, les habitations les plus opulentes. Une longue traînée de ruines marque le passage du phénomène; sa marche, tantôt foudroyante et tantôt ralentie, se reconnaît à l'étendue de la zone atteinte.

Je suis accouru de la Ville[1] pour aller à Pompéi, que Victanien[2] me représentait comme complètement détruite, et constater par moi-même l'importance du désastre.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai entrepris ce voyage; j'en étais vivement détourné par tous les miens; Licinia surtout se croyait déjà veuve en me voyant partir. Sa terreur était extrême; j'ai eu toutes les peines du monde à ramener un peu de calme dans son imagination surexcitée.

Il est juste aussi de reconnaître que la lettre de Victanien entre dans des détails si navrants, il peint la situation sous un

[1] Les Romains nommaient Rome, *urbs*, la Ville, la ville par excellence.

[2] Probablement l'affranchi régissant les propriétés de Campanie.

jour tellement sombre, que l'esprit naturellement faible d'une femme ne peut manquer d'en être frappé. Puis, à distance du sinistre, on est porté malgré soi à en exagérer les proportions.

Accompagné seulement d'Optiaris, j'ai fait la route aussi rapidement que le permettait la difficulté des relais pour notre *rheda*[1], car tous ceux qui ont des intérêts en Campanie ont obéi au même mobile que moi. Il en résultait sur la route des embarras fréquents, une lenteur peu habituelle, et, de la part des hôteliers auxquels on était contraint à recourir, une arrogance et des prix plus excessifs que jamais. Il est certain que ces maîtres voleurs exploitaient habilement les circonstances qui leur rendaient les approvisionnements moins aisés, et arrivaient à ce double résultat de diminuer les rations des bêtes et des gens, tout en grossissant démesurément le taux de leur hospitalité.

Sans les quelques amis que je possède sur la route, il me serait arrivé plus d'une fois de demeurer sans abri, tant les moindres *cauponæ*[2] étaient envahies par la foule des voyageurs.

Tant que je traversai le Latium, je pus croire que Victanien avait pris de folles terreurs pour des réalités, ou bien qu'il avait démesurément grossi les dégâts qu'occasionnent parfois en Campanie les légers tremblements de terre qui s'y produisent. En effet, sans le nombre insolite de ceux qui traversaient la province et leurs conversations, qui portaient uniquement sur la catastrophe, rien n'aurait pu faire supposer qu'à quelque distance un phénomène terrible s'était manifesté.

Les campagnes revêtaient déjà leur première parure printanière ; les aquilons, chassés par les zéphyrs, ne desséchaient plus les plaines ; un bienfaisant soleil rendait la vigueur à la végétation et réchauffait de ses tièdes rayons la nature tout entière ; sur les flancs des montagnes s'étageaient des pâturages déjà verts.

La Campanie elle-même se présentait tout d'abord avec son

[1] Voiture à quatre roues, couverte, pouvant contenir deux ou trois personnes.

[2] La *caupona* répondait absolument à l'auberge « logeant à pied et à cheval » que les voyageurs actuels rencontrent encore au bord des routes.

habituel aspect enchanteur. Partout, de quelque côté qu'on portât les yeux, ses campagnes opulentes et les innombrables villas qui les peuplent se présentaient aux regards; mais, quand j'approchai de Neapolis, le spectacle se modifia sensiblement.

Les champs Phlégréens, éprouvés par la commotion, exhalaient encore plus que d'ordinaire ces vapeurs pernicieuses qui en rendent les abords dangereux. Il semblait que les dieux infernaux



Aspect du Vésuve avant l'an 79.

eussent tenu à montrer aux mortels leur présence à l'entrée de leur sinistre empire. A Neapolis même, les preuves commencèrent à frapper mes yeux : des maisons entières gisaient sur le sol; démantelées, éventrées, elles présentaient l'aspect de plaies hideuses défigurant un beau corps; toutefois les temples et les autres monuments, dont la construction exige plus de solidité, n'avaient pas été gravement éprouvés.

La commotion paraît être venue du Vésuve, car on a remarqué que tout ce qui se trouve dans son rayon le plus rapproché a été beaucoup plus fortement atteint que les lieux qui s'en éloignent un peu. C'est ainsi que Resina, Oplonte, Herculanum et surtout Pompeia sont les localités les plus éprouvées.

Cette partie de la contrée présente un aspect d'une désolation sans pareille.

Les routes étant lézardées, fissurées, pleines de crevasses qui rendaient impossible l'emploi d'un char quelconque à partir de Neapolis; je dus continuer mon voyage à cheval.

Tout le long de mon chemin, les plus riantes villas étaient bouleversées. Ici j'aperçus Quersutus faisant l'inventaire de ses ruines et relevant une demi-douzaine de cadavres. C'étaient ceux d'esclaves qui, assoupis par l'ivresse, n'avaient pu se garer de l'écroulement du bâtiment où ils couchaient. Un peu plus loin, je remarquai un personnage s'agitant, avec tous les signes d'une violente douleur, au milieu d'un groupe copiant servilement son attitude ; par-dessus la haie qui borde la route, je reconnus Cliton, l'affranchi de Claude, dont la fortune fut toujours suspectée par son maître imbécile.

Entouré de ses intendants, Cliton constatait que ses fameux viviers étaient bouleversés ; sa douleur provenait de ce que, l'eau s'étant échappée, tous les poissons de prix dont il était si fier gisaient sans vie et formaient déjà un épouvantable charnier qui empestait les alentours.

La nuit commençait à venir lorsque, en travers du chemin, Optiaris me fit remarquer une masse noirâtre semblant fixée au sol, et pourtant animée de mouvements étranges. Nous approchâmes avec une certaine précaution, supposant que nous pouvions avoir affaire à quelque monstre vomi par les entrailles du sol, car notre oreille était en même temps frappée par des sons étranges, entrecoupés d'un souffle bruyant. Arrivés à quelques pas, nous fûmes forcés de reconnaître que ce monstre, cet animal fantastique était tout simplement une vache qui, sans doute affolée par la peur, était venue se jeter dans une étroite crevasse où elle était retenue par les jambes, sans pouvoir sortir de l'étau qui la serrait.

Cette crevasse traversait la route en suivant à droite et à gauche, presque à perte de vue, une ligne absolument régulière. De distance en distance on distinguait, grâce au crépuscule, comme la

fumée de petits foyers s'échappant de cette fissure. A peine nous fûmes-nous approchés de ces colonnes fumantes que nous reculâmes, désagréablement impressionnés. Les dieux infernaux envoient ainsi aux humains leur souffle empesté.

Autour des maisons champêtres, quelques chèvres pâturaient inquiètes; à chaque instant elles s'arrêtaient en dépouillant les buissons. Les pâturages étaient singulièrement peuplés; ici,



Pompéi. — Forum triangulaire.

comme confinés dans un coin de prairie, des bœufs se pressaient couchés, mornes, contemplant de leur regard plus hébété que d'ordinaire les corps de quelques-uns d'entre eux qui s'allongeaient, les membres raidis, sur l'herbe encore rare; autour, quelques chiens affamés, la plupart errants, rôdaient et flairaient avec méfiance cette proie suspecte. Avertis par leur instinct, les animaux des fermes avaient brisé leurs entraves et s'étaient précipités à travers la campagne sans tenir compte des obstacles. On en vit qui, terrifiés par les secousses, se jetèrent tête baissée contre des arbres ou contre des murs et retombèrent tués par la violence du coup. Leur instinct les avait préservés de l'écrase-

ment dans leurs étables; l'affolement les brisait contre le premier obstacle venu.

D'autres, me fut-il conté, se couchaient sur la terre, les flancs secoués par une course effrénée; puis, au bout de quelques moments, on les voyait s'étendre, respirer avec angoisse, allonger le cou et demeurer immobiles; les vapeurs pernicieuses qui



Jupiter capitolin. — D'après une fresque de Pompéi.

s'échappaient du sol pendant ces jours terribles les tuaient par leurs émanations. Leurs cadavres, amoncelés parfois en nombre, dégageaient des exhalaisons capables de déchaîner la peste. Mais personne ne songeait à conjurer ce nouveau danger, tant chacun était absorbé par son propre péril. Les autorités locales avaient fui tout danger, laissant leurs administrés se débattre au milieu de ces calamités.

Quant aux habitants, ils ont abandonné précipitamment leurs demeures pour se sauver dans la campagne, sans même prendre le temps de se munir des objets les plus indispensables. Ils ont

établi en plein air, avec des pièces d'étoffes, des boiseries tirées de leurs maisons ou des planches, des espèces de camps où chacun s'abrite comme il peut, où sont entassés tous les débris et les approvisionnements variés qu'on arrache chaque jour aux ruines des demeures écroulées.

Dans ce premier moment de confusion il n'y avait plus de dis-



Temple de la Fortune. — Restitution d'après les documents historiques.

tinction de classes, le plus orgueilleux comme le plus humble étant également misérables; on peut même dire que les plus riches étaient les plus dépourvus. En effet, accoutumés à ne se préoccuper de rien, se reposant sur leurs serviteurs du soin des choses matérielles, les riches n'ont pas su se procurer les moindres approvisionnements; les pauvres, au contraire, ayant toutes leurs maigres ressources (du moins ceux qui en possédaient) entassées sous la main dans leurs demeures, ont pu, malgré leur panique, se munir de quelques provisions.

Et ce n'était pas un spectacle médiocrement étrange que de considérer, dans les premiers moments de trouble et de désordre, l'attitude des riches de la veille venant implorer, quelquefois bien humblement, l'aide de ceux qu'ils repoussaient naguère avec tant de mépris.

Ce qui excitait si vivement leurs convoitises n'avait pourtant guère de valeur : quelques oignons, des fèves, un peu de farine



Temple de Jupiter dans l'angle du Forum.

ou des lentilles ; c'était à peu près tout ce qu'on avait pour subvenir aux premiers besoins.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, nombre de ces dédaignés savouraient avec délices la vengeance de faire payer à leur tour, par un dur refus, les humiliations d'autrefois.

Cette situation a heureusement peu duré ; ceux qui le pouvaient s'étaient déjà éloignés quand j'arrivai, ou bien avaient fait venir des localités épargnées des vivres chèrement payés.

Certes, Pompeia est bien endommagée, bien des édifices sont compromis ; toutefois le désastre n'a pas atteint les proportions auxquelles je m'attendais. A ne croire que la lettre de Victanien,

tout était bouleversé, il ne restait aucune maison debout. La vérité est que les constructions en mauvais état ont été mises à terre; mais les monuments de quelque solidité en seront quittes pour des réparations importantes. Ce sont les parties délicates des édifices, non leurs parties principales, qui sont atteintes; ainsi, sur le forum, le temple de la Fortune a les colonnes de son péristyle déplacées; par contre le fronton menace de s'écrouler; de même



Forum de Pompei.

pour le Chalcidique. La voie des Tombeaux montre bien des traces de la commotion éprouvée; les murailles de l'enceinte sont gravement lézardées. On m'assure que le théâtre a plusieurs assises importantes ébranlées, mais que, par contre, l'amphithéâtre paraît n'avoir pas souffert.

Malgré ma hâte d'arriver à mon cher Cratère[1], je n'ai pu me dispenser de m'informer du sort de quelques amis. J'ai su avec satisfaction que le vieil Aspetrix n'avait point été écrasé par la chute de sa maison, ainsi qu'on me l'avait dit. Le pontife Vespe-

[1] Le nom du domaine de Lentulus lui venait sans doute de sa situation au bord de la baie de Naples, que les antiques appelaient « Sinus Cumanus ou Crater ».

rianus s'était réfugié dans le sanctuaire du grand Jupiter, dont la toute-puissance l'a sans doute protégé.

Aussitôt ces devoirs de l'amitié accomplis, je suis sorti de la ville, et à peine avais-je franchi le Sarnus et la légère hauteur faisant face au port, qu'un immense soupir de soulagement s'exhalait de ma poitrine; mon regard venait de fouiller, malgré la distance, jusqu'au fond de certain repli du Lactarius familier à ma vue; j'ai reconnu tout de suite que rien ne paraissait changé à l'aspect de ces lieux. Impatient comme moi de savoir à quoi s'en tenir, Optiaris fit prendre aux chevaux une allure tellement rapide, que moins d'une heure après je pénétrais chez moi le cœur rempli d'une joie réelle.

Un philosophe eût appelé égoïsme le sentiment que j'éprouvai alors, en me voyant épargné par le fléau qui avait fait tant de victimes sans arriver jusqu'à moi. En réalité, les secousses n'ont amené de ruines que dans le voisinage immédiat de la Somma[1] et en s'étendant fort peu dans la direction du midi. Les autres parties atteintes par le phénomène en ont été quittes pour une émotion de courte durée.

Nous n'aurons pas, en cette calamité, la ressource des cotisations[2], car trop de monde a été atteint, et aucune raison n'apparaît pour ne pas en arriver à rebâtir la demeure des autres, indépendamment de la nôtre propre.

[1] Une des croupes du Vésuve.

[2] C'était l'usage à Rome, après un incendie ou un malheur de ce genre, que les amis de celui qui en avait été victime se cotisassent pour l'aider à réparer ses pertes; ces contributions volontaires remplaçaient nos assurances.



La voie des Tombeaux en a été encombrée et a retenti pendant plusieurs heures des gémissements des pleureuses, etc.

8 des calendes de mars. An 816 (22 février + 63).

On a dû pourvoir au plus pressé, c'est-à-dire donner la sépulture aux victimes de la catastrophe.

En cette circonstance, il fallait s'abstenir de tout appareil éclatant et ne pas prêter aux critiques malveillantes en paraissant vouloir surpasser en splendeur les modestes funérailles dont la ville était remplie. Chacun l'avait compris ainsi et se guidait d'après ce sentiment de haute convenance.

Athénicos[1] n'a pu s'y résigner. Il a eu la douleur de compter son fils parmi les morts, mais il n'a pas eu le bon sens d'imiter la discrétion des autres familles; il a tenu à lui faire des funérailles magnifiques et à donner le spectacle de toute sa troupe figurant dans le cortège comme sur la scène.

La voie des Tombeaux en a été encombrée et a retenti pendant plusieurs heures des gémissements des pleureuses, des cris et des gesticulations bruyantes des mimes et des histrions. Athénicos avait réclamé jusqu'aux cistres des prêtres d'Isis.

Dans sa douleur inconsciente, le malheureux avait fait de ces tristes funérailles une occasion d'exercer encore son métier.

Cependant j'ai voulu m'expliquer l'épouvante qui marquait chaque ligne de la lettre de Victanien, car ce que j'avais vu au Cratère la justifiait assez peu.

Je fis, sans en laisser rien paraître, une enquête sur ce que je voulais savoir. Cela me fut d'autant plus facile que le récent désastre était l'objet de tous les entretiens. Il soulevait déjà tant de points touchant les intérêts divers, les limites, les responsabilités, les garanties, la condition réciproque des débiteurs et des créanciers, et bien d'autres questions encore, que je pus être renseigné complètement, trop complètement même.

[1] Un entrepreneur de spectacles, ainsi qu'il paraît résulter des lignes qui suivent.

J'appris ainsi que mon *villicus*[1], que je croyais le plus dévoué des serviteurs, n'était qu'un hypocrite et un menteur. Sous le prétexte assez plausible de venir à la ville représenter mes intérêts, il résidait fort peu au Cratère, dont, en résumé, sa femme, un être intelligent et courageux, avait la charge principale. Mon homme était grand amateur de jeux et de théâtre ; on était sûr de le rencontrer partout où s'organisait quelque réjouissance : c'était un fervent des *popinæ,* des *cauponæ* et de tous les mauvais lieux. Tout son argent y passait; mais, par une inexplicable bizarrerie, jamais il ne touchait à l'argent de son maître. Quel que fût son degré d'ivresse ou d'abrutissement, il se possédait assez pour s'arrêter comme devant un abîme infranchissable au moment où, pour continuer sa débauche, il lui aurait fallu puiser dans une bourse étrangère.

J'étais sur le point de lui pardonner pour son honnêteté; déjà je rendais grâces aux dieux de m'avoir octroyé cet incorruptible serviteur, quand je connus la source d'une si grande vertu.

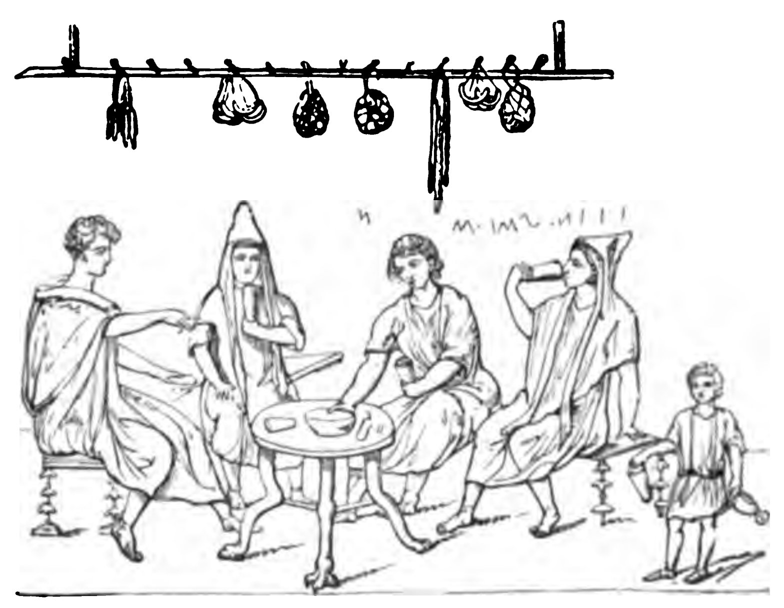
Avant que de m'appartenir, Victanien était de la maison d'un Ibère dont la férocité pour ses esclaves n'avait pas d'égale. Son premier maître fut promptement à même de constater les goûts de son esclave; mais peu lui importait, du moment que le pécule seul de son esclave était intéressé.

Cependant, un jour qu'il eut à transmettre une somme à un créancier pressant, il chargea Victanien de cette mission. Le soir se passa sans qu'on revît l'envoyé ; il reparut le lendemain seulement; en quel état, grands dieux! Chancelant, le cerveau encore troublé par les fumées bachiques, il prétendit avoir été assailli sur la route, à deux pas de la ville, par un groupe de voleurs auxquels il n'avait pu résister. En cherchant à défendre le dépôt à lui confié, disait-il, il avait été cruellement frappé ; le désordre de ses habits, le trouble de ses sens, les horions dont il était couvert n'avaient d'autre origine que la lutte vainement soutenue par lui.

[1] Esclave chargé de gérer une propriété rurale.

En réalité, le coquin n'avait rien eu de plus pressé que de rejoindre, dans une *popina* bien connue de lui, quelques vauriens de son espèce, avec lesquels il s'était battu après boire et après avoir perdu à la *mourre*[1] la somme dont il était porteur.

Une fois bien renseigné, le maître attendit que l'esclave eût repris tout son sang-froid. Quand il le vit rétabli, il le fit suspendre par les bras avec les poids aux pieds, comme pour le fouet; au lieu de lanières, il ordonna qu'on se servît d'un



Popina : établissement de marchand de vin à Pompéi.

bâton de bois dur, dont on devait donner seulement cinq coups, mais le dernier coup devait atteindre le bras droit de façon à le briser. Quand cet ordre eut été exécuté, on laissa le patient suspendu pendant plusieurs minutes encore par le membre mutilé. Lorsqu'on le descendit, il avait perdu connaissance. Il fut quatre mois gravement malade; actuellement encore, le bras ainsi brisé ne lui rend plus les mêmes services que l'autre.

[1] Ce que les Latins appelaient « micatio ou digitis micare ». Jeu de hasard mêlé d'adresse qui s'est perpétué dans le sud de l'Italie sous le nom de *mora*, et qui consiste à faire deviner par un partenaire le nombre de doigts que présentent les mains subitement étendues par les joueurs.

Puis, quand il fut remis, son maître lui tint à peu près le langage suivant :

« Tu as été voleur ; je t'ai puni une première fois en te faisant briser le bras. Si tu recommences, je recommencerai en te fracassant l'autre membre. Et s'il t'arrivait de me tromper une troisième fois, tu subirais une troisième fois le même châtiment ; seulement ce ne serait plus un seul, mais les deux bras ensemble que je te ferais rompre de nouveau. »

Le misérable avait tellement souffert, cette effroyable menace le terrifia si complètement, que le seul souvenir de l'atroce châtiment suffisait pour l'arrêter dans ses débordements les plus complets.

Je l'achetai avec la garantie de n'avoir point à craindre d'être volé par lui ; mais j'ignorais alors à quel horrible procédé je devais l'honnêteté de mon serviteur, qui était persuadé, quant à lui, que son premier maître m'avait instruit du passé et que j'étais homme à user des mêmes procédés.

Dans la circonstance qui me concerne, j'ai recueilli l'assurance que mon *villicus* se trouvait comme d'habitude, — plus encore que d'habitude, — retenu à Pompéi par des motifs peu avouables au moment où les premières secousses se firent sentir. D'autant plus effrayé qu'il était moins en possession de ses facultés, il s'était réfugié aux environs du carrefour de Mercure dans certaine taverne dont il était l'habitué. La masure étant délabrée, elle n'avait pas tardé à s'effondrer ; tous ceux qui s'y trouvaient avaient été ensevelis sous un amas de décombres. On les croyait morts, quand on vit tout à coup apparaître des bras et des têtes s'agitant au milieu des débris ; en même temps des cris de détresse se faisaient entendre du fond de la *popina*. Par bonheur pour les victimes, les matériaux étaient si légers et si vieux qu'ils étaient réduits presque en poussière ; manquant d'appui sur tous les points à la fois, le toit s'était affaissé et avait enfermé la plupart des clients comme sous un couvercle. Le premier sentiment de frayeur une fois dominé, on retira de leur sépulcre de platras ceux qui n'avaient pu en sortir seuls. Quelques-uns restaient encore, et,

pris d'une folle terreur, poussaient des cris terribles, dont l'intensité était en raison inverse du danger qu'ils couraient. Victanien (il est à peine besoin de le dire) était du nombre. En agrandissant les brèches de la toiture, on put arriver jusqu'à lui et à ses compagnons; on fut tout surpris de constater qu'à part des blessures insignifiantes ils étaient sains et saufs. Mon *villicus* s'était trouvé subitement dégrisé.

C'est alors que, voyant les secousses continuer et les ruines s'amonceler, n'osant s'aventurer dans la campagne tout autant bouleversée que la ville, Victanien se réfugia vers l'amphithéâtre, chez un de ses amis, où il attendit la fin de la tourmente. Puis, comprenant que son devoir l'obligeait à me mettre au courant de la situation, il m'écrivit en toute hâte et remit au *tabellaire*[1] la lettre qui m'avait si fort alarmé. Le fourbe n'avait point pensé à tout : pour paraître zélé, il avait appliqué à mon domaine du Cratère une foule de faits qui s'étaient bien passés dans la campagne, mais il avait négligé de s'assurer auparavant si sa supercherie avait quelque vraisemblance.

Comme les dieux avaient permis que mon Cratère fût épargné, on peut juger de l'embarras de Victanien en m'apercevant. Cependant le drôle avait eu le temps d'arrêter une ligne de conduite; il crut pouvoir détourner suffisamment mon attention par l'empressement de son accueil et en cherchant à m'apitoyer sur le sort de ceux qui, au pied même du Lactarius, avaient éprouvé des dommages.

J'aurais dû, pour punir tant de fourberie, faire périr sous le fouet mon infidèle serviteur; mais je me trouvai si heureux de revoir intact mon modeste domaine, que je me suis contenté de lui faire porter la fourche depuis le Cratère jusqu'à Stabies.

[1] *Tabellarius*. C'était un courrier qui portait les dépêches expédiées aux gouverneurs de province ou envoyées par eux. Il se chargeait en même temps des lettres des particuliers pour les localités se trouvant sur son passage et pour le lieu de sa destination. Ce n'était point un facteur public, car les anciens ne connurent jamais le service de la poste, du moins dans le sens que nous attachons à ce mot.

5 des nones de mai. An 816 (3 mai + 63).

L'empereur a envoyé ses ordres; il veut que la ville soit relevée de ses ruines; il entend que chacun se hâte de faire disparaître les traces de la catastrophe et qu'on en profite pour orner la cité.



Le *tepidarium* des thermes de Pompéi.

A ceux qui objectent l'insuffisance de leurs ressources, le préfet a ordre de faire les avances nécessaires et, au besoin, d'imposer l'exécution des travaux dans un délai déterminé.

Le Cratère n'ayant point souffert, je me trouve tout indiqué à certains de mes amis, moins heureux que moi, qui me demandent assistance. J'ai prêté cinquante mille sesterces à Clivus Honorius; dès le lendemain Ottacilius Crassus venait m'en demander autant; j'ai prêté encore. Mais lorsque, deux jours après, Claudius Pulcher, s'autorisant de ces précédents, m'a demandé, en les exigeant presque, trente-deux mille sesterces, j'ai dû lui faire



La voie Appia au sortir de la porte Capène.

comprendre que, s'il s'adressait à moi en ami, l'ami avait épuisé ses ressources disponibles; que si, au contraire, il me prenait pour un banquier, c'était aux environs des Janus qu'il devait faire sa demande.

« Au reste, ai-je ajouté, il ne faut pas croire qu'en obligeant mes amis j'aie négligé mes intérêts. J'ai pris une usure[1] convenable et des garanties. »

16 des calendes d'août. An 816 (17 juillet + 63).

Voici la première fois que je vois à Martialis un visage moins morose; je n'ai pu m'empêcher de lui en faire la remarque.

« En effet, maître, me dit-il, je ne suis pas souvent content parce que je suis rarement favorisé; mais je serais injuste envers les dieux si, cette fois, je ne les remerciais pas. Grâce à la bonne déesse, mon Victorinus vient d'être attaché comme médecin à la famille[2] mâle de la maison impériale. J'en suis heureux, parce qu'il pourra gagner quelque argent et me compenser, je l'espère, les sacrifices que j'ai faits pour son éducation. »

Je lui ai adressé mon compliment, tout en faisant à part moi les plus strictes réserves sur ce que le vieil avare appelle ses sacrifices; puis, je lui demandai de me faire connaître l'heureuse circonstance à laquelle il devait un semblable résultat.

Il me raconta que, dans ces derniers temps, Victorinus, se trouvant sur l'Appienne, se divertissait, comme tout le monde, à regarder les promeneurs et leurs équipages, les litières et les beaux qui les accompagnaient. Comme il allait rentrer en ville, une litière superbe arrivait à grand train, au pas rapide et élas-

[1] Les Romains appelaient *usure* le loyer de l'argent.

[2] Par ce mot de famille, on entendait non les parents, mais les gens, les esclaves de la maison, les *famuli*.

tique de huit Africains. Une jeune femme d'une éclatante beauté y était mollement étendue, promenant sur la foule un regard plein de nonchalance et d'orgueil. Il reconnut de suite Cisterna, la favorite de Tigellinus.

Chacun se retournait pour contempler à la fois l'élégante personne et son cortège. En effet, ces huit hommes semblaient coulés dans un même moule, tant ils étaient bien appareillés ; la précision de leurs mouvements forçait l'attention; leur costume relevait encore l'aspect de leur groupe, car la ceinture de toile éclatante de blancheur qui ceignait leurs reins, les phalères[1] d'argent poli qui retombaient sur leur poitrine et les bracelets de même métal qui entouraient leurs bras, faisaient ressortir puissamment l'ébène de leur peau.

Ils semblaient très fiers d'appartenir à une personne si répandue, et non moins flattés de l'attention dont ils étaient l'objet. Comme ils se rengorgeaient sous les exclamations, un d'eux, manquant d'attention, vint à mettre le pied sur un débris d'ampoule que le hasard avait placé sous ses pas. La douleur fut si vive et la blessure si profonde que l'esclave, lâchant tout à coup son levier, s'affaissa comme une masse, entraînant dans sa chute le porteur qui le précédait. Il en résulta un choc subit qui fit presque tomber la litière; l'équilibre avait été si brutalement rompu que Cisterna fut projetée contre un des Cupidons de bronze qui ornent les angles ; sa tête heurta si rudement que le sang jaillit et que la belle promeneuse perdit connaissance.

On juge de l'émoi occasionné dans le cortège par un tel accident.

Subitement inspiré, Victorinus se précipita ; déclinant sa qualité de médecin, animé d'une audace qui l'étonna lui-même plus tard, il donna d'urgence les premiers soins, commandant aux esclaves et dirigeant les suivantes affolées. Il fit transporter immé-

[1] Plaques d'argent poli en forme de croissant. La phalère, récompense honorifique d'abord réservée aux militaires, était devenue, par extension, un simple ornement qui se portait au cou.

diatement Cisterna chez elle et ne la quitta qu'après s'être assuré que l'accident était sans gravité, l'émotion seule ayant causé l'évanouissement.

Croyant tout d'abord que Victorinus n'était qu'un impertinent admirateur de Cisterna, Tigellinus avait juré de punir son audace ; mais, mieux informé, sollicité par Cisterna elle-même qui voulait se montrer reconnaissante, il se ravisa et, le jour même, il désigna le jeune médecin pour être attaché à la maison impériale.

Telle était la cause de la fortune inespérée qu'entrevoyait déjà Martialis.

Quelles que soient ses lamentations, je ne pense pas que Victorinus lui ait jamais rien coûté. Depuis qu'il lui appartient, mon beau-père n'a jamais laissé Martialis manquer de rien, non plus que les siens. Il se montre même pour ses gens d'une générosité aussi louable qu'exagérée.

Lorsque le petit Victorinus a été en âge d'en profiter, il a contribué au développement de son intelligence en l'envoyant suivre les leçons de professeurs émérites.

D'autre part, Martialis a toujours joui d'une extrême liberté d'allures, lui permettant des gains inconnus à la plupart de ses semblables. Enfin, il n'a jamais vu son maître toucher à son pécule, malgré tout le droit qu'il en a.

Selon moi, ce qu'il appelle la compensation de ses sacrifices ne peut être qu'une espérance de grossir encore les profits fort respectables qu'il possède déjà.

Il paraît, en effet, que ces médecins de la famille impériale se font une bonne clientèle dans le monde des affranchis et des esclaves ; ils y sont recherchés. Pourquoi ? Peut-être parce qu'on ne confierait pas au premier venu le soin d'entretenir en bon état de santé tant de valeurs aussi coûteuses que celles dont se compose la maison de l'empereur[1]. C'est pourquoi, m'a certifié Martialis,

[1] On y comptait en effet, par groupes de plusieurs centaines, des esclaves de tous les pays de l'empire. On se les procurait à des prix souvent très élevés.

on y maintient une organisation complète de médecins, de chirurgiens, d'oculistes, d'infirmiers. Il y a même, pour le service particulier de la famille femelle des esclaves impériaux, des femmes médecins assistées de sages-femmes et de garde-malades. Tout ce monde, paraît-il, est à même de réaliser des gains importants.

Je conçois tout l'attrait qu'une telle situation peut avoir pour le vieux Martialis, et je m'explique maintenant pourquoi son ambition paternelle est si largement satisfaite. Il espère peut-être que quelque nouvelle circonstance heureuse mettra son fils en lumière et lui permettra d'arriver, lui aussi, à l'un de ces postes lucratifs que la faveur du maître accorde parfois à un médecin de confiance[1].

3 des nones de septembre. An 816 (3 septembre + 63).

La correspondance assidue que je dois à l'amitié de Catullus n'est point de nature à me faire regretter ma retraite de Rome.

Les détails qu'il me donne sur la situation de la Ville me fait voir sous un jour bien sombre l'existence de ceux que le devoir ou la nécessité retiennent là-bas. Ses réflexions, particulièrement sur l'attitude de plus en plus déplorable de l'empereur, m'expliquent les sous-entendus que je relève en grand nombre dans les lettres du prudent Quersutus.

Tandis que les nouvelles qui parviennent ici par les organes publics, bien surveillés, ne nous parlent que des grands succès de Néron au cirque, mon vieux Catullus me dépeint les choses sous leur vrai jour, et me permet de suivre les progrès de la

[1] On a vu de simples médecins devenir, sous l'empire, les caissiers généraux de provinces entières.

décomposition sociale dont nous périrons certainement dans un avenir plus ou moins prochain.

4 des ides de septembre. An 816 (11 septembre + 63).

Il est maintenant bien manifeste que l'unique préoccupation du prince est de se maintenir dans la faveur du peuple par quelque moyen que ce puisse être. N'ayant plus autour de lui que les hommes les plus vils et les plus pervers, il n'en saurait être autrement.

C'est ainsi que, depuis quelque temps, il entretient constamment son entourage de sa volonté bien formelle d'enthousiasmer la populace par ses talents de comédien et de chanteur. Cette idée est passée chez lui à l'état d'obsession. Il en est affolé. Il ne se contente plus des applaudissements complaisants de ses familiers, de ses succès sur son théâtre et dans son cirque ; il a atteint ce degré de démence de ne rêver à rien moins qu'à prostituer la majesté impériale devant un grossier public.

Néanmoins, il hésite. Tout déraisonnable qu'est son projet, il réfléchit, — ou il lui a été suggéré, — que la familiarité, le sans-gêne habituels de la plèbe à l'égard du César pourraient fort bien se montrer d'une façon déplaisante pour l'amour-propre de l'artiste impérial. Car, de toutes les considérations à faire valoir, la seule qui lui paraisse digne d'attention est le tort que pourrait éprouver sa réputation de comédien.

De nombreux conciliabules ont eu lieu entre lui et ses intimes, afin d'examiner les graves questions que soulevaient ses projets. Mon fils m'affirme qu'à la suite de longues conférences il a été décidé que les débuts impériaux se feraient à Neapolis et non à Rome. Les Grecs et les Levantins de la ville de Vénus auront les

prémices de l'histrion couronné. Ces pseudo-romains auront l'honneur de faire chorus avec les augustaux [1].

3 des calendes d'octobre. An 816 (29 septembre + 63).

Malgré le risque d'être reconnu par quelque familier de l'empereur, je n'ai pu résister à la curiosité d'assister aux débuts annoncés.

Sentant combien ma démarche serait une peine et une gêne pour Bibulus, je n'ai même pas voulu lui annoncer mon excursion à Neapolis.

Je suis venu en curieux et je m'en suis retourné plein de tristesse, écœuré, effrayé de l'abîme de misères morales où se perd le nom romain.

A-t-il bien ou mal chanté? S'il faut en croire le tonnerre d'applaudissements dont les spectateurs ont couvert ses dernières notes, Néron a soulevé l'enthousiasme de ses auditeurs. Pour moi, je me suis senti saisi, dès le premier moment, par un malaise inattendu, inexprimable. Je ne pouvais m'imaginer que le chanteur que j'avais sous les yeux, dont l'anxieuse inquiétude mendiait les suffrages de la foule, était le maître de l'empire, le César qui régnait à Rome, le prince qui présidait au Sénat.

[1] On nommait ainsi une bande de familiers que Néron traînait toujours avec lui et dont la mission spéciale était d'applaudir à ses succès de cirque et de théâtre. Plus tard, ces augustaux constituèrent une véritable organisation hiérarchique, comptant jusqu'à cinq cents chevaliers et mille plébéiens; ils étaient disciplinés et divisés par cohortes; on les exerçait à toutes les manœuvres de leur profession. Les chefs de ces applaudisseurs impériaux avaient quatre cent mille sesterces de traitement, — à peu près 100000 francs; — les simples légionnaires étaient payés en proportion. On les reconnaissait à leur tenue élégante et à l'anneau qu'ils portaient à la main gauche. Leurs exercices consistaient à exprimer, selon l'ordre qu'ils en recevaient, la gaieté, la satisfaction, l'enthousiasme. Ces modes d'applaudir avaient chacun leur nom et leur application spéciale; c'étaient le bourdonnement, la grêle, les castagnettes.



Néron faisant ses débuts en public au théâtre de Naples.

Le rouge de la honte m'est monté au front en comprenant que cette représentation était surtout une flatterie à l'adresse de tous ces étrangers, dont le commerce assure l'existence du peuple de Rome.

Je me suis alors demandé à quel degré d'abaissement l'autorité impériale était tombée pour être ainsi dominée par des préoccupations exclusivement réservées aux histrions.

J'étais tellement absorbé par ces pensées pénibles que j'ai laissé passer inaperçu le tremblement du sol qui a failli interrompre le spectacle.

Et tandis que, fier de son triste triomphe, César se retirait majestueusement et célébrait joyeusement son succès, j'ai fui au Cratère mettre un peu d'ordre et de calme dans mon esprit bouleversé.

6 des ides d'octobre. An 816 (10 octobre + 63).

Depuis qu'il avait été tant applaudi par eux à Neapolis, Néron, paraît-il, ne jurait plus que par les Grecs, dont le bon goût, le sentiment artistique lui paraissent bien supérieurs à celui des Romains. Il avait formé le projet d'aller demander à la terre classique des arts une longue suite de succès dont il aurait poursuivi le couronnement ici. Son entourage, malgré la réserve qui lui était imposée, ne lui dissimulait cependant point ce qu'une pareille entreprise avait d'insolite et de dangereux à la fois pour l'empereur et pour l'État; mais tout était inutile. Les événements pouvaient seuls avoir raison d'une pareille folie.

C'est pourquoi, tandis qu'il s'oubliait à Beneventum[1], chez le savetier Vatinius, le parti de la cour avait organisé le faux complot de Silanus.

Pour compenser l'évanouissement du rêve si longuement ca-

[1] Bénévent.

ressé, ses conseillers intimes, ayant décidé Néron à célébrer les jeux qu'il avait institués, lui suggérèrent habilement l'idée de profiter de la circonstance pour demander dès maintenant à ses concitoyens la sanction qu'il ambitionnait.

On en a répandu le bruit avec des airs de mystère qui n'ont fait que stimuler la curiosité et exciter l'impatience du public. Si bien que les factions[1] et toute la population des théâtres se sont émues au point de n'avoir plus qu'un seul sujet de conversation : l'apparition du César sur la scène.

Dans tous les lieux publics, aux bains, sous les portiques aussi bien que dans les tavernes, dans les gymnases comme dans les basiliques, les augustaux et les prétoriens, répandus partout, exaltaient l'éloge du « cher Néron » et portaient à son paroxysme la fiévreuse attente du peuple.

Le but cherché a été admirablement préparé, il faut le reconnaître. Jusqu'à la dernière minute, cette apparition de l'empereur a été l'objet des soins les plus entendus dans l'art de la mise en scène.

Il est venu tout d'abord prendre sa place dans la loge impériale, avec tout l'appareil d'usage, pour présider les jeux. A cette vue, la foule a cru qu'il renonçait à chanter; une anxiété immense s'empara d'elle; tous les spectateurs, se levant à la fois, acclamant Néron, le conjurèrent de faire entendre sa voix céleste.

C'était un spectacle bien curieux, — et bien répugnant aussi, ajoute Catullus, — que celui de tout ce peuple tendant les mains vers le prince, l'invoquant comme pour le supplier d'écarter de lui quelque effroyable calamité. Plébéiens et patriciens, citoyens

[1] On désignait par ce nom les cochers ou aurigaires prenant part aux courses du cirque. Ils étaient divisés en quatre bandes ou *factions* qui se distinguaient par la couleur des tuniques, qui étaient vertes, bleues, rousses, blanches. En raison de la passion que le peuple apportait au succès de l'une ou l'autre de ces factions, elles étaient devenues de véritables puissances avec lesquelles l'opinion publique avait à compter. Néron appartenait à la faction des vertes.

C'est de là que viennent les noms de *factions* et de *factieux* donnés à des réunions et à des gens qui prétendent gouverner en opposition avec les pouvoirs réguliers.

et esclaves, soldats et histrions, eunuques et sénateurs, tous, dans la posture de la prière ou poussant des acclamations formidables, cherchaient à triompher d'une résistance qui ne demandait qu'à être brisée.

A la fin, se levant comme vaincu par tant d'insistance, il fit signe qu'il allait parler. Un grand silence règna aussitôt. Prenant alors la parole, Néron commença à remercier les « nobles citoyens » de Rome de son attachement à sa personne et du cas qu'ils faisaient de son « modeste talent ».

Le mot était prémédité, car un concert de protestations s'éleva aussitôt contre une pareille expression.

Il reprit en faisant savoir que, devant une manifestation aussi flatteuse, il croyait devoir déférer aux désirs exprimés. Il conclut en annonçant qu'il se ferait entendre dans ses jardins.

Grâce aux augustaux, habilement dispersés dans la foule, une formidable clameur de récrimination s'éleva de toutes parts, plus forte encore que la première.

« Sur la scène! sur la scène! pas de jardins! »

Mais, par un calcul habile, Néron ne voulut pas céder. Malgré l'intensité des clameurs qui allaient dégénérant en invectives, il prolongea sa résistance au vœu du peuple.

C'est alors que les prétoriens de garde auprès de l'empereur, se voyant sur le point d'être privés d'un spectacle qu'ils avaient également espéré, s'approchèrent de lui et joignirent leurs instances à celles du peuple.

C'était le moment attendu. Personne n'ignore que si l'empereur tient à sa popularité dans Rome, il tient bien davantage encore au suffrage de sa garde. Il recueille avec une attention minutieuse tout ce que disent de lui les prétoriens et tient compte avant tout de leur opinion sur ses actes. Or, il y avait pour le César une importance capitale à ne pas froisser le sentiment qu'ont ces troupes sur le prestige impérial. L'entreprise projetée pouvait leur paraître un attentat bien grave si la foule, dont on connaît la mobilité d'impressions, n'accordait pas ses applaudissements au prince.

En sollicitant, eux aussi, l'apparition de Néron sur la scène, les prétoriens partageaient la responsabilité des conséquences de l'acte. Un tel accord constituait une force irrésistible; le maître n'avait plus qu'à se soumettre.

En effet, il promit de se faire entendre le jour même.

C'était la réalisation de son désir le plus cher, depuis qu'il avait reconnu l'impossibilité de faire le voyage de Grèce.

Quand la foule apprit la décision, ce fut un enthousiasme indescriptible, une joie touchant au délire.

Le nom de Néron fut immédiatement inscrit sur la liste et jeté dans l'urne avec celui des autres concurrents. Lorsqu'il sortit, le César monta sur la scène sans plus d'apparat que les autres artistes. Il se fit seulement accompagner de Fœnius et de Tigellinus, qui se tinrent à ses côtés, remplissant le rôle de parrains que Burrhus et Sénèque avaient précédemment rempli sur le théâtre particulier de l'empereur. Peu à peu, au fur et à mesure que l'impression devenait favorable, la scène se peupla de ses amis intimes.

Le succès, il faut le reconnaître, dépassa toute attente. Était-ce la joie de la fête, l'étrangeté du spectacle ou bien la grande popularité de Néron; était-ce son talent lui-même qui enleva les suffrages de la foule? Étaient-ce toutes ces causes réunies? Toujours est-il que les effets ont répondu à l'attente du prince, et que le succès a été au niveau des espérances.

Néanmoins, je m'explique difficilement l'impression qu'a dû produire ce terrible acteur, car j'imagine qu'une confusion étrange a dû se produire dans l'esprit de plus d'un spectateur en voyant aux prises, sur la scène, la majesté impériale et l'ambitieuse gloriole de l'histrion. Il me semble que beaucoup ont dû souffrir de ce contraste qui a dégradé le César sans honorer le comédien.

La palme lui a été décernée. Elle ne pouvait lui manquer!

Il l'a recueillie avec une satisfaction nullement dissimulée, et l'on assure qu'une fois retiré, le soir, dans son appartement, il en a décoré le chevet de son lit.

La joie populaire s'est longuement et bruyamment manifestée. Les tavernes et les *popinæ* n'ont pas eu assez d'amphores pour célébrer le triomphe de leur impérial client.

Si ce qu'on ajoute est exact, les satisfactions du succès ne tarderont pas à être compensées par les exigences du peuple. Répandus dans les établissements de tout genre fréquentés par le public, les augustaux avaient ordre de recueillir et de noter soigneusement l'opinion que les citoyens se laissaient aller à exprimer une fois qu'ils se sentaient affranchis des influences résultant de leur réunion en grand nombre.

Chacun concluait en se promettant d'exiger beaucoup de Néron, puisque Néron se mettait si volontiers à la disposition du peuple.

17 des calendes de novembre. An 816 (16 octobre + 63).

Enfin j'ai retrouvé le Catullus d'autrefois! Sa lettre est un réconfortant nécessaire et elle me charme, puisqu'il m'apprend que, se rendant enfin à ses observations et aux miennes, Bibulus se propose de faire des démarches actives pour obtenir un changement de fonctions.

Il ne respire plus à l'aise dans ce milieu corrompu; il éprouve le besoin de retremper son âme et son corps dans des occupations plus dignes de son nom et plus conformes à ses aspirations.

Par le temps actuel, c'est à qui réussira à prendre place au milieu de cette foule de courtisans et de vilains personnages qui composent la cour impériale; Bibulus trouvera donc aisément à se faire remplacer. Il sera plus difficile de faire un choix judicieux de l'emploi qu'il s'agit de solliciter.

En principe, Catullus lui conseille l'éloignement. Le moral s'en trouvera mieux; la position y gagnera davantage.

Pour me faire apprécier d'un simple coup d'œil l'espace parcouru par Néron sur la pente de la dégradation, Catullus se borne à me souligner d'un trait cette simple énumération :

SÉNÈQUE — BURRHUS
PÂRIS — ANICETUS
TIGELLINUS — PHŒBUS
VATINIUS [1]
PANÉROS ! [2]

Une sorte d'association existe entre tous ces hommes de race servile qui forment maintenant l'entourage de Néron. Leur but est apparent et avoué : il s'agit d'exploiter l'autorité du prince et de remplacer les patriciens, non dans leurs traditions, dans leurs services ou dans le renom de haute honorabilité dont beaucoup jouissent encore, mais de les supplanter dans les dignités, dans le rang, dans les grands biens qu'ils détiennent.

. . . .
. . . .

6 des calendes d'août. An 817 (27 juillet + 64).

Je n'ai plus rien retrouvé de notre demeure du Cœlius. Mais en présence de l'épouvantable désastre qui frappe tant de malheureux, ai-je le droit de me plaindre plus haut qu'eux ?

A quelques indices bien vagues, à la configuration familière du terrain, j'ai pu reconnaître ce qui fut la maison de mes pères.

[1] Garçon cordonnier dont l'abjection fit la fortune, et qui prit à la cour de Néron une situation prépondérante.

[2] C'était un singe que Néron aima passionnément, auquel il fit construire un palais et dont il pleura la mort amèrement.

L'incendie a été si intense, il a fait tant de ruines qu'on aperçoit seulement un formidable chaos à la place de ce qui était, hier encore, les régions les plus fréquentées de la Ville.

Les conséquences en sont navrantes, car on est en présence



Néron arrive d'Antium et regarde l'incendie de Rome.

d'une multitude comptant peut-être trois cent ou quatre cent mille individus de tout âge et de tout sexe, sans vêtements, sans asile, sans pain, regardant les débris fumants d'un regard éteint que la stupeur domine encore ; les uns, accroupis par troupes immobiles, restent couchés dans l'abrutissement de la douleur ; d'autres, errant à travers les ruines qui achèvent de s'écrouler, passent

par bandes silencieuses et consternées. Certains, par contre, se répandent en violentes imprécations et cherchent à entraîner leurs compagnons d'infortune dans des revendications criminelles.

Ces derniers sont dangereux. Si l'on ne se hâtait d'apaiser leur colère, il leur serait aisé de provoquer quelques soulèvements dans cette foule qu'un rien peut lancer contre le reste de la Ville.

Au milieu de tout le désordre qu'entraîne la catastrophe, on entend circuler les versions les plus contradictoires sur l'origine de l'incendie. Les uns vont jusqu'à accuser l'empereur en déclarant que, ne sachant plus par quels moyens maintenir à son profit l'attention du peuple, il a imaginé de faire brûler une partie de Rome, afin d'avoir l'occasion de la rebâtir plus riche et plus belle. On raconte ailleurs que l'on a vu des gens lancer des torches contre les maisons que l'incendie n'atteignait pas assez vite; que des individus parcouraient les îles enflammées, menaçant ceux qui tentaient d'éteindre le feu. Que ne dit-on pas? Quelles suppositions ne fait-on pas? Quelles accusations ne formule-t-on pas?

La vérité sera bien difficile à connaître. Et, quand on l'aura connue, — si jamais on la découvre, — quels moyens aura-t-on de remonter jusqu'aux vrais auteurs de cet épouvantable désastre?

3 des calendes d'août. An 817 (30 juillet + 64).

Tous les mauvais bruits qui circulent sur Néron depuis l'incendie ont singulièrement stimulé le zèle des autorités. Le préfet, les consuls, les édiles, l'empereur lui-même, tout le monde rivalise de zèle, comprenant l'intérêt immense qu'il y a à ne point livrer la foule des victimes aux inspirations du désespoir.

Pour les abriter, on leur a aussitôt ouvert le champ de Mars, les monuments d'Agrippa ; le prince a donné ses jardins. On construit à la hâte des abris provisoires.

De nouvelles *tessères* de blé [1], valables pour une période de temps limité, ont été distribuées en abondance.

Des portiques de Minucius [2] aux Navalia [3] c'est une longue procession de ces malheureux, divisés par groupes d'égal nombre et qui, sous la conduite de centurions, de lieutenants, de tribuns, vont recevoir les distributions de l'*annone*. Aux indigents le blé est donné gratuitement, comme aux *frumentaires;* à ceux qui ont encore quelques ressources, il est cédé à un prix très minime.

Des courriers ont été envoyés dans les villes voisines avec injonction de diriger sur Rome d'amples approvisionnements en vivres et en vêtements.

Des ordres sont donnés pour que tous les vaisseaux présents dans les ports soient déchargés au plus vite et envoyés aussitôt en Numidie et en Égypte afin d'en rapporter du blé.

Quersutus a été épargné. Il me recueille pendant mon séjour à Rome, ainsi que Catullus, dont la maison, voisine de la mienne, a disparu complètement.

Veille des nones d'octobre. An 817 (6 octobre + 64).

A peine les cendres de l'incendie étaient-elles refroidies qu'on a constaté les plus louables efforts pour effacer les traces du sinistre.

[1] La *tessère* était un billet ou bon qui donnait droit à des distributions en nature ou en argent. Elle était formée d'une petite planchette de troène portant des indications d'ordre, qui permettaient le contrôle des distributions faites à chacun des porteurs.

[2] C'était au portique de Minucius que se faisait le contrôle de la délivrance des vivres.

[3] Port sur le Tibre, où arrivaient les provisions de blé et où chaque porteur de tessère allait retirer la quantité qui lui était attribuée.

Tous les architectes en renom ont été appelés à donner leur avis et à proposer immédiatement des plans pour la reconstruction des régions détruites. Ce n'est pas une petite entreprise, car on estime que les deux incendies n'ont laissé debout qu'un tiers de la ville.

Le Sénat et le conseil intime étudient, chacun de son côté, sans suspendre leurs délibérations, des mesures permettant de mettre à la disposition des victimes les ressources suffisantes pour le rétablissement de leurs demeures. On va édicter une loi qui devra couper court aux innombrables et difficiles revendications de chacun. Il n'y aurait plus ni responsabilité, ni contribution réciproque; un partage général des terrains serait fait de manière à égaliser à peu près la valeur de chaque lot, et l'on imposerait à tous les constructeurs certaines conditions d'aspect, de hauteur et de matériaux. Chacun devra établir dans sa maison des réservoirs constamment pleins d'eau pour parer à de nouveaux désastres. Afin de rendre cette prescription efficace, on fera une nouvelle et plus équitable répartition des eaux, lesquelles ne manquent pas, mais sont trop souvent affectées à quelques privilégiés ou sont détournées frauduleusement de leur destination.

César est désireux de voir une Rome nouvelle s'élever sur les ruines de l'ancienne; il la veut luxueuse, percée de vastes voies permettant à l'air et au soleil de pénétrer librement entre les îles. Il veut encore que chaque maison ait un péristyle afin que les passants puissent se trouver à l'abri du soleil et du mauvais temps.

Dans le but de hâter l'exécution des travaux, des encouragements sont promis à ceux qui auront achevé leurs constructions dans un temps déterminé.

Pour commencer, on déblaye avec ardeur les emplacements couverts de débris. On se débarrasse des décombres d'une ingénieuse façon; tous les bateaux inoccupés ou incapables de tenir la mer en sont chargés, puis ils vont déverser utilement leur contenu dans les marais d'Ostie.

On dit bien que cette grande hâte n'est pas occasionnée exclusivement par le souci du bien public, mais que le désir de reconstruire au plus vite la Maison du Passage [1] est le mobile principal de l'empereur. En présence de la misère générale, sachant sa popularité fortement atteinte; Néron ne veut point paraître donner ses premiers soins à l'exécution de ce projet; il veut qu'on puisse dire que sa sollicitude s'est appliquée aux intérêts publics avant de s'appliquer aux siens.

Quant à ce qui me concerne, j'ai longuement conféré avec Pythios. Au grand regret de l'habile artiste, je ne relèverai pas de ses ruines la maison des Lentulus, le Cratère étant désormais mon foyer. Je me contenterai d'édifier une île, dont les logements seront destinés aux gens de modeste position; le bas, tout autour, sera converti en tavernes. Ayant à tout jamais renoncé à habiter Rome, je trouverai dans cette combinaison un revenu qui compensera une partie de ma perte.

Catullus procède autrement. Il ne peut se résigner à la disparition de sa demeure; à aucun prix il ne veut s'éloigner de la Ville; ne l'ayant jamais quittée au delà de quelques journées, ce n'est pas à son âge qu'il modifiera ses goûts. D'ailleurs, il entend ne rien changer à ses habitudes : le Sénat le charme et l'attire ; il veut, dit-il, mourir sous le *laticlave* [2].

Je crains que son entreprise ne dépasse ses ressources. Il est pauvre, possédant tout juste le *cens* [3]; il n'a jamais voulu profiter de la générosité des empereurs, ni solliciter aucune de leurs faveurs. Ce sont là des difficultés à joindre à celles qu'il aura certainement avec les constructeurs. Pythios lui affirme bien qu'il peut réaliser une notable économie en utilisant les pierres les moins atteintes par le feu et en achetant de divers côtés des

[1] Cette splendide demeure, à peine achevée, venait d'être dévorée par l'incendie. C'est elle qui, dans la reconstruction de Rome, est devenue plus tard la fameuse Maison d'or.

[2] Bande de couleur pourpre bordant la toge, que les sénateurs romains et quelques rares chevaliers avaient seuls le droit de porter.

[3] Le cens sénatorial était de 1 200 000 sesterces, environ 300 000 francs.

matériaux encore bons. Pour ma part, je ne crois guère à ces indications d'artistes; j'ai souvent reconnu qu'au moment de la mise à exécution, la réalité ne répond presque jamais aux espérances dont on s'est bercé.

4 des nones de décembre. An 817 (2 décembre + 64).

J'ai dû céder aux instances de Licinia, aux supplications de Bibulus, aux amicales remontrances de Catullus. Mes plans se trouvent complètement bouleversés : au lieu des maisons de produit que je comptais élever au Cœlius, je rebâtirai la demeure des Lentulus.

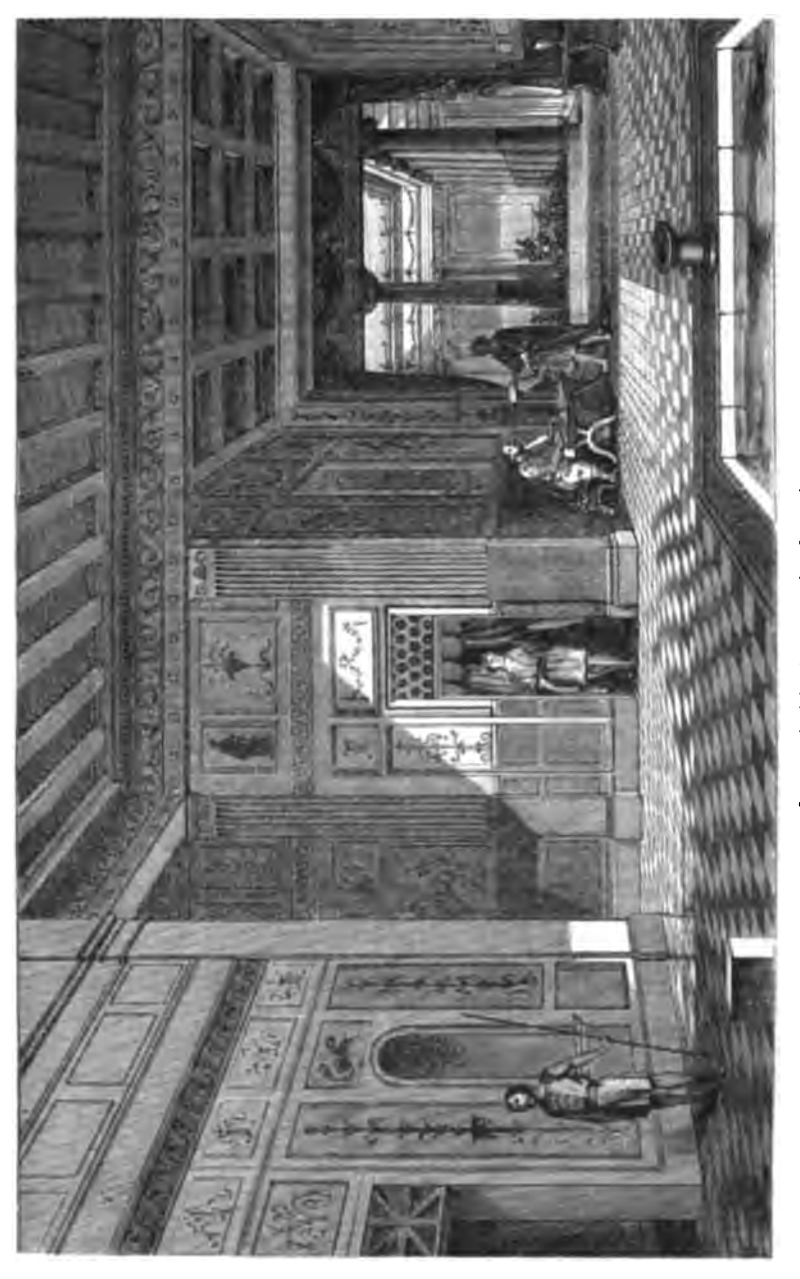
Conseillée par Catullus, Licinia m'a fait valoir que si ma disgrâce et mes goûts m'éloignaient de la cour et de Rome, je devais regarder au delà de la situation présente et me préoccuper des Lentulus futurs.

Tandis que je défends mes projets en reconnaissant à Bibulus le droit de disposer comme il l'entendra de ses biens à venir et, s'il le veut, de rebâtir la demeure ancestrale, Licinia m'objecte qu'en refusant de relever le palais des Lentulus j'entrave la carrière de mon fils, que je lui impose la tâche de fonder à nouveau la réputation patricienne de son nom, tandis que l'existence de notre vieille demeure ne lui laissera plus qu'à continuer une tradition ininterrompue.

Si bien que, vaincu par ces raisons, vaincu surtout par le désir de ne point mécontenter des êtres aussi chers et des amis dévoués, j'ai cédé.

Mais j'entends ne rien accorder au vain plaisir de briller; je prétends me borner à relever des ruines sans me lancer dans aucune de ces dépenses qui pourraient faire croire à l'intention de répandre un certain renom sur moi. Je me borne, — puisque

j'y suis contraint moralement, — à préparer un fonds patrimonial, un cadre dans lequel Bibulus mettra plus tard ce qu'il lui conviendra d'y placer.



Je rebâtirai la demeure des Lentulus.

N'ayant point, comme l'opulent Cassiulus, la précieuse ressource de puiser à même dans les magasins des Navalia pour me faire bâtir un palais de marbre, ma demeure sera d'une extrême

simplicité. Je vais seulement remettre en état de solidité les murs principaux, et l'ornementation ne sera certainement pas due au pinceau d'Alexandre[1]. Ce n'est pas moi qu'on trouvera fouillant les ateliers des artistes à la mode et faisant assaut contre des concurrents pour enlever à prix d'or des œuvres habilement mises en vue. Je désire uniquement que ma maison soit assez vaste pour contenir une famille, assez ornée pour qu'elle soit habitable, assez modeste pour n'exciter l'envie de personne.

Depuis que les nécessités de gouvernement ont imposé à l'empereur ces entreprises de constructions incessantes, on a modifié la façon de bâtir. Au lieu des immenses blocs de pierre employés dans les édifices d'autrefois, dont chacun représente une somme énorme de difficultés vaincues, nos architectes ont maintenant adopté un système bien moins coûteux, où domine l'emploi de pierres non taillées reliées entre elles par un puissant ciment. Les marbres, au lieu de constituer la muraille même, ne servent plus que pour les revêtements. Les goûts de magnificence peuvent se satisfaire à moins de frais. Les citoyens modestement fortunés peuvent s'accorder pour une dépense réduite de véritables palais, pour l'intérieur desquels on réserve les dépenses de l'ornementation.

Ces facilités ne me donnent nullement l'idée de rétablir le pont de Caligula[2], bien que ma maison regarde le Palatin; mais je songe à l'établissement d'un crypto-portique[3], si la dépense n'est point trop élevée, afin de communiquer directement avec la maison de mon ami Catullus.

Néanmoins, comme les grands espaces me manquent et que rien n'est moins plaisant que des murs tout unis qui choquent

[1] Peintre grec jouissant à cette époque d'une grande réputation.

[2] Pour s'éviter la longueur du trajet, Caligula avait fait jeter un pont qui franchissait le Forum par-dessus ses monuments les plus élevés et allait rejoindre directement le temple de Jupiter Capitolin.

C'est une plaisante allusion que Lentulus fait au peu d'étendue de son plan.

[3] On donnait ce nom à des passages qu'on pratiquait sous le sol et qui permettaient d'aller d'une habitation à l'autre sans avoir à traverser les rues ou les places publiques.

la vue dès l'entrée, je me propose d'user largement des pinceaux de quelque peintre. Toutefois je suis encore indécis sur le genre des sujets qui doivent couvrir la nudité de mes murailles.



Ce n'est pas moi qu'on trouvera fouillant les ateliers des artistes à la mode, etc.

Licinia propose de figurer des jardins et des vues offrant des perspectives aussi étendues que possible; elle voudrait, pour les appartements principaux, des scènes encadrées dans de jolies guirlandes de fleurs et de feuillages entrelacés. Les pièces de

moindre importance seraient simplement ornées de draperies réelles ou figurées sur la muraille.

J'incline à suivre cet avis. Mais j'hésite encore, craignant de me lancer dans de trop grosses dépenses. Je me concerterai avec Pythios, à qui je demanderai conseil avec l'intention bien arrêtée de ne point souscrire d'avance à tout ce qu'il me proposera.

Quelque grandes que soient mes restrictions, les dépenses dépasseront encore de beaucoup ce que je consentais à sacrifier pour faire plaisir à ma femme et à mon fils.

3 des ides de février. An 818 (11 février + 65).

Cela ne pouvait finir autrement. On devait bien penser que, dans une entreprise dont le secret était confié à tant de monde, il se trouverait infailliblement quelque complice timoré, quelque traître ou quelque inconscient amenant l'échec fatal.

S'il y a lieu de s'étonner, c'est de voir à quel point les conjurés ont été près du succès, c'est de constater la lenteur avec laquelle leurs projets, connus de tant de gens, ont gagné les jardins de Servilius[1].

Les dieux ont voulu protéger le César. Il s'en est montré reconnaissant à sa manière, en leur offrant comme victimes expiatoires tous ceux qui ont pris part au complot et même ceux qui étaient seulement soupçonnés d'y avoir trempé.

L'occasion étant magnifique, notre tyran couronné n'a point manqué de la saisir pour se débarrasser ainsi de ce *cher* Sénèque, qu'il haïssait profondément. La situation de son ancien ministre était encore trop solide, malgré sa disgrâce, pour ne pas imposer des ménagements à l'empereur. Si impatient qu'il fût d'en finir

[1] Il s'agit évidemment de la conspiration de Pison, qui fut découverte à Néron pendant qu'il habitait les jardins de Servilius, un peu au-dessous de la porte d'Ostie.

avec cet incommode témoin des premières années de son règne, il est cependant trop adroit pour n'avoir point su profiter des circonstances et se prémunir contre la réprobation publique en s'abritant derrière la raison d'État.

Il n'est pas téméraire d'affirmer avec ceux qui connaissent bien Néron que la condamnation des autres conjurés a eu surtout pour but de faire accepter celle de Sénèque, et qu'aucune des exécutions commandées ne lui a été plus agréable que celle-là.

16 des calendes de mars. An 818 (14 février + 65).

Cet homme m'étant recommandé, j'ai consenti à lui acheter tout un lot de ces divers produits de l'industrie des Gaules, qui paraissent tant convoités par Licinia.

Elle aura ainsi un assortiment de ces merveilleuses étoffes que les Gaulois excellent à tisser avec des laines de teintes inimitables. Quelques-unes, présentant les plus ingénieuses combinaisons de rayures et de dessins, font le plus grand honneur à l'adresse et au goût des femmes qui les confectionnent tout en vaquant aux soins du ménage.

Je me suis fait également ma part dans un choix de divers ustensiles de métal travaillé avec une supériorité sans égale. J'ai remarqué surtout une aiguière ornée d'argent, qui est une véritable œuvre d'art, et dont je ne manquerai pas de me faire honneur auprès de mes convives[1].

D'ailleurs, il me faut bien quelque chose pour orner un peu ma nouvelle maison du Cœlius.

Tout cela, étoffes et bronzes, viendra en aide à la décoration.

[1] Les Romains appréciaient hautement l'habileté des Gaulois dans le travail des métaux. Certaines pièces, niellées d'argent, étaient des œuvres remarquables.

14 des calendes de juin. An 818 (19 mai + 65).

Quersutus vient de me quitter en m'annonçant une nouvelle bien faite pour me surprendre. Étant donnée notre vieille amitié, je m'explique encore mal comment il a pu me tenir cachés si longtemps les projets dont il vient de me donner connaissance.

Il marie sa fille Metella à Sextius Sulpianus Argentor. Les noces seront célébrées dans dix jours.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer tout mon étonnement, à la fois de sa réserve excessive à mon endroit et du choix singulier auquel il s'est arrêté.

Ses explications un peu embarrassées me montrent bien qu'il est honteux jusqu'à un certain point de m'avoir tenu à l'écart de ses projets; mais je démêle clairement que, s'attendant à quelques critiques, il n'a pas trouvé, pour y échapper, de meilleur moyen que le silence.

Assurément Sextius Sulpianus est un gendre fort appréciable, si l'on envisage seulement la situation de famille et de fortune; mais c'est un singulier mari pour Metella, si l'on examine l'âge des deux époux.

Je me ferais certainement scrupule de donner à une jeune fille de treize ans un mari de quarante-cinq ans; mais je n'y consentirais à aucune condition si j'avais à me soucier du bonheur de cette union.

Sextius Sulpianus est d'un caractère fantasque et intéressé qui lui a déjà rendu impossible le maintien de ses cinq mariages précédents. Le sixième a-t-il plus de chances de le satisfaire? Car, — il faut bien le reconnaître, — si sa seconde femme lui a donné de légitimes sujets de plainte, les autres ont été bien véritablement victimes de son caprice.

Quatre fois il a dû rendre la dot; mais il n'a pas manqué de

faire valoir tous les torts de sa femme quand il a divorcé d'avec Papyria. Il doit trouver bien faite la loi qui lui donne tous droits à la dot très considérable de Papyria, et qui lui a permis ainsi de grossir notablement sa fortune.

J'ai le regret de voir que Quersutus se laisse dominer par l'attrait des richesses dont sa fille est appelée à profiter, bien qu'apportant en mariage une fort modeste somme. Et ceci fausse son jugement.

Du moins je suis persuadé qu'il comprend le peu de délicatesse de sa conduite; mais son ambition paternelle lui dissimule la véritable portée des choses, et il ne veut pas aborder de pareilles questions avec ses intimes, de peur d'être contraint à reconnaître le bien fondé des reproches qui lui seraient adressés.

C'est de sa part une détermination bien arrêtée, puisqu'il lui a échappé dans notre conversation que les fiançailles avaient eu lieu depuis près d'un an, par lettre[1], au moment où Sulpianus était en Espagne, en mission auprès de Galba. Il n'y a donc pas surprise, il a eu le temps de peser toutes les conséquences de son acte.

Néanmoins je n'aurais jamais cru que le désir et la satisfaction d'avoir un gendre fortuné comme l'est Sulpianus auraient déterminé un sage tel que Quersutus à ne tenir aucun compte des inconvénients de la situation respective des époux, et à s'affranchir ainsi des règles d'une haute moralité.

10 des calendes de juin. An 818 (23 mai + 65).

Comme je me rendais hier chez Arsenius pour faire choix d'un coffret d'ivoire que je comptais offrir à Metella en souvenir de ses

[1] Chez les Romains les fiançailles avaient lieu ou solennellement, ou par procuration, ou simplement par lettre.

noces, un messager de Quersutus venait de sa part s'informer si je me trouvais encore à Rome, parce que son maître désirait m'entretenir.

J'étais prêt à sortir, rien ne réclamait mon temps ni ma présence; je fis répondre que Quersutus ne se dérangeât pas, mon intention étant d'aller le voir. En effet, il n'y a qu'une courte distance entre la demeure de Pythios, qui m'héberge en ce moment, et la maison de Quersutus.

En acceptant l'hospitalité de mon architecte, j'ai trouvé le grand avantage de pouvoir aisément conférer avec lui pendant la durée des travaux de reconstruction de ma maison du Cœlius.

Après avoir exprimé tout son regret de mon dérangement, Quersutus me fit savoir que son intention était de venir me voir pour m'avertir que la date du mariage de sa fille était reculée.

« Personne parmi les intéressés, me dit-il, n'a songé que la cérémonie était impossible au moment indiqué tout d'abord. Nous sommes précisément à l'époque la moins favorable de l'année. Nous sortons seulement des *Lémurales*[1]; par conséquent nous aurions dû n'y pas songer. Sulpianus a beau presser la cérémonie, nous ne pourrons la remettre aux calendes de juin; elles sont néfastes également. Jusqu'aux ides prochaines, chaque jour est encore funeste aux mariages. Puisque l'usage est de ne faire violence à personne des calendes aux nones de juillet, il ne peut être question de cette époque. Nous sommes donc forcés de placer la cérémonie entre les ides de juin et les calendes de juillet. D'accord avec Sulpianus, nous l'avons fixée au 16 des calendes de Quintilis[2]. Mais excuse-moi encore une fois de modifier peut-être tes projets de départ. J'ai tort de négliger l'étude du

[1] Les *Lémurales* étaient des fêtes destinées à honorer les morts. Leur célébration avait lieu le 15 mai. Elles duraient trois jours, espacés l'un de l'autre par une journée d'intervalle.

[2] Quintilis, c'est-à-dire juillet. Ce mois se nommait ainsi aux origines de Rome, parce qu'il était le cinquième de l'année avant que Numa eût ajouté janvier et février aux dix mois dont se composait alors l'année.

Dans la conversation familière on continuait souvent à appeler juillet Quintilis.

calendrier et d'imiter trop de gens qui ne se soucient guère des anciennes prescriptions. »

En effet, mes projets se trouvent changés, car je ne tiens pas à faire à si court intervalle et au moment des grandes chaleurs un second voyage de Campanie.

8 des calendes de juillet. An 818 (24 juin + 65).

Nous voici de retour au Cratère après avoir célébré les noces de Sulpianus et de Metella.

Rarement mariage m'a produit une impression plus étrange que celui-là. Je ne puis détacher mes yeux et ma pensée du tableau de cet homme d'âge tout à fait mûr, convolant sans motifs sérieux pour la sixième fois, et de cette jeune fille, — une enfant par le caractère encore plus que par l'âge, — se donnant avec une insouciance déplorable, et de ce père qui, malgré sa réputation d'homme grave, a consenti à cette union disproportionnée.

Maintenant que les fêtes sont passées, je fais un retour morose en arrière, mais je puis bien reconnaître que, tout comme les autres assistants, je me suis laissé aller à l'entraînement de la cérémonie.

Car Quersutus, — pour s'étourdir peut-être, — et Sulpianus, dont le rôle était d'atténuer sa maturité, ont tenu tous deux à donner le plus de gaieté possible à cet événement de famille. Rien n'a été épargné. Les intimes, les simples assistants eux-mêmes n'ont pu se soustraire à aucun des détails de la cérémonie.

La principale excuse est que ce mariage est purement patricien, et comme ces sortes d'unions sont devenues une rareté, on pouvait se permettre de souligner celui-là par plus de solennité.

Dès l'aube, un grand concours de monde encombrait déjà la

région du Cœlius. Les clients et les affranchis des deux races Sextia et Quersuta encombraient les abords de la vieille demeure, qui semblait faire tache au milieu de tous les palais neufs ou en construction d'alentour[1]. Nous eûmes beaucoup de peine à pénétrer sous l'*œcus,* où la foule des parents et des intimes formait une réunion déjà bien nombreuse.

Quand les époux furent prêts, ils vinrent à l'entrée du péristyle recevoir les félicitations de tous en attendant les prêtres qui allaient consacrer leur union.

Peu d'instants après, un bruit de faisceaux annonçait leur arrivée. Les rangs s'ouvrirent devant le pontife Maxime et le flamine Dial[2], qui furent conduits au *sacrarium*[3] de la maison. Étant un des dix témoins obligés, je pénétrai dans la petite pièce où s'accomplirent les rites dans toute leur rigueur.

Sulpianus et Metella se placèrent sur une chaise jumelle recouverte de la toison d'une brebis offerte en sacrifice. Le flamine Dial plaça la main droite de la jeune fille dans la main droite de son époux et prononça les paroles sacramentelles qui lui donnent participation aux biens de son mari et aux choses saintes. Il fit à Junon le sacrifice de vin miellé, de lait et de pain de *far,* don de la mariée qui donne à ces mariages solennels le nom de *confarréation*[4]. Puis il jeta le foie de la victime près de l'autel, pour indiquer que toute aigreur doit être bannie du mariage.

En sortant du *sacrarium,* les témoins et les deux familles rentrèrent dans l'œcus pour vérifier les termes du contrat de mariage et constater l'accomplissement des obligations du père.

[1] La maison des Quersutus ayant été épargnée par l'incendie du mois de juillet précédent, c'est une allusion évidente à la rapidité et au luxe qui avaient présidé, d'après les ordres de Néron, à la reconstruction de Rome.

[2] Ces deux dignitaires religieux présidaient aux mariages et les consacraient.

[3] Oratoire familial.

[4] Le mariage par *confarréation,* réservé aux descendants des grandes familles, donnait aux femmes des droits, des avantages et une indépendance qui, en ne s'accordant pas toujours avec l'autorité du mari, avaient fait tomber cette forme de mariage en désuétude.



Ce fut au milieu des acclamations les plus enthousiastes que la jeune mariée franchit le seuil conjugal.

Quersutus avait pris l'engagement de fournir à Metella la dot habituelle[1] en trois payements, dont le premier devait être fait le jour même du mariage.

A dire vrai, je ne croyais pas mon ami en mesure de fournir à cette obligation. Cependant il a fait sous mes yeux le versement promis. Mais quelques instants après, pendant que la foule s'écoulait, il fut pris d'un accès de confiance, et, me prenant à part, il me dit que, de concert avec son gendre, et comme le désastre de l'an dernier l'avait fortement atteint, il était convenu de ne verser que le sixième de la dot. Afin de cacher sa pénurie d'argent et de garder l'apparence d'observer les clauses inscrites au contrat, Sulpianus lui avait fait porter d'avance quarante mille sexterces qu'il avait ajoutés à ceux qu'il versait réellement. En outre, le jour même du mariage, son gendre devait lui remettre quittance définitive des deux autres termes de la dot.

La jeunesse et la beauté de Metella forment sa vraie dot.

Dans de telles conditions, je comprends que Quersutus n'ait pas su résister aux attraits d'une alliance où tous les avantages sont donnés à sa fille. Plus d'un, — moi tout le premier, peut-être, — l'aurait imité. Et je conçois parfaitement l'air de fête et d'enjouement qui dominait dans la maison. Je m'explique le soin jaloux avec lequel chacune des cérémonies patriciennes a été observée.

Vers le soir, a eu lieu la conduite de la nouvelle épouse au domicile conjugal.

Au moment du crépuscule, cinq affranchis de Quersutus sont allés chez les édiles allumer les cinq torches nuptiales qui devaient être portées devant Metella. Quand elles arrivèrent, trois enfants *patrimes*[2] s'avancèrent vers la mariée, qui se réfugia dans les bras de sa mère, d'où l'on feignit de l'arracher. Deux des *patrimes* la prirent alors par la main, tandis que le troisième

[1] Pour les enfants de bonne maison, elle était ordinairement d'un million de sexterces (à peu près 250 000 francs).

[2] C'est-à-dire issus de mariages patriciens. Ils devaient avoir encore leur père et leur mère et être désignés pour assister les pontifes dans les cérémonies religieuses.

portait la torche d'épine blanche qui préserve des maléfices. Derrière venaient le fuseau et la corbeille de travail traditionnels portés par une esclave et une *camille*[1]. Les statues des quatre divinités protectrices du mariage ouvraient la marche du cortège, qui s'avançait à la lueur d'une multitude de torches en bois de sapin, au milieu du bruit des instruments et des chants de circonstance coupés par de fréquents *Talassius! Talassius*[2] *!*

Il faut croire que, malgré son insouciance apparente, Metella se rend un compte très exact de la situation supérieure que lui a créée son mariage, car j'ai été frappé de l'énergique fierté avec laquelle elle a répondu à son mari au moment où, le cortège se présentant devant la maison conjugale, le nouvel époux s'est avancé pour faire la demande d'usage : « Qui êtes-vous?

— Là où vous serez Sulpianus, moi je serai Sulpiana. »

Elle a mis une telle intonation en employant la formule traditionnelle, qu'il est impossible d'admettre qu'il n'y avait pas dans sa pensée autre chose que l'accomplissement d'une simple formalité. Elle avait le sentiment évident du brusque saut d'une condition de dépendance absolue à une liberté illimitée; elle comprenait l'élargissement soudain et immense de son horizon d'existence. Contrairement à ce que j'imaginais quelques jours avant, elle a acquis une maturité d'esprit que je ne lui soupçonnais pas; je suis persuadé maintenant que, si elle entend vivre avec son mari sur le pied d'égalité que lui confère la forme de son mariage, elle n'entend pas se soustraire aux devoirs de sa position de maîtresse de maison.

Elle m'a paru marquer cette intention par la façon dont elle a touché l'eau et le feu donnés par le *patrime*. Elle a mis un soin significatif à joindre aux ramures fraîches de la porte de son époux les bandelettes de laine blanche qui marquent ses obligations de travail.

[1] Jeune fille attachée comme servante aux cérémonies religieuses.

[2] Cri commémoratif de l'enlèvement des Sabines et rappelant le bonheur conjugal du jeune Talassius, un des compagnons de Romulus.

Ce fut au milieu des acclamations les plus enthousiastes que ses compagnes enlevèrent sur leurs bras la jeune mariée pour lui faire franchir le seuil conjugal.

Cette importante cérémonie accomplie, Metella s'est assise sur une toison de laine, symbole du travail intérieur auquel son état l'oblige; on lui a remis la clef qui marque les pouvoirs d'administration dont elle est revêtue; son mari lui a offert un plat rempli de pièces d'or, rachat figuré de sa servitude conjugale.

Malgré l'avis de Quersutus, le repas a eu lieu chez les nouveaux époux, après la prise de possession par Metella de sa nouvelle condition; puis, toujours en conformité avec les vieux usages patriciens, le tablinum ayant été converti en chambre nuptiale, Metella y fut conduite pendant que les chants continuaient à se faire entendre. Quelques instants après, Sulpianus fut introduit auprès de son épouse; puis les portes de l'atrium s'ouvrirent tout à coup, les rideaux du tablinum furent tirés, et chacun put apercevoir Sulpianus assis au bord du lit aux côtés de Metella.

Cette preuve publique et officielle du mariage ayant été donnée, les voiles du tablinum se refermèrent, et quelques instants après les époux se trouvèrent seuls.

Je me suis intéressé à cette cérémonie par plus d'une raison. Elle me rappelle que je me suis uni dans des conditions semblables à ma chère Licinia, et que depuis ce moment notre affection et notre foi conjugale n'ont pas été troublées. J'espère le bonheur pour notre petite Metella, que j'ai vue naître, que j'aime parce que son père m'affectionne. Enfin il me plaît singulièrement de retrouver de temps en temps des traces vivantes de fidélité aux usages qui ont fait l'honneur de notre caste.

6 des nones de juillet. An 818 (2 juillet + 65).

Si avides que nous soyons de nouvelles, nous autres gens des provinces, nous étions loin de penser que cette grande conspiration retiendrait si longtemps l'attention publique.

Nous nous imaginions que, les coupables ayant payé leur dette, il n'y avait plus qu'à oublier les atroces vengeances provoquées par cette affaire. A quel point nous oubliions et le soin de sa popularité et le souci d'occuper de lui qui tourmentent Néron!

On pensait avoir eu par les Acta ou par les correspondances privées tous les détails imaginables. Erreur de notre part! Les Acta y reviennent, et sont depuis deux jours uniquement employés à faire connaître à toute la terre l'édit impérial.

Le peuple, qui ne voit là qu'une occasion de distractions et de discussions en plein air, assiège les albums où sont retracés l'édit et le mémoire qui l'accompagne.

Pour qui réfléchit, cet acte produit un singulier effet. Il trahit une peur abominable, et il semble être une justification à la fois des représailles exercées et des témoignages excessifs de reconnaissance accordés.

A qui se montrerait étonné d'entendre surnommer Milichus « le Sauveur », on répond en dénombrant la quantité et la position des conjurés. Si l'on trouve le César bien généreux pour les prétoriens[1], des gens vous font valoir que tous n'avaient pas trempé dans le complot et qu'il était de bonne politique de récompenser ceux qui étaient restés fidèles, comme aussi de faire revenir les égarés en paraissant ne pas s'être aperçu de leur trahison.

Pouvait-on moins faire que d'accorder les honneurs du triomphe

[1] Il avait donné à chaque homme de cette troupe 1 000 sesterces (environ 250 francs).

à l'incomparable Petronius, le consulaire, l'arbitre constant du bon goût; à Tigellinus, qui avait si habilement installé Natalis au centre de la conspiration; à Nerva, si ferme dans la répression du complot, lui, un préteur désigné?

Partout, aux bains, sous les portiques, dans les jardins, sur les places de Neapolis et de Pompeia, où je me trouvais ces jours-ci, ce ne sont que commentaires enthousiastes, acceptant, approuvant, applaudissant cet édit que je qualifie, moi, de plaidoyer pour sa propre cause.

Et puis, comme si le scandale public n'était pas assez retentissant, voilà le sénat clôturant l'événement par le spectacle des plus basses adulations!

Sigmaris, qui m'écrit ces nouvelles sur la recommandation de Catullus, absent de Rome en ce moment, me fait remarquer combien il était difficile qu'il en fût autrement. Il excuse le corps auquel appartient son maître en faisant valoir que, débarrassé des soucis occasionnés par l'affaire de Pison, l'empereur, mis en goût de répression, avait déjà projeté de faire sentir au sénat que son hostilité sourde et mal déguisée lui déplaisait.

Chacun connaît le danger d'attirer sur soi l'attention soupçonneuse de César et cherche à l'éviter; bon nombre se trouvant dans le même cas, on a jugé plus sage et plus habile d'écarter le péril en accablant par avance de protestations de dévouement le sublime, le divin, l'auguste, le clément empereur!

De là ces actions de grâce décrétées aux dieux, au soleil, pour avoir porté la lumière dans ce noir complot; à Cérès[1], qui n'avait pas voulu se faire la complice des conjurés; de là cette statue qu'on doit ériger à la déesse *Salus*.

Comme il n'y a point de limite à leur abjection lorsque les hommes luttent entre eux de basse flatterie, quelques-uns, renchérissant, ont proposé de substituer le nom vénéré de l'empereur au

[1] On devait frapper Néron durant les fêtes données au cirque en l'honneur de Cérès, pendant le mois d'avril.

mot avril, désormais déshonoré par le crime qui devait s'accomplir pendant sa durée. Cérialis, lui, n'a pas trouvé qu'on pût faire moins que d'élever un temple au dieu Néron!

Et Sigmaris termine en me faisant discrètement comprendre que, voyant à quoi aboutiraient tous ces préambules sénatoriaux, Catullus, à qui tous ces abaissements répugnent, a pu invoquer à temps, pour sauver les apparences, la nécessité d'être à Tibur auprès de sa femme sérieusement malade.

Veille des nones de juillet. An 818 (6 juillet + 65).

Puppia m'inquiète.

Depuis l'opération qu'elle a subie, cette enfant languit. La blessure paraît être guérie, mais la santé semble avoir subi une altération profonde. Nous attendons avec anxiété, sa mère et moi, ce qu'en dira Servinius.

6 des calendes d'août. An 818 (27 juillet + 65).

Après une attente de huit longs jours, Servinius, retenu par ses nombreux malades, est enfin arrivé ici, courant nuit et jour sur la route. Je lui suis reconnaissant de cet empressement; il a sacrifié son temps et son repos pour son vieux camarade d'enfance.

Toutefois nous ne sommes guère rassurés. Je m'étais peu trompé. Il s'est produit dans le tempérament de Puppia un bouleversement dont les causes sont assez vagues. Servinius pense avec moi que ma fille est dépourvue de vigueur, et que l'appréhension du mal qu'elle avait à supporter aura produit sur le système nerveux un profond ébranlement.

L'opération a été bien faite, déclare Servinius. Tritamon s'est montré habile chirurgien; la cicatrice qui défigure en ce moment Puppia disparaîtra presque complètement avec le temps, et Servinius ne semble pas y attacher grande importance. Il envisage surtout la nécessité d'arrêter le dépérissement qui nous frappe.

Ses prescriptions sont formelles. Il tient à ce que l'enfant séjourne longuement au grand air; il juge le Cratère un point tout à fait convenable à cet égard. Il ordonne un régime alimentaire simple, sain et fortifiant, des bains froids donnés selon certaines indications; il prescrit aussi de l'exercice, sans atteindre jamais jusqu'à la fatigue.

Il recommande surtout de se tenir en garde contre les remèdes que d'autres médecins pourraient ordonner si l'état de la malade nous faisait recourir à leur art.

Enfin il désire la revoir dans trois mois, estimant qu'à ce moment elle sera en état de supporter les fatigues du voyage.

Ne sachant à quelle époque je pourrai me rendre à la Ville, j'ai voulu remettre tout de suite à Servinius les honoraires que je jugeais lui devoir.

Je dois consigner ici mon agréable surprise et toute ma reconnaissance à Servinius pour ses procédés, si différents de ceux de tant de médecins. Il n'a jamais voulu recevoir plus de quarante mille sesterces[1]. Étant donnés son mérite, sa réputation, les sommes toujours élevées par lesquelles on reconnaît les déplacements exceptionnels comme celui qu'il s'est imposé, je suis forcé de reconnaître que Servinius a fait dominer l'ami sur le client.

[1] A peu près 10000 francs.

Les médecins en renom se faisaient payer extrêmement cher, à Rome. Les anciens auteurs citent des médecins auxquels on donnait 200000 sesterces, — environ 50000 francs, — pour se rendre en province.

Certains médecins ordinaires de l'empereur recevaient jusqu'à 250000 sesterces par an.

6 des ides d'octobre. An 818 (10 octobre + 65).

Que les dieux t'épargnent le besoin de venir à Rome en ce moment! me dit Servinius dans une lettre reçue il y a deux jours. Tout n'est que deuil; on ne rencontre que des affligés, que des gens en pleurs; les voies sont encombrées de cortèges funèbres



On ne voit partout que des maisons en deuil.

se rendant au champ de Mars. Depuis quelques jours la peste s'est déclarée; la mort frappe sans relâche et remplit la ville de cadavres; on ne voit partout que des maisons en deuil.

La surprise a été terrible. A la suite des vents persistants du sud, un mal étrange s'est déclaré dans le Vicus Tuscus[1], puis il s'est étendu sur les Vélabres, de là il est remonté par la Suburrane, puis, enveloppant le Capitole et la Flaminienne, il a franchi le fleuve et s'est élancé avec une furie sans égale sur la région transtibérine.

[1] C'était une des voies qui reliaient le Forum aux quartiers populeux des Vélabres.

Au premier moment, la science s'est trouvée impuissante à définir le fléau; le troisième jour enfin il n'y avait plus de doute, nous nous trouvions aux prises avec la peste. Ce fut dès lors une fuite générale; tous ceux qui le purent se hâtèrent de quitter Rome, abandonnant leurs malades, les vieillards et les impotents, sans souci de leur sort.

Il a fallu nous multiplier en quelque sorte; mais notre intervention, je dois le reconnaître, a été impuissante. Nous pouvions



L'île Tibérine et le temple d'Esculape.

d'autant moins combattre le fléau, que bon nombre de médecins avaient fui comme les autres; ceux qui demeuraient étaient insuffisants et dépourvus des remèdes nécessaires; la plupart du temps nous arrivions trop tard auprès des malades pour lesquels on nous demandait, tant la rapidité du mal était foudroyante.

Depuis huit jours que le fléau s'est déchaîné, on compte plus de trente mille victimes, dont la plupart ont succombé dans les quartiers habités par la populace.

Un léger répit se manifeste; j'en profite, ajoute Servinius, pour me réconforter en t'écrivant. Si mes observations sont justes,

j'attribue cette atténuation à l'épaisse fumée qui provient des bûchers et couvre la Ville. Il se serait formé ainsi, selon moi, un voile protecteur qui s'oppose à l'action des miasmes marécageux transmis par les vents du midi.

Je ne sais ce qu'il adviendra de tout ce monde; mais la misère est effroyable, les crimes se multiplient d'une façon inquiétante; pour subvenir à leurs besoins, les malheureux sans ressources s'approprient violemment ce qu'ils trouvent dans les maisons inoccupées; les secours ne viennent point, car les édiles et les consuls, frappés de terreur, ont suivi l'exemple de l'empereur; ils ont abandonné leur poste et n'osent rentrer dans Rome, autant par crainte de représailles que par la peur du mal.

17 des calendes de décembre. An 818 (15 novembre + 65).

Décidément je m'applaudis tous les jours de la façon dont j'ai rebâti le Cratère. J'y trouve à la fois le calme, la santé, le bonheur domestique et des occupations conformes à mes goûts.

Sans être luxueuse, mon habitation se prête à des réceptions d'amis, même nombreux; j'ai des appartements suffisants et agréables à leur offrir. Mes jardins ne sont pas à dédaigner; bien que n'étant pas au bord même de la mer, ils offrent de la fraîcheur, étant abrités du soleil par la montagne contre laquelle s'appuie le Cratère; ils sont assez voisins de l'eau pour qu'on entende d'ici le bruissement des flots sur le rivage, et presque chaque bosquet s'ouvre sur la mer ou sur les merveilleuses campagnes bordant toute la côte du Sinus Cumanus[1]. A gauche, la pointe de Surrentum[2] plonge dans les eaux bleues qui s'étendent

[1] Les anciens nommaient le golfe de Naples *Sinus Cumanus* et *Crater* à cause de sa forme ronde.

[2] *Surrentum*, Sorrente.

à perte de vue ; en face de soi, de l'autre côté du golfe, on aperçoit scintiller au loin les toits argentés des anciennes villas de Lucullus et de Pollion, et l'on devine le golfe de Baïa par le phare du cap Misène.

C'est avec un tel spectacle sous les yeux que je parcours mon domaine, inspectant mes champs et mes vignes, gourmandant



Sorrente.

mes esclaves de tout rang, plantant mes arbres, coupant mes blés et surveillant ma vendange.

L'amertume qui accompagne cette coupe, c'est la menace planant à chaque instant sur moi d'être rappelé à la Ville.

Ah ! comme je l'oublie quand je suis ici !

A en juger par mes propres sentiments, j'imagine que le grand flatteur d'Auguste [1] ne se montrait si humble courtisan que pour s'assurer plus complètement les jouissances de Tibur, et que, pas plus que moi, il ne préférait les entretiens sous la rose, chez César, aux frais ombrages, au calme, au bien-être de sa villa.

[1] Le poète Horace.

7 des ides d'avril. An 819 (7 avril + 66).

. . . .

Servinius a insisté si fortement, que, devant la catastrophe dont il nous menaçait, nous avons dû nous décider à transporter ici Puppia.

Il affirme qu'un séjour de quelques mois, surtout pendant l'hiver prochain, aura les plus heureux effets sur la santé de notre fille et qu'elle se rétablira complètement, parce que j'ai eu la sagesse de ne point laisser le mal s'aggraver.

Nous sommes partis si précipitamment, que nous n'avons pu organiser de maison; néanmoins nous jouissons d'une installation suffisante.

Bibulus lui-même a pu être autorisé à se joindre à nous. Il avait aussi besoin d'un repos bien gagné.

Sur le conseil qui m'en avait été donné, j'ai pris en location toute une maison, avec les meubles nécessaires pour l'habiter. L'affluence des étrangers à Alexandrie donne une grande extension à ce genre de spéculation; beaucoup de gens tirent ainsi un revenu avantageux de leurs propriétés. Nous avons trouvé une véritable maison romaine où nous nous plaisons infiniment.

Ici l'on se sent transporté dans un autre monde; on vit tellement avec le passé, mais avec un passé si vivant, qu'on ne songe point au présent qui nous est habituel.

La civilisation y est en quelque sorte momifiée, pétrifiée dans ses institutions, tout en se manifestant avec une intensité de vie remarquable.

A l'exception d'Alexandrie, que ses innombrables relations avec tous les peuples de la terre transforment en une splendide métropole maritime, le contact des étrangers, l'influence de la

conquête n'ont aucune prise sur ce peuple d'Égypte, qui vit de la même existence que menaient ses ancêtres sous leurs plus anciens Pharaons.

C'est à se demander lesquels sont les plus immuables, des mœurs ou de ces monuments, les plus anciens, les plus gigantesques, les plus étonnants que l'on connaisse. Le temps semble



Nous avons trouvé une véritable maison romaine où nous nous plaisons infiniment.

impuissant, dans sa marche, à l'égard de ces montagnes artificielles de pierre, de ces temples énormes, de ce dédale immense de galeries et de caveaux creusés dans le roc, de ces forêts de colonnes, de ces troupeaux de sphinx et de ces colossales murailles couvertes de peintures et d'inscriptions mystérieuses. Mais les coutumes, les rites, les mœurs, les idées, les procédés industriels de toute sorte, les mille objets usuels de l'existence n'ont pas plus varié que les monuments eux-mêmes.

A voir, à entendre les Égyptiens actuels, il semblerait que les morts, dont cette terre garde si soigneusement les corps, sont sortis de leurs tombes, ont dépouillé leurs bandelettes et repris leur existence passée au point même où elle a été interrompue.

Tout contribue à frapper l'esprit le moins porté à l'observation, depuis le merveilleux spectacle que présente Alexandrie au voyageur qui débarque, jusqu'au délicieux climat de cette contrée où notre neige est inconnue, où l'hiver ne compte pas un jour sans soleil et sans roses, où l'été, brûlant partout ailleurs, est ici d'une fraîcheur délicieuse.

19 des calendes de mai. An 819 (14 avril + 66).

J'avais autrefois connu Alexandrie ville d'études en même temps que centre de déportements sans pareils ; je l'ai retrouvée aussi séduisante, aussi studieuse, aussi amie des plaisirs, aussi portée aux extrêmes que jadis. Mais en même temps j'ai pu constater un prodigieux accroissement de monuments, de richesse, de luxe, d'activité commerciale sur terre comme sur mer. En un mot, elle me produit l'effet d'une ville incomparable.

Je ne suis pas seul à ressentir cette impression. Notre jeune malade s'intéresse fort à tout ce monde nouveau pour elle ; par cela seul, son esprit est moins pénétré de la gravité de son mal. Il en résulte une satisfaction générale dans notre petit univers; Licinia s'épanouit de bonheur en voyant sa fille reprendre goût à l'existence; il lui semble sortir d'un rêve. Quant à Bibulus, il parcourt jusqu'au moindre carrefour et suit assidûment le mouvement du port, à tel point qu'il est déjà connu comme un oisif des mieux informés de ce qui se passe en ville.

Moi-même j'éprouve un puissant attrait à étudier l'aspect du port aux différentes heures du jour, mais surtout vers le milieu de

la journée, quand la fraîcheur embaumée des heures matinales adoucit encore quelque peu la chaleur brûlante qui rayonne, comme d'un brasier, de la voûte céleste au bleu intense, inexorable.

Tandis qu'à ces heures cruelles les animaux ont fui, regagnant leurs tanières, l'homme seul brave l'énervante chaleur. Sans souci de l'ardente atmosphère, les barques affluent, amenant les commerçants de la ville et des canaux qui y aboutissent; le port se remplit. Matelots, rameurs, patrons d'embarcations, épars à l'ombre des vieux arbres qui garnissent les quais du port ou rasés le long des murs dans la bande de moins en moins large offrant un abri, attendent le retour du maître ou qu'on réclame leurs services.

Des marchands de menues consommations, installés sous le feuillage d'énormes sycomores, entretiennent avec leurs denrées généralement frelatées l'ardeur des joueurs de mourre[1], dont les groupes, accroupis à chaque place ombragée, mènent grand tapage.

Des matelots s'endorment sur le pont des navires, ceux-ci sous de légers abris en feuilles de palmier, ceux-là ayant simplement tiré sur leur visage le morceau de coton qui figure un vêtement.

Comme contraste à la paresseuse nonchalance des équipages, des misérables suant sang et eau geignent et peinent sous le fouet des inspecteurs. Là de longues files d'esclaves, à la peau brune et sèche, vident les entrailles d'un navire récemment arrivé. Courbés sous le poids de ballots et de caisses, ils transportent du côté des magasins toute une riche cargaison.

Plus loin quelques autres, attelés à des cordes, tirent comme des bêtes de somme des traîneaux chargés de pierres destinées à la réparation et à l'entretien du môle. A coups de bâton, les

[1] C'est la *mora* des Italiens modernes qui s'est perpétuée depuis l'ancienne Rome, où ce jeu était en grande faveur.

Les anciens Égyptiens y jouaient également, mais en se tenant assis par terre, et en se servant des deux mains, ce qui augmentait les difficultés du jeu.

inspecteurs poussent cette cohue, qui chante, pour aider au travail, quelque mélopée traînante. Mais la voix des coryphées, vibrante et sonore aux heures matinales ou de repos, devient à ce moment voilée, comme éteinte. Le gosier desséché des chanteurs leur refuse son service à cette heure dévorante de midi.

On voit d'épaisses nuées de moustiques suivre ces groupes tourmentés, qui, fatigués, accablés, n'opposent qu'une inertie bestiale aux brutalités des surveillants et aux piqûres des insectes. Et quand, la corvée finie, le troupeau humain regagne son logis à travers les ruelles voisines du port, l'armée tourbillonnante d'insectes l'accompagne tout le long de sa route, se mêlant à d'autres tourbillons, aux nuées qui infestent les boucheries, les basses hôtelleries, les poissonneries, les comptoirs de toute espèce où s'étalent les fruits et les cuisines louches, où se mêlent à l'odeur de fiente[1] celle des mets grossiers que recherche la population du port.

Pour fuir cette foule empestée, cette poussière desséchante, il faut se diriger vers la route de Canope ou bien aller jusqu'au lac, afin de trouver une tranquillité relative.

Quand je ne me livre point à des observations de ce genre, nous sortons ensemble; nous nous promenons beaucoup et sans fatigue, car sur le marché et au coin des voies fréquentées on trouve des enfants louant à bas prix, à la course ou à la journée, de petits ânes tout harnachés. C'est le mode de locomotion le plus employé ici par les étrangers.

Pour ceux qui ne peuvent ou qui redoutent d'être à cheval sur l'animal, on use d'un moyen fort commode: on se fait porter dans un siège suspendu entre deux ânes. Les femmes, les vieillards, les malades emploient beaucoup ce genre de litière et s'en trouvent fort bien.

[1] L'Égypte était très pauvre en bois de chauffage; on se servait partout, en guise de combustible, de la fiente desséchée des animaux domestiques.

11 des calendes de juin. An 819 (22 mai + 66).

« Je préfère être un artiste apprécié plutôt qu'un dieu, » aurait répondu l'empereur en apprenant la proposition de lui bâtir un temple.

Et Cérialis, qui avait compté sur ce trait de génie, — l'unique de sa vie, — pour sortir de son obscurité profonde, en a été pour ses espérances évanouies.

Quant à Néron, il n'a pas fait à la légère, comme on aurait pu le croire, cette réponse de tout à l'heure, puisque, depuis ce temps, on l'a vu absorbé exclusivement dans la préparation des Juvénales, qu'il voulait célébrer pour la seconde fois.

Son esprit y était appliqué à ce point que, jusqu'à leur célébration, il a été inutile, paraît-il, de vouloir tenter d'aborder avec lui aucune question relative au gouvernement de l'empire.

« J'aime mieux être un artiste apprécié, » avait-il dit.

Et, pour mieux justifier le mot, il se disposait au concours dans lequel il espérait paraître et sortir vainqueur.

Continuant le cours de ses exploits de courtisan, le sénat avait déjà décrété de décerner au sublime artiste les prix de l'éloquence et de la poésie. Dès qu'il connut ces projets, restant à son tour dans son rôle et maintenant ses flatteurs à leur rang, l'empereur fit savoir aux pères conscrits qu'il n'avait que faire de leur appréciation.

Il avait déclaré son intention de concourir comme le premier venu, et il entendait se maintenir au rang de simple candidat, estimant d'ailleurs que le jugement et l'équité de la foule, juge du concours, étaient bien supérieurs à ceux des sénateurs.

Si je m'abuse, m'écrit Catullus par qui j'ai ces détails, il comptait avant tout sur l'effet que sa vue produirait sur la masse

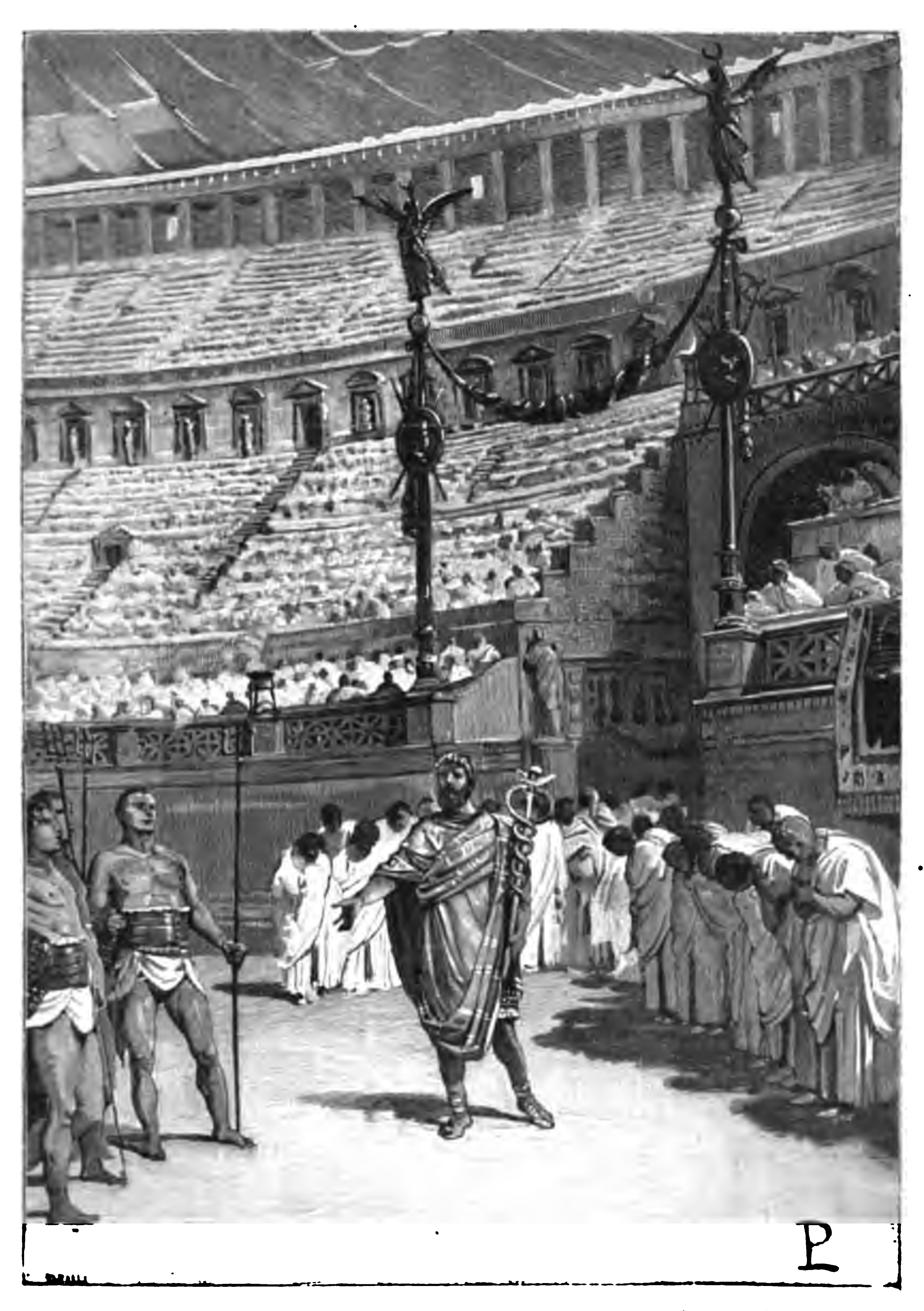
des spectateurs, citoyens libres, c'est vrai, mais ramassis de la plus basse plèbe de Rome. Il en avait été jusqu'ici l'idole; il était avec elle en une telle communion de goûts et de pensées, que pas un César n'avait encore, comme lui, supporté tant de familiarité sans atteinte à sa popularité, ni montré un pareil ascendant sur cette foule de clients irrévérencieux.

Son instinct ne l'a pas trompé. A peine a-t-il paru que l'assistance, se levant, l'a salué d'acclamations retentissantes en lui demandant de se montrer sous tous ses aspects d'artiste. D'un signe de tête, l'empereur fit comprendre à la foule qu'il se rendrait à ses désirs. Aussitôt la nouvelle en fut colportée par toute la Ville avec la rapidité de l'éclair. Les retardataires s'empressèrent vers le cirque, dans l'espoir d'être encore assez bien placés pour jouir pleinement du spectacle promis. De tous côtés les spectateurs affluaient.

Il y eut un tel empressement, que des îles entières restèrent sans un seul habitant; ce que voyant, des voleurs en profitèrent pour dévaliser tranquillement les habitations abandonnées.

Quoi qu'il en soit, l'affluence était si énorme, que les abords du cirque étaient inabordables; bien des gens, venus avec l'espérance d'assister au concours, se heurtèrent à la masse des gens arrêtés sans pouvoir dépasser les vomitoires. Tout ce monde débordait jusque sur la route d'Ostie et la voie Triomphale, à ce point que plusieurs chevaliers voulant gagner leurs places ont été étouffés dans les couloirs y conduisant. Des femmes, indisposées par la chaleur, n'ont pu être conduites hors des gradins et ont été rapportées chez elles, le soir, à l'état de cadavres.

Le succès de cette première journée a été tel pour l'empereur, que, rentré dans ses appartements, il était comme fou de bonheur. Il se jetait au cou de tous les familiers et les embrassait en pleurant de joie. Le soir, contrairement à ses habitudes, il ne voulut aucun souper; il se borna à manger seul et légèrement. Il tenait à garder tous ses moyens afin d'obtenir complet, le lendemain, le triomphe sur lequel il comptait.



Couronné de fleurs, il descendit dans l'arène faire entendre sa voix, qu'il croyait divine.

Le second jour du concours, ce fut pis encore. Des gens ne se bornèrent pas à venir, comme d'habitude, s'installer à des heures matinales aux places de leur choix; certains ne voulurent point quitter le cirque et passèrent la nuit étendus sur les gradins.

La consigne était plus sévère encore que la veille; il était interdit de sortir sous quelque prétexte que ce fût, une fois le concours commencé. Afin d'assurer la stricte exécution de cet ordre, non seulement les augustaux, mais des inspecteurs publics et des agents secrets ont été répartis dans la foule avec un art infini, de façon qu'aucun manquement n'échappât à la surveillance.

J'imagine que toute cette police avait surtout pour but de provoquer le résultat final, d'acclamer le candidat impérial et d'étouffer les critiques qui pourraient se produire. La preuve nous en a été donnée dès le lendemain lorsqu'on apprit que, sur la dénonciation des augustaux, quelques malheureux citoyens, coupables de n'avoir point trouvé le César supérieur à d'autres chanteurs, ont été condamnés à mort. Ils ont été conduits immédiatement à la Mamertine.

Je ne sais comment traduire la stupéfaction, la fureur, l'humiliation de Phœbus ce jour-là même. Debout sur le podium, près de la place habituelle de l'empereur, il rayonnait superbement, il quêtait les applaudissements pour son maître, et semblait dire glorieusement tout alentour:

« Entendit-on jamais une voix plus sonore, des accents plus tendres, une musique plus harmonieuse! »

Au moment même où, abordant la partie la plus difficile à exécuter, l'empereur chantait au milieu d'un absolu silence, un bruit singulier se produisit dans un coin.

L'œil investigateur de Phœbus eut bientôt découvert l'indiscret, le coupable.

C'était Vespasianius[1] lui-même qui, goûtant peu sans doute les talents du maître, ou qui, bien plutôt, subissant les effets de la

[1] Vespasien, père de Titus, et qui devint plus tard empereur.

chaleur et de l'obésité réunies, s'était profondément endormi et venait de faire entendre un sonore ronflement!

On eut beau réveiller discrètement le général, l'implacable Phœbus avait tout vu et tout entendu ; en outre, il avait déjà fixé dans sa pensée la peine qu'il ferait prononcer contre l'illustre délinquant.

Quand il put entretenir Néron, il ne manqua pas de lui présenter sous les couleurs les plus fausses l'outrage fait au divin artiste. Il sut si bien l'enflammer de colère, qu'il ordonna de mettre à mort le vainqueur des Bretons, voulant montrer par cette sévérité excessive que la répression d'une faute doit être en rapport avec l'élévation de rang du coupable.

Il a fallu de réels efforts pour atténuer l'impression produite sur l'empereur et obtenir un adoucissement au châtiment. Après avoir exigé une humiliante réparation, et grâce à l'intervention de Poppée elle-même, l'empereur a consenti enfin à simplement envoyer en exil notre meilleur général.

Mais le châtiment me semble décuplé; car, pour consoler Phœbus de n'avoir point accueilli son premier avis, il l'a désigné pour faire connaître l'endroit où le condamné devait se retirer. Et l'on a vu, spectacle écœurant! le triomphateur d'hier chassé d'un geste méprisant par l'ignoble valet que Néron s'est donné pour intime.

Il est inutile de demander si César a eu tous les prix du concours. Le peuple en délire, les familiers, les augustaux, les surveillants étaient des juges infaillibles, et n'ont pu permettre qu'aucun candidat fût opposé au divin Néron!



L'œil investigateur de Phœbus eut bientôt découvert l'indiscret, le coupable.

3 des calendes de juin. An 819 (30 mai + 66).

Toujours empressé de se montrer accueillant pour les étrangers, Néfert a pris en amitié particulière surtout les citoyens de Rome. Non seulement il est toujours disposé à leur rendre service, à les introduire dans la société distinguée d'Alexandrie, mais encore il est comme le protecteur en titre des nouveaux arrivés.

On conçoit donc que sa maison soit fréquentée par nos concitoyens autant que par les siens. Elle sert comme de lien entre les vainqueurs et les vaincus. Mais, il faut bien le reconnaître, les Égyptiens n'ayant jamais fait preuve de ce sentiment de patriotisme que nous éprouvons si vivement, le rapprochement des deux races est grandement facilité.

A part la population turbulente de quelques grandes villes, la race égyptienne est facile à gouverner. Elle a été si longtemps courbée sous le joug de ses orgueilleux despotes !

Quoi qu'il en soit, Néfert avait plusieurs fois insisté pour me voir à l'un des festins dans lesquels il réunit de temps à autre quelques étrangers et des compatriotes. J'avais toujours refusé, n'étant point en goût de rechercher les distractions. La santé de Puppia nous donnant moins d'inquiétude, j'ai fini par accepter une invitation qui devait me mettre en contact intime avec le monde égyptien.

L'occasion était favorable. Il s'agissait de célébrer la fête des morts.

Sous cette désignation subsiste seulement le souvenir d'une vieille coutume religieuse qu'on célébrait autrefois avec une pompe inouïe, paraît-il, et qui, en dépit de son nom, n'avait rien de lugubre. La cérémonie religieuse n'a pas disparu, mais l'usage d'y assister n'est plus suivi depuis longtemps ; seul le

repas nocturne qui le clôturait a eu le privilège de rester en faveur. Chacun s'y prépare d'avance et s'y adonne selon ses moyens.

Néfert semble avoir une fortune convenable, car sa maison est montée sur un pied assez important.

La coutume voulant que le repas commence seulement au milieu de la nuit, l'arrivée des invités est marquée par un certain caractère dû au luminaire qui, dans la circonstance, se compose de torches résineuses plantées à l'entrée de la maison.

A l'intérieur, une cour, répondant à peu près à notre *atrium*, était ornée avec profusion de tentures, de plantes et de fleurs; au centre étaient dressées les tables du festin. Néfert me fit l'honneur de m'appeler auprès de lui, mais les autres convives se placèrent au gré du hasard ou selon leurs préférences.

Quand tout le monde fut installé, des esclaves vinrent poser des guirlandes de fleurs sur les épaules de chaque convive, puis les vins et les mets circulèrent. Vers la fin du repas, on porta d'abord quelques santés, et quand la gaieté parut commencer à dominer, le maître fit signe à un esclave.

Aussitôt une sorte d'officier, qui me sembla appartenir au temple, fit son entrée portant à la main une petite momie dorée qu'il présentait à chaque convive en lui disant :

« Soyez joyeux et buvez gaiement en ce monde, car bientôt vous serez comme ceci. »

Par égard pour ma qualité d'étranger, mon voisin voulut bien m'expliquer le sens de ce cérémonial symbolique, et me dit en même temps que parfois c'est une momie véritable qu'on promène ainsi autour de la table.

Je lui fis comprendre que cette figure ne pouvait nous étonner, nous autres Romains, qui avons nos *larves*[1], et lui rappelai en même temps que les Grecs, auxquels nous avions emprunté cet usage, l'avaient pris eux-mêmes aux anciens Égyptiens.

[1] Le *larva* était une figure imitant un squelette qu'on aimait à introduire dans les banquets, comme pour s'avertir de l'incertitude et de la brièveté de la vie et s'exciter à jouir le mieux possible de l'heure présente.

Puis, l'animation augmentant, on apporta de nouvelles guirlandes de roses pour mettre au cou des hôtes, des fleurs de lotus pour orner leur chevelure ; les chants et la musique commencèrent.

Au moment où l'on remplissait les coupes d'un délicieux vin de Byblos, une troupe de musiciens entra jouant des airs fort gais, à vive cadence, sur des harpes au dos recourbé en faucille, sur le luth, la flûte et le tambourin ; leur chef les dirigeait en frappant dans ses mains pour marquer la mesure. Ils firent le tour des tables, et les convives, de plus en plus excités, les accompagnaient en frappant les coupes de cristal.

C'est encore à ce moment qu'en Égypte on fait passer les vins les plus généreux, et l'usage veut qu'on se porte en quelque sorte des défis oratoires. Mais il est interdit de se lancer dans des discours. C'est plutôt un assaut d'esprit se manifestant par de bons mots, par quelques épigrammes, et dont on entretient la vivacité à grand renfort de coupes.

Un exercice oratoire également très goûté consiste à jeter dans la conversation une idée quelconque et à la traiter sous forme d'aphorismes, en donnant vivement la réplique aux interlocuteurs.

Dans ce repas, quelqu'un eut l'idée de dire en plaisantant et en faisant allusion à la présence d'étrangers :

« N'oublions point que nous ne sommes pas seuls ; le vin a trahi tant de secrets !

— On ne saurait le dire de celui que nous buvons, tant il est exquis. Quel vin ! on dirait du savon ! dit un médecin.

— Étrange comparaison ! reprit Néfert. Expliquez votre pensée.

— Ne voyez-vous pas que le vin nettoie l'âme de tous les soucis qui l'obsèdent, de même que le savon débarrasse le corps de ses impuretés ?

— Alors que chacun fasse l'éloge du vin ! s'écria Néfert. A toi la parole, dit-il à un vieux prêtre d'Isis.

— La douleur, dit le prêtre, est un poison dont le vin est le contrepoison.

— Toute chose a son secret, continua un docte philosophe ; le secret du vin est la joie.

— Le vin chasse l'inquiétude du seuil et ferme la porte à la douleur, poursuivit un jeune lévite.

— Il mûrit les vieillards, mais non les jeunes gens, affirma un joyeux octogénaire égaré dans notre réunion.

— Que veut dire cela? demanda un bouillant officier.

— Voici mon explication, fit en riant l'octogénaire : le vin fait du vieillard un homme fort et du jeune homme un enfant.

— Voilà qui est flatteur pour les jeunes gens! reprit Nefert. Allons ! vite un nouveau propos.

— Le vin est un poison ! Il rend fous les plus sages ! prétendit le secrétaire de notre proconsul, qui se piquait de posséder le beau langage et la gravité des Orientaux au milieu desquels il vivait.

— Et moi, fit un capitaine des chasses royales, je voudrais qu'au lieu d'eau un vin pareil coulât dans le Nil ! Je voudrais être aussi grand que le colosse d'Aménophis ! Je voudrais que ma coupe fût de la dimension du haut obélisque d'Hatasou ! Et je boirais jusqu'à en perdre haleine. Et maintenant, que notre hôte jovial fasse à son tour l'éloge du vin. »

L'amphitryon leva sa coupe, regarda amoureusement la liqueur ambrée dont elle était pleine, la dégusta lentement et en levant les yeux au ciel avec componction :

« Je suis trop infime pour remercier les dieux d'un tel bienfait ! »

Les assauts de ce genre durent jusqu'à épuisement de la verve des lutteurs.

Quand les convives sont las et repus, il fait souvent déjà jour, et rarement ces buveurs obstinés peuvent quitter la table sans aide. Presque toujours leurs forces les trahissent; on doit les remettre à leurs esclaves, qui les soulèvent et les emportent, par les pieds et par la tête, jusqu'à leurs litières.

La curiosité m'avait fait tenir sur mes gardes; d'ailleurs, n'étant qu'un pauvre buveur, je n'eus besoin d'aucune assistance, et,

malgré quelques fumées me montant à la tête, je pus m'en retourner chez moi sans encombre.

4 des nones de juin. An 819 (2 juin + 66).

Je me suis fait initier aux cérémonies qui accompagnent les funérailles des Égyptiens de qualité. Ma curiosité avait toujours été vivement éveillée par les rites mystérieux, — ou présentés comme tels, — qui s'accomplissent à ce moment, et je ne savais comment satisfaire mon désir quand, dernièrement, passant devant le *Tymoneum* [1], je rencontrai Néfert, l'aimable philosophe et la ressource de tout Romain peu accoutumé à la contrée. La conversation fut amenée sur le sujet qui m'intéressait; à peine eut-il su ce que je désirais, qu'il m'assura pouvoir me fournir les moyens de me satisfaire.

« Soyez à mon lever dans deux jours, et je vous mettrai en relation avec un taricheute [2] dont la vertu ne résistera point à l'appât d'une bonne récompense. »

Je fus au rendez-vous. En effet, à peine Néfert m'eut-il aperçu, qu'il fit introduire un homme dont la mise singulière m'avait frappé en passant dans son vestibule, encombré de clients.

Cet homme était vêtu d'une sorte de tunique longue en laine blanche. Une cuculle lui servait de coiffure et masquait une partie de ses traits, sur lesquels l'avidité se lisait clairement.

Néfert lui exposa nettement ce que j'attendais de lui.

Obéissant à un scrupule ou jouant la comédie, — Néfert prétend que c'était pour se faire payer plus cher, — l'homme com-

[1] Villa splendide bâtie par Antoine sur un terre-plein s'avançant au milieu du port d'Alexandrie.

[2] Celui des embaumeurs dont la fonction consistait à saler les corps.

mença par se récrier, invoquant l'impossibilité de rendre un étranger témoin de ces rites respectables, l'interdiction formelle de la loi religieuse et les dangers auxquels l'exposait une telle profanation.

Quand il eut fini de parler, Néfert le regarda bien fixement, puis, du ton d'un homme sûr de ce qu'il dit :

« Combien as-tu donc exigé, il y a deux mois, du grec Polyore pour le faire assister à l'embaumement de Nemon? As-tu peur d'avoir moins? »

Devant cette façon de briser toute résistance, l'homme perdit subitement son assurance : il pâlit, puis il sollicita en balbutiant la discrétion de son interlocuteur et la mienne, geignant, se plaignant du manque de générosité des familles des morts, s'excusant sur la misère qui désolait son foyer, mais promettant, malgré tout, de me faire assister à une des cérémonies funèbres qui s'accomplissent dans la Nécropole [1].

Nous convînmes d'un rendez-vous à l'issue duquel je devais lui donner cinquante deniers [2].

Il m'a paru que les scrupules de ce délicat fonctionnaire pouvaient être endormis à bon compte.

Au jour dit, le taricheute vint m'apporter un costume d'homme du peuple, grâce auquel je devais passer inaperçu dans la foule des parents et des amis.

Les funérailles qui allaient se célébrer étaient celles d'un négociant d'une certaine importance, qui transportait à Ostie du blé d'Égypte sur des bateaux lui appartenant. Ses relations étant nombreuses et variées parmi les gens du port, le nombre des assistants devait être assez grand, et j'avais toute chance de n'être remarqué par personne.

[1] La Nécropole, à Alexandrie, comme dans toutes les villes de l'ancienne Égypte, était un faubourg rempli de jardins, de tombeaux et d'établissements pour la conservation des corps.

[2] Environ 54 francs de notre monnaie, le denier valant 16 as, et l'as estimé 6 centimes $^3/_4$.

En effet, je me mêlai au cortège au moment où, selon la coutume égyptienne, on emportait le corps à travers la ville pour le dépòser à la Nécropole, où il devait être préparé selon les rites consacrés.

Tandis que le long de l'Eunostus[1] et dans le Rhacotis[2] tout est vif, animé, bruyant, qu'on y travaille ou qu'on se repose, que tout y est plein de rumeurs, un changement profond se produit dès qu'on a franchi les limites du Serapeum. Un peu plus loin s'ouvre la Nécropole, où règnent, au contraire, le silence et le deuil. Et pourtant on y entend des chœurs lointains, on y constate une vie et un trafic actifs; on y croise de longs cortèges qui circulent de l'un à l'autre des temples et des établissements consacrés aux cérémonies funèbres; car on est dans la ville des morts.

Auprès des temples, où vit toute une population de prêtres, et des ateliers funèbres où l'on prépare les corps, se serrent les habitations des colchytes[3], dont les secrets et l'industrie se transmettent de père en fils comme un précieux héritage.

On y rencontre aussi quantité de magasins et de locaux divers où l'on taille les sarcophages de pierre, où l'on sculpte ceux en bois; on y tresse les bandelettes de toile dans lesquelles on emmaillote les momies; on y cisèle les amulettes qui doivent servir à leur parure; des serviteurs des prêtres y vendent les rouleaux de papyrus sur lesquels les scribes du temple écrivent les formules sacrées qu'on dépose dans les tombeaux, afin que les âmes des morts puissent, en les prononçant, chasser les mauvais esprits et se faire ouvrir les portes du ciel inférieur.

Des marchands y vendent des objets de tout prix et de toute qualité : des aromates, des essences, des fleurs, des fruits, des légumes, des gâteaux sacrés. Dans des enclos sont entretenus des bœufs, des gazelles, des chèvres et des oies pour les offrandes destinées aux morts qu'on chérissait.

[1] Port occidental de l'ancienne Alexandrie.
[2] Quartier bordant l'Eunostus et conduisant à la Nécropole.
[3] Ceux qui avaient la charge d'embaumer les cadavres.

Ce sont là les cadeaux des riches.

Ces diverses victimes sont ensuite remises dans leurs parcs pour servir à d'autres offrandes, ou bien sont employées à l'usage des prêtres, ou enfin vendues à leur profit, selon les conventions arrêtées avec les familles.

Les gens moins fortunés trouvent des boucheries où l'on débite des quartiers de viande purifiée selon les rites et coupée suivant des formes consacrées. Leur offrande, déposée sur la tombe, est dédaignée par les officiers du temple, qui laissent les chacals en faire leur pâture et font croire aux familles que les morts s'en sont emparés durant la nuit.

Quant aux plus pauvres, ils se contentent de placer sur les tombes des leurs des patisseries bariolées de couleurs vives représentant les bœufs et les oies, dont le prix est pour eux trop élevé. Ces offrandes-là sont les plus respectées ; personne ne s'en soucie.

Au centre de ces divers bâtiments on voit un pavillon de bois richement orné, où se tiennent quelques prêtres plus particulièrement chargés de s'entendre avec les familles des morts pour le détail des cérémonies et des offrandes. Des gens dans la force de l'âge et de la santé y viennent aussi volontiers faire, par précaution, l'acquisition anticipée des enveloppes de leur momie et de leur sépulture.

Suivant le goût et la fortune de chacun, on s'y approvisionne de colliers, de scarabées, d'œils d'onyx, de nœuds, de ceintures, d'appuis en faucille pour la tête, de triangles, d'anneaux brisés, d'échelons de bois ou de métal, de figures symboliques qu'on attache aux momies ou de bandelettes sacrées.

On y achète encore des tablettes en terre cuite, qu'on enterre pour servir de bornes-limites, afin d'éviter toute contestation sur l'étendue des sépultures de chaque famille. Les *chebti*[1], dont la

[1] Petites figurines en terre cuite portant dans la main la pioche ou la charrue et sur le dos le sac de semences.

mission est de purifier le sable des tombeaux, de protéger le mort contre l'esprit impur de Typhon et de l'aider dans ses travaux de l'autre monde, ne se trouvent que là.

Tout ce qui doit contribuer à l'ornementation des riches sépultures, les inscriptions des murailles, du piédestal, de la stèle, les offrandes imposées en raison de la fortune du défunt, les dépenses de toute nature, y compris l'embaumement, tout cela est réglé par les soins de ce bureau spécial.

On m'a affirmé que les Égyptiens dépensaient de très grosses sommes pour la conservation de leurs cadavres, et qu'il était fréquent de voir consacrer à l'embaumement seul jusqu'à vingt mille et même trente mille sesterces. Les gens moins riches vont jusqu'à engager leurs revenus pendant plusieurs années pour donner à ceux qu'ils chérissaient une sépulture digne d'eux.

Cependant le cortège dont j'étais s'avançait, et, au bout de quelques pas, fut conduit par un des officiers du temple vers un bâtiment de sinistre apparence. En y pénétrant, nous fûmes reçus par un prêtre revêtu d'ornements sacerdotaux et portant sur ses épaules une tête de chacal, image d'Anubis; des enfants l'assistaient, la figure recouverte d'un masque représentant Horus; une pleureuse se plaça aux pieds du cadavre, une autre à la tête, toutes deux masquées à l'effigie d'Isis.

Après quelques prières et quelques rites dont le sens m'échappait, on déposa le cadavre sur une vaste table de pierre où se trouvaient déjà deux autres corps.

Le cortège religieux s'éloigna. Au même moment, dans la baie d'une porte s'ouvrant au fond de la salle, apparut un homme qui se dirigea vers le corps en ayant une attitude si craintive, que j'en fus frappé.

« C'est le paraschiste, » murmura mon guide à mon oreille.

Et comme je l'interrogeais du regard, sans comprendre :

« Regarde, » me dit-il, sans paraître me parler.

L'homme était vêtu d'une sorte de toge courte, serrée à la taille par une ceinture de cuir à laquelle était suspendu un sac de toile

grossière. Les jambes étaient nues ; il portait aux pieds des sandales de paille ; un petit bonnet de toile blanche était plaqué sur sa tête, dont il épousait scrupuleusement la forme.

Tout en jetant un regard inquiet sur l'assistance, le paraschiste tira de son sac deux ou trois objets qu'il posa sur la table, et qu'un reflet noirâtre me fit reconnaître pour des silex coupants d'Éthiopie. Puis il se mit à dépouiller le cadavre.

Quand cette opération fut terminée, il prit un des couteaux, et, le tenant d'une manière imposée par l'usage religieux, il fit aux pieds, aux mains et sur les côtes sept incisions; puis, changeant d'instrument, il en posa la pointe sur la poitrine du mort et l'ouvrit d'un seul coup jusqu'au bas du ventre.

Aussitôt une clameur épouvantable s'éleva ; tous les assistants se précipitèrent vers le paraschiste, qui s'enfuit en toute hâte pendant que quelques-uns, ramassant des pierres, les lui jetèrent avec force imprécations [1].

Pendant que le tumulte s'apaisait, mon guide m'expliqua que cette scène violente faisait partie du cérémonial obligé.

Tandis qu'il parlait encore, deux autres personnages s'avancèrent portant un vase suspendu par deux anses. C'étaient des taricheutes, à la corporation desquels appartenait mon guide. Arrivés aux pieds du cadavre, ils déposèrent leur charge, ouvrirent selon un rite voulu le récipient, et, y puisant à deux mains, en tirèrent chacun une poignée de sel dont ils frottèrent tout le corps et le bord de la plaie faite par le paraschiste. Ensuite, prenant une grande toile, ils en couvrirent complètement le cadavre.

Alors un des parents, s'approchant, releva un des côtés du linceul et attacha au cou du mort une tablette de cire sur laquelle étaient inscrits ses noms, son âge, ceux de sa femme et de ses enfants.

[1] Les paraschistes étaient chargés de l'ouverture des corps. Cette opération, que les anciens Égyptiens considéraient comme une profanation, les rendait odieux et méprisables aux yeux de tous. C'était une caste maudite, qui ne pouvait se soustraire au poids d'une hérédité fatale; en butte aux mauvais traitements de ceux qui les rencontraient, ils évitaient de se montrer en public.

Cette formalité a pour but de pouvoir reconnaître les cadavres au moment de les inhumer, après les longues préparations de l'embaumement.

Ce dernier rite étant accompli, et avant de cacher définitivement le visage du mort sous son voile, chacun défila pour lui adresser un dernier adieu ; puis le cortège sortit du bâtiment.

Le cadavre était désormais abandonné aux soins des colchytes, qui devaient le préserver de toute altération future.

Au bout de plusieurs mois, la dernière cérémonie aura lieu sur l'avis donné à la famille que le corps peut être confié à sa sépulture.

Veille des ides de juin. An 819 (12 juin + 66).

Si intéressante qu'ait été mon excursion à la Nécropole, ma curiosité n'était point satisfaite; elle n'était que plus vivement éveillée. Il me restait à connaître le sort des cadavres confiés aux embaumeurs ; je tenais à compléter les renseignements déjà recueillis, et, bien qu'il me répugnât jusqu'à un certain point de trafiquer encore avec un homme de la condition du taricheute, je priai Néfert de me mettre de nouveau en rapport avec lui.

Dès mes premiers mots sur ce que j'attendais de lui, le funèbre officier me plongea dans l'étonnement.

« Je m'attendais, noble seigneur, me dit-il, à une demande de ce genre, et je me suis mis en mesure d'y satisfaire, car je considérais que notre marché m'obligeait à te rendre témoin de toutes les opérations relatives à la préparation des cadavres; mais ne me demande point d'être témoin des rites mystérieux qu'on célèbre pour l'inhumation des corps. Ce serait un sacrilège audacieux que je payerais trop cher plus tard : le juge des morts ne me proclamerait point l'un des justes ! »

J'admirai, je l'avoue, ce singulier mélange de délicatesse et de cupidité, de respectueuse terreur et de profanation; mais comme, après tout, cela regardait la conscience seule de mon homme, je promis de suivre ses indications.

L'entreprise, cette fois, était moins aisée; elle exigeait une certaine adresse et de la prudence, car il s'agissait de pénétrer dans des parties du temple réservées aux fonctionnaires spécialement chargés du soin des corps.

Le taricheute ne s'était pas mis en grands frais d'imagination pour assurer la réussite de mon entreprise; mais la suite me prouva qu'il avait eu raison en n'employant, pour favoriser son stratagème, que les combinaisons les plus simples. Je m'affublai d'un de ses costumes, je dissimulai ma chevelure romaine sous une perruque égyptienne[1], et je teintai mon visage de façon à brunir ma peau trop blanche; je saisis une canope d'embaumeur et je franchis, en qualité d'aide du taricheute, le seuil interdit aux profanes.

Je pénétrai à sa suite dans une pièce située au fond de la salle où l'on salait les morts. Tout autour étaient d'autres locaux où s'exécutaient successivement les diverses opérations de l'embaumement. Plus loin s'étendaient des laboratoires et des magasins de drogues. Dans une cour défendue contre l'ardeur du soleil par une légère toiture en feuilles de palmier était creusé un bassin rempli d'une solution de natron.

Tout ce quartier de la Nécropole exhalait des odeurs pénétrantes d'huile de rose, de musc, de nitre; des vapeurs résineuses l'enveloppaient de toutes parts, et, suivant les caprices du vent, laissaient dominer pour un moment l'une ou l'autre de ces senteurs variées.

Je gardais le silence le plus absolu, de crainte qu'un mot maladroit ne trahît ma qualité, et quand le taricheute se fut installé

[1] Dans certaines circonstances solennelles les Égyptiens de distinction portaient des perruques à grandes boucles sur leur tête rasée, de même que nombre de fonctionnaires civils et religieux en portaient de plus ou moins volumineuses.

à son travail, je me bornai, ainsi qu'il en avait été convenu, à lui servir d'aide.

Deux corps réclamaient son intervention : celui d'un riche propriétaire dont l'embonpoint marquait le bien-être passé, puis celui d'une fille du peuple que l'épuisement avait emportée.

Un paraschiste fut appelé. Le paria compléta les incisions commencées en présence des assistants et enleva les viscères de chacun des cadavres. Une riche canope, pleine d'aromates choisis, reçut ceux du propriétaire; quant à l'autre cadavre, ils attendirent près du corps le moment de les replacer mêlés à des matières préservatrices. A l'un comme à l'autre, la plante des pieds fut détachée et placée à l'intérieur de la poitrine [1].

Enfin, au moyen d'un crochet de bronze qu'il introduisit dans les narines, il retira la cervelle, qui fut placée avec les viscères de chaque cadavre.

Alors se poursuivit l'intervention du taricheute. Un lavage énergique fut pratiqué à l'intérieur des corps au moyen d'un liquide à odeur violente ; puis ils furent immergés dans le bassin de natron et, au bout de quelques instants, transportés à côté d'autres cadavres dans un souterrain soumis à l'action d'un courant d'air chaud artificiel. Ils devaient faire en ce lieu un séjour qui se prolonge quelquefois pendant près d'un mois.

Revenant alors dans un autre atelier, j'y aperçus des corps qui, sortis de l'étuve, attendaient le complément des opérations destinées à les préserver de toute corruption. Les chairs avaient une teinte dorée comme celle de la viande boucanée ; les membres étaient raidis dans la position imposée au cadavre; les muscles commençaient à se dessécher.

Évidemment la qualité des défunts différait, car je vis le taricheute consulter une notice jointe à chaque cadavre, et ses opérations varièrent en conséquence sans doute des indications

[1] Le sens de cette coutume était d'empêcher que les pieds d'un homme ne pussent souiller le pavé sacré de la salle du jugement lorsque le mort était appelé à paraître devant Osiris.

consignées. La plupart reçurent une couche d'une sorte d'huile aromatique et noirâtre qu'on étendit au moyen d'un pinceau [1]; deux seulement furent frottés avec une poudre blanche qui m'était inconnue [2].

Un autre eut le visage entièrement recouvert de minces feuilles d'or. Mon guide m'expliqua que c'était un personnage du sang des anciennes races royales, et que cette ornementation était réservée à leurs momies; il me dit également que les morts appartenant à de nobles familles avaient droit à des peintures dont la tête était entièrement ornée en se conformant à des lignes et à des dessins rigoureusement fixés par les rites [3].

Ce fut tout ce que je pus saisir entièrement du travail qui m'attirait; mais, en passant avec mon guide devant certaines salles, j'avais surpris diverses opérations qu'il me fit connaître. C'est ainsi que je sus qu'après le traitement auquel j'avais participé comme acteur les corps sont remis à des taricheutes d'une catégorie plus élevée. Ceux-ci s'adjoignent des prêtres qui accompagnent de prières et de rites invariables chacune des opérations complémentaires que doit subir le cadavre.

Suivant la fortune du défunt, les bandelettes sous lesquelles il doit dormir de son éternel sommeil sont d'un tissu plus ou moins fin, et le nombre de tours dont on l'enveloppe varie en conséquence. Chacun des membres est voué à une divinité spéciale; cette sorte de dédicace se constate par l'apposition d'huile sacrée, par la présence d'amulettes et de bandes portant écrites de pieuses maximes. Pour assurer au mort un heureux trajet vers le tribunal suprême, on couvre sa poitrine de ces préservatifs pieux, on met à la place du cœur l'image du scarabée sacré. Puis, le moment venu, le mort est précieusement revêtu de papier mâché; par-

[1] Du pétrole. Les huiles minérales servaient à imbiber les bandelettes dont les Égyptiens enveloppaient leurs momies.

[2] Probablement du borax pulvérisé.

[3] Les fouilles opérées dans les vieilles nécropoles égyptiennes ont effectivement mis au jour des momies de race royale et de nobles dont les têtes étaient entièrement dorées ou peintes.

dessus on enroule chaque membre dans une étoffe spéciale, en ayant soin d'employer dans un ordre déterminé les aromates précieux; chaque bandage, chaque lien donne lieu à l'accomplissement d'un rite, à l'insertion d'une figure symbolique dans les plis des bandelettes. Celles-ci sont enfin appliquées en nombre considérable quand le mort est fortuné.

Les pauvres doivent se contenter du salage, de la dessiccation, d'un paquet d'herbes aromatiques vulgaires et de grossières bandelettes simplement trempées dans une sorte de bitume liquide.

Puis, lorsqu'elle a reçu sa dernière toilette, la momie est placée dans un coffre plus ou moins orné qu'on dépose lui-même, s'il y a lieu, dans un sarcophage.

Quant aux cérémonies qui s'accomplissent à ce moment, elles doivent, paraît-il, demeurer impénétrables, car je n'ai pu, sur ce point, rien obtenir de mon initiateur.

5 des calendes d'août. An 819 (30 juillet + 66).

Malgré nos soins, malgré notre sollicitude, Puppia ne se rétablit pas. L'amélioration que nous avions constatée ne s'est pas maintenue; elle a perdu subitement tout le bénéfice acquis par les premiers moments de son séjour sous ce délicieux climat.

J'ai recouru aux principaux médecins de cette ville, si réputée par la science de ses guérisseurs; tous se sont renfermés dans des termes si vagues, que nos craintes peuvent être éveillées.

Est-ce l'impuissance de leur art qui les rend muets? Est-ce l'ignorance du mal dont souffre Puppia qui motive leur silence? Je n'en sais rien; mais je redoute l'avenir. Le temps, qu'ils appellent à leur aide, me semble, au contraire, apporter avec lui des complications de plus.

Calendes de septembre. An 819 (1er septembre + 66).

Si variés que soient les plaisirs qu'on trouve ici, je suis souvent dans l'impossibilité d'en faire jouir ma fille. Les gens d'Alexandrie, entraînés à la fois par leur tempérament et par la diversité des races composant la population, ont, plus encore qu'à Rome, le goût des spectacles bruyants. A nos jeux romains ils joignent les jeux grecs, si bien qu'il s'écoule rarement plusieurs jours sans que toute cette multitude cosmopolite ait occasion de donner libre cours à sa turbulence naturelle. Or cette turbulence dégénère aisément en rixes sanglantes et en manifestations publiques souvent tapageuses, qui jettent Puppia dans la plus profonde terreur.

Il en résulte la nécessité de choisir des distractions d'autre sorte.

Depuis quelques jours nous recommençons à faire de courtes excursions dans les environs. Cependant la position des deux Taposiris est si excellente, que nous y sommes demeurés deux mois, allant, sans nous lasser, du Taposiris du lac[1] au Taposiris de la mer. En y ajoutant le désert libyque, auquel on est adossé, cette station offre les contrastes les plus frappants.

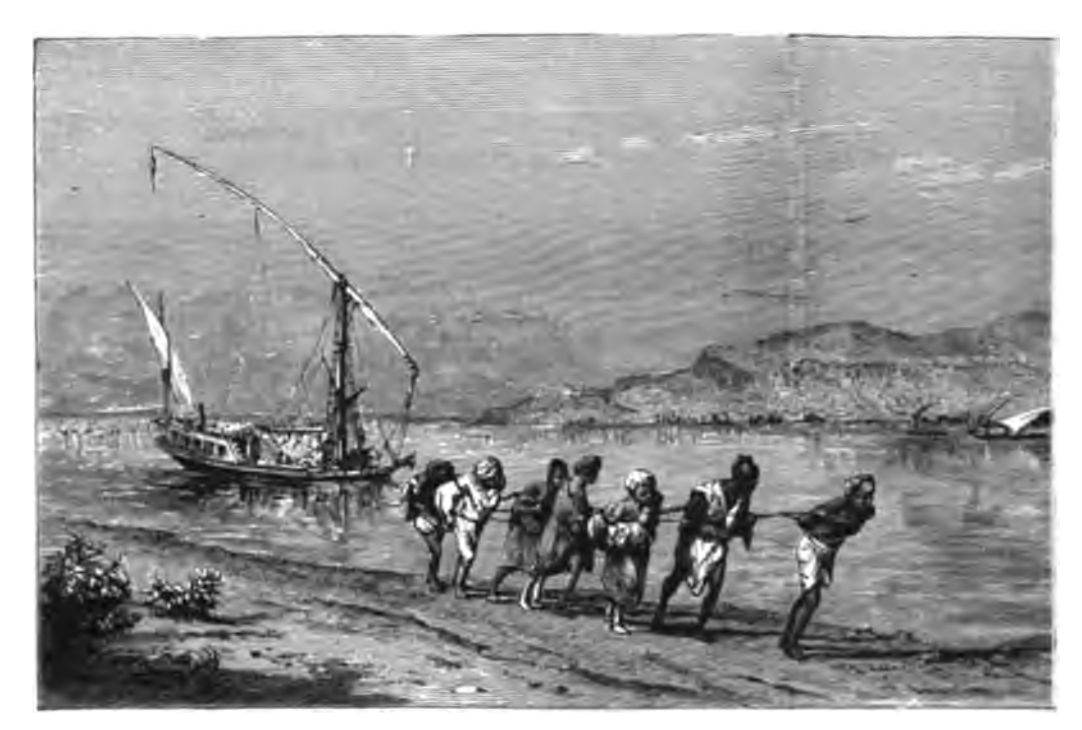
Nous ne pouvions non plus ne pas connaître Canope, ce qui nous amenait à voir également Éleusis, puisque ce célèbre sanctuaire de Cérès était sur notre route.

J'avais surtout entendu vanter les splendeurs de l'une, et je connaissais les séductions de l'autre ; mais les descriptions les plus enthousiastes étaient encore autant au-dessous de la vérité.

L'immense concours de fidèles allant visiter les sanctuaires

[1] Les deux Taposiris étaient situés à l'extrémité ouest du lac Maréotis, l'un au bord du lac même, l'autre sur le rivage de la mer. C'étaient des lieux de plaisance très fréquentés.

fameux, et l'affluence non moins grande des gens de plaisir ont conduit à convertir en une promenade délicieuse les bords du canal qui sert de route. Chaque rive est couverte d'une végétation gracieuse et abondante, servant de cadre à de luxueuses hôtelleries et à d'élégantes habitations richement aménagées. Toutes, suivant l'usage de la contrée, ont une toiture plate servant de terrasse où l'on jouit le soir d'une délicieuse température ; de



Tantôt ce sont de simples barques contenant toute une compagnie d'humbles pèlerins.

plus, un bon nombre sont surmontées d'un belvédère du haut duquel on a, sur ces campagnes verdoyantes et sur la mer, une vue d'un charme incomparable.

Nuit et jour le canal est couvert d'embarcations conduisant des visiteurs. Le spectacle même de cette circulation est des plus attrayants. Tantôt ce sont de simples barques contenant toute une compagnie d'humbles pèlerins que des hommes attelés à un câble remorquent le long des rives; tantôt c'est une riche embarcation couverte de fleurs et de peintures éclatantes qui se présente

chargée de joyeux voyageurs; de nombreux esclaves manient avec vigueur les avirons aux ornements dorés et peints de vives couleurs; à l'arrière, un orchestre mélodieux charme les passagers et anime le mouvement des rameurs. Encore un peu, et, dans sa course impétueuse, elle allait briser toute une flottille d'embarcations creusées dans un unique tronc d'arbre. Suivant placidement le bord, se tenant soigneusement à l'abri de tout contact, on aperçoit quelques radeaux composés, selon la mode la plus antique de ce pays, d'une petite plate-forme que soutiennent des jarres en terre accouplées au moyen de liens en cuir cru. Des paysans y entassent leurs denrées et les conduisent ainsi sur les marchés environnants. A un signal connu, ils se baissent afin de n'être pas atteints par le cordage au moyen duquel deux buffles noirs, cuirassés d'une épaisse couche de boue, remorquent une élégante barque abritée sous un riche velum.

Tout le long de la route on surprend des bandes joyeuses que la dévotion n'a certes pas conduites en ces lieux; car, il faut le dire, à côté des malades qui viennent implorer la guérison, se rencontrent des visiteurs, plus nombreux encore, qui ne recherchent Canope que pour s'y livrer aux débauches effrénées dont cette localité est le théâtre. Elle a du reste acquis à cet égard une réputation à laquelle, je crois, aucune autre ville du monde ne peut atteindre.

Aussi ne sommes-nous restés que le temps nécessaire pour faire notre visite au sanctuaire du grand dieu Sérapis. Puppia tenait à ce pèlerinage, et je n'ai point voulu contrarier cette fantaisie de malade.

7 des calendes d'octobre. An 819 (25 septembre + 66).

Jamais Puteoles n'avait été témoin de tant de faste; jamais un présent de gladiateurs et de bêtes n'avait été l'occasion de tant de luxe et de dépenses. Patrobius aura, dit-on, payé plus de six

millions de sesterces[1] l'honneur d'avoir hébergé pendant un jour Néron et son hôte oriental.

Rien, en effet, ne pouvait être trop beau pour un monarque tel que Tiridate, pour le vassal de l'empereur, pour le prince fastueux entre tous. Les villes qui se sont trouvées sur sa route ont bien su se ruiner pour lui faire honneur et donner satisfaction à l'empereur, pourquoi donc un simple affranchi hésiterait-il à donner une pareille preuve de reconnaissance?

Voilà ce que m'écrit à cet égard mon cher Catullus, toujours attentif à me tenir au courant des nouvelles de Rome.

Je veux croire que la générosité de Patrobius a été toute spontanée ; cependant on ne se cache guère, paraît-il, pour assurer que Néron, commençant à trouver bien coûteux le voyage du prince des Perses[2], avait songé à divers moyens pour alléger sa dépense.

Dans un moment de badinage, disait-on, il avait eu l'idée de dresser la liste de tous les personnages connus pour être riches, et de mettre en regard de leurs noms les sommes dont il pouvait imposer leur générosité. Patrobius fut porté pour une assez grosse somme ; mais le sinistre Tigellinus, le sachant fort intéressé, voulut accentuer la plaisanterie de son maître ; en conséquence, il fit prévenir Patrobius qu'il avait été imposé à huit millions de sesterces, et qu'il eût à tenir cette somme à la disposition de l'empereur pour l'employer de la façon qui lui serait indiquée.

Au premier moment, Patrobius eut la pensée de se révolter contre une pareille exigence ; mais, connaissant l'humeur bizarre de son maître, il résolut de dissimuler ses vrais sentiments et de paraître heureux d'une telle marque de confiance. Courtisan habile, il se disposait même à remercier, lorsque Vivianus, qui

[1] 1500000 francs à peu près de notre monnaie actuelle.

[2] Malgré les dépenses excessives que les provinces s'imposaient, Néron dépensait plus de 100000 francs par jour pour Tiridate et son escorte. Son voyage, qui s'accomplissait par terre, se fit à petites journées et dura neuf mois, des bords de l'Euphrate à Rome.

connaissait la vérité, le fit prévenir secrètement que tout cela était une plaisanterie équivoque de Tigellinus.

Cependant Patrobius, dont l'ostentation égale au moins l'avarice, craignant que le mensonge de la veille ne devînt la vérité du lendemain, crut de bonne politique de prendre au sérieux l'invitation de Néron. Il comprenait que sa villa, la plus fastueuse de toutes celles du rivage de Baïa, placée sur le chemin qu'allait suivre le cortège impérial, ne pouvait manquer d'attirer l'attention du roi des Perses. Jugeant qu'il valait mieux aller au-devant d'un désir que recevoir un ordre pénible, il demanda au César, comme une faveur insigne, la permission d'offrir un présent de gladiateurs et de bêtes au moment du départ de Neapolis.

Patrobius s'est piqué au jeu; il a bien fait les choses et voulu prouver ainsi à Tigellinus qu'il savait dépenser largement quand il le jugeait bon.

Il a fort adroitement présenté ses raisons pour obtenir l'honneur de consacrer ces jeux exclusivement à Tiridate et à sa suite.

L'entourage de l'empereur et les notables campaniens, seuls admis à ce spectacle magnifique, ont dû apprécier la générosité de Patrobius.

L'affranchi a voulu copier son maître en offrant, comme lui, des rafraîchissements délicats et abondants à tous les spectateurs, ainsi qu'une loterie richement montée. C'était encore une façon de faire sa cour.

Il a été d'ailleurs bien récompensé de la bonne organisation de sa fête, car Tiridate, enthousiasmé, excité par le bruit des combattants, par l'éclat des armures, par les cris des bêtes, daigna oublier sa qualité de mage et se départir un instant de son impassibilité habituelle, pour montrer à quel point les Perses excellent en adresse. La vue des animaux errant après le combat dans l'arène lui inspira une pensée qu'on prétend avoir été plus calculée que subite. J'imagine qu'il espérait en tirer tout à la fois un avantage personnel et un résultat politique.

Demandant son arc et ses flèches, il se mit, de la place qu'il

occupait, à transpercer les fauves qui couraient dans le cirque. Chacun de ses coups portait avec une précision merveilleuse; quelle que fût la distance, tout animal visé par lui était une


La vue des animaux errant dans l'arène, etc.

victime certaine. Il eut surtout un coup extraordinaire : deux taureaux sauvages se faisaient remarquer par la furie avec laquelle ils parcouraient l'arène; tantôt ils s'élançaient en labourant le sable de leurs puissants sabots; tantôt, s'arrêtant subitement,

ils se campaient fièrement sur leurs jambes, la tête haute, regardant de tous côtés comme défiant de nouveau les fauves qu'ils avaient déjà vaincus, puis ils repartaient dans une course effrénée, ébranlant l'air de leurs mugissements. Dans leur folle rage de ne pouvoir franchir les limites de leur prison, ils se mettaient tout à coup à fouiller furieusement le sol, comme s'ils voulaient entreprendre de s'échapper à travers les entrailles de la terre. Dans une de leurs courses furibondes, les deux animaux se portèrent à la rencontre l'un de l'autre. Prompt comme l'éclair, Tiridate saisit le moment où, se croisant, ils ne formaient qu'une masse, et, lâchant son trait avec une précision sans égale, il transperça de la même flèche le cou des deux taureaux.

A cette vue, des applaudissements frénétiques éclatèrent sur tous les gradins, montrant au monarque à quel point son incomparable adresse avait impressionné les assistants.

Qui sait si, dans l'esprit du roi persan, il n'y avait pas le secret espoir d'avoir fait souvenir Néron du passé, de lui faire craindre l'avenir en lui montrant ce dont les Perses étaient capables avec une telle habileté à se servir de leurs armes!

Non seulement Tiridate mais aussi Néron se sont montrés satisfaits. Ce dernier était heureux à l'avance de l'idée que son hôte allait se faire de Rome même, puisqu'il pouvait constater qu'un esclave l'avait traité plus magnifiquement que bien des rois.

Cette fête merveilleuse a valu à Patrobius des félicitations de toutes parts; mais je doute qu'aucune lui ait occasionné autant de plaisir que la certitude, acquise depuis, du dépit de Tigellinus. Le puissant valet n'espérait pas voir son défi relevé avec autant d'éclat, et il craint d'être entraîné à son tour par l'exemple venu de Patrobius. Charmé du résultat, Néron songerait sérieusement, paraît-il, à exiger de son entourage une large contribution aux fêtes qu'il compte offrir à Tiridate.

Est-ce que Patrobius aurait deviné juste en redoutant de voir le mensonge de la veille devenir la vérité du lendemain?

3 des ides d'octobre. An 819 (13 octobre + 66).

Il n'est bruit en ce moment que du *Satiricon,* que tout Rome se vante d'avoir lu ouvertement ou clandestinement.

Le piquant de ce livre est que l'auteur, Petronius, l'arbitre du bon goût, ainsi qu'on le désigne communément à la cour, est un des débauchés les plus avancés dans l'intimité de César, de ces gens qui consacrent le jour au sommeil et la nuit aux devoirs et surtout aux agréments de la vie. C'est un voluptueux dont la renommée est due à sa compétence en matière de débauches, à la suprême élégance de ses débordements, à son art infini du plaisir.

Cet épicurien consommé ne se fait pas faute de prêcher la morale la plus pure sur le ton le plus sérieux, alors que son livre n'est au fond qu'une lecture de délassement et de distraction accessible seulement, il faut le reconnaître, aux esprits les moins timorés.

D'ailleurs, personne ne s'y trompe. Les gens avides de ces sortes de lectures aussi bien que les auteurs eux-mêmes savent parfaitement que leur intérêt ne réside ordinairement que dans la licence de leurs tableaux. Beaucoup en parlent en affectant de les blâmer, mais il en est davantage encore qui se délectent à les lire.

Ceux-là sont des critiques exigeants, car il faut beaucoup oser pour arriver à leur plaire, et si loin qu'aille l'auteur, il se trouve justifié d'avance aux yeux de ses lecteurs par l'auteur grec, — certainement connu d'eux, — qu'il imite fatalement [1] et qui, sans aucun doute, est allé plus loin encore.

Cet état fâcheux des esprits ne suffirait pas à expliquer complè-

[1] Jusque dans leur littérature légère, les Romains ont tout emprunté aux Grecs dans les travaux d'ordre intellectuel.

tement le succès du *Satiricon,* si l'on ne savait que les héros mis en scène sont la représentation fidèle et transparente de personnages réels. En outre, l'œuvre est doublée d'un acte de basse flatterie pour Néron, en même temps qu'elle est une vengeance de l'asservissement où la communauté de débauches a placé Petronius.

Sous l'apparence de récits purement divertissants, il ne se fait pas faute de montrer au César qu'il connaît tous les secrets de ses plaisirs infâmes; mais en même temps il le flatte en déversant le ridicule sur la classe des affranchis, si odieuse à l'empereur.

Pour qui se rappelle à quel point ces hommes, les vrais maîtres de l'empire sous son père adoptif, ont éveillé de haines chez Néron; quand on a connu toute sa répugnance pour Pallas, auquel cependant il devait tout, on comprend dès lors comment l'auteur, servant à la fois sa rancune personnelle et celle de son maître, a pu néanmoins montrer tant d'audace et satisfaire le goût blasé de Rome.

Mais cela pourrait lui coûter cher. Tigellinus veille de près sur son maître, devenu son esclave, et Tigellinus n'est pas homme à laisser une influence quelconque menacer la sienne.

12 des calendes de novembre. An 819 (21 octobre + 66).

Les dieux n'ont point voulu exaucer nos prières : Puppia nous a été ravie. Elle a succombé en attachant sur nous son dernier regard, dans lequel elle avait concentré ses forces agonisantes. Son âme innocente devra, hélas! longtemps errer sur les bords du Styx [1].

[1] Selon une croyance religieuse des Romains, les âmes de ceux qui mouraient prématurément devaient errer, avant d'entrer aux enfers, pendant tout le temps qui leur restait à habiter le corps qu'elles avaient abandonné.

Notre douleur ne peut se manifester au dehors ; elle n'en est que plus vive en nos cœurs. Mais nous ne nous séparerons pas de notre enfant ; nous la voulons près de nous, au Cratère, cet asile commun de nos joies et de nos douleurs [1].

Nous n'avons plus rien à faire sur cette terre d'Égypte, qui ne peut désormais que nous rappeler de lugubres souvenirs. A la prochaine occasion nous la quitterons, emportant avec nous les restes de celle que j'avais désignée pour être la joie de ma vieillesse.

3 des nones de juin. An 820 (3 juin + 67).

Je me trouve retenu au Cratère plus longtemps que je ne m'y attendais. Les constructions que j'avais ordonné d'y faire pendant notre séjour en Égypte nécessitent désormais ma présence, car Pythios est souffrant depuis quelque temps et ne paraît pas pouvoir reprendre de sitôt la surveillance des travaux.

Comme nous avons étudié ensemble les plans actuellement arrêtés, et que tout ce qui concerne mon cher Cratère m'intéresse particulièrement, je me suis désigné à moi-même comme remplaçant momentané de Pythios. C'est une distraction à ma douleur.

Je ne suis pas trop mécontent de cette résolution ; il me semble que je me tire de mon emploi d'une façon à peu près satisfaisante ; depuis trois mois que je surveille les ouvriers de tout genre, j'ai eu seulement un moment d'embarras. J'en ai été quitte pour faire une course jusqu'à Neapolis, où Pythios s'est retiré dans l'intérêt de sa santé. Le mal qui le retient lui a permis néanmoins de me donner le conseil que je venais chercher.

[1] On ne faisait point de funérailles solennelles aux enfants. D'autre part, on ramenait fréquemment sur la terre romaine les corps de ceux qui mouraient à l'étranger.

J'avais fait une erreur d'une certaine importance en commençant à édifier devant l'*œcus*[1] un pavillon qui aurait masqué en partie la vue délicieuse dont on devait jouir de cet endroit.

J'avais mal apprécié la distance, et je pensais d'abord que le sommet de ce pavillon serait placé assez bas pour ne gêner en rien. Pythios m'a démontré mon erreur.

J'en ai été quitte pour faire mettre à bas l'ouvrage déjà en train.

C'eût été vraiment dommage de gâter le bel effet que j'attendais de cet œcus; d'autant que j'avais adopté pour cet appartement une disposition assez peu répandue, l'œcus de Cyzique, dont c'est ici, plus qu'ailleurs, le cas de faire l'application. J'avais autrefois beaucoup remarqué en Grèce ces portes en verre, descendant jusqu'à terre, et qui permettent aux convives de jouir de la vue de tous les côtés, tout en restant couchés; je m'étais promis d'appliquer cette mode, si j'en avais l'occasion.

Puisque la nécessité m'a fait rebâtir le Cratère, j'ai amélioré ma villa dans des conditions en rapport avec le goût présent et ma fortune.

Il m'a fallu recommencer la lutte que j'avais déjà soutenue en rebâtissant ma demeure du Cœlius et me débattre contre l'entraînement qui pousse tout bâtisseur au delà des premières limites fixées à ses projets. Tout le monde s'en mêlait: c'étaient les amis qui conseillaient telle ou telle augmentation d'appartements; c'était l'architecte invoquant l'heureux effet de modifications coûteuses, ou bien les flatteurs qui excitaient l'amour-propre en faisant des comparaisons désavantageuses avec ce qu'on voit ailleurs; c'était moi-même, dont l'orgueil était involontairement mis en jeu, et qui me demandais jusqu'à quel point je faisais suffisamment honneur au rang social que j'occupe.

Ce n'est pas sans peine que j'ai triomphé de tous ces ennemis.

[1] Appartement qui ressemblait à l'*atrium*, mais il était fermé et entièrement couvert d'un toit. Il servait surtout de salle de festins et dépassait en hauteur, en surface et en éclat le *triclinium* ou salle à manger ordinaire.

Une fois mon parti pris, je me suis montré inexorable; j'ai été sourd et aveugle pour tout ce qui concernait ma construction. Je n'entendais aucune critique, je ne voyais aucun défaut; je sentais que si je cédais sur un point, il me faudrait céder sur tous, et, pour n'avoir pas à craindre d'être vaincu, j'échappais à toute occasion de combat.



Le *caldarium* (thermes romains).

Le résultat a été d'avoir un Cratère prêtant peut-être à la critique, se signalant par des défauts ou des erreurs notables; mais j'ai une villa qui répond à mes besoins, à mes goûts, où je puis offrir une hospitalité simple et large.

On n'y voit ni statues ni marbres à profusion, non plus que des sculptures ou des peintures nombreuses au point de dissimuler les murs. J'ai remplacé le luxe des bâtiments par la quantité des pièces, auxquelles on s'est appliqué à donner des expositions variées et agréables, de telle sorte que chacune d'elles réponde aux nécessités de la saison ou de l'heure. Je me suis

attaché à un arrangement intérieur flatteur pour l'œil, commode, élégant, mais j'ai écarté tout ameublement luxueux.

Je n'ai point à offrir de thermes immenses comme on en voit à Surrentum et à Baïa, mais on peut prendre chez moi des bains réconfortants. Mes petits thermes sont alimentés par la source si claire et si fraîche qui sort du rocher élevé sur lequel est plantée



Le *frigidarium* (thermes romains).

ma grande vigne. Après avoir murmuré dans la grotte que la nature a creusée pour elle et avoir arrosé une partie de mes jardins, elle fournit au délassement des membres dans une modeste piscine de marbre et alimente encore les jets d'eau de mes deux péristyles ; puis, en souvenir sans doute des magnifiques cascades de Tibur, je la fais échapper à travers le petit bois bordant la terrasse naturelle où est assis le Cratère, et d'où elle tombe en formant une cataracte qui, dans les moments d'abondance, a bien près de quatre pieds de largeur. Sa chute ne dépasse pas soixante pieds ; mais, vue d'en bas, on dirait un ruban

d'argent, tant elle se détache bien du rocher, tant le cadre qui l'entoure est frais et gracieux. Malgré ses dimensions restreintes, ma chute me semble ravissante, et j'en suis d'autant plus enchanté que je crois avoir rétabli l'ancien ordre naturel des choses. Si j'ai bien observé ce qui s'est produit à une époque indéterminée, la source devait jadis suivre cette direction; elle en aura été détournée par les éboulements des terres supérieures, qui l'auront



Le *triclinium* d'été.

forcée à prendre le chemin qu'elle suivait avant la reconstruction du Cratère.

Quoi qu'il en soit, je jouis de mon œuvre, et j'en jouis sans souci. Je n'ai point de tourments à craindre de la part des entrepreneurs. N'ayant point dépensé au delà de mes ressources, ils ont été payés. Ils n'ont donc ni le droit de m'assaillir, ainsi que le font ceux de mon ami Dividius, ni celui de me vilipender auprès de mes voisins. Ayant eu la sagesse ou l'entêtement, — comme on voudra, — de ne point engager mon patrimoine dans de folles constructions, je jouis en paix du peu que j'ai. Avec moins de richesses j'ai plus de repos et de calme, moins d'esclaves inutiles et davantage de serviteurs.

A ces avantages, qui ont pour moi tant de prix, je puis ajouter que le Cratère est situé dans un pays enchanteur, où tout se réunit pour charmer la vie, où les étés sont frais et les hivers tièdes, où la mer vient tranquillement mourir sur des rivages qu'elle caresse.

Nones de juillet. An 820 (7 juillet + 67).

Depuis quelques jours ma maison ne désemplit pas, et je ne suffis pas, non plus que mon villicus, à satisfaire la curiosité de tous nos voisins depuis qu'on a vu fonctionner dans mes champs cette machine gauloise au moyen de laquelle je coupe mes moissons[1]. Les gens n'en peuvent croire leurs yeux et demeurent stupéfaits de voir les bœufs pousser devant eux cette façon de char armé de lames, de faux qui font tomber les épis dans l'intérieur du coffre. Ils sont émerveillés de voir la rapidité avec laquelle une pièce tout entière est coupée. Ils ne se lassent point de s'en faire expliquer le fonctionnement.

Mais à côté de leur admiration vient prendre place un sentiment de dédaigneuse pitié dont je me rends parfaitement compte. Ils semblent dire, — ils pensent sûrement, — que je me suis donné bien du mal en pure perte, en faisant venir de si loin un instrument d'un prix élevé, qui ne pourra être longuement utilisé et que personne, — du moins parmi eux, — ne songera à se procurer. Il est bien plus simple pour ces profonds calculateurs de mettre à la même besogne un plus grand nombre de moissonneurs; mais aucun d'eux n'aperçoit l'intérêt et la satisfaction d'activer, surtout dans certaines circonstances, une opération aussi essentielle.

[1] Pline nous apprend que les Gaulois avaient une sorte de moissonneuse mécanique actionnée par un attelage qui la poussait devant lui.

14 des calendes de septembre. An 820 (19 août + 67).

Licinia prend goût à mes occupations champêtres et m'accompagne volontiers maintenant dans mes courses à travers la campagne. Je lui en sais d'autant plus gré qu'elle déroge évidemment aux occupations admises pour une femme de qualité.

Elle en a été récompensée d'ailleurs, ces jours derniers, par le plaisir que lui a occasionné le spectacle des villas, où règne en ce moment un mouvement, une agitation inusités.

Les moissons viennent d'être rentrées. L'heure est venue de séparer le grain de la paille. Cette besogne exige de la surveillance. Tout le monde s'en mêle, et la présence du maître doit se faire sentir presque partout à la fois, sous peine de désordre et de pertes appréciables dans le rendement des gerbes.

Il faut vérifier le bon état de l'aire, pavée de grandes dalles, qui se voit dans la cour principale, puis y faire entasser les gerbes qui doivent passer sous le *tribulum* [1].

Chez moi, ce sont des mules qu'on attelle à la machine. Je trouve plus rapide l'exécution de la besogne ; je constate un meilleur

[1] Le *tribulum* était une épaisse plate-forme de sapin, longue d'environ un mètre cinquante centimètres et large de soixante centimètres, dont l'avant, un peu arrondi, se relevait légèrement. Le dessous était garni de lignes parallèles et serrées, formées par des éclats coupants de silex ou de granit qui y étaient implantés.

On attelait des bœufs ou des mules qui traînaient l'appareil chargé de poids ou simplement monté par le conducteur, qui s'y maintenait debout. On le faisait passer et repasser sur les épis amoncelés en couches épaisses. Au bout de plusieurs tours le blé était suffisamment sorti des épis pour être recueilli. L'opération se renouvelait sur une nouvelle couche de gerbes jusqu'à la fin du travail.

Cet instrument, absolument tel que les anciens le possédaient, est encore le seul en usage pour le dépiquage du blé dans une grande partie de l'Orient, dans certaines campagnes reculées de l'Italie méridionale, dans le haut Aragon, au Chili et au Pérou, où il avait été importé par les Espagnols, qui le tenaient de la conquête romaine.

état de la paille que par l'emploi des bœufs. Par contre, cette méthode exige des gens très exercés.

Cette opération du dépiquage est un des plaisirs préférés de Victanien, qui, malgré ses défauts, est un travailleur adroit. Il est heureux et fier quand, monté sur son *tribulum,* il se sent emporté au galop de ses mules, qu'il excite encore à grand renfort de cris et de fouet. En réalité, c'est un tableau intéressant que celui de quatre ou cinq de ces attelages luttant de vitesse, passant et repassant sur le lit moelleux des épis auxquels la morsure des pierres arrache leur fruit.

Les gens se font une fête de ce travail. Je les y encourage par quelque récompense qui me donne encore du profit. Et puis, me suis-je trompé? mais ils m'ont paru être flattés de voir leur maîtresse s'intéresser à leurs occupations.

Quant à Licinia, ce spectacle, tout nouveau pour elle, excitait sa curiosité à un point que je ne me serais pas imaginé.

8 des calendes de septembre. An 820 (25 août + 67).

Grand remue-ménage dans notre Stabies. C'est dans trois jours que se donnent les jeux annoncés. Depuis quelque temps, chaque *album*[1] contient l'annonce de l'arrivée d'Hippias et de la troupe qui l'accompagne[2]; les détails sur les gladiateurs occupent tous les jours une place nouvelle, et c'est un spectacle assez curieux, en somme, de voir l'ardeur avec laquelle dans les carrefours et

[1] Place couverte de plâtre ou peinte en blanc sur les murs des édifices, et que l'on affectait à la publication des avis. On y peignait en lettres rouges ou noires toutes sortes d'annonces et d'avis. Il y avait des emplacements réservés pour recevoir les actes de l'administration et les porter ainsi à la connaissance du public.

[2] Les tournées d'artistes, de lutteurs, de troupes de comédiens et d'entrepreneurs de spectacles de tout genre étaient choses très fréquentes chez les Romains.



Le dépiquage du blé en Égypte.

sur les places on commente la composition des jeux et l'on suppute les chances des combattants engagés.

Stabies ouvre bien de temps à autre son cirque aux troupes de gladiateurs en tournée, mais il ne lui est pas arrivé, depuis bien des années, d'avoir à sa disposition des gladiateurs aussi renommés que ceux d'Hippias.

Lui-même est hors de cause, puisqu'il a reçu l'épée de bois [1]; mais il possède le talent rare de savoir composer un spectacle, et il dispose des ressources voulues pour retenir près de lui les premiers sujets de la famille [2]. En outre, comme il est très fier d'être le citoyen de tant de villes [3], tout s'accorde pour promettre un spectacle tel que Rome seule peut en voir.

4 des nones de septembre. An 820 (2 septembre + 67).

Les autorités ont bien fait les choses. Pour recevoir dignement un personnage de l'importance d'Hippias, on a remis en état la vieille école de gladiateurs. Bien qu'abandonnée depuis longtemps, cette caserne présente des dimensions suffisantes pour satisfaire aux plus grandes exigences, et sa proximité du cirque donne aux combattants toutes les facilités désirables.

Malgré les mensonges habituels des *alba*, le spectacle promet, car Placidus, qui s'était engagé depuis longtemps à donner des jeux, a profité habilement du passage d'Hippias pour renforcer

[1] Le gladiateur qui s'était distingué à diverses reprises recevait une épée de bois à garde d'argent. C'était son congé, et il était dispensé pour le reste de ses jours de reparaître dans le cirque.

Habituellement il ouvrait une école qui lui rapportait de gros profits.

[2] On appelait de ce nom la corporation des gladiateurs.

[3] Les anciens accordaient volontiers les honneurs du droit de cité. On en était arrivé à prodiguer cette distinction même aux histrions, aux artistes nomades de tout genre, dont quelques-uns étaient citoyens de plusieurs grandes villes en même temps.

économiquement sa troupe et ajouter, sans trop grands frais, quelques exercices attrayants au programme des gladiateurs.

Les *alba* promettent la présence de lions et une mise en scène qu'on dit avoir été réglée par Placidus lui-même. On parle de trois lions de Libye qui seraient lâchés en même temps sur des bergers surpris autour de leur feu. Il y aurait de véritables rochers, ainsi qu'un ruisseau qui coulera dans l'arène et un taillis d'arbustes véritables d'où s'élanceront les animaux.

On annonce encore la lutte d'un tigre contre cinq Éthiopiens armés de bâtons. On promet également de mettre en présence le tigre et un éléphant.

J'ai déjà vu ce spectacle. C'est une lutte fort curieuse que celle de ce gros animal, si lourd, si gauche en apparence, contre la plus agile et la plus souple des bêtes féroces; cependant la victoire reste toujours à l'éléphant.

Enfin, comme les hommes d'Hippias sont des lames de premier ordre et que, étant d'égale force, ils peuvent lutter longtemps sans qu'il y ait de victimes, on a décidé de mettre en présence, dans une étroite enceinte, quelques couples avec un bandeau sur les yeux. La victoire ne dépendra plus que du hasard; mais la foule aura du moins la satisfaction de voir les crocs traîner quelques corps jusqu'au spoliaire.

6 des ides de septembre. An 820 (8 septembre + 67).

Il n'y avait pas trop d'exagération dans l'annonce du programme.

Ma jeune nièce Servia, depuis quelques jours avec nous, s'est fort intéressée à ces jeux, encore inconnus d'elle, car je me suis montré d'une condescendance extrême en cette circonstance.

S'imaginant qu'il n'y aurait jamais assez de place pour tous les spectateurs annoncés, elle a tenu à se rendre de très bonne heure

au cirque. Elle a été bien inspirée ; j'avais rarement vu un entassement pareil.

Nous avions pu nous placer du côté de l'ombre ; cela rendait l'attente moins pénible.

J'ai pu constater, une fois de plus, que le peuple est partout le même et que ses goûts ne diffèrent point ici, au midi, de ceux qu'il manifeste à Rome. C'est avec le même entrain que la foule entassée employait les heures d'attente à manger, à boire, à plaisanter, à émettre hautement son opinion sur les personnages de



Aucun coureur n'arrivait aussi vite que lui à l'extrémité de l'épine.

marque à leur apparition, montrant par ses réflexions qu'elle avait pour eux plus de familiarité que de respect.

En province comme à la ville, la foule accepte ou subit l'insolence des parvenus ou de leurs gens, quitte à se venger quelquefois quand cela passe la mesure. Nous avons eu ce petit spectacle avant le grand, au moment où Esca, un débauché de grande marque bien connu ici, se faisait faire place un peu trop violemment. Il a été assailli par une grêle de projectiles qui n'ont pas atteint seulement ses esclaves, car il a dû s'en retourner le front ensanglanté par un coup de pierre.

Cependant un nuage a obscurci pour moi la belle journée dont

nous avons joui. J'avais remarqué dans l'assistance une animation particulière qui ne me paraissait pas suffisamment justifiée par le seul attrait des jeux. En m'informant, je sus que l'intérêt principal des combats de gladiateurs serait dans une lutte de rétiaires où figurait un jeune patricien dont je ne pus à ce moment entendre le nom.

Il paraît que cette lutte, dont nous voyons le fâcheux spectacle se renouveler trop souvent à présent[1], était le résultat d'une gageure faite à la fin d'un souper trop copieux.

Lorsque vint le moment fixé pour l'entrée du rétiaire, tous les regards se tendirent vers les portes du cintre ; on voulait principalement apercevoir celui qui devait remplir le rôle de rétiaire. Quand il passa devant les gradins pour saluer l'assistance, ma surprise, — je dirai même ma douleur, — fut grande de reconnaître Suétus, le fils de mon voisin et ami Quersutus.

Il me reconnut aussi, et je crus voir dans le regard qu'il m'adressa une prière muette, dont je ne sus point démêler le sens.

Je ne pouvais que former des vœux pour lui, car je ne me sentais point le courage de faire, comme mes voisins, des paris sur le résultat du combat.

Le *suivant*[2] était un certain Oarsès, renommé pour son habileté, et sur lequel les soupeurs avaient engagé de fortes sommes.

D'une réelle beauté physique, il était très adonné aux exercices corporels, et dans les courses du cirque aucun coureur n'arrivait aussi vite que lui à l'extrémité de l'épine. Très fier de son talent de gladiateur, Suétus avait mis une certaine coquetterie à paraître

[1] Les mœurs en étaient déjà arrivées à ce point de décadence que, par bravade et par soif des applaudissements de la foule, les jeunes patriciens et même des femmes de haute condition ne rougissaient point de se mesurer en public avec les gladiateurs, dont la profession était cependant des plus méprisées.

[2] En latin : *secutor*. C'était l'adversaire ordinaire du rétiaire. Il était armé d'une épée et d'un bouclier; sa coiffure se composait d'un casque d'une forme particulière dont le cimier était surmonté d'un poisson, par allusion symbolique aux entreprises de son adversaire. Dans la lutte il poursuivait le rétiaire qui venait de lancer son filet et cherchait à le tuer sans se laisser emprisonner sous les mailles fatales.

d'une façon avantageuse. Vêtu seulement d'une blanche tunique de lin descendant jusqu'aux genoux, il avait supprimé toute chaussure afin d'être plus agile, mais il avait orné ses chevilles d'anneaux d'or.

La foule l'accueillit avec une murmure flatteur, car il était généralement aimé.

Les adversaires se posèrent avec des précautions infinies, pour laisser égales entre eux les chances de soleil et de vent.

Lorsque Hippias les eut placés à dix pas l'un de l'autre, ils restèrent d'abord complètement immobiles pendant quelques secondes, se mesurant du regard.

L'œil fixé sur son adversaire, Oarsès s'avançait pied à pied comme un tigre qui va s'élancer. Se couvrant le bas du visage et se peletonnant derrière son bouclier, il semblait prêt à se détendre comme un ressort au moment favorable ; mais en même temps il guettait la moindre tentative pour l'envelopper du terrible filet.

Suétus, de son côté, était parfaitement immobile, mais son regard perçant disait toute sa vigilance. Replié sur lui-même, le trident dans la main gauche, le pied droit avancé, il tenait de la main droite le filet, dont les plis couvraient entièrement le côté et l'épaule gauches.

A deux reprises les combattants s'attaquèrent par une feinte, mais sans changer de position. Enfin Oarsès fit une fausse attaque, tout prêt à bondir en arrière pour rendre inutile le jeu du filet. Mais le rétiaire n'était pas homme à se laisser tromper, et le seul résultat fut de le rapprocher de son adversaire. Cette fois, Oarsès s'élança, mais sans feinte. Tout partit en même temps, et si rapidement, que le coup du rétiaire passa par-dessus la tête de son adversaire; il n'évita même la mort qu'en bondissant de côté avec l'agileté d'un chat ; puis, se retournant, Suétus se mit à fuir à travers l'arène en ramassant son filet pour une nouvelle attaque.

Si agile que fût Suétus et si rapidement qu'il eût ramassé son filet, Oarsès arrivait sur lui avec une vitesse inattendue ; déjà même il levait le bras pour frapper, quand tout à coup, son pied

glissant dans une épaisse mare de sang mal étanchée par les esclaves de l'arène, Suétus tomba sur le visage en roulant plusieurs fois sur lui-même, tant son élan avait été rapide.

Il était perdu à son tour. A peine était-il renversé que le suivant s'abattait sur lui et le frappait fatalement et sans espoir. Oarsès se releva alors près de son ennemi tombé, l'épée levée, un sourire moqueur sur les lèvres, regardant l'assemblée pour recevoir ses ordres.

La cause de cet échec était visible; aussi pensait-on autour de nous que les mains se lèveraient en faveur de Suétus. Nous tentâmes une forte démonstration dans ce sens, du côté des bancs patriciens; ce fut en vain. La foule avait déjà senti l'ivresse du sang; tous les pouces s'abaissèrent dans le reste de l'amphithéâtre. En un clin d'œil, avant même que le vaincu eût pu saisir le sens de la sentence, Oarsès lui avait planté dans la gorge la pointe de son glaive. C'était son droit.

C'était son droit: toutefois je ne pus m'empêcher de gémir en voyant l'inutilité et le ridicule d'une telle fin, la déplorable façon dont s'éteignait en son dernier rejeton la vieille et noble race des Quersutus.

10 des calendes de novembre. An 820 (23 octobre + 67).

Licinia me préoccupait. Je lui trouvais depuis quelque temps des allures insolites, une animation qui m'inquiétait, une prétention de toilette s'accordant mal avec son âge.

Je n'y faisais pas grande attention, absorbé que j'étais par les soins de gouverner mon domaine, lorsque la clef de ces mystères me fut donnée tout dernièrement.

Une esclave se présentait au Cratère, apportant une lettre pour Licinia. Elle faisait à ce moment un petit voyage à Pompeia, où l'avaient appelée diverses acquisitions.

L'envoi provenait de la femme du nouveau propriétaire de la villa de Dividius. Comme l'on réclamait une réponse, je brisai le le cachet et je lus :

« Ne peux-tu, chère Licinia, te décider enfin à venir partager nos travaux si intéressants? N'y a-t-il aucune raison qui puisse te déterminer à joindre aux occupations d'une respectable matrone celles qui s'imposent à toute femme soucieuse de sa beauté, de sa vigueur, de sa réputation d'élégance?

« Je ne puis croire que tu laisses échapper sans en profiter l'heureuse combinaison permettant à ta Valeria, à Sistina, à Julia, à Flaviana, à Dillia, à Cæcinia de développer et de faire briller des dons naturels qu'il serait tout à fait criminel de laisser dans l'ombre.

« A force de supplications, en y apportant quelque chose de cette adresse dont je puis me prévaloir, j'ai pu décider l'habile Hirpinus à nous accorder son inappréciable concours.

« Mais il faut nous concerter une bonne fois, afin de tirer de lui tout le profit qu'il importe. Flaviana, Cæcinia m'ont déjà donné leur réponse ; Julia et Sistina reçoivent en ce moment mes messagers. Je ne doute pas de leur adhésion. Je suis moins sûre de pouvoir compter Dillia parmi nous ; mais ta présence sera évidemment le plus puissant auxiliaire que nous puissions espérer pour la décider.

« Dans deux jours, Hirpinus viendra de Pompeia; il est nécessaire que ses disciples soient toutes réunies pour recevoir son enseignement, et qu'elles lui prouvent par leur assiduité quel cas elles font de ses précieuses leçons.

« Je ne doute pas un instant que Servanina ne m'apporte une réponse favorable avec les vœux et les compliments de ma chère Licinia.

« Ta VALERIA. »

Ne comprenant rien à cette épître, j'ai chargé la messagère de dire à sa maîtresse que la réponse serait donnée plus tard.

A son retour, je montrai la lettre à Licinia, et, tout en lui demandant plaisamment quel était cet Hirpinus dont Valeria semblait tant priser le talent, je remarquai sur sa physionomie quelque trace d'embarras.

Intrigué, reliant instinctivement dans mon esprit cette attitude et les allures inusitées que je lui voyais depuis quelque temps, j'insistai pour savoir. Je compris par son hésitation qu'elle me cachait quelque chose.

Quoi?

Je voulus être renseigné. Après bien des faux-fuyants, bien des réticences et des dénégations qui étaient autant d'aveux, j'ai acquis la certitude que ma chère Licinia, cette épouse modèle, cette mère de famille honorable, cette matrone respectable, obéissant à de malsaines influences, était en train de se couvrir du plus complet ridicule.

La chère Valeria Attilia, dont j'avais vu la lettre, ne lui avait-elle pas persuadé qu'elle retrouverait certainement sa fraîcheur et sa jeunesse en se livrant à l'exercice des armes!

Quand Ruscus Attilius avait acheté de Dividius, ruiné par ses constructions, la villa qui avoisine la mienne, j'avais reçu sa visite. Je m'étais fait un devoir d'entretenir avec lui des relations de bon accord, estimant qu'il y a, entre voisins, tout bénéfice à vivre sans procès. Ma pensée n'est jamais allée plus loin. C'est un homme de bonne naissance, d'un caractère facile, mais d'un esprit assez faible et dont la société ne pouvait m'apporter aucun profit.

Sa femme, Valeria, est d'une origine assez vulgaire. Son père, ayant amassé une belle fortune sous les Janus, a voulu que sa fille contractât une alliance avantageuse. Attilius, d'une famille de chevaliers, ayant perdu en folies de jeunesse les quelques restes d'un patrimoine restreint, se présenta et fut agréé. Cette alliance comblait les désirs de la jeune Valeria, qui brûlait d'envie de paraître dans un monde supérieur au sien. De son côté, cherchant avant tout une fortune lui assurant les jouissances d'une

vie facile, Ruscus Attilius ne s'était pas montré trop susceptible sur l'origine de cette fortune. Comme il est d'un caractère assez indifférent, il ne s'était pas montré froissé de l'esprit dominateur de sa femme. Tout s'accordait donc parfaitement dans cette union.

Très vive, très entreprenante, fort désireuse de briller, fort adroite aussi, Valeria n'avait pas manqué la première occasion de



Licinia Aruntia se mêlait aux assemblées dans lesquelles les femmes discutaient gravement, comme en un sénat, les questions, etc.

s'introduire dans toutes les familles du voisinage. Elle était venue au Cratère au même titre que dans les autres maisons ; Licinia, qui s'ennuyait un peu, l'avait accueillie avec encouragement. Bientôt Valeria sembla éprouver pour ma femme une amitié des plus vives qui ne laissa pas que de me surprendre un peu, étant donnée la différence d'âge.

Cependant les visites de Valeria se rapprochaient davantage depuis plusieurs semaines et se passaient en colloques mystérieux, desquels Licinia sortait assez animée.

C'était ce qui avait frappé mon attention.

Je fis à cet égard quelques observations à ma chère Licinia, en lui représentant que je n'apercevais guère de profit pour elle à fréquenter ainsi une femme d'allures aussi légères que Valeria. Elle passait pour rechercher les succès d'élégance à Rome, aimait à se faire remarquer dans les lieux publics, menant un train assez luxueux malgré la simplicité de son existence au Mimulatum[1]. On disait même que cette simplicité de quelques mois était, pour le couple Attilius, une nécessité imposée par les dépenses du reste de l'année.

A mon grand étonnement, Licinia prit la défense de son amie avec une ardeur peu naturelle, si bien que je me promis de continuer mes observations.

C'est pourquoi je tenais à éclaircir ce qu'il y avait d'inconnu pour moi dans la lettre que le hasard m'avait mise sous les yeux.

J'appris ainsi que, oubliant le nombre de ses années, cédant à un caprice inexplicable dû à l'influence pernicieuse de son amie, Licinia Aruntia se mêlait aux assemblées dans lesquelles les femmes discutaient gravement, comme en un sénat, les questions relatives à la mode, les secrets et les artifices de la toilette. Elle ne prétendait à rien moins qu'à imiter l'élégante Valeria. N'ambitionnait-elle point de paraître à ses côtés dans Rome!

Ma pauvre Licinia était tombée sous le charme à ce point qu'elle projetait de me faire abandonner ma chère retraite, et, afin de paraître digne de moi, ajoutait-elle avec une naïveté désespérante, elle voulait reconquérir sa grâce et sa fraîcheur d'autrefois.

C'est dans ce but qu'elle s'était associée aux projets de Valeria et de ses compagnes, habitant comme nous à peu de distance les unes des autres. Celles-ci entendaient conserver ces précieux avantages, tout en formant une société d'amies : il avait été entendu qu'elles se baigneraient ensemble et qu'elles compléteraient cet exercice salutaire par la pratique de l'escrime, ainsi que l'exigeaient les règles de l'élégance.

[1] Sans doute le nom de la villa d'Attilius.

Petites bourgeoises ou simples épouses de gens divers que personne ne remarquait à la Ville, ces prétentieuses personnes espéraient sans doute passer dans notre petite ville de Stabies pour de nobles patriciennes, en imitant les allures excentriques de quelques grandes dames.

Sous la direction de Valeria, les dispositions nécessaires avaient été prises. Il ne s'agissait plus que d'assurer l'enseignement du glaive. Ce fut encore Valeria qui s'entendit avec un certain Hirpinus, *laniste*[1] célèbre à Pompeia, paraît-il, qui devait aussi, chaque semaine, initier ces amazones à l'exercice si nécessaire pour la consécration de leur renommée.

La lettre lue par moi n'avait d'autre but que de se concerter pour assurer au professeur un salaire suffisant et un cercle d'élèves dignes de lui.

Il ne m'a pas été difficile de faire revenir Licinia de son erreur passagère. Il m'a suffi de lui démontrer à quel point une pareille occupation était indigne d'elle, combien elle rabaissait sa personne et son caractère en la compagnie de pareilles amies.

Libre à elles de se livrer à ces exercices où la femme perd toute modestie et tout sentiment naturel. Qu'elles s'escriment avec leur Hirpinus, qu'elles poussent des bottes en criant et en trépignant avec l'agitation voulue. Qu'elles atteignent, si elles peuvent, le sommet de l'élégance et parviennent même à un si haut degré qu'elles puissent, ainsi qu'on le voit quelquefois, descendre dans l'arène se mesurer dans les luttes mortelles du cirque, je n'y vois rien à dire du moment qu'elles n'engagent qu'elles-mêmes. Mais qu'elles entraînent en ces folies une femme telle que Licinia, mon épouse, la mère qui m'a donné Bibulus et ma tendre Puppia ! Que les dieux fassent plutôt tomber la foudre sur ma tête que de consentir à un tel oubli de soi-même !

Licinia éclairée, désabusée, ne savait comment se soustraire

[1] Celui qui enseignait leur art aux gladiateurs. C'était ordinairement un gladiateur retiré de l'arène.

à de tels engagements. Nous nous tirerons d'embarras en invoquant la nécessité d'un voyage imprévu nous appelant à Rome afin d'assister aux funérailles d'un membre de famille. Au retour, nous nous retrancherons derrière un deuil récent; plus tard, nous saurons trouver quelque prétexte plausible pour éviter des relations suivies avec la maison d'Attilius.

3 des nones de novembre. An 820 (3 novembre + 67).

Quelque désir que j'aie de voir Bibulus réussir dans la carrière des honneurs, je ne puis me résigner plus longtemps à la nécessité où il se trouve de suivre la voie d'intrigues honteuses et d'immoralité où l'entraînent sa position et son entourage.

J'accorde une certaine part aux exigences de la situation, et je sais par ma propre expérience qu'il ne faut pas, à la cour, se montrer trop susceptible et trop délicat. Il est des choses qu'il faut ne point voir si elles atteignent trop directement la considération des puissants du jour; il en est d'autres dont il convient de leur faire un mérite exagéré, alors même qu'ils n'en sont point les auteurs. Il faut à propos reconnaître et chanter leurs vertus, flatter leurs goûts, quelquefois leurs passions et celles de leurs courtisans.

Au reste, dans la condition subalterne de Bibulus, il n'est qu'un mérite et qu'une vertu, c'est de plaire au prince et de le servir; hors de là, les talents et les succès sont dangereux.

Mais aujourd'hui ces procédés, imposés d'ordinaire à tout ce qui tient à une cour, ne suffisent pas. Pour obtenir les faveurs de Néron, il n'existe plus qu'un moyen : c'est pour chacun d'égaler les brutalités et les crimes de l'empereur.

L'heureuse nature de Bibulus se révolte au contact de tant d'infamies, et il m'en faisait l'aveu pénible lors de notre dernière entrevue.

« Le palais de César, me disait-il, confirmant ainsi par un témoignage quotidien ce que tout le monde sait déjà, le palais est un réceptacle d'iniquités de toutes sortes et de complète dégradation. Celui-là qui peut arriver le plus facilement à se



Fête donnée par Néron dans les jardins du Vatican.

mettre au niveau de la brute par sa sensualité, par ses raffinements dans le vice, par d'ingénieuses inventions d'une cruauté diabolique, celui-là seul peut espérer devenir, pour un instant, le premier favori du maître. »

Il ne faut donc plus s'étonner de l'espèce de frayeur stupide

qu'on sent peser sur la population, en général, malgré toutes les servilités du maître pour elle, malgré ses extravagantes prodigalités. Le peuple, auquel hier encore Néron jetait à pleines mains et l'or et les joyaux, se sent inquiet et menacé. Il se demande, en voyant passer son maître d'une débauche à quelque nouvelle fête, horrible enfantement de son cerveau, si les dieux laissent dormir leur vengeance en présence des crimes dont il couvre l'empire.

Dans mon ardent désir paternel de tirer Bibulus d'un pareil péril, je cherche vainement un moyen de sauver l'honneur des Lentulus, que je vois sombrer dans cet océan de boue et d'infamies. Pauvre Bibulus !

4 des ides de décembre. An 820 (2 décembre + 67).

Que je bénis les dieux de ma retraite profonde ! Quel bien-être j'éprouve à me sentir désormais détaché de la vie pleine de périls imposée à tous ceux de la cour ! Comme je me sens rassuré à la pensée que Bibulus échappe à tous ces dangers en étant un simple officier de l'annone, là-bas, bien loin des agitations dont le contre-coup se fait ressentir jusqu'ici.

Car, malgré toute la discrétion des journaux, — observée par ordre ou commandée par leur seul intérêt, — il transpire toujours quelque chose du véritable sentiment public, surtout quand ce sentiment a lieu de se sentir blessé.

Il ressort du rapprochement entre ce que disent les feuilles et ce qu'on entend dans les lieux publics, qu'un vif mécontentement existe et que le peuple se désaffectionne de César.

Rome ne lui tient guère compte des prodigalités, inconnues jusqu'ici, que Néron multiplie pour lui plaire, Rome se sent

humiliée par le luxe effréné qui s'étale violemment à la maison d'Or. Cette Poppée, dont son empereur s'est fait l'esclave, l'insulte par ses allures.

On assure que, pour reconquérir la popularité qui lui échappe, le César se propose à la fois les entreprises les plus gigantesques et les largesses les plus invraisemblables.

On lui prête la pensée de réunir dans une même enceinte le port et la ville d'Ostie avec les sept collines et les faubourgs de Rome, jusqu'au pont Milvius. Du lac d'Averne au Tibre, on creuserait un canal destiné à épargner aux navires la navigation dangereuse des côtes du Latium et de la haute Campanie. Un autre canal, tracé à côté du Tibre, doit amener au pied du Capitole l'eau du port d'Ostie.

En même temps, Julianus[1] a reçu les ordres les plus précis pour organiser un certain nombre de présents dont l'éclat doit effacer non seulement tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, mais encore aller sans cesse en grandissant.

De semblables projets, s'ils existent, rendent l'intendance du trésor impérial un poste absolument impossible à remplir. Vouloir les réaliser, c'est courir à la perte de l'empire.

15 des calendes de janvier. An 820 (18 décembre + 67).

La folie de l'orgueil s'est décidément emparée de Néron. Je m'en soucie peu pour moi-même, jouissant désormais d'une paix profonde dans une retraite aimée, mais les conséquences de cette démence vont se faire sentir pour Bibulus.

Un ordre, duquel personne n'est exempt, impose à tout officier

[1] C'était l'entrepreneur de jeux le plus estimé et le plus employé par Néron.

de la maison impériale ayant déjà parcouru la Grèce l'obligation de se joindre au cortège de César, quelles que soient ses fonctions présentes.

Bibulus a donc dû quitter ses tranquilles occupations de l'annone et revenir à Rome. Il a pu séjourner quelques heures au Cratère en hâtant son voyage et en doublant plusieurs étapes de Brundusium à Rome.

Nous avons profité de cette courte réunion pour échanger nos idées sur la situation et nous concerter sur la conduite à tenir.

Si bien renseignés que soient les habitants d'Alexandrie, on est loin de connaître là-bas l'état exact des choses. Bibulus n'en revenait pas d'étonnement lorsque je lui ai raconté les prodigieuses démences de Néron, ses inassouvissables passions, ses ignobles débauches, ses outrages à la nature, les crimes impardonnables dans lesquels il se complaît, sous l'empire de Tigellinus.

Il m'a quitté songeur, attristé par tant d'avilissement, découragé par l'obligation de vivre désormais de nouveau au milieu d'une pareille corruption. Tout ce qu'il désire est qu'on lui donne un poste militaire; il est soldat et non homme de cour.

3 des calendes de janvier. An 820 (30 décembre + 67).

Ainsi que d'autres, j'ai pris longtemps ces gens pour des criminels. Leurs méfaits étaient si complètement dévoilés, les accusations si mal réfutées par les coupables, qu'il ne semblait pas possible d'user d'indulgence.

Les jugeant à distance, j'ai considéré les Nazaréens comme des êtres dangereux contre lesquels je devais me tenir en garde, ainsi que je l'ai toujours vu faire. A part cela, je ne me suis jamais occupé d'eux.

C'est Victanien qui, en me rendant compte chaque semaine de ce qui se passe dans les villas, m'a forcé à leur donner mon attention.

Victanien avait remarqué qu'un certain Stipontus, nouvellement chargé de débiter le vin[1], n'avait pas tardé à lui demander le remplacement de sa provision de liquide. Quelques semaines après, le nouvel approvisionnement était épuisé ; un troisième fut également bientôt écoulé.

Il en était d'autant plus surpris, que l'esclave avait soin d'appuyer chacune de ses demandes de l'argent provenant des ventes, sans qu'il y manquât rien, sans même laisser le temps d'élever une réclamation. Comme il n'en était pas ainsi précédemment, mon *villicus* voulut se rendre compte de la cause d'un pareil état de choses.

Il observa donc, et, ne remarquant rien d'insolite, il interrogea ceux qu'il savait habitués à prendre du vin de mes récoltes. A son grand étonnement, il entendit chacun faire l'éloge le plus flatteur des produits du Cratère, alors que jadis les mêmes gens en faisaient la critique. De plus en plus surpris, il recommença ses observations sans rien pouvoir constater de répréhensible dans la conduite de son subordonné, lequel continuait à renouveler fréquemment ses approvisionnements. Par contre, il était obligé de reconnaître que les caves ne contenaient plus qu'un nombre restreint de *modii*[2], au lieu de l'excédent habituel.

Enfin un soir, en faisant l'inspection qui termine la journée, il crut avoir trouvé la clef de l'énigme.

Des porchers et des chevriers étaient là, causant avant d'aller se reposer.

« On est moins pressé d'aller dormir maintenant, dit l'un d'eux.

— Je l'ai remarqué aussi, répondit un autre, sans savoir à quoi

[1] Très souvent les propriétaires de vignes tiraient parti de leur situation sur le bord des routes pour installer une sorte de débit de leurs produits, qui étaient vendus par les soins de leurs esclaves.

[2] Le *modius* valait un peu plus de huit litres.

l'attribuer ; mais je sais bien que depuis le mois de juin je me sens en bien meilleure disposition, malgré la chaleur.

— Il est certain, reprit le premier, que je ne ressens plus cet accablement pénible dont je souffrais souvent. J'ai observé en outre que cette amélioration semble provenir du vin que l'on nous vend actuellement. Quand on en a bu, une vigueur réelle vous est donnée, un bien-être nouveau circule dans tout le corps. J'ignore ce que Stipontus met dans son vin, mais je le trouve bien préférable à celui que nous donnait Nister. »

Victanien n'en écouta pas davantage.

Dès le lendemain, à l'aube, il se trouvait au logis de Stipontus et lui enjoignait de lui montrer toute son installation. Pendant la visite, le *villicus* cherchait de tous côtés s'il apercevait quelque chose de suspect ou de nature à le mettre sur la trace de fraudes. Ne voyant rien, persuadé cependant que des irrégularités se produisaient, il prit le parti d'aborder directement la question.

« Dis-moi, Stipontus, quels procédés tu emploies pour rendre ton vin meilleur?

— Aucun.

— Comment! aucun? Tu ne possèdes aucune méthode pour travailler avantageusement la vendange que tu vends?

— Je ne sais nullement ce que tu veux dire. Le vin que je débite est celui-là même que tu me remets.

— C'est impossible, puisque j'entends dire de divers côtés que jamais il n'a été aussi bon. Or la vérité est que celui de la dernière récolte est inférieur aux produits habituels du Cratère; par conséquent tu as, pour l'améliorer, un secret que je veux connaître.

— Je te répète, maître, que je n'ai d'autre secret que de vendre le vin tel que je le reçois.

— Comment se fait-il que l'on se plaignait du vin servi par Nister, alors qu'il provenait d'une bonne récolte, tandis qu'on se félicite de celui que tu donnes, bien qu'il soit d'une année moins favorisée?

— Je ne saurais te renseigner. Mais je puis t'affirmer que je ne fais subir aucune préparation aux produits qui me sont confiés. »

Cette réponse était faite avec un tel accent de franchise, que Victanien reconnut l'inutilité d'insister ; mais ayant été vivement impressionné par cet ensemble de faits, il se crut tenu de me les faire connaître.

En y réfléchissant, je trouvai assez singulière la façon presque subite dont Nister avait quitté le Cratère. C'était au moment où, préoccupé de Bibulus, j'avais perdu de vue bien des détails secondaires de mon domaine. J'avais accepté que Nister se rachetât, et je ne m'étais pas préoccupé de vérifier si quelque raison empêchait cette faveur. Il avait donc payé et était parti.

Or, en m'informant, en allant au fond des choses, je me suis aperçu que mon Nister n'avait amassé son pécule de libération qu'en me volant indignement. Chargé de débiter le vin de la récolte, il avait imaginé toutes sortes de manières d'augmenter la quantité ; si bien qu'il a pu amasser en très peu de temps la somme nécessaire à son rachat.

Je m'expliquai ainsi aisément pourquoi de bon vin était réputé de mauvaise qualité, comment il se faisait que sa vente produisait alors des sommes si inférieures, pourquoi enfin il me restait une partie notable sans être vendue.

Mais je ne comprenais pas encore la raison d'un changement dans l'état de choses actuel, ni surtout comment il se faisait que ce changement avait lieu à mon profit. Il n'y avait pas lieu de s'arrêter un instant à la pensée que l'esclave prenait les intérêts de son maître avant les siens propres. Il me fallait chercher ailleurs si je voulais avoir l'explication de cette étrangeté.

Je convins avec Victanien de surveiller Stipontus de plus près et de tenir un compte scrupuleux des *modii* qu'il recevait et de l'argent qu'il rendait en échange.

Pendant plus d'un mois que cette surveillance a duré, nous n'avons rien pu relever à la charge de Stipontus.

Cependant cela me paraissait si extraordinaire, que j'interrogeai moi-même mon esclave. Je lui fis question sur question, je cherchai à le mettre en contradiction avec lui-même; je pris un ton bienveillant et m'informai jusqu'au moindre détail le concernant, espérant trouver un indice, saisir une parole qui me mît sur la voie. Rien n'y a fait : les réponses de Stipontus ont été, du commencement à la fin, nettes, complètes, sans hésitation. Il m'a paru évident que cet homme, ainsi qu'il l'affirmait, n'avait rien à cacher.

Mais cela ne me suffisait pas ; j'étais mortifié de n'avoir pas su tirer de cet interrogatoire ce que j'en attendais.

Enfin, de guerre lasse, je lui répétai pour la dixième fois peut-être :

« Tu as beau prétendre le contraire, il est certain pour moi que tu reçois de quelqu'un une compensation aux gains que tu me dissimules.

— C'est vrai, maître, j'en suis récompensé autrement, me répondit-il.

— Tu l'avoues donc?

— Je l'avoue, maître, parce que je vois ma fidélité suspectée; mais ma récompense n'est certainement pas celle que tu imagines. Elle me vient d'une source invisible, et qu'il n'appartient qu'à toi de connaître.

— Laquelle?

— De ma conscience satisfaite, parce que j'ai rempli mon devoir. »

Comme je m'étonnais de cette réponse un peu énigmatique :

« Oui, mon devoir, c'est-à-dire l'obéissance à la loi de Dieu.

— Les dieux n'ont jamais rien commandé à un esclave.

— Mais Dieu a commandé à tous les hommes, quelle que soit leur condition, la probité, l'horreur du vol. En m'appropriant une part de l'argent que je reçois pour la vente de ton vin ou en augmentant à mon profit la quantité du vin à débiter, — ce qui revient au même, — j'enfreindrais cette loi.

— Tu me dis là de singulières choses; car je ne sache pas que la loi ait pour vous autres les mêmes exigences que pour nous.

— La loi des hommes, peut-être ; mais la loi de Dieu est la même pour tous.

— De Dieu, as-tu dit? Mais ce beau langage me paraît être celui des Nazaréens ! Est-ce que...?

— Oui, maître, tu as deviné juste. Ton esclave Stipontus est un disciple du Christ; et c'est à cause de cela qu'il n'est pas un voleur. C'est parce qu'il en suit la doctrine qu'il est tenu de rechercher l'intérêt de son maître avant le sien propre, et qu'il ne peut se procurer des profits sans y être autorisé. »

Je l'ai questionné de nouveau, car ma curiosité se trouvait éveillée. J'avais une occasion peut-être unique de savoir à quoi m'en tenir sur les mystérieux agissements de cette secte encore nouvelle, mais dont l'extension fait des progrès rapides.

A en juger par la sincérité de ses réponses précédentes et par l'intégrité de sa conduite, Stipontus a dû me dire la vérité. Or il m'a affirmé qu'on calomniait ses frères et lui en leur attribuant les sacrifices humains dont on les accuse, la superstition exécrable de leur culte et leur haine contre César. Il m'a déclaré qu'au contraire l'amour des autres hommes, l'obéissance à l'empereur, le respect des lois étaient pour eux des prescriptions formelles.

Je ne veux pas chercher à discerner le faux du vrai dans cette religion d'Orient, dont l'imagination faible du peuple s'assimile trop aisément les promesses. Il me suffit de penser que la justice des Césars ne s'est pas toujours égarée en attribuant aux chrétiens plus d'un crime inexplicable. D'autre part, je me demande comment il se fait que ces gens supportent en silence ces accusations, que les riches d'entre eux partagent avec ceux qui sont dans le dénuement, et qu'on les voie résignés, presque joyeux, lorsqu'une condamnation les atteint.

Dans mon impuissance à découvrir la vérité, je préfère m'en tenir à mon invariable ligne de conduite : laisser chacun libre de

penser ce qu'il veut, être maître de ses actions, mais exiger la parfaite exécution de son service.

Stipontus remplit cette dernière condition. J'y trouve mon compte avec moins de peine que lorsque Nister vendait mon vin. J'en rends grâces aux dieux.

4 des nones de janvier. An 821 (2 janvier + 68).

La conscience publique se soulève enfin contre Tigellinus. Ce monstre ne se contente pas d'être l'instrument, le bras de cet autre monstre couronné que Rome acclame dans sa folie, il agit maintenant pour son propre compte. Comprenant que la réprobation du monde ne peut manquer de l'atteindre, il couvre de l'autorité impériale l'exercice de ses propres vengeances. Personne ne veut plus admettre que Crispinus, dans son exil, qu'Annæus Mella aient pu porter ombrage à l'empereur, que le fils de Crispinus était coupable quand ses esclaves l'ont jeté à la mer pendant qu'il se divertissait à pêcher. Est-ce parce qu'il s'amusait, ainsi que tous les enfants, à prendre le rôle d'empereur en jouant avec ses camarades? Cérialis était donc devenu bien gênant depuis qu'il avait vendu Sosianus?

L'instinct populaire devine dans ces morts tragiques des causes auxquelles la raison d'État est étrangère, et que l'avenir éclairera certainement un jour.

5 des ides de janvier. An 821 (9 janvier + 68).

Le petit peuple remuant des Juifs vient d'obliger l'empereur à rouvrir les portes du temple de Janus.



Vespasien.

Les nouvelles reçues de Syrie nous apprennent que la garnison de Jérusalem vient d'être massacrée par la secte des Galiléens, et que, s'attendant à être châtiés, les gens de la Galilée et de la Judée se préparent à la résistance.

L'outrage fait à Rome ne peut demeurer impuni ; il faut en finir avec cette nation constamment en révolte.

Non contents du massacre de nos soldats, les Juifs ont audacieusement annoncé leur prétention de repousser hors de leur territoire les légions romaines et de s'affranchir de la domination de l'empire. De pareils actes exigent une répression vigoureuse, et je suis heureux de pouvoir faire en cette circonstance l'éloge du prince.

Néron s'est montré véritablement empereur. Oubliant le peu de cas que Vespasianus faisait de sa voix aux dernières Juvénales, il l'a rappelé de son exil et lui donne le commandement des troupes de Judée. Le vainqueur des Bretons saura bien aussi être le vainqueur des Juifs.

L'armée a accueilli par des manifestions de confiance, sinon de joie, le nom du général auquel on confie sa destinée.

C'est tout ce qu'on peut attendre de nos cohortes, car chacun sait que la sévérité du général n'est supportée que parce qu'il se plie aux exigences de la discipline et de la guerre avec la même inflexibilité que s'il était simple soldat. On l'estime, on a confiance en ses talents militaires, mais on le redoute.

Secondé par son fils Titus, l'entreprise ne peut manquer de réussir pour la gloire des armées de Rome.

Veille des nones de mars. An 821 (28 février + 68).

Nous sommes convenus avec Bibulus qu'il tiendrait une sorte de journal de son voyage. Ce sera pour lui une distraction utile et un souvenir intéressant pour l'avenir. Afin de le mettre en sûreté, afin d'échapper aussi aux conséquences de réflexions trop franches, il doit m'envoyer son travail au fur et à mesure qu'il se

poursuivra. On ne sait entre quelles mains il peut tomber, ni quels regards peuvent explorer les bagages d'un officier dont le père vit en disgrâce; d'ailleurs, la police de Phœbus justifie toutes les précautions.

Le commencement des lettres de Bibulus m'est parvenu par le dernier courrier; si elles continuent sur ce ton, j'aurai de curieux renseignements sur les faits et gestes du maître du monde.

Bibulus ne me dit rien de la route, mais quand il vit dans le port la flotte immense destinée au transport de Néron et de sa suite, il ne put s'empêcher de remarquer qu'elle était assez nombreuse pour transporter toute une armée.

De fait, c'était bien à une armée qu'il s'agissait de faire traverser la mer. Au lieu d'être composée de soldats, elle se composait pour la majeure partie de la domesticité nécessaire au service de l'empereur.

D'innombrables porteurs d'instruments à cordes, lyres, cithares, psaltérions, harpes de toutes sortes, sont suivis de non moins nombreux porteurs de buccines, de conques, de trompes, de flûtes aiguës, longues, cintrées, doubles et de toutes les variétés connues, ou bien d'orgues. D'autres plus nombreux encore sont chargés de cymbales, de crotales, de castagnettes, de scabelles, de sistres, de clochettes, de tambourins et de caisses. Toutes les espèces imaginables d'instruments de musique comptent chacune au moins une cohorte de porteurs.

Il en est de même pour les masques et les échasses tragiques, pour tous les accessoires du théâtre.

« Nous partirions moins nombreux pour la conquête des Indes, conclut Bibulus, que ces préparatifs ridicules mettent en fureur. Je me sens humilié et fier tout à la fois de me voir noyé, avec ma petite troupe, dans cette multitude d'histrions. Je suis humilié de l'importance donnée à tout ce monde; je me sens fier d'être du nombre restreint de ceux dont les fonctions ne soient pas une honte pour des hommes. »

« Des ordres ont été donnés pour que toutes les villes impor-

tantes avancent ou reculent la célébration de leurs jeux, afin de permettre à l'impérial histrion de disputer les prix partout où il passera. »

16 des calendes de mai. An 821 (16 avril + 68).

« Je ne pourrais que me répéter en t'exprimant le dégoût que m'inspire tant de bassesse, un tel avilissement de la majesté impériale. Qu'il te suffise de savoir, écrit mon fils, qu'entre le César paraissant sur la scène et les histrions de carrière il n'est fait aucune différence de traitement.

« Je me trompe, il y en a une immense : les uns exercent le métier nécessaire à leur subsistance et à la part de considération publique dont ils ont besoin ; l'autre, fou d'orgueil bien plus que d'art, vient mendier les applaudissements de tout un peuple d'étrangers et se faire décerner des couronnes avec une humilité qui répugnerait parfois aux premiers.

« Un fait ou deux te mettront à même de juger.

« Je passe sur les diverses circonstances de notre voyage, qui, tu le vois, menace de durer encore longtemps.

« En Grèce comme en Italie, — où les coutumes de la première servent de règle, — les musiciens et les chanteurs qui se disputent le prix ne peuvent, tant qu'ils sont en scène, ni se reposer en s'asseyant, ni cracher, ni se moucher ; tout au plus peuvent-ils essuyer la sueur de leur front avec le pan de leur robe. Eh bien ! l'empereur s'est, chaque fois, assujetti servilement à ces règlements.

« Quand il a fini de chanter, il met un genou en terre, et, tendant respectueusement la main vers l'assemblée, il montre par là qu'il se soumet d'avance à la décision des juges, mais il tremble à la seule pensée qu'elle puisse lui être défavorable.



Dans les jardins de la maison d'Or.

« S'il rencontre des concurrents qu'il croit lui être inférieurs, sa verve éclate à leurs dépens; il les raille et rit de leur présomption jusqu'à les insulter. Ceux, au contraire, qui excellent dans leur art, sont assurés d'un traitement bien différent : il les caresse, il les flatte, il essaye de les gagner, et, dans son inconsciente impudeur, il les engage par ses largesses à lui abandonner le prix.

« Il faut une bien grande force de domination sur soi pour ne pas bondir d'indignation au moment où l'on va aux voix. Alors il se fait bien humble, bien suppliant; il sollicite l'indulgence des juges comme un pauvre artiste qui n'a rien négligé pour mériter leurs suffrages. Il est parfois si tremblant, qu'on a vu de ces juges miséricordieux oser le rassurer, lui dire d'avoir bon courage.

« Alors Néron, l'empereur, le prince du sénat, le maître du monde, se retire content!

« Il accepte si complètement et si franchement les lois du théâtre, qu'un jour, pendant une tragédie où il jouait un rôle, ayant laissé tomber par mégarde le sceptre qu'il tenait à la main, je l'ai vu se précipiter pour le ramasser vivement, dans la crainte d'être exclu du concours. Il a fallu que son pantomime [1] le rassurât et lui certifiât par serment que l'accident avait passé inaperçu au milieu des acclamations et de la joie publique provoquées par son incomparable talent.

« Préfères-tu sa mésaventure d'Olympie?

« L'illustre tragédien, l'extraordinaire chanteur ne pouvait se montrer moins bon cocher qu'incomparable artiste. Aussi a-t-il tenu à concourir pour l'inappréciable couronne d'olivier.

« La vue des temples célèbres, la présence de tout ce que la Grèce compte d'hommes importants, la renommée du lieu l'avaient tenté; Néron rêvait d'accomplir quelque prouesse merveilleuse devant le Jupiter du grand Phidias.

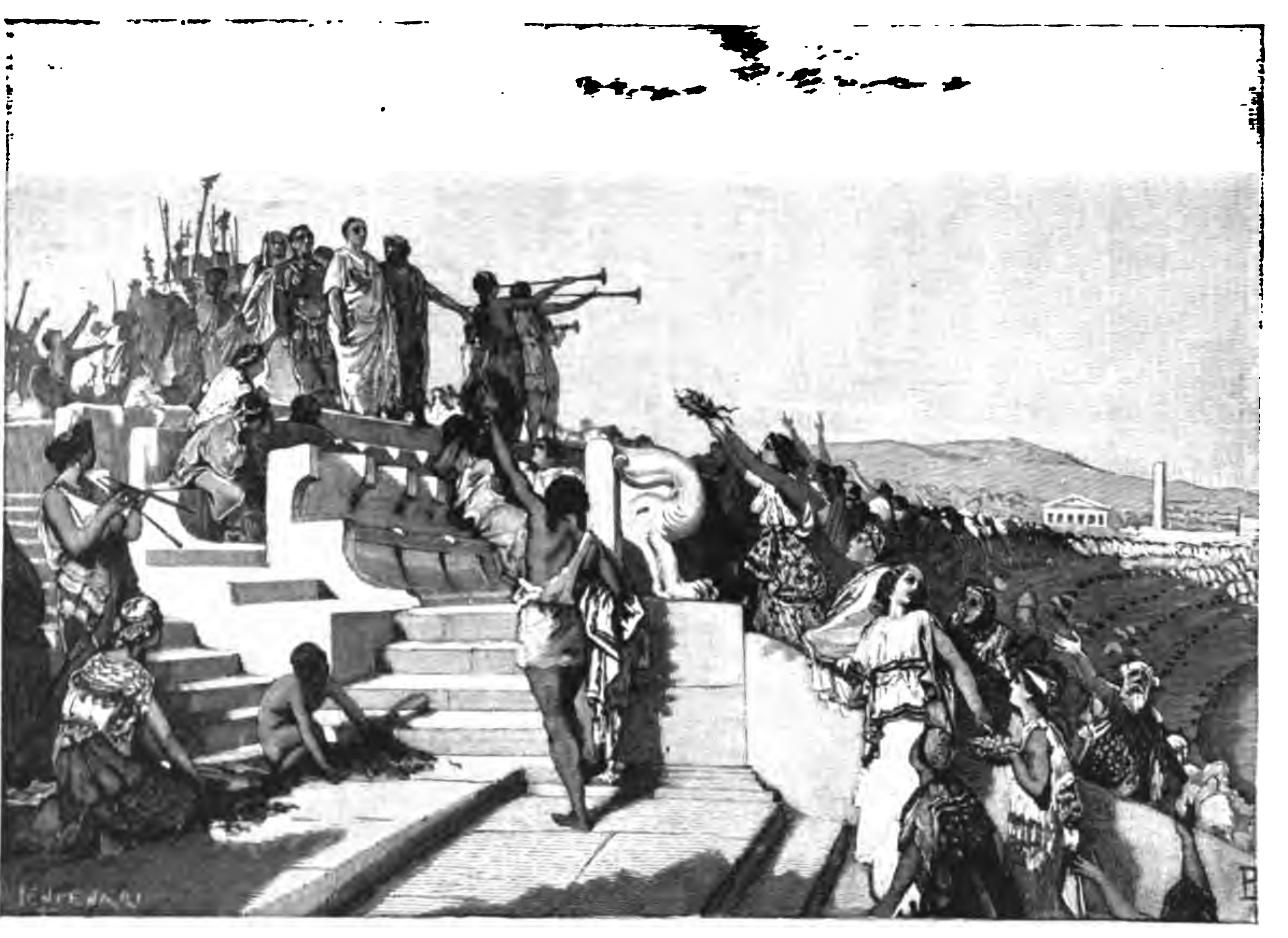
[1] Le pantomime était chargé de faire les gestes et de simuler l'action pendant que l'acteur chantait. L'opéra des anciens nécessitait parfois deux artistes pour jouer un seul rôle.

« Je ne te décris pas l'hippodrome d'Olympie ; tu l'as vu jadis, tu as même assisté aux jeux qu'on y célèbre ; je n'ai donc pas à m'appesantir sur ses particularités, ni sur la terreur que le génie de Taraxippus cause à tous les concurrents.

« A peine le dauphin avait-il disparu, que Néron entra dans le stade sur un char traîné par dix chevaux. Le départ eut lieu avec une telle impétuosité, que l'empereur fut précipité dans la poussière. L'attelage était-il trop vigoureux pour les forces de Néron ? Exigeait-il un talent supérieur au sien ? ou bien est-il vrai qu'une boucle mal attachée lui a fait, ainsi qu'on l'a dit, glisser des mains une des rênes principales ? Je l'ignore. On accourut, et on releva le divin cocher, qui, malgré la douleur de sa chute, tint à continuer la course. Par égard pour sa qualité, on arrêta les concurrents déjà avancés dans la carrière, et l'on donna un nouveau signal. Cette fois, il s'élança avec plus de circonspection ; néanmoins l'entreprise était si en disproportion avec les talents de Néron, que l'infaillible artiste ne put continuer jusqu'au bout de la course, tant les secousses imprimées par l'attelage étaient violentes. Il descendit de son char sans avoir achevé le parcours.

« Quand il s'agit de décerner le prix, les juges délibérèrent longuement, et, après de sérieux débats, proclamèrent Néron vainqueur. Ils reconnaissaient bien que le trajet prescrit n'avait pas été parcouru en entier, mais ils justifièrent leur décision par cette considération spécieuse, que les difficultés du concours avaient été aggravées par le concurrent lui-même et rendues tellement grandes, qu'un talent extraordinaire comme le sien pouvait seul les affronter.

« On a été assez intrigué, dans l'entourage impérial, en voyant décerner à un concurrent malheureux les palmes auxquelles les Grecs attachent le plus de valeur. J'ai voulu en connaître la raison. En questionnant adroitement, j'ai pu me convaincre que l'astuce des Grecs leur avait fourni là une occasion unique de se venger de l'empereur.



En reconnaissance de ses succès, Néron rend à la Grèce ses libertés confisquées.

« Ils n'ont pu oublier les déprédations commises chez eux pour transporter à la maison d'Or les richesses artistiques de leurs temples et de leurs places publiques. C'est d'un œil soupçonneux qu'ils ont vu arriver l'artiste impérial; ils ont accueilli sévèrement sa prétention de remporter tous les prix de leurs concours. Les ambassades précédentes n'avaient eu d'autre but, en le flattant, que de l'attirer chez eux afin de mettre en relief, chez un peuple raffiné, arbitre du goût et maître de l'art, l'infériorité du génie romain en la personne de Néron.

« Tandis qu'à Rome le comédien protège l'empereur, ici c'est l'empereur qui fait supporter le comédien. Les Grecs espéraient donc saisir une occasion favorable pour leurs projets; l'accident de l'hippodrome les aidait merveilleusement. Ils s'en sont servis pour couvrir César de ridicule, en lui décernant le prix d'Olympie; lui seul ne l'a pas compris.

« Il l'a si peu compris, que, dans l'ivresse de ses succès divers, il se propose, en guise de remerciements, de rendre aux Grecs leur liberté, de restituer à leurs villes le privilège de nommer leurs magistrats et d'être administrées par eux. Il n'attend que les prochains jeux Isthmiques pour proclamer lui-même cette grande nouvelle.

« Je n'en dis pas davantage, conclut Bibulus. Ces deux faits me semblent suffisants pour te faire connaître l'attitude de l'empereur en Grèce; et pourtant ils sont bien pâles si on les rapproche des incroyables contradictions qui se manifestent dans sa manière d'être ici. »

12 des calendes de mai. An 821 (20 avril + 68).

C'est une consternation générale parmi les patriciens d'apprendre qu'il n'a point péri, malgré les menaces vaines, hélas! de la mer[1].

Pourquoi les dieux n'ont-ils pas exaucé les vœux de tout un peuple !

6 des calendes de mai. An 821 (26 avril + 68).

Je ris encore de ce qu'annoncent les journaux touchant les actions de grâce décrétées par le sénat.

Qu'il est donc éternellement semblable à lui-même, ce cénacle des pères conscrits! Dès que le maître l'a quitté du regard, il se révolte, ainsi qu'un écolier contre la férule; sitôt qu'il apparaît, tous ces comploteurs de grandes choses disparaissent comme une troupe de rats à l'aspect d'un chat.

Ils avaient cependant pris d'énergiques résolutions, ces vaillants sénateurs ! Il était temps de secouer le joug odieux de Néron; il fallait punir tous ces crimes abominables qui plongent une nation dans la terreur. La majesté impériale, avilie par cet histrion, ne pouvait être relevée que par la mort!

Encore un peu, l'heure de la délivrance va sonner !

Mais voilà que, contrairement à leurs espérances, l'empereur

[1] Néron avait quitté précipitamment la Grèce, cédant aux instances d'Hélius, lui révélant les conspirations tramées contre son pouvoir, et il s'était embarqué pour l'Italie malgré le mauvais état de la mer.

revient; tout leur courage s'évanouit. Les plus fougueux tout à l'heure trouvent maintenant des raisons admirables pour expliquer leur attitude actuelle. Il faut savoir dissimuler à propos ses vrais sentiments; l'intérêt même de leurs projets le veut. Faire voir leur tristesse serait tout compromettre!

Or les dieux savent s'ils s'entendent à cacher leur tristesse!

Aussi quelles apparences de joie! Comme ils ont vite fait de se jeter aux genoux du César, de baiser sa toge, de l'accabler d'adulations!

Dans leur zèle, dans les transports que leur causent l'heureux retour du prince et la protection que les dieux ont étendue sur lui à Beneventum[1], ils ont décrété sans compter une telle quantité de jeux et de fêtes en actions de grâces, que l'année ne peut suffire à leur célébration!

4 des nones de mai. An 821 (4 mai + 68).

La rentrée à Rome a été le digne complément de cette comédie honteuse.

L'histrion bafoué par les Grecs, le cocher maladroit a parcouru la voie Triomphale sur le char même du divin Auguste.

Sigmaris, dont j'aime la rare indépendance d'esprit, me dit qu'on a déployé en cette occasion la pompe des grands triomphes.

Vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or et d'une chlamyde bleue parsemée d'étoiles, Néron rayonnait de vanité satisfaite. Le prix des jeux Olympiques, la couronne d'olivier sauvage, — celle qu'il avait gagnée en tombant, — ornait son front; sa main droite tenait la branche de laurier, prix des jeux Pythiens. Devant, groupés en cohortes nombreuses, marchaient dix-huit cents hérauts portant chacun une couronne; au-dessus de chacune

[1] Allusion au complot de Vinicius.

d'elles on lisait sur un écriteau dans quel rôle et dans quel concours il l'avait obtenue. Pour comble d'abaissement, il a fait partager les honneurs à Doryphore [1], le musicien, qu'on voyait monté à côté de lui sur ce char trois fois sacré.

Derrière marchait la légion des augustaux, heureux de s'écrier qu'ils étaient les compagnons de ses succès, les soldats de son triomphe.

Au lieu des fiers compagnons de César ou de Marius, insultant leur héros et se rapprochant du vainqueur par les rudes familiarités de la guerre et d'une gloire commune, c'était l'ordre des chevaliers, c'était le sénat poussant en chœur des acclamations admiratives soigneusement préparées :

« Ah ! vainqueur olympien ! Ah ! vainqueur pythien !... Auguste !... Auguste Néron Apollon ! Vainqueur périodique ! Voix sacrée ! Heureux qui vous entend !... »

Persuadé qu'il s'était couvert d'une gloire sans égale, l'empereur a voulu que le parcours du triomphe fût également sans précédent. Alors, au lieu de traverser les Vélabres et le grand cirque, puis de suivre la voie Triomphale et d'aller rejoindre la voie Sacrée à gauche, à la hauteur de la Vélia, il a fait son entrée dans le grand cirque par une arcade abattue du côté de la porte Capène, et, sortant par les *carceres* [2], il a traversé les Vélabres pour se rendre au Forum.

Partout, sur son passage, les voies avaient été parsemées de safran ; des oiseaux, des pâtisseries, des rubans et des fleurs étaient lancés sur le cortège ; tout était illuminé et orné de guirlandes ; l'encens fumait de toutes parts ; à tous les carrefours, dans les temples et sur les autels de tous les dieux des parfums brûlaient, envoyant dans les airs leurs spirales odorantes. Au moment où passait le triomphateur, des victimes étaient immolées.

Le Forum fut traversé dans toute sa longueur ; puis, au lieu de

[1] Doryphore. Affranchi de Néron et l'un des compagnons de ses plus infâmes débauches.

[2] Remises des chars dans le cirque et point d'où ils partaient pour la course.

suivre à gauche pour monter au Capitole rendre grâces à Jupiter, le cortège a repris brusquement à droite la voie Sacrée, et Néron a regagné le Palatin pour offrir sa pompe triomphale au temple d'Apollon.

Ni Mars ni Jupiter ne sont ses dieux. On le sait; mais on eût aimé à ne pas voir l'empereur prendre plaisir à froisser ainsi, dans une cérémonie si solennelle, le sentiment religieux de la nation.

Pourquoi s'en étonner? Revenu d'un voyage entrepris uniquement pour aller quêter les applaudissements grecs, il était conséquent avec lui-même en allant rendre son suprême hommage à la divinité préférée des Grecs.

Quand le nombreux et brillant cortège fut réuni dans le merveilleux atrium d'Apollon Palatin, Néron s'avança. Alors on put exactement apprécier le degré de sa piété pour le dieu. Il l'a salué, mais non en dévot; son attitude montrait qu'il obéissait à un usage de convention, mais qu'après tout Apollon n'était, pas plus que lui-même, digne des hommages qu'on lui rendait.

Sur cette inconvenance le cortège s'est dispersé, à l'exception des augustaux, retenus pour le souper que Néron leur offrait à cette occasion, et des porteurs de couronnes, qui les remirent à Phœbus pour qu'elles fussent disposées dans les appartements de la maison d'Or.

Veille des nones de mai. An 821 (6 mai + 68).

C'est une séduction irrésistible pour l'ambitieux que de se voir accompagné partout de cette réunion d'hommes libres. De plus fortes têtes que la sienne ne savent pas résister à ce signe de prestige.

Il ne me servirait à rien, n'est-ce pas? de déplorer la situation

respective du patron et des clients. Toute ma rhétorique n'empêchera pas que celui-là ne couvre de toute sa protection les crimes de ceux-ci, ni le client d'être, en retour, le complaisant volontaire des vices de son patron.

Néanmoins il me sera permis de dire qu'en se faisant, plus encore que l'esclave, le docile instrument du patron qui l'emploie, en lui consacrant sans hésiter son temps, ses affections, sa probité, son honneur pour satisfaire de simples caprices, l'homme libre amène les abus criants dont chacun gémit dans les relations de patron à client.

Moi-même j'ai dû supporter cet état de choses, et maintenant que je suis placé en dehors du monde et de ses ambitions, je juge mieux les choses à distance.

En vérité, n'est-ce pas humiliant pour tous que de voir cette hâte à venir heurter à la porte du patron? Le jour n'est pas levé que déjà les malheureux clients se pressent devant la maison. C'est à qui arrivera le premier, soit pour faire montre de plus d'empressement ou pour obtenir avec plus de certitude quelque faveur avant que, fatigué par le nombre des solliciteurs, le patron ne congédie brusquement ses visiteurs. La plupart du temps cette hâte n'a d'autre but réel que de pouvoir saluer dans la matinée un plus grand nombre de protecteurs.

Comme il importe extrêmement de ne pas indisposer les portiers en les réveillant trop tôt, les malheureux attendent patiemment en silence; car ces importants personnages pourraient ne point les laisser pénétrer.

Tandis qu'aucune bassesse ne coûte, en temps ordinaire, pour obtenir un regard, une parole et surtout un cadeau du patron, combien est différente l'attitude des clients lorsque le maître, briguant quelque poste électif, recherche leur concours, leur appui! Les rôles sont renversés, au grand dommage de la morale publique et de la considération du candidat. Alors les bassesses ne viennent point du plus petit!

Telles sont les réflexions que j'ai faites à Vesperianus. Mais il

se croit tenu à se mettre sur les rangs pour la dignité de préfet de la province[1], et il accepte, quels qu'ils soient, tous les inconvénients de la situation.

4 des ides de juin. An 821 (10 juin + 68).

Bibulus se trouvait précisément commander le détachement de service quand la nouvelle est venue à Néron. Alors que, dans la maison d'Or, chacun connaissait l'événement, l'empereur était seul à l'ignorer.



Galba.

On ne savait comment l'en aviser. Se leurrant toujours de venir aisément à bout de la révolte d'un simple lieutenant comme Vindex, personne n'avait encore osé lui avouer tous les progrès de

[1] Sans doute de Campanie.

cette insurrection. Mais quand on sut que Galba, sortant de son rôle passif, avait accepté l'empire, on reconnut l'impossibilité de cacher plus longtemps la gravité de la situation.

Tigellinus se chargea d'apprendre à Néron, pendant qu'il souperait, que l'empire avait maintenant deux maîtres.

Ce fut un véritable coup de foudre éclatant dans un ciel serein.

Dès les premiers mots de la communication, le visage de l'empereur se mit à refléter sa mauvaise humeur, car il ne comprenait pas bien. Il croyait tout d'abord à une plaisanterie poussée par Tigellinus au delà des limites tolérées. Quand il vit que c'était la vérité, il eut un effroyable transport de colère.

Dans son premier mouvement de fureur il renversa la table d'un coup de pied, ce qui mit en pièces deux merveilleuses coupes de cristal taillé. Il poussait des cris de bête fauve, allant et venant dans le triclinium comme un lion dans sa cage, proférant d'épouvantables menaces contre Galba, contre Vindex, contre Othon, contre ses intimes, contre tous ceux dont les noms lui venaient à l'esprit. Il promettait Galba aux éléphants; Vindex serait livré aux taureaux de la Germanie; il jurait de brûler Othon, après l'avoir enduit de poix comme les chrétiens qu'il a fait brûler naguère dans ses jardins.

Tigellinus essayant de le calmer, il lui répondit en lui criant que s'il disait encore une seule parole, il allait le livrer à son bourreau éthiopien.

Il était dans un indescriptible état d'exaspération. Bibulus, jugeant sa présence indiscrète, s'était doucement éloigné vers un péristyle voisin, de façon à être là au premier appel.

Après une heure passée dans ce débordement, le silence se fit subitement. Sa voix s'éleva brusquement réclamant contre l'absence du tribun de service. Bibulus accourut.

« Ce n'est donc pas assez qu'on me vole l'empire! tu veux aussi que les assassins arrivent jusqu'à Néron? » cria-t-il furieusement.

Puis, sans transition aucune, d'une voix caressante et plaintive :

« Hé quoi! mon tribun, mon ami, mon frère, tu m'abandonnes au moment où j'ai le plus besoin de tous les dévouements ? »

Et comme Bibulus, confus et méfiant, lui expliquait qu'ayant cru apercevoir une émotion profonde chez l'empereur, il avait pensé se conformer à ses intentions en respectant sa solitude, Néron lui prit la main avec empressement et la lui serra entre les siennes sans mot dire.

Après cet effort, il tomba affaissé sur un *bisellium*[1]. Bientôt l'abattement et le silence succédèrent à cet accès, et, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, il demeura là muet, immobile, comme anéanti.

Comprit-il à ce moment que la révolte de Vindex n'était que le mécontentement des peuples vaincus trouvant une occasion de se manifester? Vit-il que Galba, si grand par son nom, par sa naissance, par sa gloire militaire, c'était, au contraire, une apparition de la Rome ancienne, un vengeur du sénat et du peuple avilis, un représentant de la justice outragée? C'est le secret des dieux.

Mais, quand l'aube se leva, on trouva l'empereur endormi, la tète sur le giron de sa nourrice[2], dans la posture qu'il affectionnait lorsqu'il était enfant.

[1] Siège à deux places.

[2] Néron avait gardé près de lui sa vieille nourrice, qui fut toujours sa confidente la plus affectionnée.

7 des calendes de juillet. An 821 (25 juin + 68).

Les malheureux événements de ces jours passés [1] l'ayant rendu libre, la première pensée de mon fils a été de venir nous rejoindre au Cratère.

Son esprit et son corps, surmenés depuis quelque temps, réclamaient du repos.

Je rends grâces aux dieux qui ont arraché mon fils aux dangers de tout genre; je leur rends grâces surtout de lui avoir inspiré à un si haut degré le sentiment de son devoir.

Cela lui a valu le triste honneur d'accompagner l'empereur presque jusqu'à son dernier soupir. Il ne l'a quitté que sur l'ordre formel d'Épaphrodite, et après avoir fait tout ce qu'il était en son pouvoir afin de lui témoigner son dévouement, car il fut un des rares serviteurs qui passèrent avec lui la dramatique nuit du 4 des ides de juin.

Devant la certitude désormais acquise, le matin même, que les prétoriens, séduits par les promesses invraisemblables de l'ignoble Nymphidius, voulaient abandonner l'empereur, il fallait aviser. Chacun sentait que de graves événements allaient surgir. Pour être vrai, on s'attendait à une catastrophe inévitable. Aussi les avis de ceux qui entouraient l'empereur se ressentaient-ils de cet état des esprits. On avait bien plus la préoccupation d'échapper, pour son propre compte, aux coups du sort que d'aider l'empereur à y échapper lui-même.

La journée se passa tout entière dans un échange de projets inexécutables; personne ne savait ou ne pouvait rien préciser, rien fixer, rien décider, tant Néron était peu maître de lui.

[1] Néron venait de mourir (11 juin 68).

Le soir vint sans qu'on eût arrêté d'autre plan que de remettre au lendemain la conduite à tenir. Harassé de fatigue, persuadé d'ailleurs que l'avenir lui réservait un retour de fortune, l'empereur s'était retiré dans ses appartements.

Nymphidius avait profité de la première veille pour venir trouver les prétoriens, et tandis que Néron, espérant encore en la fidélité de ses soldats préférés, tâchait de trouver quelque repos, le traître achevait son œuvre en trompant les dernières hésitations par des promesses irréalisables, puis il emmenait les prétoriens hors du palais.

Tourmenté d'inquiétudes mortelles, l'empereur s'éveilla vers le milieu de la nuit; ayant appelé inutilement, il se leva et reconnut qu'il se trouvait presque seul dans son palais abandonné. Le silence et l'isolement venaient de se faire autour de lui : plus de courtisans, plus de délateurs, plus de ministres, plus de gardes.

Inquiet, appelant vainement ses intimes, Néron, ainsi qu'un général passant en revue les derniers lambeaux de son armée, résolut de savoir qui lui restait. Bibulus, dont les soldats avaient déserté, se trouvait être le seul officier demeuré à son poste.

Parcourant le palais, la veille encore si plein d'animation, il put rassembler quelques rares serviteurs, des affranchis, des esclaves et des employés. Mais il était aisé de voir que tous ces gens, pour la plupart, n'étaient demeurés que faute d'avoir pu, à l'exemple des autres, aller vers le nouveau maître.

Il fallait se rendre à l'évidence. Cette solitude et la défection définitive des prétoriens étaient pour Néron un coup épouvantable.

Épaphrodite et Bibulus furent envoyés par l'empereur, malgré l'heure, chez ceux de ses amis en qui il espérait encore, afin de les prévenir de l'extrémité à laquelle il se trouvait réduit.

Après deux heures de courses infructueuses, Bibulus dut revenir sans aucun résultat. Dans la plupart des cas, les *ostiarii*[1] n'avaient

[1] Les esclaves de la porte, les portiers.

pas même répondu à ses appels. Chez Pâris, il avait été pris pour un malfaiteur et menacé d'un mauvais parti.

Épaphrodite n'avait pas été plus heureux : toutes les portes étaient restées closes.

Résolu à tout tenter pour sortir d'embarras, l'empereur n'hésita plus : désignant Bibulus et deux de ses affranchis pour le suivre, il décida de profiter des dernières heures de ténèbres pour aller renouveler en personne les tentatives précédentes, demander conseil et faire appel au dévouement de ceux qu'il avait comblés.

On se dirigea tout d'abord, en suivant la route d'Ostia[1], vers les édifices Émiliens, occupés par Tigellinus.

Tigellinus, préfet du prétoire, enrichi, honoré par le César, promoteur de tous ses crimes, compagnon de ses débauches et comme associé à l'empire, Tigellinus dont il disait : « Néron ne peut vivre sans Tigellinus et Tigellinus sans Néron, » tant leur amitié réciproque était profonde, Tigellinus ne pouvait rester sourd à son appel! Pour se rendre ainsi jusqu'au champ d'Agrippa, on dut traverser toute Rome endormie dans un appareil qui ne rappellait en rien celui du retour de Grèce.

Au nom de l'empereur, l'*ostiarius* ouvrit cette fois, mais Tigellinus était absent. Néron le crut; du moins il fit semblant de le croire. De là on se rendit chez Vatinius, qu'on savait être présent à Rome; au ton de la réponse il fut aisé de reconnaître que l'*ostiarius* obéissait à une consigne formelle et que Vatinius, moins adroit ou moins hardi que Tigellinus, n'osait se montrer.

Ailleurs on refermait vivement la porte au nez des visiteurs en reconnaissant leur qualité. Nulle part le César ne fut admis plus que ne l'avaient été ses envoyés.

Le reste de la nuit se passa en ces douloureuses pérégrinations. Muet de stupéfaction et de crainte, ses réflexions durent être bien tristes en rencontrant presque à chaque pas les muets témoins de

[1] A ce moment Néron habitait les frais jardins de Servilius, hors de la ville, sur la route d'Ostie, au bord du Tibre.



Les derniers instants de Néron dans la maison d'Or.

sa grandeur évanouie; Néron dut se trouver bien petit en présence de sa colossale statue qui dominait la maison d'Or, bien délaissé près du grand cirque où tout un peuple l'applaudissait la veille avec frénésie.

Le jour allait paraître, il fallait rentrer. Alors son désespoir se manifesta d'autant plus complètement que de nouveaux malheurs et de nouvelles hontes l'attendaient.

En constatant un aussi complet abandon, l'empereur ne voulut point risquer plus longtemps d'être la victime de quelque coup du hasard; pour échapper à ce dernier malheur, il résolut de recourir au poison que Locuste lui avait préparé. La boîte où il le conservait précieusement avait disparu.

Alors il voulut tout au moins conjurer les maléfices qui le menaçaient et se munir du divin talisman qu'il tenait de sa mère. Ce fut en vain qu'il chercha ce bracelet d'or qu'Agrippine lui faisait porter dans son enfance.

Son esprit ne put résister à ce coup. Convaincu, cette fois, que la Fortune l'avait définitivement trahi, se jugeant irrévocablement perdu, il voulut en finir et quitter la vie de la manière qui lui convenait. Spiculus[1] fut mandé et reçut de l'empereur lui-même l'ordre de lui donner la mort.

Le destin lui arrachait jusqu'à cette suprême ressource! Spiculus refusa net, déclarant, dans un langage singulièrement mélangé de respect et de révolte, que, si Néron devait périr, les dieux sauraient bien faire surgir au moment voulu l'exécuteur de leur justice.

Cette réponse l'accabla plus que le reste peut-être. Alors, désespérant de plus en plus, n'ayant à compter sur quiconque, il parut prendre une résolution subite. Se levant tout à coup, il courut vers le Tibre afin de s'y jeter. On se précipita, et l'on parvint à l'empêcher d'accomplir son funeste projet.

Convaincu plus que jamais de l'inclémence des dieux, il eut un instant de sang-froid et réunit en une sorte de conseil les

[1] Gladiateur célèbre de cette époque.

quelques fidèles dont chaque minute éclaircissait les rangs. Après un court entretien, il parut préférable pour l'empereur de trouver une retraite sûre, où il pût se reconnaître et attendre les événements.

L'affranchi Phaon offrit à cet effet une modeste villa qu'il possédait à quatre milles de Rome, entre le Tibre et l'Anio, au pied du mont Sacré. Il fut convenu qu'on s'y rendrait en une petite troupe, afin de protéger l'empereur, et sous un déguisement, pour éviter d'être reconnu.

Épaphrodite, Sporus, dont le dévouement a relevé un peu l'abjection, Phaon, composaient l'escorte au milieu de laquelle Néron devait se placer à cheval. Quant à Bibulus, son rôle était d'éclairer la route pour voir si rien ne s'opposait au passage.

Lorsque le jour fut sur son déclin, la petite troupe se mit en marche.

Dans un des cavaliers, qui était nu-pieds, vêtu d'une simple tunique, avec, sur les épaules, un vieux manteau troué, personne n'eût reconnu Néron le magnifique, quittant son palais aussi défait qu'un mendiant.

Cependant il ne put s'empêcher d'aller, avant que de partir, adresser un dernier adieu aux objets de ses collections qu'il affectionnait le plus. Ce fut avec des larmes dans les yeux qu'il contempla encore une fois cette amazone de Strongylion qu'il avait toujours auprès de lui, qu'il emportait dans tous ses voyages.

Dans les jardins, son dernier regard fut pour la Flore de Praxitèle et pour la Vesta de Scopas.

Quand il eut payé ce tribut à sa douleur, on partit en faisant un détour qui menait vers la demeure de Tigellinus. L'espoir de trouver encore fidèle son ministre préféré survivait quand même à ses déceptions. Mais il était écrit par le destin que toutes ses espérances s'évanouiraient l'une après l'autre. Tigellinus ne répondit pas plus à cette suprême démarche qu'il n'avait répondu aux appels précédents.

On ne pouvait s'attarder davantage ; il fallait avancer au milieu

des rues de Rome. On sortit par la porte Salaria, ayant traversé la ville une seconde fois.

Un orage se préparait; un éclair ayant brillé tout à coup, Néron fut frappé d'épouvante. Au même moment, un détour de la voie Salaria ayant rapproché les voyageurs du camp des prétoriens, il put entendre les cris des soldats et même distinguer leurs acclamations pour Galba, leurs imprécations contre lui-même.

De temps à autre on croisait des voyageurs entrant en ville; quelques-uns passaient indifférents; d'autres détournaient la tête pour voir quels gens formaient cette petite troupe. Sporus trahissait son inquiétude par le peu de fermeté de son attitude, et les fugitifs purent recueillir au passage quelques réflexions peu rassurantes.

Ils pensaient en avoir fini avec ces alertes continuelles quand un voyageur, se détachant d'un groupe, s'avança vers eux, et, s'adressant à l'empereur lui-même, que le hasard de la marche plaçait en avant, il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau à Rome. Dans la crainte de se trahir, Néron garda le silence assez de temps pour que ses compagnons pussent le rejoindre. Avec un parfait sang-froid, Phaon interrogea au lieu de répondre directement, et sut bientôt que le questionneur, récemment débarqué à Ancône, ignorait les événements de la veille. Il lui dit simplement qu'une mutinerie des prétoriens causait en ce moment un peu de trouble dans Rome. Puis il rejoignit ses compagnons et les rassura, en leur prouvant par là que la situation de l'empereur n'était pas encore connue en dehors de la Ville.

A peine venait-on d'échapper à cette inquiétude, que la Fortune adverse se plut en quelque sorte à raviver leurs appréhensions.

Deux cavaliers se dirigeaient sur Rome; en croisant la petite troupe, l'un d'eux se prit à dire par inadvertance ou peut-être par ironie :

« Je suis sûr que ces gens cherchent Néron! »

C'était d'autant plus grave qu'on recueillait ainsi la preuve certaine que, contrairement aux espérances conçues un moment auparavant, les nouvelles avaient couru avec la rapidité de l'éclair.

Le soleil était déjà haut; il pouvait devenir dangereux de demeurer sur cette route fréquentée. On décida de prendre à peu de distance un chemin de traverse dont l'inconvénient était d'allonger sensiblement la route, mais qui offrait le précieux avantage d'éviter toute rencontre.

Comme les cavaliers allaient y atteindre, ils aperçurent, venant au-devant d'eux, un prétorien dont l'allure trahissait une récente orgie. Ne pouvant l'éviter, les cavaliers pressaient un peu le pas, quand au même instant le vent dérangea le mouchoir que Néron tenait constamment sur sa bouche. Un coup d'œil suffit au soldat pour reconnaître l'empereur, et, sans trop se rendre compte de son action, il le salua joyeusement par son nom.

Alors une véritable terreur s'empara de Néron; piquant des deux, il entraîna ses compagnons dans une fuite précipitée. Au bout de quelques minutes d'une course échevelée, l'air vif ayant calmé son agitation, l'empereur s'arrêta; puis, prenant conseil de ses compagnons, il exigea que la route fût poursuivie sans qu'il y eût trace de leur passage. Il fut décidé qu'on quitterait les chevaux et que l'on gagnerait la villa de Phaon en passant à travers champs.

D'éclaireur, Bibulus passait au rang de soutien. Il se chargea de ramener les chevaux jusqu'à la voie Salaria, dans une auberge où il annonça qu'il viendrait bientôt les reprendre. Puis, afin d'écarter tout soupçon, il continua à pied par la route directe, afin de rejoindre ses compagnons à la villa de Phaon.

Comme il en était encore à quelque distance, il crut remarquer des signaux que lui adressait un homme caché derrière un talus dans un champ. Il reconnut Épaphrodite.

Plus loin était Néron, qui, épuisé de fatigue, s'était laissé choir à l'entrée d'une carrière de sable et s'occupait à enlever les



Un coup de vent ayant dérangé, etc.

épines et les ronces dont son manteau était rempli. Sporus et Phaon n'étaient plus là.

Épaphrodite expliqua alors à Bibulus qu'au moment où il s'éloignait avec les chevaux, la petite troupe s'était enfoncée dans un sentier menant directement à la villa ; mais il était tellement rempli de ronces, que l'empereur, qui était nu-pieds, fut bientôt dans l'impossibilité d'avancer. Pour franchir ce pas difficile, puis un vaste champ de roseaux coupants, on dut prendre les manteaux et les étendre successivement par terre afin que Néron pût marcher. C'est par ce moyen qu'on avait atteint les murs entourant les jardins de la villa. Afin d'éviter toute fâcheuse rencontre et pour que les esclaves ne le vissent point pénétrer dans la maison, il fut convenu que l'empereur attendrait qu'on eût pratiqué dans le mur une brèche lui permettant de passer. Épaphrodite était donc resté, tandis que Phaon et Sporus entraient à la villa sans attirer l'attention.

Au bout de deux heures, qui parurent longues comme un siècle, Sporus et Phaon, réunissant leurs efforts, avaient fait un trou suffisant pour laisser passer un homme ordinaire. Ce fut en se traînant sur les pieds et sur les mains que celui qui était, la veille encore, le maître de l'empire, tenta d'atteindre son dernier asile. Mais il eut beau s'efforcer, son corps était trop épais et ne put pénétrer par l'étroit orifice. On se remit au travail; enfin, ayant dérangé encore quelques pierres, l'empereur se glissa, puis disparut chez Phaon, dans une petite chambre d'esclave.

Bibulus devant rentrer à Rome aussitôt le fugitif en sûreté, il ne lui restait plus qu'à se retirer. Scène inoubliable pour ce jeune homme ! quand il lui présenta ses devoirs, ce fut au travers de cette brèche, couché à plat ventre sur le sol, que Néron le remercia de son concours.

« Adieu, Bibulus, et non au revoir, lui dit-il; les dieux te récompenseront un jour pour Néron, désormais impuissant. Rentre à Rome, et si demain je suis encore en vie, Phaon me fera connaître ce que tu lui auras appris de la Ville. »

L'aubergiste qui gardait les chevaux n'ayant heureusement rien soupçonné, Bibulus put rentrer sans encombre.

Deux jours après il revenait, apportant à Phaon, pour qu'il la remît à Néron, une missive que Pausonius, son secrétaire pour les lettres d'Égypte, avait consenti à grand'peine à écrire, et dans laquelle il résumait les faits accomplis depuis sa fuite, l'état de la Ville, l'attitude du sénat, l'opinion du peuple, les faits et gestes de Galba.

Il paraît que des espions avaient suivi Bibulus ce jour-là, et que cette dernière marque de dévouement fut la cause de la perte de Néron; car, le lendemain même, on vit une troupe armée sortir de Rome et se diriger directement vers la demeure de Phaon avec ordre, paraît-il, de ramener vivant le César fugitif. Aussi lâche maintenant qu'il s'était montré servile auparavant, le sénat l'avait condamné à subir le supplice infligé aux ennemis du bien public.

La renommée a dit au monde entier comment la terreur lui a épargné la honte et la souffrance du supplice qui l'attendait.

Il n'est plus. Les dieux me gardent d'insulter ce mort; mais que sa mémoire survive à jamais comme un souvenir devant désormais épargner à l'empire les hontes d'un semblable règne!

. . . .

. . . .

4 des nones d'août. An 821 (2 août + 68).

Quel immense soupir de satisfaction s'est échappé de toutes les poitrines après la fin de ce prodige de cruauté[1]! Depuis Tibère, Rome ne respirait plus. La tyrannie, devenue habituelle, n'étonnait

[1] Il s'agit de Néron.

plus, et l'on en avait presque l'habitude. Aussi, depuis quelques mois que l'événement est arrivé, se prend-on, presque avec une certaine surprise, à revenir au bien-être, à la sécurité, à tous les agréments de la vie dont il est si bon de jouir. La jeunesse patricienne semble pleine de confiance en elle-même et d'espoir dans l'avenir; condamnée au silence et à l'inaction, elle se sent tout heureuse d'agir et de parler; on dirait qu'elle cherche à compenser, par l'ardeur qu'elle apporte aux affaires et aux plaisirs, la contrainte sous laquelle elle a si longtemps étouffé.

On est débarrassé de l'ennemi, et l'on ne se fait aucun scrupule de le flétrir. Tout outrage à sa mémoire devient, dans la pensée de bien des gens, un hommage à l'empereur.

Néanmoins il y faut montrer une certaine réserve et presque de la discrétion dès qu'on se trouve en public. La plèbe romaine, si longtemps adulée par le prince, si maîtresse du César qui lui avait tout accordé, la plèbe regrette son idole; elle pleure Néron, lui fait des sacrifies et réclame pour lui les honneurs divins.

Il a fallu accorder à ce tyran les funérailles magnifiques que réclamait *son* peuple; on a même dû lui donner Spiculus en façon de victime expiatoire. Il eût réellement tué son maître que la foule ne l'eût point sacrifié plus férocement[1].

Quand elle aura suffisamment manifesté sa douleur, mis des fleurs sur sa tombe et orné ses statues, la multitude, toujours semblable à elle-même, cherchera un autre objet pour son culte. A ce moment, la race des patriciens pourra, j'espère, reprendre le rang qui lui a été ravi si longtemps au profit des frumentaires.

[1] Spiculus, gladiateur fameux, que Néron avait mandé pour lui donner la mort. Spiculus avait refusé; mais, comme elle croyait qu'il avait tué Néron, la plèbe, par esprit de vengeance, l'écrasa sous le poids des statues de l'empereur.

5 des nones d'octobre. An 821 (3 octobre + 68).

Le nouvel empereur[1] semble chercher des serviteurs de l'État plus que des serviteurs du souverain ; néanmoins Bibulus a refusé l'honneur de faire partie des trente chevaliers[2]. Ayant appris sa fidélité à Néron malheureux, il jugea qu'il pouvait compter sur le dévouement d'un pareil homme, et il lui a fait offrir d'être mis au nombre des nouveaux magistrats.

Vouloir faire restituer au Trésor ce qui lui avait été soustrait ne peut que mériter l'approbation générale ; mais il fallait y apporter un tempérament, une délicatesse d'exécution qui manquent aux ordres du prince. Chacun ne voulant voir dans la mesure qu'une manifestation de l'avarice habituelle de Galba, il fallait s'attendre à des résistances d'autant plus vives de la part de ceux auxquels on voulait demander, comme un remède à la détresse publique, la restitution des libéralités du règne précédent. Bibulus a compris quelles difficultés présenteraient de pareilles fonctions; tout en adressant ses actions de grâces au prince, il a décliné l'honneur qu'on lui réservait.

J'ajoute, comme un hommage dû à cet empereur, qui en mérite si peu d'autre part, qu'il ne s'est montré ni irrité ni froissé du refus. Il s'est borné à remarquer que si les bons citoyens se dérobaient aux charges difficiles, il faudrait bien en arriver à les donner à des gens inspirant moins de confiance ou même n'en méritant aucune.

[1] Galba, qui venait de remplacer Néron.

[2] Pour se procurer les ressources publiques qui manquaient, Galba décida de faire restituer, sauf un dixième, les libéralités que Néron avait distribuées autour de lui. Il confia l'exécution de cet ordre à trente chevaliers choisis.



Buste de Vitellius.

Licinia est ravie de cette solution. Elle est parvenue à décider son fils à venir au Cratère passer quelques semaines, peut-être quelques mois.

A la tournure que prennent les événements, il semble bien improbable qu'il attende longtemps avant de décider ce qu'il entend faire.

. . . .
. . . .

6 des nones de mars. An 822 (2 mars + 69).

L'oisiveté pèse lourdement à Bibulus, et, malgré mon avis, il tient à se lancer dans la mêlée.

J'ai pu le garder pendant ces derniers mois et le tenir éloigné à la fois du service de Galba et de celui d'Othon. Mais mon influence n'agit pas seule sur lui. Ses amis, devenus Vitelliens, le sollicitent sans relâche : ce sont lettres sur lettres pour lui reprocher son inaction, lui faire honte de ce qu'ils appellent son désœuvrement et l'entraîner avec eux.

J'ai dû reconnaître que la puissance du foyer paternel ne serait plus de longue durée ; j'ai dû m'avouer vaincu par les sollicitations du dehors. J'ai le regret de le voir nous quitter demain, impatient d'action, grisé par la victoire de ses amis à Bédriac, pour rejoindre Valens, qui lui a fait offrir le commandement de la *Rapax*[1].

Je n'ose pas trop lui reprocher d'avoir cédé à des offres aussi

[1] La 21e légion de l'armée de Vitellius. Dans l'armée romaine chaque légion avait un nom et un numéro d'ordre.

brillantes ; mais je ne saurais trop déplorer l'indignité du maître qu'il se donne.

En a-t-il jamais vu de plus digne ? Puis-je lui en vouloir de n'avoir connu à la tête de l'empire que Néron, que Galba, qu'Othon ? de n'avoir à choisir qu'entre deux prétendants s'arrachant le pouvoir ? Est-il absolument responsable de sa décision ? N'ayant à opposer à l'infamie et aux débordements d'Othon que les stupides voluptés de Vitellius, il a tenu un compte presque exclusif des qualités militaires de ce dernier.

Les instances de ses amis aidant, il s'est décidé pour l'adversaire de l'assassin d'Othon et de Pison.

4 des ides de mars. An 822 (12 mars + 69).

Un ordre du nouvel empereur ayant prescrit aux généraux des deux armées ennemies de venir le rétrouver à Lyon, Bibulus a pu obtenir d'accompagner Valens.

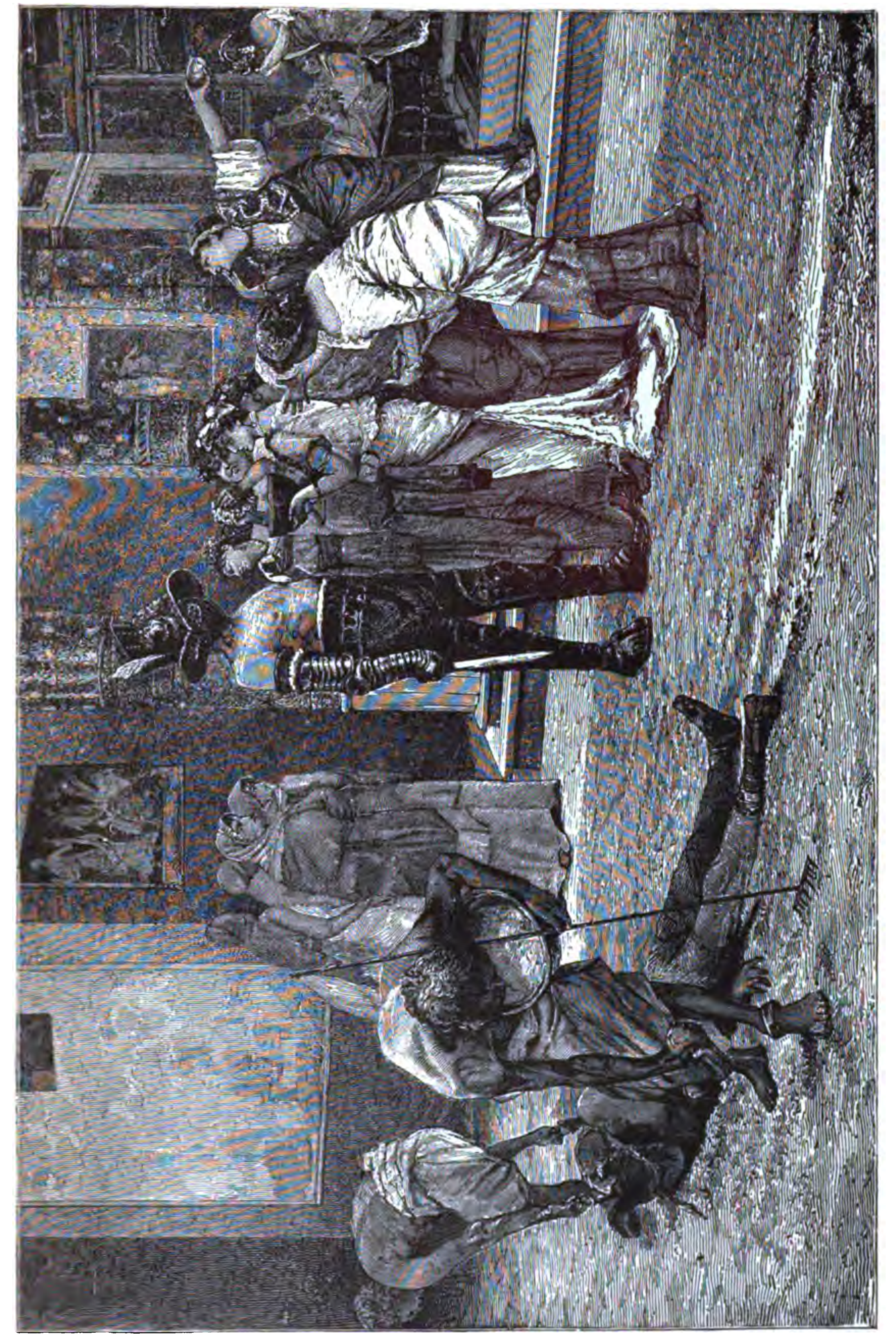
Il en éprouve une joie véritable.

« Au moins, m'écrit-il, je n'aurai plus sous les yeux, pendant quelque temps, le spectacle déshonorant qu'il me faut subir. »

11 des calendes d'avril. An 822 (22 mars + 69).

Une profonde déception lui était réservée.

Au lieu du guerrier infatigable dont les vertus militaires l'avaient séduit, au lieu de ce chef vigilant dont l'extérieur le distinguait à peine du simple légionnaire, se contentant de la plus vulgaire



Avec les gens de guerre on voit pêle-mêle des troupeaux d'histrions, de gladiateurs et d'eunuques.

nourriture, Bibulus s'est trouvé en présence d'un homme désormais incapable d'une application sérieuse, d'un esprit flottant, d'un être adonné désormais à la plus monstrueuse et insatiable gourmandise.

L'ivresse du pouvoir a produit sur lui les plus désastreux effets.

Depuis un mois déjà qu'il séjourne à Lyon, l'amour du travail et le courage s'éteignent chez les soldats témoins d'une pareille dégradation.

Veille des calendes d'avril. An 822 (31 mars + 69).

Depuis quelques jours seulement l'armée de Vitellius a foulé le sol de l'Italie, et déjà sa route est semée de souvenirs abhorrés et des ruines que cause la gloutonnerie de son chef.

Tout ce qui peut exciter un palais blasé lui arrive de Rome et des provinces ; les routes de l'une et l'autre mer retentissent sans cesse du bruit des chariots lui apportant en grande hâte les meilleurs produits du sol et des ondes.

Cela ne suffit pas, car son passage dépouille les principaux des villes; les villes elles-mêmes en sont affamées.

Partout ce ne sont que fêtes et spectacles. Plus il approche de Rome et plus, peut-on dire, sa marche étale de corruption. Avec les gens de guerre on voit pêle-mêle des troupeaux d'histrions, de gladiateurs et d'eunuques rappelant tous les opprobres de la cour de Néron.

Car Vitellius est un grand admirateur de Néron. Ne l'a-t-il pas suivi jadis sur les théâtres, non par nécessité, comme tant d'hommes honorables, mais par goût dissolu, en esclave vendu à qui l'engraisserait ?

Que Bibulus regrette aujourd'hui de n'avoir point suivi mon

conseil ! Il lui déplaisait alors de se rendre aux armées de Syrie ; il y eût peut-être rencontré moins d'avantages, mais il n'aurait pas été tourmenté comme aujourd'hui par la honte qui rejaillit sur tout ce qui entoure un homme tel que Vitellius. Il eût rencontré chez Vespasien une valeur militaire au moins égale, sinon supérieure encore, avec l'honorabilité en plus.

Actuellement sa situation est fausse à ce point que, dans la guerre civile qui s'engage, il lui faut choisir entre ces deux alternatives : déserter le poste qu'il a accepté ou contribuer de nouveau aux désastres et aux ruines de son pays.

4 des nones d'avril. An 822 (3 avril + 69).

Ses dernières lettres respirent le découragement. L'indiscipline la plus effrénée règne parmi les troupes. Les généraux sont sous leur dépendance et ne peuvent s'opposer à leurs désordres : que pourrait y faire un tribun ?

Depuis qu'on attend l'armée de Germanie, des fléaux plus cruels et plus affreux encore que la guerre affligent l'Italie. Il a fallu disperser l'armée pour assurer sa subsistance. Épars dans les colonies et les municipes, il n'est pillage, rapine, violence ou infamie que n'y commettent les soldats; capables de tous les crimes pour ravir une proie ou gagner un salaire, ils ne respectent ni le sacré ni le profane.

D'autre part, on a vu des habitants, profitant de ce désordre pour se débarrasser criminellement de leurs ennemis, mettre ouvertement sur le compte des soldats l'effet de leur vengeance. Et personne ne peut ou n'ose sévir contre les vrais coupables.

De leur côté les soldats, connaissant les lieux, marquent les

villas les mieux pourvues, les propriétaires les plus riches, pour tout enlever ou, si on leur résiste, pour tout détruire.

« Frappé d'impuissance, ne pouvant consentir à tant d'infamies, notre seule ressource, dit Bibulus, est de nous tenir soigneusement enfermés dans nos tentes, ne voyant et n'entendant rien, placés que nous sommes entre l'impossibilité de réprimer et le mépris de notre autorité. »

Nones d'avril. An 822 (5 avril + 69).

Sous l'influence de Valens, politique habile autant qu'heureux jusqu'ici, les bouleversements qui menacent l'empire n'ont aucune prise sur l'esprit alourdi et sur le corps repu de l'empereur. Les adversaires de son pouvoir ont beau remporter des avantages marqués, Vitellius ne s'inquiète pas. Son unique préoccupation est de prendre possession de Rome.

En vain Vespasien et ses troupes, les provinces et la nation tout entière se préparent à enlever le pouvoir à ce disciple dégénéré de Néron ; les clameurs s'élèvent de toutes parts ; Vitellius ne voit que son but. Il est soutenu dans son entreprise par le sénat affolé, tremblant, redoutant un dominateur en la personne du général syrien, et par les sentiments de la plus basse populace, qui attend de lui, en échange de son appui, les mêmes jouissances que lui prodiguait Néron, et dont elle se trouve sevrée depuis plusieurs mois.

5 des ides d'avril. An 822 (9 avril + 69).

De fêtes en fêtes, de festins en festins, en multipliant les étapes de sa marche alourdie, poussé en avant, peut-on dire, par les troupes de Vespasien, Vitellius a touché enfin l'enceinte de Rome.

Il était temps d'arriver au terme de cette singulière conquête, car depuis longtemps le chef ne pouvait plus dominer ses soldats, et les populations, exaspérées par les pillages, les vols, les meurtres, les exactions de tout genre, commençaient à se soulever.

Peu s'en est fallu qu'il n'ait pu franchir ces murs tant désirés : une dernière faute que ses amis lui ont épargnée, malheureusement! risquait fort de le jeter à bas du trône où il venait s'asseoir.

Le général en était tombé à ce point d'abaissement d'imiter et de suivre ses troupes dans leurs incroyables exactions. De même que les soldats, grisés par la vue de la Ville, s'étaient débandés, et, se ruant sur le Forum comme des bêtes lâchées, prenaient possession de Rome à leur manière, en insultant, en pillant, en frappant l'habitant, de même le général s'était proposé de se montrer en vainqueur, en conquérant, de faire son entrée avec un attirail militaire dont il s'était trop déshabitué.

Quelques conseillers plus sages lui ont fait comprendre qu'un empereur se présentant au peuple pour inaugurer le pouvoir devait choisir une autre attitude. L'attirail belliqueux a été remplacé par le cortège solennel qui sied à un César, et c'est Vitellius que le Capitole a pu voir, ce jour-là, monter sa pente vénérée, offrir aux dieux les sacrifices suprêmes!

Rome se souviendra longtemps de l'entrée de ce triomphateur!



L'armée de Vitellius en vue de Rome.

3 des calendes de mai. An 822 (29 avril + 69).

La situation n'étant plus tenable pour Bibulus, j'ai pu obtenir pour lui d'aller succéder à Lyon au préfet de camp Crassulus.

Il m'a fallu recourir à la haute protection d'Asiaticus[1] pour obtenir ce résultat. Mon affection paternelle et le vif désir que j'avais de voir mon fils loin de ce milieu avilissant m'ont fait accepter l'humiliation nécessaire. Le dévouement de Servinius l'a atténuée dans la plus large mesure possible. Il a bien voulu m'accompagner dans cette démarche pénible et mettre à mon service l'autorité que lui donne sa situation de médecin renommé.

Je ne saurais traduire l'impression pénible qui m'a saisi en remettant les pieds dans ce palais dont le chemin m'était inconnu depuis tant d'années.

Quels changements! quelle différence d'attitude, de tenue, de langage chez tous les intimes du César! Non que j'aie la prétention de faire de Claude un modèle inattaquable de vertu et de grandeurs impériales! Au moins, à la cour de cette époque, le vice, la corruption, la bassesse ne sautaient pas aux yeux comme à celle-ci. Il fallait autre chose qu'une extrême hardiesse et l'absence de scrupules pour y faire son chemin.

Je ne pouvais faire moins que de présenter mes devoirs à l'empereur, — ce que j'ai fait en répugnant, — ainsi que mes remerciements. Ces derniers étaient d'autant plus sincères, que ma courte apparition a suffi pour me faire apprécier tout ce que la nature délicate et le caractère loyal de Bibulus pouvaient souffrir ici.

L'homme d'État habile, le courtisan retors, l'heureux soldat

[1] Affranchi de Vitellius.

que j'avais connu autrefois a maintenant toutes ses facultés vigoureuses émoussées ou usées par les excès; le corps est enflé, les yeux sont bouffis, les forces sont paralysées, le courage est détruit. Il n'a plus qu'une passion, un seul but vers lequel tend tout ce qui lui reste d'énergie physique et morale : manger énormément, boire à l'excès, étudier par quels moyens l'appétit peut être aiguisé quand arrive la satiété, puis manger et boire encore.

L'insouciance, l'hébètement caractérisent sa contenance au cirque, au sénat, au conseil. Rien n'illumine son œil éteint, sinon l'apparition d'un plat favori; on peut dire sans altérer la vérité que le maître du monde n'existe que durant une heure sur vingt-quatre, celle où il prend place au banquet.

Avec un patron comme celui-là, tout homme unissant à un penchant pour les plaisirs de la table un cerveau bien organisé, du sang-froid, du goût pour les affaires, est certain d'arriver à une influence considérable. L'empereur prise singulièrement quiconque lui évite tout tracas et qui, par son exemple, l'encourage dans ses inclinations. Ce n'est pas rendre un mince service à Vitellius que de quitter une orgie et de donner les ordres nécessités par un embarras imprévu, car l'intelligence alourdie du César ne peut ni comprendre, ni résoudre quoi que ce soit en ces circonstances.

5 des ides de mai. An 822 (3 mai + 69).

Après une si longue absence, je n'ai pu résister à l'attrait inexplicable de parcourir seul, la nuit tombée, quelques-uns des quartiers que j'avais connus jadis si bruyants, si luxueux, si peuplés.

Dès les premiers pas, sur le côté opposé de la voie Scélérate,



Une orgie impériale.

je me trouvai près d'un portail écroulé dont la porte en fer, brisée, était retombée à l'intérieur. En passant sous la voûte vermoulue, je vis que ce portail donnait accès dans l'une de ces solitudes qui, depuis le grand incendie de Néron, existent encore au cœur même de la Ville.

Je me trouvais dans cette vaste étendue de terrain désolé qui avait été jadis les fameux jardins Esquilins.

Le superbe palais de Mécène n'avait pas été épargné par le feu, non plus que les jardins merveilleux. Il n'en reste maintenant pas grand'chose, sinon les arbres qui avaient jadis ombragé la tombe du Romain : ce sont les cyprès de mauvais augure, décrits d'une façon si touchante dans cette ode charmante que patronna Mécène.

Bien des fois, songeai-je en parcourant lentement ces ruines désolées, bien des fois Horace a erré sous ces gracieux ombrages, caressant ses idées variées, mêlant, dans son esprit entreprenant et égoïste tout ensemble, les affaires et les plaisirs, la philosophie et les odes élogieuses qui devaient lui continuer les faveurs de ses patrons.

Satirique et sensuel, il sut bien faire ressortir les ridicules de ses contemporains; il sut encore mieux délecter sa pensée dans les descriptions charmantes et brillantes des délices de Tibur.

Là peut-être, au point même que je foulais aux pieds, le poète, gros et replet, qui avait tant de soin de sa personne, a été vu drapé dans sa toge immaculée, la tête luisante couronnée des roses du festin masquant un peu sa calvitie, et ayant sans doute en main la coupe des soupers joyeux.

17 des calendes de juin. An 822 (16 mai + 69).

Hier, en me rendant chez Pythios, j'allais franchir le Vélabre supérieur quand une rumeur retentissante me fit tourner la tête vers le Forum Boarium. Des gens débouchaient sur la petite place en gesticulant et en s'exclamant; les uns poussaient de joyeux cris, d'autres leur répondaient par des imprécations; plusieurs, exaspérés, montraient le poing derrière eux à quelque chose ou à quelqu'un hors de ma vue et l'invectivaient grossièrement. Au même instant un remous de la foule se produisit plus violemment, et, par une brèche qui s'ouvrit, je pus voir ce qui excitait tout ce mouvement.

C'étaient les licteurs de l'empereur qui frayaient un passage à celui-ci.

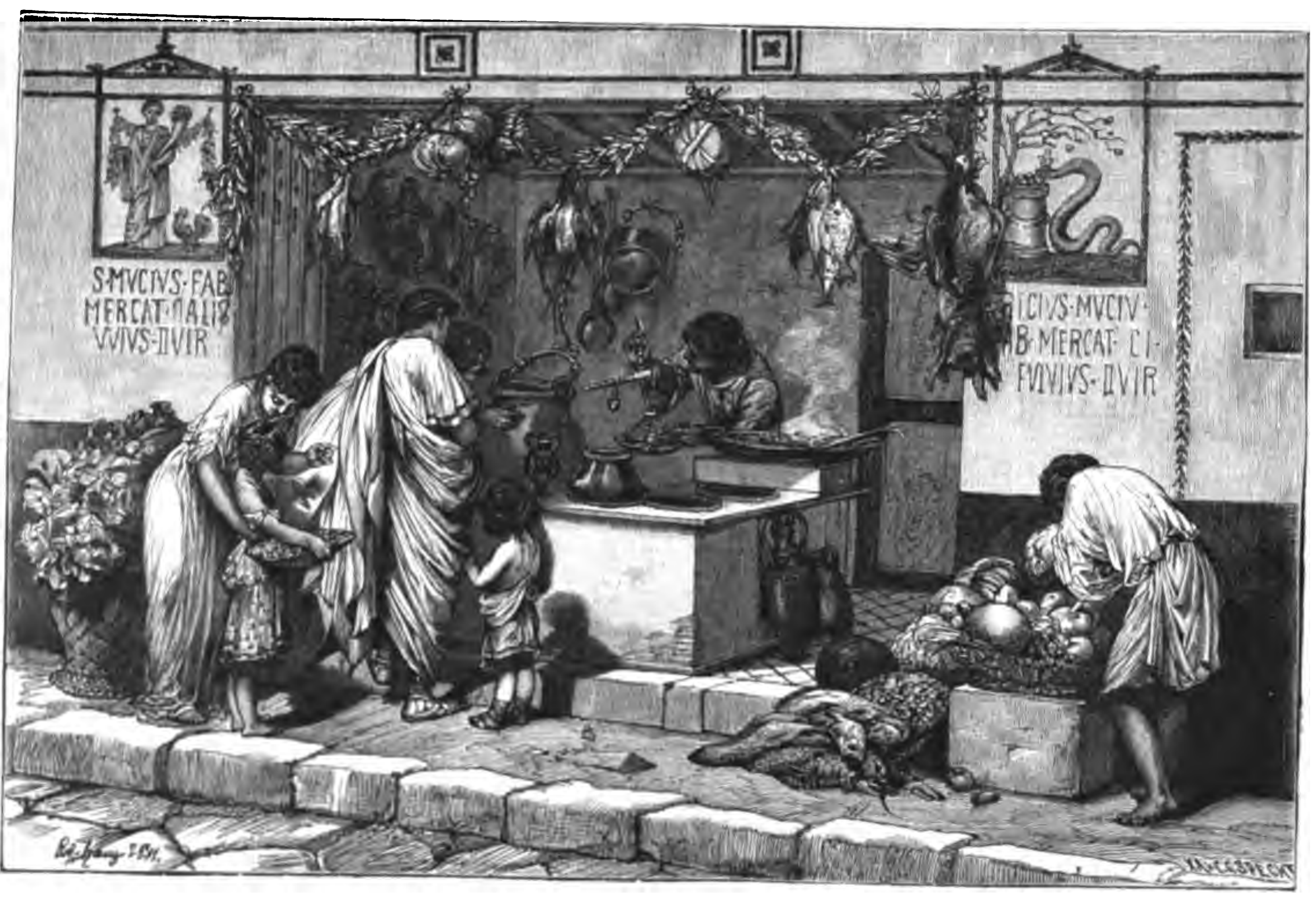
Le César se rendait à pied, avec la prétention de passer incognito, dans l'intention de visiter le marché aux poissons.

Vitellius s'avançait lourdement avec la jambe traînante d'un homme infirme et usé. Son visage était pâle et bouffi; ses yeux étaient obscurcis, quoique brillants par instants, sans doute à la pensée des belles pièces qu'il espérait rencontrer.

C'était tout ce qui survivait en cet homme, en celui que sa souplesse d'esprit et de caractère avaient fait le favori de trois empereurs avant qu'il eût lui-même revêtu la pourpre!

Supporté par deux citoyens, précédé et suivi par un seul rang de licteurs, accompagné de trois ou quatre esclaves, César se promenait dans l'espoir de gagner, par l'effet combiné de l'exercice et de la contemplation de quelque morceau magistral, un peu d'appétit pour le dîner.

Voulant échapper à ce spectacle pénible pour moi et dégradant



Marchand de comestibles.

pour le prince, je me hâtai de reprendre ma route. Pas assez vite sans doute pour n'être point remarqué.

Quand je rentrai de ma conférence avec Pythios, je trouvai, à ma grande surprise, un envoyé de l'empereur m'apportant de sa part une invitation pour le banquet du lendemain. J'avais été reconnu; un caprice avait traversé le cerveau de Vitellius, et je me voyais contraint, une fois de plus, à subir le spectacle de cette majesté avilie.

« Qu'est-ce qu'une pareille invitation peut bien cacher? me disais-je à moi-même. Que dois-je craindre ou espérer? »

Espérer? Je n'ai rien demandé en dehors du déplacement de Bibulus. Depuis longtemps je me tiens à l'écart; je me confine au Cratère sans désirer en sortir.

Il me faut donc craindre. Peut-être César entend-il rappeler autour de lui les anciens serviteurs de l'État. Prétend-il trouver parmi ces débris quelque conseiller assez sage ou assez puissant pour lui fournir les moyens de résister aux soulèvements du dehors? Serait-ce un simple caprice de tyran s'essayant à imiter un maître à la perfection duquel il ne saurait atteindre?

Je suis plus perplexe que je ne voudrais le paraître, et j'ai quelque peine à retrouver le calme nécessaire. Cependant j'ai l'espoir qu'avant demain l'impression désagréable qui m'a saisi sera dissipée.

14 des calendes de juin. An 822 (19 mai + 69).

César n'avait eu qu'une fantaisie gracieuse en m'invitant à son banquet.

Placidus Stertulus, avec lequel j'avais été désigné pour un lit supérieur, m'expliqua durant le festin que l'empereur recherchait les convives de ma condition.

« Il attache à ces invitations une signification politique; il prétend par là se montrer l'empereur de tous les partis, reconnaître les bons services rendus autrefois au pays et attirer en même temps à lui tous ceux qu'il juge utiles à sa cause, dont le succès définitif l'inquiète. »

Jusqu'au moment de cette explication, venue seulement au second service, je ne savais que penser. Toutefois, ayant dominé mes sentiments de la veille, je pense n'avoir pas laissé mon visage trahir les préoccupations de ma pensée.

Une fois débarrassé de ce souci, j'ai examiné à mon aise les convives, et je me suis rendu un compte suffisant de Vitellius chez lui.

Valens se trouvait là au milieu de sénateurs, de gloutons et de débauchés dont le nom m'importait peu. Spado, l'immonde bouffon, était de la fête, ainsi que quelques ombres. Grâce aux dieux, la présence d'Asiaticus n'a pas pesé sur l'état de mon esprit; mais j'ai eu à rougir de la présence du cocher Stirpidon.

J'ai pu constater que, pour Vitellius moins que pour tout autre, un banquet n'était point un repas simple et léger. Habituellement des provinces entières sont ravagées, la mer est dévastée pour fournir les principaux éléments de ces fêtes.

Ce soir-là, César était dans toute sa gloire. Une guirlande de roses blanches couronnait son front pâle et bouffi et en faisait ressortir le caractère maladif. Les yeux, où brillait de temps à autre un éclair fugitif, étaient habituellement éteints; le dessous en était si boursouflé, qu'il en décolorait la peau; la mâchoire, devenue épaisse et lourde, donne à toute la personne un air de stupide sensualité qui s'éclaire seulement à la vue de quelque plat chargé de victuailles inédites, ou lorsque le bouquet de quelque vin rare réveille ses sens engourdis.

Que de réflexions j'ai faites en revoyant ce maître de l'empire occupé avec l'avidité grossière et dévorante du porc! Son bras flasque soutenait avec peine son énorme personne, qu'une robe blanche très ample enveloppait complètement; de la main restée

libre il portait à sa bouche des salades amères, des harengs salés, des anchois et autres stimulants qu'il dévorait pour provoquer un appétit que le reste du repas ne devait pas suffire à satisfaire.

De temps à autre il suspendait son occupation pour jeter un œil inquiet dans la vaste salle, comme s'il attendait ou craignait d'être frappé par quelqu'un; puis, quand son regard avait fouillé les piliers de marbre, les tentures, les coupes chargées de fleurs et de fruits, ainsi que chacune des pièces d'or ou de cristal du service, il reprenait son occupation favorite, s'y replongeant et l'interrompant tour à tour avec les allures de l'animal dérangé dans son repas.

L'eunuque Spado ne semblait pas en verve, car il était silencieux et triste. Il était couché, la tête appuyée sur la main, cachant son visage défiguré par les coups qu'il avait reçus du peuple, le matin même, dans une bagarre. Il était allé, comme d'habitude, faire dans les rues sa provision des mots sales et orduriers qu'il lui fallait servir chaque soir à son maître quand l'abrutissement rendait celui-ci réfractaire à l'intelligence de traits spirituels. Le malheureux s'était rencontré avec un rassemblement peu ami de César; on l'avait reconnu, pourchassé; finalement il avait été roué de coups. Maintenant qu'il en était sorti, il se consolait à la pensée de tirer bon parti de sa mésaventure; mais il ne pouvait se faire à l'idée que lui, Spado, qui bernait chacun, se trouvait à ce moment la risée de tout le monde : du peuple, qui s'était vengé sur lui de son aversion pour Vitellius; des convives présents, charmés de voir humilié à son tour ce favori à la langue acérée.

Sa grosse personne informe paraissait encore plus hideuse dans son vêtement somptueux, dont chaque pli était fixé par des agrafes d'émeraudes et de perles. Quoiqu'il mangeât avec peine et lenteur, il semblait décidé à ne rien perdre des jouissances du repas.

J'apercevais, se promenant de long en large avec une impatience manifeste à laquelle personne, du reste, ne semblait prêter attention, un commandant de la garde, cuirassé d'or, que sa

haute taille et son énorme moustache rousse me firent reconnaître pour ce brutal Virginex dont Bibulus m'avait déjà parlé.

L'empereur le ménageait et supportait de sa part des insolences qu'il eût châtiées chez tout autre; mais Virginex était l'un des tribuns ayant le plus d'action sur ses hommes. Or, en ce temps de désorganisation profonde dans l'armée, de tels chefs sont précieux, et rares sont les troupes sur lesquelles on puisse compter avec certitude.

Virginex lançait vers les convives de fréquents regards qui semblaient demander quand finirait le repas. Non qu'il méprisât les jouissances de la table; mais il les comprenait à sa manière, en Germain qu'il était, avec les mets et les boissons de son pays, préférant la quantité et la solidité à tous ces raffinements de Rome. Je le vis même hausser les épaules d'un air de profonde pitié en remarquant l'ardeur des convives à se jeter sur un plat saupoudré de graines de pavot étendues de miel qui formait l'œuvre délicate du premier service.

Sur quatre ombres[1] qui nous entouraient, deux surtout faisaient pitié par l'air d'inquiétude régnant sur leur visage. C'étaient deux affranchis de l'empereur, deux *prégustateurs* dont la mission était de prévenir toute tentative d'empoisonnement en goûtant de chacun des plats servis à leur maître.

Un seul fonctionnaire de ce genre suffisait jadis à cette besogne; depuis Vitellius deux *prégustateurs* sont nécessaires, tant est énorme la quantité de plats de toute sorte absorbés par ce fantastique glouton.

Comme il serait impossible à un estomac ordinaire de le suivre pendant tout un repas, les deux champions se relèvent tour à tour dans cet emploi de garantir la vie de leur maître. Je trouvais fort curieux d'examiner l'attitude de ces gens, leur soupir de soulagement quand arrivait pour chacun une suspension de ser-

[1] Les Romains donnaient ce nom à des convives non invités qu'ils amenaient avec eux dans les maisons où ils voulaient les présenter. Ce rôle était souvent celui de clients qu'on voulait ménager ou attirer.

vice, leur mine soucieuse et effarée lorsqu'il fallait reprendre leur chanceux travail. On mesurait l'importance de leur rôle à l'anxiété de leur regard; d'ailleurs, la nécessité de leur intervention s'expliquait par l'effroyable impopularité de l'empereur.

La table du premier service fut enlevée par une troupe de jeunes Asiatiques qui arrivèrent au son d'une étrange musique orientale. Ils firent disparaître en un clin d'œil les traces du premier repas. Comme ils sortaient, je vis apparaître du côté opposé une troupe de jeunes et jolies captives barbares qui étaient toutes blondes. Simplement vêtues de mousseline blanche et parées de guirlandes de fleurs, elles entrèrent portant les plats d'or et de cristal du second service. Puis, s'empressant, elles renouvelèrent les fleurs qui couronnaient chaque convive. Ce soin rempli, elles se retirèrent. Alors une portière s'ouvrit lentement au milieu de la salle et laissa voir trois danseuses syriennes groupées sur un socle élevé dans diverses attitudes pleines de grâce et de volupté. Des lampes voilées et savamment disposées les inondaient d'une lueur rose, tandis que des cassolettes où brûlaient des parfums d'encens les enveloppaient d'une légère vapeur. Soudain elles choquèrent leurs cymbales, puis, sautant d'un bond sur le sol, elles commencèrent d'un pas alterné de langueur et de vivacité toutes les danses de leur pays.

Une musique de consonance étrange indiquait le mouvement des danseuses; leurs pieds étincelants d'anneaux et de médailles frappaient le sol en voltigeant avec rapidité, les bras chargés de bracelets et de clochettes d'argent se heurtaient en cadence. Enfin un moment vint où la musique atteignit l'apogée de la rapidité; tout à coup une note particulière retentit, et les trois danseuses s'arrêtèrent simultanément, comme si elles eussent été changées en pierre, formant aux pieds même des convives un groupe savamment combiné.

Un murmure d'admiration accueillit cette fin de leurs exercices. Comme elles se retiraient, portant leurs mains à leur bouche et à leur front en faisant le salut oriental, Valens leur lança un col-

lier de perles. Le cocher Stirpidon sembla prêt à suivre cet exemple, car je le vis mettre la main dans son sein; mais, soit qu'il eût changé de résolution, soit qu'il n'eût rien trouvé, il ramena la main vide. Alors Vitellius, détachant un de ses bracelets, le jeta aux danseuses, faisant la remarque en même temps que c'était pour les décider à s'en aller, attendu qu'elles détournaient l'attention de choses d'une importance véritable, puisque le second service était arrivé. A ceci Spado applaudit, les yeux fixés sur un flamant qu'un découpeur commençait à mettre en pièces avec son long couteau, en suivant la cadence que lui marquait un orchestre invisible.

Quant à moi, je demeurai plongé dans un abîme de réflexions et de stupéfaction indéfinissable à l'aspect de ce cocher frayant aux côtés d'un empereur, mettant sur le même rang la tunique du cirque et la pourpre césarienne. Je ne puis dire lequel m'étonnait le plus de cet abaissement de la majesté impériale ou de l'enivrement de l'*aurigaire*.

Je ne m'attarderai pas à relater les détails du banquet offert ce soir-là par le César : un sanglier, des pâtés, des chevreaux, des coquillages de toute espèce, des grives, des becfigues, des légumes de tous genres, de la volaille furent suivis par le faisan, la poule de Guinée, le chapon, la venaison, les renards, les coqs de bruyère, les tourterelles.

Tout ce qui rampe, vole, court ou nage, tout ce qui possède un fumet délicat est consacré au service de l'empereur. Habituellement, lorsque son appétit est apaisé et devient impuissant, on lui sert les condiments les plus violents. Si ces moyens ne suffisent pas, il recourt alors à une méthode infaillible qui a sa prédilection. Il se fait caresser le fond du gosier avec une plume de paon, et provoque ainsi un dégagement complet de l'estomac, grâce auquel il peut recommencer à engloutir, en quelque sorte indéfiniment, de nouveaux mets.

La grande affaire de la soirée n'était pas encore terminée. Il fallait boire. Vitellius n'eût pas été digne de lui-même s'il avait

quelque peu faibli dans cette pratique de nos gourmands modernes : manger beaucoup pour boire énormément, boire à l'excès pour manger beaucoup.

Enfin une nouvelle troupe d'esclaves enleva la table : ceux-ci étaient des eunuques nubiens, coiffés de turbans blancs et vêtus de tuniques écarlates parsemées de poussière de perles et d'or. Ils apportèrent le dessert : des fruits choisis amoncelés dans des vases de matière rare, des pâtisseries dans des paniers tissés avec des fils d'argent, des régimes de dattes portés par des chameaux, miniatures en or d'un travail exquis, des buissons de fleurs au centre et des parfums allumés aux angles de la table.

Derrière chacun des lits se tenait un échanson noir, sourd et muet. Vitellius possède une collection fort remarquable de ces créatures, qu'il s'est procurées à grands frais aux quatre coins du monde, et dont il est très fier à cause de leur ressemblance de taille et de figure. Chaque jour un groupe différent de ces muets est appelé au service; tantôt des Germains et tantôt des Gaulois alternent avec des Éthiopiens ou des Ibères.

On leur a fait dans Rome une réputation considérable. Quoique privés de la parole et de l'ouïe, ils sont grands observateurs, et l'on dit, non sans raison, je pense, que les muets du palais entendent plus de confidences et révèlent plus de secrets que toutes les vieilles femmes de Rome réunies ensemble.

Alors, imitant l'empereur, chaque invité relâcha la ceinture de sa tunique, jeta au loin sa couronne de fleurs, et, prenant sur le lit une position de commode abandon, tendit sa coupe à l'échanson. La grande affaire de manger était terminée; on allait boire.

Quoique appesantis et abattus, les yeux de Vitellius brillèrent à ce moment d'une lueur d'enthousiasme.

« Les becfigues étaient un peu trop relevés, dit-il, mais le foie de chapon accommodé au lait était divin. Clitus, tu veilleras à ce qu'il reparaisse sous peu à ma table. »

Puis les conversations particulières s'engagèrent. Elles étaient des plus animées quand, au moment le plus imprévu, le nom de

Vespasien, lancé par l'un des convives, fit sur l'empereur l'effet de la foudre qui éclate. Dans la liberté de l'orgie, une dispute s'était élevée entre Valens et Stirpidon sur le mérite militaire respectif de Vitellius et de Vespasien.

Malgré la présence de l'empereur, bien qu'il se trouvât chez lui, à sa table, malgré toutes les largesses dont il en était comblé, l'*aurigaire* ne craignait pas de se faire contre Vitellius le champion de Vespasien.

Ce fut comme un coup de théâtre; se levant d'un bond dont la vigueur semblait incompatible avec sa pesante personne, Vitellius se jeta sur Stirpidon pour l'étrangler de ses propres mains. Il fallut les plus grands efforts pour l'arracher à sa fureur. Il poussait des cris inarticulés au milieu desquels cependant on finit par distinguer qu'il réclamait la présence d'Hippias.

Heureusement pour Stirpidon que Spado, dont il était un des favoris, fit semblant d'épouser la cause de Vitellius. Il s'offrit pour ramener aussitôt le bourreau dont Vitellius réclamait l'office afin de punir l'insolence de l'*aurigaire*. Il disparut en jetant aux autres convives un regard d'intelligence signifiant qu'il saurait bien s'arranger pour ne pas rencontrer Hippias et laisser tomber cette affaire, due simplement aux excès de table.

J'étais fort embarrassé; je ne savais quelle contenance garder, lorsque, jugeant le moment favorable, je pus sortir de la salle du festin pour rentrer chez moi. J'appréhendais tellement qu'on s'aperçût de mon absence, que je courus plutôt que je ne marchai pour regagner ma maison.

Le lendemain, de bonne heure, j'ai quitté Rome, remettant à un autre voyage la suite de mes affaires, et j'ai pris la route du Cratère, redoutant par-dessus tout de redevenir l'hôte de César.

. . . .

. . . .

4 des nones d'août. An 822 (2 août + 69).

Catullus vient de m'annoncer l'arrivée de son fils Portius. Et comme je le félicitais de ce retour, tout en m'en étonnant :

« Portius m'est revenu blessé assez gravement, mais non dangereusement. Il est même assez contrarié de cette blessure, qu'il qualifie de ridicule, parce qu'il l'a reçue en dehors du combat.

— Que lui est-il donc arrivé? demandai-je à mon vieil ami.

— Tu sais, Lentulus, les événements dont Rome a été le théâtre il y a quatre jours, et la fin lamentable de Vitellius. Tu les connais comme tout le monde, c'est-à-dire d'une façon générale. Portius sera charmé de ta visite, et peut-être pourra-t-il nous donner d'intéressants détails, puisqu'il a été mêlé aux derniers combats. »

J'avais vu Portius tout enfant; il avait été le camarade de jeux de Bibulus; je m'étais toujours attaché à lui, et je tenais à revoir ce jeune homme, surtout sachant qu'il était blessé.

Je le trouvai dans un état pitoyable : un bras brisé, une jambe tout endolorie. Il avait, malgré cela, un air assez enjoué qui tenait à la satisfaction d'être soigné dans sa famille, et de se voir pour quelque temps hors des bagarres dont les causes lui déplaisaient fort.

Comme je lui demandais de quelle façon il avait été ainsi blessé en dehors de la bataille :

« Vous ne me croiriez guère, nous dit-il, à son père et à moi, si je vous disais que c'est un coup d'une barre de fer servant à clore les tavernes qui m'a mis dans cet état. Pour que vous compreniez mon aventure, il faudrait que je vous racontasse ce que j'ai vu des dernières heures de Vitellius. Aussi bien ce récit me soulagerait un peu l'esprit. »

Nous insistâmes, et voici ce que Portius nous fit connaître :

« Vous avez appris dans quelles circonstances malheureuses le Capitole est devenu la proie des flammes pendant la lutte entre les soldats d'Antonius et ceux de Sabinus; le retour de la fortune vers Vitellius, la fuite désordonnée des troupes flaviennes assiégées dans la citadelle, les brillantes captures que nous fîmes et combien nous fûmes près de mettre fin à cette déplorable aventure en saisissant le fils même de Vespasien.

« Ce fut, je dois le dire, un répugnant spectacle que celui de la vengeance populaire contre Sabinus. Il était parmi nos prisonniers, ainsi qu'Atticus. Ravi de voir Vitellius victorieux, le peuple, — puis-je nommer ainsi la basse multitude qui l'entourait? — voulait célébrer ce succès et réclamait le supplice des vaincus. Il fallut les conduire au palais. Sabinus et Atticus, chargés de chaînes, furent reçus avec une dignité à laquelle Vitellius ne nous avait pas habitués. Il connaissait instinctivement son métier d'empereur.

« A peine eut-il paru sur les marches du palais, qu'un cri parti des premiers rangs réclama la mort du préteur. A cette voix s'en joignit bientôt un grand nombre d'autres. L'empereur fit remarquer ce que cette exigence avait de dégradant pour le vainqueur; il engagea les soldats et la foule à ne pas souiller leur victoire par un crime; il alla jusqu'à supplier qu'on le laissât libre de disposer des prisonniers, promettant de leur appliquer un supplice digne de leur trahison.

« La populace et les soldats qui y étaient confondus n'ont rien voulu entendre; au lieu d'écouter Vitellius, ils se mirent à lui reprocher ce qu'ils appelaient sa propre trahison.

« — N'est-ce pas toi, César, lui criaient-ils, qui as amené tous ces maux sur la Ville? Pourquoi n'as-tu pas donné aux prétoriens les récompenses promises? Et maintenant tu veux nous enlever le salaire que nous avons mérité! Tu dénies notre droit sur la vie des vaincus! »

« Le ton de ces réclamations était si menaçant, que tout effort

eût été inutile; il n'y avait point à s'opposer au destin fatal qui attendait les malheureux.

« Vitellius le comprit, et alors, reprenant son naturel un instant dominé par le sentiment de sa haute dignité, il quitta le péristyle en faisant des bras et de la tête un geste de profonde indifférence.

« Comme si elle n'attendait que ce signal, la foule se précipita sur Sabinus, contre lequel surtout sa haine était excitée. On le frappa des pieds et des mains; on le meurtrit de coups; ceux des derniers rangs, jaloux de ne pouvoir l'atteindre, foncèrent furieusement pour se faire place et porter quelques coups à la victime. Alors, craignant de se le voir enlever, ceux qui étaient le plus près de Sabinus redoublèrent de violence; à coups de pieds, avec leurs couteaux, avec quelques lances arrachées aux soldats, ils criblèrent le malheureux et l'achevèrent sur place.

« Loin de calmer la populace, le spectacle de ce corps pantelant ne fit qu'exciter sa fureur; ceux qui n'avaient pu frapper le soldat vivant voulurent l'outrager mort et avoir, eux aussi, leur part de cette orgie sanglante.

« Je les ai vus se disputer le cadavre comme les chiens se disputent des lambeaux de chair; tiré par les membres et par les vêtements, tantôt il se trouvait entre les mains d'un groupe, et tantôt il était la proie d'autres combattants; un moment, l'avantage étant égal, les plus rapprochés en vinrent aux mains sur le cadavre même. Enfin, dans un suprême effort, une des factions l'emporta hideusement meurtri et déchiré. Et, pour éviter tout retour offensif, un garçon boucher qui se trouvait dans la bagarre s'empressa de lui séparer la tête du tronc. Alors une partie, s'acharnant sur ce corps décapité, s'empara de crocs, et, dansant, hurlant, s'en fut traîner à travers les rues jusqu'aux gémonies le cadavre de Sabinus. Les autres, fiers de posséder cette tête tant disputée, la plantèrent au bout d'une perche et se mirent à la promener par la Ville. A chaque carrefour ils s'arrêtaient, invitant la population à venir contempler les traits de celui qui avait

été, disaient-ils, pendant douze ans le tyran de Rome; puis ils reprenaient leur marche lugubre, et à une nouvelle station couvraient d'invectives et d'ordures cette face immobile. Enfin, quand ils furent las de leur ignoble promenade, les porteurs s'en allèrent jusqu'au temple de Castor, chassant à grands coups de pied cette tête souillée, et la précipitèrent dans le Tibre à l'endroit même où le grand égout vomit toutes les immondices de Rome.

« Ceci n'était qu'un prélude à tous les combats par lesquels la Ville fut ensanglantée durant ces jours malheureux. Mon service m'appelant auprès de l'empereur même, je n'ai pu suivre tous ces sanglants épisodes; mais j'ai pu me convaincre que l'excitation des soldats d'Antonius était si grande, que Vespasien lui-même, malgré son empire sur ses troupes, n'aurait pu les retenir. D'ailleurs, la partie était irrémédiablement perdue; les Flaviens, supérieurement conduits, gagnaient constamment du terrain; malgré quelques échecs partiels ils resserraient de plus en plus le champ qui restait à nos gens.

« D'ailleurs, la désertion s'était mise dans nos rangs, qui s'éclaircissaient d'instant en instant. Quand arriva le soir de cette journée, la garde prétorienne se trouvait réduite à un petit nombre de Germains dont la vaillance, si grande qu'elle fût, ne pouvait changer le sort des armes. Aussi furent-ils tous massacrés, ainsi que vous savez.

« Si peu qu'ils fussent, ils étaient cependant le dernier espoir de l'empereur. Retranchés dans les jardins du palais, on voyait de la Ville brûler les feux de leurs bivouacs, alimentés par les branches des cèdres majestueux et par les arbustes exotiques qu'ils arrachaient. Leur réputation de bravoure était si bien justifiée, que, malgré leur nombre réduit, Antonius hésitait à les attaquer.

« Peut-être même eût-on évité l'épisode final si, au lieu des négociations tentées auprès de Vitellius, on ne s'était trouvé en face d'une trahison.

« Julius Placidus, un tribun des cohortes sur lequel Vitellius

comptait le plus, parce qu'il avait été comblé par lui, voyant la fortune abandonner l'empereur, a eu l'infamie d'embaucher pour le compte de Vespasien toute une troupe de gladiateurs. Il comptait que de tels auxiliaires entraîneraient les légions encore hésitantes à se mesurer contre les redoutables Germains.

« Ayant malheureusement acquis la certitude de ces projets, je me hâtai de revenir vers le palais. Tout y était confusion. Une foule d'esclaves, hommes et femmes, débouchaient par toutes les



Vue du pont Émile et de la *cloaca maxima*.

issues et se répandaient effrayés à travers les jardins, emportant chacun quelque objet de valeur pillé dans le palais.

« Je me demandai si la nouvelle de la trahison était déjà connue, car les Germains s'assemblaient précipitamment pour résister à une attaque.

« Malgré cette vive alerte, qui avait mis tout le monde sur pied, on me refusa l'accès auprès de l'empereur. Il fallut toute mon insistance pour pénétrer jusqu'aux appartements.

« Jugez, mes amis, de ma stupéfaction ! malgré la gravité de la situation, l'imminence du péril, César était à table, entouré d'une demi-douzaine de convives ayant comme lui la tête en-

guirlandée, couchés autour d'une table chargée de vins, de fruits et de fleurs.

« — L'empereur ignore sans doute, lui dis-je sans préambule, que la Ville est prise, et que le Palatin à peu près seul résiste encore? Des nouvelles puisées à des sources certaines annoncent que Placidus se dirige vers le palais à la tête d'une troupe de deux cents gladiateurs?

« — Placidus! les gladiateurs! Ah! Placidus, dis-tu, lieutenant? Eh bien! je penserai à cela un peu plus tard. Laisse-nous, tu me vois occupé. S'il y a lieu, je te ferai appeler. »

« Je n'avais qu'à me retirer. Je le fis la rage au cœur, indigné d'une si monstrueuse apathie, me demandant quelles raisons j'avais de m'exposer pour un pareil maître.

« Cependant les heures s'écoulaient; la bataille se rapprochait; déjà les premières lignes des Germains, trop étendues, avaient dû être reformées un peu plus loin; on pouvait même calculer le temps au bout duquel les assiégeants seraient dans la place.

« Les Germains se défendaient avec une vaillance sans pareille; tous ceux qui tombaient s'affaissaient sur un tas de cadavres ennemis, mais le nombre des assaillants croissait à vue d'œil. Enfin, profitant de sa connaissance des lieux, Placidus avait escaladé avec ses hommes une terrasse abandonnée; il arrivait en tournant le palais et se trouvait à l'entrée d'un des atriums intérieurs.

« Accompagné de quelques fidèles, je me précipitai de nouveau vers les appartements de l'empereur en criant :

« — Il n'y a pas un moment à perdre! Les portes sont forcées, la garde a été repoussée. Il est trop tard pour résister; mais César peut encore s'échapper ! »

« L'empereur, cette fois, parut sortir de la torpeur de l'ivresse; puis, se redressant avec une énergie qui me surprit :

« — Pas encore! dit-il; nos hommes peuvent résister jusqu'à l'arrivée de Lucius. »

« Mais ce mouvement de vigueur n'eut que la durée d'un éclair.

Soit impuissance de prolonger un tel effort, soit qu'une réflexion subite lui soit venue, il lança un regard profond dans la nuit qui se dissipait, et presque aussitôt il se rassit affaissé.

« Il fallait moins que jamais s'abandonner en cette circonstance; j'avais hâte de rejoindre mes hommes pour les aider à la résistance, au moins en leur désignant les meilleurs refuges. Je laissai Vitellius aux soins de son entourage, et je volai vers l'atrium.

« J'arrivai au moment même où un nouvel effort des gladiateurs rejetait les Germains dans l'intérieur des appartements. La lutte avait lieu corps à corps; chaque combattant agissait pour son propre compte, et ceux qui succombaient étaient, d'un côté comme de l'autre, frappés par devant.

« Refoulée d'une salle dans l'autre, notre petite troupe se réduisait à chaque instant davantage; bientôt elle se dispersa en petits groupes que les Flaviens s'acharnèrent à abattre l'un après l'autre. Au moment où je m'évertuais à faire passer quelques hommes par une porte dérobée, l'épée d'un gladiateur m'atteignit au bras; occupé à me défendre, je ne vis pas qu'une bande nombreuse nous entourait. Par un hasard singulier, ils semblaient avoir été choisis parmi les plus vigoureux d'une famille d'athlètes. En nous voyant si réduits, une idée bizarre passa par la tête de celui qui les commandait. Il fit un signal sans doute convenu avec ses hommes, car, avant que nous ayons pu soupçonner leur projet, ils se précipitèrent sur nous comme pour un assaut, nous enlacèrent dans leurs bras musculeux et nous mirent en un clin d'œil hors d'état de nous défendre.

« Nous étions prisonniers. On nous poussa dans la salle suivante : c'était précisément celle où Vitellius venait de prendre son repas; on y voyait encore quelques restes et quelques pièces de la vaisselle du souper. Tout y était dans un inexprimable désordre. Il y régnait un tumulte extrême. Quelques gladiateurs, conduits par Placidus lui-même, cherchaient avec une ardeur extrême, fouillant tous les coins et les retraites, persuadés d'y

trouver le César. Leurs recherches semblaient inutiles quand, écartant une lourde portière qui masquait un enfoncement, ils entrevirent dans l'obscurité une masse blanche de laquelle s'échappaient des gémissements. On tira cette masse de sa cachette, et je reconnus le bouffon Spado, dont le corps énorme s'écroulait sur lui-même, dont le visage bouffi était rendu encore plus horrible par la peur abjecte qui le secouait.

« En le voyant, Placidus, qui tenait à ne point laisser derrière lui de témoin suspect, eut l'idée d'une lugubre plaisanterie. Se tournant vers ses compagnons :

« — Que celui qui n'a pas eu son compte de sang cette nuit passe son épée à travers cette charogne, » dit-il.

« Un des gladiateurs, à figure louche et féroce, s'avança sans mot dire; il pointait déjà son épée, quand son mouvement éveilla chez sa victime un reste de mâle vigueur. Spado bondit sur ses pieds avec le courage désespéré de quelqu'un qui sait la fuite impossible.

« Sous sa main, plaquée au mur, était une panoplie d'armes rares et curieuses; il en arracha une javeline éthiopienne, et la brandissant avec rage :

« — La pointe en est empoisonnée, s'écria-t-il; en touchant, elle tue. »

« Le gladiateur s'arrêta net sous cette menace, et, se ramassant sur lui-même, il chercha une position lui permettant de s'effacer le plus possible, tout en guettant son ennemi.

« A la vue des deux adversaires, aussi effrayés l'un que l'autre, ses camarades, qui semblaient l'avoir en mince estime, se mirent à exciter le gladiateur, et, trouvant la situation peu ordinaire, se firent un jeu cruel de pousser à l'issue du combat.

« Excité par ses camarades, le Myrmidon fit une feinte rapide et s'accroupit pour revenir à la charge. Terrifié, perdant la tête, l'eunuque lança sa javeline sans savoir où, et si mollement, qu'elle tomba à quelques pas derrière, ayant à peine effleuré le bras du gladiateur, inoffensive en apparence.

« De nouveaux cris moqueurs retentirent, car le Myrmidon, laissant son glaive, colla ses lèvres sur son égratignure; mais, avant que le rire eût cessé, la figure du blessé se contracta et devint pâle. Il se redressa de toute sa hauteur avec un gémissement terrible, et, élevant ses bras au-dessus de sa tête, il tomba, la face en avant, raide mort.

« Les gladiateurs s'élancèrent aussitôt et passèrent cinq ou six lances au travers du corps de l'eunuque, presque avant que leur camarade eût touché terre.

« Pendant ce temps la lutte s'était terminée au dehors, et nous étions conduits dans une petite cour des communs formée par une terrasse bordant une ruelle silencieuse.

« Soit par indifférence, soit par lassitude, soit par toute autre cause, on nous avait débarrassés de nos liens, et nous étions sous la garde de trois hommes seulement. Nous avions compris que nous devions comparaître dans le courant du jour devant un tribunal militaire.

« Je ne me faisais aucune illusion sur le sort qui nous était réservé; aussi ma résolution fut-elle bientôt prise. J'avais remarqué l'insuffisance de surveillants, je pouvais compter sur l'énergie de mes compagnons; je les décidai à fuir ensemble. Rien n'était plus facile; la terrasse n'était pas à une très grande hauteur au-dessus du sol. Il fut convenu que nous profiterions du premier moment d'inattention de nos gardiens pour franchir tous ensemble le mur bas nous séparant de la ruelle.

« L'occasion ne se fit pas attendre. On apportait quelques vivres vivement attendus par les soldats, à jeun depuis la veille. Tandis qu'ils se précipitaient pour les recevoir, mes trois compagnons et moi nous fûmes d'un bond sur la crête du mur, et de là en bas dans la rue. Si rapide qu'eût été notre mouvement, il avait été aperçu; nous n'étions pas retombés sur le sol que l'alarme était donnée. Mais nous avions l'avantage de connaître les lieux, tandis que nos gardiens, peu familiers avec ces parties inexplorées de la Ville, perdaient du temps à chercher une issue pour nous rejoindre.

« En quelques minutes nous eûmes remonté les pentes de l'Aventin; bientôt nous pûmes nous considérer comme à l'abri dans les nombreuses ruelles des jardins qui le couvrent.

« Avait-on renoncé à nous poursuivre, ou bien avait-on perdu nos traces? Toujours est-il que nous ne reconnaissions aucun des signes d'une poursuite.

« Cela ne suffisait pas de nous être échappés, il fallait pouvoir rentrer dans l'intérieur de Rome ou en sortir inaperçus. Je me souvins heureusement d'Eugère, notre vieil affranchi, qui remplit les fonctions de *castellaire*[1] aux Piscines. Je savais qu'on pouvait se fier à lui; je n'hésitai pas à aller frapper droit à sa porte et à lui demander de nous fournir quelques costumes d'esclaves pour nous échapper.

« Nous étions en sûreté chez Eugère. Quand nous nous fûmes réconfortés et reposés, chacun partit de son côté; car il ne fallait pas éveiller l'attention.

« Quant à moi, je voulais connaître l'issue des terribles événements de la nuit. Méconnaissable sous un costume de *silicaire*[2], je rentrai dans la Ville en faisant le tour par la porte Navale, reconnaissant sur mon passage les traces de la lutte sanglante de ces jours derniers. Tantôt des cadavres et tantôt du butin marquaient les diverses phases de la résistance, les cadavres indiquant les points du combat, et les dépouilles les endroits où le peuple s'était approprié le fruit de la victoire[3].

« Une animation extraordinaire régnait partout, malgré les fatigues de la nuit. De proche en proche, des postes de Flaviens reliaient toutes leurs positions. On reconnaissait, malgré tant de

[1] Les Piscines étaient le point d'arrivée, sur le mont Aventin, des eaux destinées à Rome sur la rive gauche.

Les castellaires étaient les gardiens des châteaux d'eau.

[2] Ouvrier paveur employé par l'administration des eaux.

[3] Durant la lutte qui ensanglanta Rome à ce moment, le peuple eut la plus abominable attitude. Il regardait, comme s'il était au cirque, les soldats se battre dans les rues, livrait les fugitifs au vainqueur ou les dénonçait; il s'emparait en outre de tout ce qu'il pouvait piller dans les maisons délaissées.



Mort de Vitellius.

désordre au dehors, l'organisation d'une armée bien commandée. Des patrouilles fréquentes sillonnaient les voies, et je constatai le nombre de plus en plus grand des bannières de Vespasien. Des citoyens, courtisans plus habiles ou plus actifs que les autres, en arboraient aussi de leur côté.

« Cependant on percevait dans le lointain des clameurs assourdissantes semblant venir des hauts quartiers du Cœlius. Je voulus m'en rendre compte. Mais je risquais de retomber au pouvoir des gladiateurs en me montrant dans le voisinage du Palatin. Je revins donc sur mes pas jusqu'aux Vélabres, puis, contournant le Capitole encore fumant, je passai par le Diribitorium et la voie Cyprienne.

« En approchant, je reconnus les vociférations d'une multitude en délire. De tous côtés les gens, attirés dehors par le grondement sans cesse grossissant, couraient en se hâtant vers la Suburane, dont j'étais proche.

« Je pressai le pas, n'ayant aucune crainte d'être reconnu dans la foule. Enfin je me trouvai au bas de la Suburane. Au sommet s'agitait une foule compacte, un grouillement inouï de corps humains qui descendait lentement l'étroite voie. D'assourdissantes clameurs s'élevaient sur son chemin; c'étaient surtout des menaces et des insultes à l'adresse de Vitellius.

« Je n'osai interroger, de peur de me trahir; mais j'entrai dans une *tonstrina* [1], certain d'y recueillir des renseignements. Attirés par le tumulte, les clients se pressaient sur le pas de la porte, la serviette autour du cou, le menton à moitié rasé.

« Au bout de quelques minutes, je fus témoin d'une scène que je n'oublierai jamais.

« La foule débordait sur chacun des degrés de la Suburane, suivant les mouvements d'un groupe où, par instants, émergeait le corps nu d'un gros homme. A travers une éclaircie momentanée je reconnus bientôt Vitellius.

[1] C'était le nom des boutiques de barbiers, qui, eux, se nommaient exactement des *tondeurs*.

« C'était l'empereur, dont la foule s'était emparé, qu'elle promenait en un triomphe cruel avant de le mener au supplice. Elle avait voulu se donner l'ignoble satisfaction de lui faire parcourir des quartiers de Rome « qu'il ne connaissait pas encore », et lui faisait descendre toute la Suburane en cet affreux cortège.

« Les clameurs, — les hurlements plutôt, — croissaient toujours. Des furieux cherchaient à percer les rangs les plus proches pour atteindre la victime qu'on traînait ainsi, et, ne pouvant lui porter leurs coups, lui lançaient des crachats; d'autres, trouvant trop inoffensive une telle manifestation de leur fureur, saisissaient des pierres et les lançaient sans s'inquiéter de voir qu'elles s'égaraient sur la foule. J'en ai vu qui, à défaut de pierres ou de projectiles à leur convenance, saisissaient aux *oculifères*[1] le premier objet venu : légumes, fruits secs, quartiers de viande ou tripes d'animaux. Les plus proches frappaient, frappaient sans cesse avec le pied, avec le poing, avec des bâtons. On entendait le son mat et le cinglement des coups sur les chairs flasques de Vitellius.

« C'était une lutte hideuse entre ceux qui, loin de la victime, voulaient lui faire subir leurs outrages, et ceux qui, nouveaux gardes du corps, le serraient de près et prétendaient ne rien perdre du sauvage plaisir de l'accabler.

« Ainsi que tant d'autres, étant soldat, j'ai servi Vitellius; je l'ai servi comme j'en aurais servi un autre, et comme sans doute je servirai Vespasien à son tour, parce que l'empereur est le commandant suprême des aigles romaines; je n'avais aucun attachement pour lui. Mais quand j'ai vu passer devant moi cet homme qui était l'empereur, qui était César; quand j'ai vu, acharné après lui, tout un peuple immonde, je n'ai pu retenir un cri d'indignation et de pitié qui faillit me trahir. Un des clients me jeta un mauvais regard, et s'il n'avait lui-même quitté la taverne pour se joindre au cortège, ayant encore son linge au cou, je ne sais trop ce qui aurait pu m'arriver.

[1] C'étaient les étalages extérieurs des boutiques; ainsi que de nos jours, ils empiétaient sur la voie publique au point de la barrer quelquefois.

« Blême, couvert de boue et d'ordures, le corps tout sillonné de sanglantes zébrures, le misérable Vitellius était plutôt porté que traîné par son hideux entourage. Afin de l'empêcher de s'affaisser durant le trajet, on avait trouvé plaisant d'attacher sous ses bras et le long de son corps les deux béquilles d'un boiteux. Devant lui, marchant à reculons, quelque palefrenier lui avait pris le cou dans une fourche à fumier, et le forçait ainsi à tenir la tête droite. De cette façon il pouvait contempler les visages haineux et débordant de rage inassouvie qui se pressaient tout le long de la voie publique; il pouvait voir les caricatures ignoblement obscènes et injurieuses pour lui que des artistes improvisés avaient charbonnées en même temps que les acclamations à l'adresse de son vainqueur sur les murs des maisons, sur les volets des boutiques.

« Enfin, comme un outrage suprême, le traître qui l'avait vendu aux gladiateurs, Julius Placidus, se tenait à ses côtés, commandant un semblant d'escorte qui joignait ses outrages à ceux de la foule. Par moments, trouvant peu fière l'attitude de son maître, cherchant plutôt un raffinement de cruauté, il lui mettait la pointé de son épée sous le menton, et lui criait de « montrer au peuple la figure la plus remarquable de Rome ».

« Une invincible curiosité me fit joindre à la foule. Je voulais recueillir des détails sur ce qui s'était passé depuis que j'avais quitté les appartements de l'empereur et voir l'issue de cette épouvantable aventure.

« Il paraît qu'au moment où je vins jeter le cri d'alarme jusque dans la salle du souper, Vitellius espérait encore pouvoir résister, grâce à la vigueur des quelques Germains qui restaient debout. Il pensait gagner ainsi assez de temps pour permettre à son frère Lucius d'arriver à son secours. Quand il vit tomber ses derniers défenseurs, il se fit transporter à l'Aventin, chez Galéria, sa femme.

« Puis, poussé sans doute par la fatalité, il ne s'y crut pas en sûreté et s'imagina être plus à l'abri dans son palais même. Il y revint à la dérobée. Tout y était désert et abandonné; à peine

s'il y rencontra quelques soldats avinés et deux ou trois esclaves s'attardant au pillage de la riche demeure.

« Son illusion ne fut pas de longue durée; bientôt Julius Placidus, dont la sûreté personnelle dépendait du succès de sa trahison, apparaissait suivi de sa cohorte. Il avait guetté Vitellius et appris par ses espions ses diverses pérégrinations. Le palais fut fouillé de fond en comble, mais Vitellius ne put être trouvé. Les recherches recommencèrent; elles menaçaient de demeurer encore infructueuses lorsque, passant dans une cour des écuries, un soldat aperçut un morceau d'étoffe blanche sortant de la niche d'un chien. Il s'approcha instinctivement et reconnut qu'un homme se cachait là. Il le tira par son vêtement; à sa grande stupéfaction, il vit que son prisonnier était l'empereur, l'empereur obèse, boiteux, pâle, bouffi, dont les vêtements en désordre faisaient ressortir encore l'effroyable terreur.

« Placidus et ses hommes accourus, les outrages et la honte commencèrent. Tout d'abord les soldats le dépouillèrent de ses vêtements et l'exposèrent ainsi à leurs risées; puis ils décidèrent de le mener en un triomphe dérisoire jusqu'au Capitole, après lui avoir fait parcourir tous les quartiers populeux de la ville.

« Il paraît aussi que tant d'outrages provoquèrent à la fin chez la victime un fugitif sentiment de généreuse révolte et de dignité blessée. Un moment, comme Placidus lui relevait la tête pour la vingtième fois peut-être avec la pointe de son épée, Vitellius s'arrêta tout à coup, et, regardant fixement le tribun :

« — Hier encore, j'étais ton empereur. Tu as été comblé par moi. Aujourd'hui, je suis ton prisonnier, et tu me mènes à la mort; toutefois, même au prix de la vie, je ne voudrais pas être le tribun Julius Placidus. »

« Cependant la lugubre course se poursuivait; la multitude allongeait comme à plaisir ce douloureux voyage, forçant Vitellius à passer devant chacune de ses statues renversées, devant les rostres d'où il avait été acclamé, devant l'endroit où Galba fut

assassiné, sur tous les points enfin susceptibles de lui rappeler de pénibles souvenirs et d'aggraver sa souffrance.

« Comme l'infâme cortège atteignait l'extrémité du Forum, une bagarre se produisit, occasionnée par quelques soldats de Germanie, prétoriens congédiés. A la vue de celui auquel ils reprochèrent de les avoir trompés, leur fureur s'alluma ; ils se jetèrent sur le groupe, voulant, eux aussi, se donner l'ignoble satisfaction de frapper la victime. Une lutte s'engagea pour sa possession. C'est alors que, pressé par le mouvement de la foule, je me trouvai porté malgré moi au milieu des combattants. Dans ce tumulte, un des Germains, se trouvant à portée, allait atteindre Vitellius, quand Placidus, se jetant au-devant, reçut le coup et eut une oreille tranchée.

« Furieuse d'avoir été sur le point de se voir privée de sa victimé, la populace se précipita sur le malencontreux et le mit en pièces. Ce fut à ce moment qu'un ouvrier boulanger, armé d'une barre de fer, m'atteignit lourdement en cherchant à frapper les soldats, et que j'eus le bras brisé.

« Je tombai sur le sol ; la foule, emportée par son élan, me passa tout entière sur le corps en m'abîmant profondément la jambe.

« Pendant qu'elle s'acharnait sur le cadavre de Vitellius enfin mort, je me traînai comme je pus hors de toute atteinte, et je gagnai à grand'peine la demeure de mon oncle Civilis.

« Le lendemain, je résolus de revenir au milieu des miens avant que mon mal ne fût aggravé. On put me trouver un *carpentum* [1], et, malgré l'agitation générale, je me mis en route.

« Le voyage fut pénible, car la fièvre m'avait saisi ; mais je suis ici ; j'oublie le mal pour ne songer qu'à la guérison et au repos d'esprit dont j'ai besoin après tant de secousses. »

[1] Voiture à deux roues, couverte, traînée par des mules et fort employée pour les voyages. C'était aussi la voiture des femmes.

3 des nones d'octobre. An 822 (4 octobre + 69).

Le Cratère est vraiment seul au monde à offrir un pareil coup d'œil !

Hier, au lever du soleil, alors que l'astre bienfaisant couvrait d'une nappe d'or l'immense horizon bleu de la mer, je respirais voluptueusement les brises de la fraîche matinée. Les yeux dirigés vers l'occident, je voyais d'instant en instant s'abîmer dans les flots les dernières nuées de la nuit, lorsque tout à coup, au delà de Sorrentum, apparut une ligne de *tabellaires* qui venaient de doubler le cap Minerve.

Les légers navires, poussés par un vent favorable, semblaient de gracieux oiseaux effleurant d'un coup d'ailes la crête des vagues.

A peine les eut-on aperçus de Stabies qu'une extrême animation se manifesta dans la petite ville. Je vis bientôt une foule sans cesse grandissante envahir le rivage, laquelle, tout en manifestant sa joie, paraissait chercher quelque autre chose.

M'étant informé, j'appris que j'avais ou du moins que j'allais avoir sous les yeux la flotte égyptienne de l'Annone, dont l'habitude constante, à chacun de ses voyages, est de prendre cette route et de s'arrêter à l'entrée du Cratère avant de continuer vers Ostie.

Je connaissais bien la coutume, mais je ne m'étais jamais trouvé au Cratère au moment de ce passage; aussi ma curiosité se trouva-t-elle éveillée.

Arrivés à bonne distance du rivage, les *tabellaires* s'arrêtèrent; pliant leurs voiles, ils se rangèrent dans un ordre déterminé, en

attendant le gros de la flotte. Après deux heures d'attente, les *caudicaires* apparurent à leur tour; ils arrivaient en longues files qui semblaient interminables, tant elles étaient nombreuses. Bientôt tout le golfe fut couvert de vaisseaux qui présentaient par leur nombre un spectacle pittoresque et imposant tout à la fois. On en comptait plus de trois cents.

Pendant ce temps, la foule couvrait les rivages d'alentour, battant des mains, adressant des actions de grâces aux dieux qui



L'*atrium* de Julius.

avaient protégé la navigation des navires portant dans leurs flancs la subsistance de Rome.

A un signal, tous les pilotes, quittant leur bord, se rendirent au rivage; puis, réunis en une longue procession, ils gravirent jusqu'au faîte la montagne qui supporte le temple de Minerve Thyrrénienne.

Un pieux usage observé depuis de longues années veut qu'ils offrent des libations de vin d'Égypte à la déesse, afin d'assurer sa protection pour le reste du voyage.

Dès que la cérémonie, laquelle attire toujours beaucoup de

monde, eut été accomplie, les navires remirent à la voile, accompagnés des vœux et des acclamations de la foule.

Je fus longtemps avant de pouvoir m'arracher à la contemplation du merveilleux tableau que présentait alors le golfe de Cumes. Dans le fond, Neapolis, Puteoles, Baïa, le cap Misène et Prochyta; sur l'immense Océan, toute la flotte, faisant force de rames, semblait un vol d'alcyons qui s'éloignait majestueusement; l'un après l'autre, les navires disparaissaient au tournant du promontoire, juste au point où l'azur du ciel se confondait avec l'azur de l'eau.

Malgré moi mon esprit les suivait jusqu'au port; je songeais aux difficultés leur restant à surmonter, aux périls qui pouvaient encore les atteindre dans ce court mais difficile trajet, puis ma pensée me reportait à leur point de départ et me représentait la félicité du sort de Bibulus lorsqu'il contribuait à organiser cet important convoi. Ma sollicitude paternelle ne pouvait s'empêcher d'être fortement inquiète en songeant à tout ce qu'il avait perdu le jour où l'ordre impérial lui avait enlevé les fonctions de lieutenant du préfet augustal[1]. Pour être moins glorieux qu'un poste de combat, celui qu'il occupait là-bas n'était cependant ni moins utile à la patrie, ni moins délicat.

[1] Depuis sa réduction en province romaine, l'Égypte était devenue l'auxiliaire le plus puissant de l'Annone; sa fertilité, bien supérieure encore à celle de la Sicile, l'avait fait surnommer la *clef de l'Annone*. Mais en raison de son difficile accès, de l'esprit de discorde et de révolte qui faisait repousser les lois et les magistrats par une population livrée à la superstition et à une licence effrénée de mœurs, l'Égypte ne recevait point de proconsuls comme les autres provinces : elle était gouvernée par un fonctionnaire de l'ordre chevaleresque portant le titre modeste de « préfet augustal ». Son rôle principal, effacé au point de vue politique, capital pour l'existence de Rome, consistait surtout à approvisionner abondamment de blé la capitale de l'empire.

Calendes de novembre. An 822 (1er novembre + 69).

Le contre-coup de tant d'événements ne pouvait manquer de se faire sentir au delà de Rome. Nous l'avons éprouvé dans notre douce Campanie.

Le sentiment public a-t-il mal compris la solution apportée par la mort de Vitellius? A-t-il redouté l'arrivée de l'intègre Vespasien? S'est-il indigné des débuts de Domitien [1], et a-t-il englobé dans un même sentiment de méfiance le père et le fils? Ou plutôt le sang des vieux Osques ne se serait-il pas réveillé avec l'espérance d'échapper encore une fois à la domination du maître?

Un peu de chacun de ces sentiments a dû déterminer le mouvement que Lucilius Bassus est venu étouffer.

Sa cavalerie n'a pas eu grand'peine à dominer la révolte; car un désaccord manifeste se remarquait parmi les cités campaniennes ayant pris part au mouvement. On se reprochait réciproquement plus de n'être point rallié à des idées d'affranchissement qu'on ne cherchait réellement à secouer le joug.

Aussi l'empereur a-t-il fait acte de bonne politique en punissant modérément.

La situation privilégiée de Stabies l'a tenue à l'écart du mouvement. Seuls quelques citoyens avaient essayé d'entraîner la population; ils n'ont point trouvé d'écho. Toute l'expiation a consisté, pour notre petite ville, à faire amende honorable à l'empereur, en présence de Bassus monté sur un tribunal.

Capoue, plus durement frappée, parce qu'elle a pris une part

[1] Les débuts de Domitien, détenant le pouvoir à Rome en attendant l'arrivée de Vespasien, son père, avaient été signalés par des débordements épouvantables.

plus large à la révolte, aura à supporter la troisième légion, qui y prend ses quartiers d'hiver; en outre, l'État ne participera pas à la réédification de ses palais détruits.

3 des ides de janvier. An 823 (11 janvier + 70).

Je ne puis me faire à cette pensée qu'après tant d'années Julius a reparu à Rome.

Cependant sa lettre est formelle. Il m'engage à venir le voir, s'excusant de ne pouvoir se déplacer, retenu, dit-il, par des devoirs impérieux.

De détails, point. Ce mutisme sur le passé, ce laconisme pour le présent me plongent dans les suppositions les plus étranges.

Que lui est-il arrivé depuis si longtemps? que fait-il? dans quelles conditions est-il revenu au milieu de nous?

Il y quelque mystère dont je n'aurai l'explication que dans une entrevue.

17 des calendes de février. An 823 (16 janvier + 70).

Malgré nos dissentiments passés, notre affection a toujours été réciproque. J'oublie son silence obstiné depuis quatre ans pour le plaindre s'il a éprouvé de nouvelles infortunes.

Je me rendrai à son invitation. Aussi bien, j'ai besoin de me concerter avec Pythios pour la réparation de mes tavernes du vicus Jugarius; j'avancerai quelque peu mon voyage, et je saurai à quoi m'en tenir sur le compte de Julius.

3 des nones de février. An 823 (3 février + 70).

Dois-je me réjouir? dois-je m'attrister de ce que j'ai vu?

Je suis dans la plus grande perplexité.

Je l'ai revu, ce Julius, dont le souvenir ne m'a jamais quitté. Je l'ai revu, et je n'ai pas éprouvé de cette rencontre la joie que j'en espérais.

Me référant à sa lettre, je suis allé aux Carènes[1]. J'ai tout d'abord éprouvé un certain étonnement à l'aspect de la demeure qu'il occupait, car je le croyais dans un état de fortune plus que modeste.

Il avait abandonné Rome, chassé par la misère. Je l'ai retrouvé dans une habitation meublée avec recherche.

L'atrium, encadré de pilastres, était fermé par une porte de fer. Lorsqu'elle s'ouvrit, j'aperçus au delà du vestibule une ligne de colonnes en travertin rouge qui dénotaient le luxe de l'intérieur.

Dans l'atrium, pavé d'une mosaïque et plafonné d'une fresque dans laquelle se noyait le sommet des colonnes, je fus accueilli par le cri d'un singe gris retenu par une chaîne à une stèle placée près du bassin. Sur une des traverses soutenant de lourdes portières, un paon magnifique faisait la roue et luttait d'éclat, en ses brillantes couleurs, avec le bleu du ciel passant par le *compluvium.*

Tandis que j'examinais l'aspect de la maison, des remous se montrèrent dans le bassin, et les têtes de deux murènes apparurent, quémandant quelque friandise sans doute accoutumée.

Puis un bruit de pas se fit entendre, une portière de soie cou-

[1] Quartier de Rome situé derrière le Cœlius.

verte de dessins jaunes coupés d'angles grecs s'ouvrit, et Julius se montra.

Je dois le reconnaître, nous nous jetâmes avec effusion dans les bras l'un de l'autre.

Ce premier moment me parut plein de délices. Les questions se pressaient sur mes lèvres : j'avais hâte de savoir. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que Julius ne semblait pas désireux d'y répondre.

« Peu importe le passé, me dit-il même, comme j'insistais pour savoir ce qui avait pu lui arriver depuis si longtemps; le présent est meilleur, et je préfère me réjouir de notre rencontre plutôt que de raviver des souvenirs pénibles pour moi, pénibles pour toi également. Tu es venu; j'en rends grâce aux dieux, et je compte que nous allons achever ensemble cette journée. »

Puis, comme je lui exprimais ma surprise de le voir aussi bien installé.

« Ma maison semble avoir ton approbation, reprit-il d'un ton un peu plaisant qui trahissait pourtant la contrainte; si tu veux, je vais te la faire parcourir. »

J'acceptai, pensant bien recueillir au cours de cette visite quelques renseignements intéressants.

Il me fit d'abord remarquer sa situation tranquille, à quel point il s'y trouvait à l'abri des bruits extérieurs, puis ses dimensions restreintes et cependant étendues, grâce à de savantes dispositions de fresques et de jardins qui semblaient en augmenter les proportions.

Silencieuse et triste à la fois, cette maison, malgré le nombre d'esclaves que nous rencontrions, et qui semblaient autant d'ombres s'évanouissant.

Dans chaque encoignure, de grands vases et des trépieds à chimères où brûlaient des parfums; sur une porte de bronze, un *horarium*[1] aux chiffres émaillés. Dans une chambre isolée qu'il

[1] Cadran solaire.

me dit être son lieu préféré, était un *sigma*[1] aux coussins de pourpre, puis, plaquées le long des murs, des armoires de bronze renfermant des rouleaux écrits. D'autres pièces avaient les murailles ornées de délicieux plats de terre cuite sur lesquels d'habiles modeleurs et des peintres de talent avaient épuisé les ressources



Le jardin est petit, mais disposé merveilleusement pour l'agrément des yeux.

de leur art. Le sol était garni de tapis aux dessins fantastiques ou bien de peaux de panthère, de tigre et de lion. Dans la chambre qu'il habitait, des étoffes de soie, relevées de fils d'argent, tombaient des plafonds en draperies gracieusement relevées par des câbles d'argent ou de pourpre; au-dessous étaient des faisceaux d'armes asiatiques, toutes d'or ou ciselées; de distance en dis-

[1] Lit semi-circulaire usité dans les salles à manger et dans les pièces répondant à nos boudoirs modernes.

tance, des idoles grimaçantes provenant d'au delà des Indes; puis, au milieu, le lit à colonnettes de bronze.

Le *triclinium,* de dimensions restreintes, renfermait les objets les plus précieux de la maison, comme pour marquer l'importance accordée à ce sanctuaire de la bonne chère. Les tentures qui le décoraient étaient de soie écarlate brochée, apportée du fond de l'Asie; le sol était recouvert de la mosaïque la plus riche où se mariaient les dessins les plus fins et les incrustations d'or.

Tout autour du péristyle le regard se reposait sur des fresques et des décorations de l'aspect le plus agréable.

Cependant, ne pouvant contenir plus longtemps mon étonnement et mon admiration :

« Par quelle heureuse faveur la bonne déesse a donc pu te permettre une demeure aussi luxueuse? lui demandai-je. Je suis heureux de constater avec quel surcroît tu as pu reconstituer ton modeste bien d'autrefois.

— En effet, je n'ai pas à me plaindre, me répondit-il.

— Mais encore?

— La Fortune est capricieuse, tu le sais, surtout à l'égard d'un soldat.

— Tout ce que je vois est donc le produit de ton butin? Mais alors je serais donc en ce moment chez un général d'armée? car un chef de ce grade peut seul rapporter des dépouilles comme celles qui sont sous mes yeux. Je ne savais pas que tes succès militaires eussent atteint un si haut degré.

— Pas précisément, me dit-il; mais tout ceci ne provient pas moins de la guerre, ajouta-t-il d'un ton où perçait un peu d'embarras.

— Je ne comprends pas très bien, alors.

— Peu importe. Encore une fois, qu'il nous suffise aujourd'hui d'être heureux de notre rencontre. »

Ces réponses ne me satisfaisaient qu'à demi, et je me retirai, ce jour-là, l'esprit préoccupé, rapprochant plusieurs faits, certaines paroles et quelques contradictions que j'avais saisies.

Le lendemain, je suis retourné voir Julius, bien décidé à obtenir de lui le récit de ce qui avait pu lui arriver depuis notre séparation, récit qu'il avait paru écarter la veille.

Quand j'arrivai, mon frère descendait d'un *bige* superbement attelé de deux chevaux blancs dont il était aisé de reconnaître l'origine orientale. Le char, qui n'était pas encore rentré aux *équiles*[1], était en magnifique bois d'olivier sauvage, tout incrusté d'or et d'ivoire; des feuillages sculptés couvraient les rayons des roues; le joug, le timon, les essieux se terminaient en têtes de loup[2]. Le harnachement, de cuir fin, était relevé par de brillantes boucles en acier doré.

J'éprouvai une certaine irritation à cette vue; une instinctive méfiance dominait ma pensée. Cependant je réussis à dissimuler mes impressions, convaincu d'arriver à un meilleur résultat en paraissant ne concevoir à l'égard de Julius aucun soupçon fâcheux.

Je me montrai affectueux; j'eus de l'abandon; je ne semblais point désireux, comme la veille, d'entendre le récit de ses aventures; en un mot, je fis si bien que, m'ayant engagé à prendre le bain ensemble, nous nous mîmes à causer intimement pendant le repos qui suit.

Comprit-il l'impossibilité de se soustraire plus longtemps à ma curiosité? voulut-il aller au-devant de questions qui auraient pu l'embarrasser? Je ne saurais le dire.

Quand je le quittai, je savais qu'en s'éloignant de Rome, par suite du mauvais état de ses affaires, il avait gagné Alexandrie dans des conditions misérables. S'étant embarqué à bord d'un navire à blé qui retournait chercher une cargaison, il avait dû, pour alléger le prix de son passage, consentir à remplacer un rameur que la chute d'une vergue sur le pont avait tué net dès les premiers jours de la traversée.

Il n'avait point tardé à reconnaître qu'Alexandrie ne lui était

[1] Les écuries.
[2] La tête du loup était un ornement cher aux Romains par raison historique.

pas un terrain plus propice que Rome pour acquérir la renommée d'auteur qu'il recherchait. Après avoir traîné une existence malheureuse pendant plus d'un an, il eut la bonne fortune de rencontrer Calavius Sabinus, lequel, revenant de Syrie pour se guérir d'une grave blessure, lui offrit une amicale hospitalité. Pendant deux mois, les deux amis vécurent ainsi. Lorsque Calavius reprit la route de Syrie pour rejoindre ses cohortes, il emmenait Julius et lui faisait donner par Cesarius Vetus une cohorte sous le nom de Tarquitius Crescens, tandis qu'il obtenait, en récompense de sa conduite, le commandement d'une légion.

Ils firent ainsi de concert la campagne que Corbulon mena cette année-là contre Tiridate et furent de ceux qui détruisirent Artaxate[1]. Pendant la fameuse marche du général sur Tigranocerte, leur légion était spécialement chargée de vaincre la résistance des Carduques[2], qui, ne se fiant pas aux promesses pacifiques de Corbulon, se réfugiaient dans les cavernes de leurs montagnes. Ils avaient ordre de combler avec des broussailles toutes les issues de ces refuges et d'y mettre le feu, de manière à étouffer dans leurs retraites souterraines ceux qui ne se rendraient pas.

C'est ainsi qu'il leur arriva de faire périr en une seule expédition plus de deux mille barbares, hommes, femmes et enfants, qui s'étaient cachés avec tout leur bétail et leurs richesses. Pendant deux jours et deux nuits on avait entretenu sans succès un feu intense; la retraite étant profonde et les habitants se retirant plus loin à mesure que la fumée les gagnait, on obtenait peu de résultat; enfin, le troisième jour, les assiégés implorèrent la clémence du vainqueur; ils ne pouvaient plus tenir dans leur refuge. Mais les soldats étaient irrités de la résistance qu'ils avaient rencontrée; ils repoussèrent les parlementaires au fond de leur grotte, jurant de les faire périr tous pour se venger; puis ils acti-

[1] Capitale de l'Arménie.

[2] Ce peuple habitait à l'ouest du lac de Van, dans les vallées des hauts affluents du Tigre.



Calavius Sabinus et Tarquitius Crescens à l'armée de Syrie.

vèrent l'incendie. Quand on n'entendit plus aucun bruit sortir de la caverne, on éteignit les feux; en pénétrant on trouva plus de deux mille cadavres humains étendus sur le sol, pêle-mêle avec ceux d'une multitude d'animaux.

Le général considéra comme un exploit cette atroce destruction de tant de malheureux, et il en fit un titre pour donner, quelque temps après, à Tarquitius Crescens le commandement d'une partie des troupes qu'on laissa auprès de Tigrane afin de l'aider à soutenir sa récente royauté d'Arménie.

Cette situation inespérée fut fatale à Julius. N'ayant rien à redouter d'un pareil maître, il fut repris par ses rêves de fortune, et, ne pouvant songer à réussir par l'éloquence, il tenta de se constituer une fortune personnelle. J'ai bien compris à ses nombreuses réticences que, malgré son peu de scrupule, il ne pouvait se défendre d'une certaine honte au souvenir des moyens employés. J'ai même cru pouvoir retenir qu'une des sources les plus fructueuses du luxe que j'avais sous les yeux était le commerce des esclaves, qui se pratiquait largement, paraît-il, à la cour de Tigrane.

Le souverain lui-même tirait de ce commerce de très gros revenus. Mais comme il ne pouvait, sans manquer à sa dignité, paraître intéressé directement à ces opérations, il avait ingénieusement découpé son royaume en un certain nombre de contrées où le droit exclusif de commercer était accordé à des favoris.

Sous le dehors d'un monopole commercial honnête, les concessionnaires s'occupaient uniquement du trafic des prisonniers de guerre, qu'on se procurait en pourchassant vigoureusement les peuplades incapables de résistance. Sous peine de se voir arracher le privilège concédé, une grosse part du bénéfice réalisé était réservée au monarque.

Tarquitius Crescens, que Tigrane avait besoin de ménager, reçut de cette façon le privilège du *commerce* dans la province de Chorzène. Mais comme sa situation auprès de Tigrane ne lui permettait point de diriger lui-même les expéditions, il avait eu

une conception remarquable lui permettant de s'assurer sans risque les profits qu'il espérait. Sous l'apparence d'une licence de commerce sur le territoire qui lui était réservé, il vendait aux maquignons d'esclaves la liberté de se livrer à leurs opérations. Il réalisait ainsi des sommes d'autant plus importantes, que *son* territoire était peut-être celui qui procurait les sujets du prix le plus élevé.

En deux années il avait constitué une fortune considérable. Contrairement à tant de gens qui dépensent sans compter l'argent acquis avec facilité, Julius se gardait bien de révéler le résultat de ses opérations en ayant un grand train de maison. Il faisait passer secrètement son argent à des *fœnérateurs*[1] de Smyrne avec lesquels il était en relations pour faire grassement fructifier son capital aux dépens des jeunes élégants.

La seconde campagne de Corbulon vint arrêter le cours de ses exploits fortunés en l'obligeant à retourner prendre sa place dans les rangs de l'armée de Syrie. Cette exigence du général ne convenant nullement à ses goûts (car il n'était pas plus militaire de mérite qu'orateur de talent), il trouva je ne sais quel moyen de quitter le métier des armes.

Grâce aux succès de Corbulon, il put traverser sans difficulté toute l'Asie Mineure. A Smyrne, il réunit son avoir et revint tranquillement à Rome sous son nom d'emprunt. Quand il eut organisé sa maison de la façon qui lui convenait, il me fit savoir son retour, et c'est désormais un Lentulus qui occupe le petit palais des Carènes.

Oui! c'est bien un Lentulus qui reparaît à Rome, mais il ne ressemble en rien à ceux qui illustrèrent notre nom. Je le regrette pour lui. Pour moi, je ne puis cependant me défendre d'une certaine satisfaction intime de voir Julius à l'abri de la misère humiliante. Mon patrimoine n'est pas considérable; il n'aurait pu suffire à des exigences multiples.

[1] Préteurs à usure et qui s'adressaient de préférence aux jeunes gens.

La fortune de mon frère me garantit contre ses sollicitations. J'aurais aimé la savoir issue d'une autre origine; mais, en jetant les yeux autour de moi, j'en pourrais énumérer bien d'autres dont la source n'est pas plus pure et qui, grâce au temps écoulé, ne semblent aucunement entacher la considération dont jouissent leurs possesseurs.

Il n'a eu, en définitive, qu'un retour de la bonne Fortune sous une forme peu prévue, mais, après tout, acceptable.

Veille des ides de juillet. An 823 (14 juillet + 70).

C'est une véritable fièvre qui s'empare des municipes. Depuis que, faute de place, on ne reçoit plus de dépôts aux *Horrea*, c'est à qui voudra y envoyer ses objets précieux. Galba ne soupçonnait guère le succès étendu de son institution; aussi chaque cité un peu considérable veut-elle avoir ses Horrea Cæsaris[1]. On a compris toute l'importance de cette organisation, depuis surtout qu'on a eu la crainte d'une nouvelle destruction de la Ville en voyant brûler le Capitole. L'empressement des citoyens à confier la garde de leurs richesses a gagné les provinces. Les Horrea deviennent une des opérations dans lesquelles il est avantageux d'engager son argent.

Il résulte de cet engouement cette situation bizarre qu'un citoyen donne son argent pour bâtir l'Horreum, que le même

[1] Les Horrea Cæsaris étaient des magasins publics établis sous Galba, entre l'Aventin, le Tibre et le mont Testaceus. Ils étaient affectés, non seulement au service de l'État, mais aux besoins des particuliers, qui, moyennant un droit de garde, pouvaient y mettre en dépôt leur argent et leurs objets précieux, tout comme, actuellement, on use de la Banque de France pour lui faire garder les titres, les bijoux, les valeurs précieuses qu'on ne veut point conserver chez soi.

citoyen, sitôt l'Horreum établi, vient y apporter ses objets précieux et de plus de l'argent pour prix de leur garde. D'où il résulte que son profit est tiré de sa propre bourse, et qu'il se paye lui-même pour être le gardien de sa propriété.

. . . .

Ici finit le 4e volume du manuscrit de Lentulus et se rencontre la note qui nous a indiqué sa provenance.

Pour quelle cause ces Mémoires s'arrêtent-ils brusquement? Nous l'ignorons; mais il est permis de croire que la maladie aura atteint leur auteur et qu'il n'aura pu continuer son travail. Cette supposition trouve sa justification dans le rapprochement de deux dates : celle des dernières pages et celle du décès relaté par l'héritier. Elles autorisent à croire que Lentulus, qui devait être d'un âge assez avancé, aura passé ses dernières années à se débattre contre quelque infirmité ne lui laissant pas une suffisante liberté d'esprit pour donner plus d'étendue à ses *Mémoires*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

20235. — Tours, impr. Mame.

3 2044 004 390 167

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

